

U d/of OTTAWA



39003002329372



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa







BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE  
DES  
POÈTES FRANÇAIS.

N. B. Pour les renvois, dans les notes, au *premier Recueil* et au *second*, recourir à notre édition classique des *Poésies françaises distribuées et annotées à l'usage des collèges*. Se rappeler en outre que, dans cette nouvelle édition, où les deux premiers *Recueils* ont été supprimés, le tome premier et le tome second correspondent au *troisième Recueil* et au *quatrième* de l'ancienne.

BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE

DES

POÈTES FRANÇAIS

PAR

LE P. ARSÈNE CAHOUR

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

---

TOME DEUXIÈME.

---



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE TOURNON, 29.

—  
1863



1025 264

2174

PQ

1165

.C22

1863

n.2

# BIBLIOTHÈQUE CRITIQUE

DES

## POÈTES FRANÇAIS.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

POÈMES ÉPIQUES, HISTORIQUES, FANTASTIQUES ET SATIRIQUES.

---

#### SAINT LOUIS,

OU LA SAINTE COURONNE RECONQUISE,

poème épique, par le P. LE MOYNE, de la Compagnie de Jésus. — 1653-1656.

Au milieu du dix-septième siècle, dans l'intervalle qui s'écoula entre l'apparition de *Nicomède*, le dernier des chefs-d'œuvre de Corneille, et celle d'*Andromaque*, le premier des chefs-d'œuvre de Racine, le vent tourna tellement à l'épopée sur notre parnasse qu'en moins de douze ans la France applaudit une douzaine de poèmes héroïques. Dès 1651, le P. Le Moine, jésuite <sup>1</sup>, obtenait le *privilege du roi* pour l'impression de son *Saint Louis*, dont les sept premiers chants parurent en 1653 et les onze derniers en 1656. Dans une seule année, en 1654, apparurent le *Saint Paul* d'Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence <sup>2</sup>, le *Moïse sauvé* de Saint-Amant, l'*Alaric* ou *Rome vaincue* de Georges Scudéri; qui furent suivis, en 1656, par le *Clovis* ou *la France chrétienne* de Desmarets, par la *Pucelle* ou *la France délivrée* de Chapelain, attendue et promise d'avance comme une Iliade; par la *Pharsale* de Brébeuf, qui, bien qu'elle ne fût qu'une traduction, eut presque les honneurs d'une inspiration nouvelle. Ce n'est pas tout, bien que ce soit le principal : Lesfargues publia son *David* en 1660; Jacques de Coras, après avoir débuté, en 1663, par son *Jonas* ou *Ninive pénitente*, publia un autre *David*, un *Samson* et un *Josué*; Le Laboureur, en 1664, dédia son *Charlemagne* au prince de Condé; Jacques Carel de Sainte-Garde mit au jour, deux ans après, *Childebrand* ou *les Sarrasins chassés de France*.

<sup>1</sup> Né en 1602, mort en 1671. — <sup>2</sup> Il avait déjà publié en 1646 son poème de *l'Assomption de la Vierge*, en trois chants.

Six de ces épopées, qui toutes sont nationales ou chrétiennes <sup>1</sup>, furent accueillies par d'immenses applaudissements. On les dévora : ce fut de bon ton. Le P. Le Moyne eut sept éditions en vingt ans ; en moins de deux ans Chapelain en eut jusqu'à six. On admirait la *peinture parlante* dans le *Moïse* de M. de Saint-Amant ; la *hardiesse* et la *vivacité* dans le *Saint Louis* du révérend P. Le Moyne ; la *pureté*, la *solidité*, la *majesté* dans le *Saint Paul* de Mgr l'évêque de Vence ; l'*abondance* et la *pompe* dans l'*Alaric* de M. de Scudéri ; la *diversité* et les *agrément*s dans le *Clovis* de M. Desmarets <sup>2</sup>. Et dans la *Pucelle d'Orléans* de M. Chapelain, que trouvait-on ? La science unie à la poésie, tout ce qui fait les Homère et les Virgile.

Vint Boileau ; et de toutes ces hautes renommées, qui, après dix années de triomphe, tombèrent sous sa fêrule, il ne nous est resté que le souvenir des coups qui les ont abattues. Dès 1664, ce grand démolisseur des réputations mal assises s'écriait dans une de ses satires :

Chapelain vent rimer, et c'est là sa folie...  
Que ferait-il, hélas ! si quelque audacieux  
Allait pour son malheur lui dessiller les yeux,  
Lui faisant voir ses vers et sans force et sans grâces,  
Montés sur deux grands mots comme sur deux échasses <sup>3</sup> ?

Quatre années après, Despréaux flagellait de nouveau l'auteur de la *Pucelle*, et avec lui Coras, Lesfargues et Saint-Amant :

Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière ;  
Le *David* imprimé n'a point vu la lumière ;  
Le *Moïse* commence à moisir par les bords <sup>4</sup>...

Saint-Amant et son *Moïse sauvé des eaux* n'en furent pas quittes ainsi. En 1674, on lut dans le troisième chant de l'*Art poétique* ce conseil donné aux faiseurs d'épopées :

N'imitiez pas ce fou qui, décrivant les mers  
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,  
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,  
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres <sup>5</sup>.

Et l'auteur de *Clovis*, Desmarets, qu'est-il ?

Un froid historien d'une fable insipide <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Voyez les réflexions du P. Ch. Daniel sur l'*Épopée chrétienne pendant la jeunesse de Louis XIV* ; des *Études classiques dans la société chrétienne*, p. 333 et suiv. (Paris, Lanier, 1853). — <sup>2</sup> Ce sont les paroles mêmes de Chapelain parlant du mérite de ses prédécesseurs dans la préface de son poème. —

<sup>3</sup> Sat. IV, *Œuvres* de Boileau, t. I, p. 140 (Paris, 1821). — <sup>4</sup> Sat. IX, *ibid.*, p. 237, 248 et 253. — <sup>5</sup> *Art poét.*, *ibid.*, t. II, p. 253. — <sup>6</sup> *Ibid.*, p. 244.

Et Scudéri, dans son poëme d'*Alaric* ?

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face ;  
Il me promène après de terrasse en terrasse...  
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,  
Et je me sauve à peine au travers du jardin <sup>1</sup>.

Et le traducteur de Lucain ?

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,  
Même en une *Pharsale*, entasser sur les rives  
*De morts et de mourants cent montagnes plaintives* <sup>2</sup>.

Et l'évêque de Vence, le chantre épique de *Saint Paul* ? « M. Godeau est un poëte fort estimable, écrivait Boileau, en 1695, à l'abbé Maucroix, chanoine de Reims. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il est toujours à jeun et qu'il n'a rien qui remue ni qui échauffe ; en un mot, qu'il n'a point cette force de style et cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages et qui les font durer. Je ne sais point s'il passera à la postérité ; mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lu de personne <sup>3</sup>. »

Et le P. Le Moyne enfin, qu'en a dit le grand oracle du bon goût au dix-septième siècle ? Rien ni dans ses vers ni dans sa prose.

Boileau pouvait cependant trouver dans *Saint Louis* des vers *montés sur des échasses*, comme dans la *Pucelle d'Orléans* ; des enfantillages, comme dans le *Moïse* de Saint-Amant traversant la mer Rouge, puisque par deux fois ses héros traversent le Nil à pied sec, au grand étonnement non plus des poissons, mais de la lune et des étoiles, qui s'arrêtent émerveillées de voir leurs *portraits nageants et descendus sur les eaux pour éclairer de près* les heureux passagers <sup>4</sup>. Son quatrième chant tout entier est la puérile description d'un tournoi où joutent ensemble l'Amour et la Valeur, qui, sous les figures de l'Été et de l'Hiver, entrent en lice avec leurs cortéges de feux et de glaces. L'Hiver paraît le premier, avec ses tenants ; il va prouver, la lance en main, que la valeur ne peut s'allier à l'amour :

Des glaçons tortillés à leur barbe pendaient ;  
D'autres, tournés en rond, de leurs fronts descendaient ;  
Et partout où leurs pieds imprimaient quelque trace,  
Il semblaient que la neige y vint avec la glace.

<sup>1</sup> *Chant I*, p. 173. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 178. — <sup>3</sup> Tome IV, p. 271. — <sup>4</sup> *Liv. XI* et *liv. XIV*, p. 163 et 173 (Paris, 1772, in-fol.).

Douze enfants les suivaient, tous enfants des hivers,  
De glace, de bruine et de grêle couverts...  
Deux vents les conduisaient, dont les têtes gelées,  
Les visages bronzés, les épaules ailées  
Faisaient voir qu'ils étaient de la troupe des vents  
Les plus froids, les plus secs et les plus morfondants <sup>1</sup>.

Quant au cortège du *chevalier ardent*, assis sur le char de l'Été,

Il roule sur des feux en cercles façonnés;  
En moyeux, en rayons d'autres feux sont tournés;  
D'autres sont le timon, les essieux et la quille;  
Et l'on n'y voit que feu qui serpente et qui brille <sup>2</sup>.

Ces puérilités et cent autres pareilles, soutenues pendant des centaines de vers, ne permettaient-elles pas à Despréaux de dire des descriptions du poème de *Saint Louis* ce qu'il a dit de celles d'*Alaric* :

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin ?

Ne pouvait-il pas aussi retrouver dans le P. Le Moyne Brébeuf et ses exagérations ? Ainsi sur une tapisserie représentant le sacre de Louis IX on voyait

Toute la cour en or et tout le peuple en soie <sup>3</sup>.

Au passage de l'armée chrétienne à travers le Nil, l'ange intendant des fleuves et des mers, qui ouvrit les flots devant elle, avait une armure de couleur d'eau;

Et des poissons dorés, sur sa casaque ondée,  
Nageaient sans mouvement dans une mer brodée <sup>4</sup>.

Une victime innocente allait périr sur un bûcher, mais

Autour d'elle le feu par pitié se pliant  
Semblait en sa faveur se rendre suppliant;  
Et la flamme au-dessus, courbée et voltigeante,  
Lui faisait par respect comme une ombrelle ardente <sup>5</sup>.

Quand un cimeterre turc, à la lame recourbée, va frapper la tête d'une héroïne chrétienne, le fer en frémit dans la main du bourreau.

... Vers lui courbé de respect et de crainte,  
Il semble s'en défendre et ployer de contrainte <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Liv.* IV, p. 40. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 41. — <sup>3</sup> *Liv.* I, p. 10. — <sup>4</sup> *Liv.* XIV, p. 173.  
— <sup>5</sup> *Liv.* II, p. 20. — <sup>6</sup> *Liv.* III, p. 35.



Un guerrier fut frappé d'un coup de pique en combattant sur un vaisseau :

Il tomba dans le Nil ; ses bras, avant la mort,  
Comme pour escrimer, par un dernier effort  
De coups en vain tirés les vagues assaillirent :  
Les vagues de son sang, et non du leur, rougirent .  
Le bois avec le fer par le corps lui passa,  
Entre deux jets de sang son âme balança,  
Et par la bouche enfin sortit sur son haleine<sup>1</sup>.

Que voit-on quand le poète montre des armées en marche ?

. . . . . Sous des forêts mouvantes  
Des nations de fer et des villes en tentes<sup>2</sup>.

Qu'est-ce que la fournaise de Babylone où furent jetés les trois enfants hébreux ?

. . . . . Un enfer de brique  
Qu'alluma la fureur d'un prince tyrannique<sup>3</sup>.

Comment donc la verve satirique de Boileau a-t-elle pu se contenir en présence de cette rhétorique ampoulée, de cette abondance stérile, de toutes ces puérilités ? Était-ce par amitié pour leur auteur ? Non, puisque le chancre de saint Louis fut un des plus ardents adversaires de Port-Royal : Pascal ne l'a pas épargné. Était-ce par mépris ? On aurait pu le croire sans l'anecdote suivante, citée par tous les biographes du P. Le Moyne, et qui, véritable ou fausse, a le mérite de résumer en deux mots tout ce qu'on peut dire du poème dont nous offrons ici l'analyse. Interrogé sur son silence à l'endroit d'un homme qui avait fait trop de bruit pour ne pas attirer son attention, l'auteur de *l'Art poétique*, suivant les uns, répondit qu'il était trop extravagant pour qu'il en dit du bien, mais trop grand poète pour qu'il en dit du mal ; et, suivant les autres, il appliqua au P. Le Moyne deux vers de Corneille ainsi parodiés :

Il s'est trop élevé pour en dire du mal ;  
Il s'est trop égaré pour en dire du bien.

Le poème de *Saint Louis* est en effet un mélange de génie et de mauvais goût ; de beautés du premier ordre et d'extravagances de premier ordre aussi ; et, il faut bien le dire, les perles sont fort rares dans ce fumier d'Ennius ; mais il y en a que Corneille n'aurait pas

<sup>1</sup> Liv. IX, p. 107. — <sup>2</sup> Ibid., p. 102. — <sup>3</sup> Liv. X, p. 120.

dédaignées. Cette épopée en dix-huit chants a près de dix-huit mille vers; on n'en peut citer que quelques centaines; le reste est du Saint-Amant, du Chapelain, du Scudéri et du Brébeuf. Bornons-nous donc à des extraits dont l'étude fera suffisamment connaître le fort et le faible de cette composition tout à la fois sublime et folle.

## I

AMBASSADE ENVOYÉE PAR LE SULTAN D'ÉGYPTÉ AU CAMP DES FRANÇAIS. — DISCOURS DE GARAMAN; RÉPONSE DE LOUIS.  
(Livre 1<sup>er</sup>.)

Le poème commence après la prise de Damiette, en 1249. Louis, maître de cette place, se prépare à marcher sur le Caire; le sultan d'Égypte, Mélédin, lui députe Garaman pour traiter de la paix avec lui. A la vue du camp des Français, l'ambassadeur musulman en admire de loin l'aspect guerrier, et s'arrête pour contempler les exercices militaires qui tiennent l'armée en haleine et la préparent aux combats par des jeux.

Là de jeunes guerriers, confidents <sup>1</sup> et rivaux  
En l'amour de la gloire et des nobles travaux,  
Se font un vrai courage en de fausses batailles,  
Donnent de feints assauts à de feintes murailles;  
Et, sans verser de sang ni courir de hasards,  
D'une guerre sanglante exercent tous les arts.

. . . . .  
Le sanglier <sup>2</sup> écumeux que le chasseur attend  
Contre le tronc d'un arbre exerce ainsi sa dent;  
Ainsi le fier taureau qui s'apprête à la guerre  
Frappe l'air de la corne et du pied bat la terre;  
Ainsi le chien courant veut partir de la main  
Au premier vent qui sort d'une corne d'airain :  
Il chasse de la voix, il saute, il se tourmente,  
Et ses yeux devant lui courent la bête absente.  
L'ambassadeur observe avec attention  
Ce repos si guerrier, si brillant d'action;

<sup>1</sup> *Confident*, qui veut dire en français celui à qui l'on confie ses pensées, est pris ici dans le sens du mot latin *confidens*, qui veut dire *ayant confiance en soi-même, plein de courage*. Nous avons trouvé plusieurs latinismes semblables dans La Fontaine. *Premier recueil*, p. 62, note 4; p. 86, note 4; p. 94, note 1. — <sup>2</sup> La Fontaine ne comptait non plus que deux syllabes dans *sanglier*. *Premier recueil*, p. 31, note 4; *Second recueil*, p. 49, note 2.

Et, le montrant aux siens : Ce nouvel adversaire  
 Ne sera pas, dit-il, bien facile à défaire ;  
 Le travail est son jeu, la peine est son plaisir ;  
 Il accorde la guerre avecque son loisir ;  
 Son repos même est fort, et le porte à la gloire ;  
 Et les ébats lui sont des essais de victoire.

Il y a certes de la grandeur dans ce tableau et des traits hardis. Mais pour l'amener à ce degré de noblesse et d'énergie il a fallu en retrancher beaucoup ; et même dans ce qui reste apparaissent encore quelques taches. Il y a de la recherche dans l'opposition du *vrai* courage et des *fausses* batailles ; de la redondance dans les *feints* assauts donnés à de *feintes* murailles ; de l'amplification dans les quatre derniers vers, qui répètent la même pensée. Que serait-ce donc si nous n'avions pas déchargé le texte du P. Le Moyne des dix vers suivants, que nous avons remplacés par des points ?

L'un fournit à cheval une juste carrière ;  
 L'autre, le fer au poing, combat à la barrière.  
 L'un rompt sur un faquin, qu'il appelle un sultan ;  
 L'autre défend un fort dont il a fait le plan.  
 Ici par une tour de cent boucliers formée  
 S'attaque une Memphis de glaise et de ramée ;  
 Là, sous des mantelets et par de petits ponts,  
 Se prend Alep en terre et Damas en gazon ;  
 Et partout de grands noms et de grandes images  
 Servent aux grands essais que font ces grands courages.

L'ambassadeur musulman est introduit sous la tente royale, et parle ainsi en présence du monarque et de son conseil.

Je ne viens pas, seigneur, par une lâche crainte,  
 Rechercher une paix déshonnête et contrainte ;  
 Car quel vent assez fort, quel assez mauvais temps  
 Pourrait faire ployer la tête des sultans ?  
 Leur fortune, élevée au-dessus des nuages,  
 Voit à peine à ses pieds le trouble et les orages,  
 Et du coup dont les vents sa masse ébranleraient <sup>1</sup>  
 Et l'Europe et l'Asie en pièces tomberaient.  
 Mélédin, qui soutient cette haute fortune,  
 N'a rien de la faiblesse aux bas esprits commune :

<sup>1</sup> Inversion forcée.

Il est brave, il est juste, et son âme sans peur  
Même en ses ennemis estime la valeur.  
Quoique avec injustice, et sur mer et sur terre,  
Agresseur outrageux, tu lui fasses la guerre,  
Quoique toute l'Europe, embarquée avec toi,  
Ait suivi tes drapeaux pour détruire sa loi,  
Te jugeant d'un cœur grand, d'un esprit magnanime  
Et d'un rang assez haut pour remplir son estime,  
Il a cru de sa gloire, il a cru de ton bien  
D'unir par un accord son cœur avec le tien;  
Et si deux cœurs si grands peuvent s'unir ensemble,  
Il n'est rien qui sous eux ou ne tombe ou ne tremble.  
La justice et le droit veulent qu'à ce dessein  
Damiette que tu tiens <sup>1</sup> retourne sous sa main.  
Ne pouvant la garder, il est de ton adresse  
De mettre en la rendant à couvert ta faiblesse.....

Mesure ta fortune, écoute ton devoir,  
Ne prends pas des desseins plus hauts que ton pouvoir;  
Et, soit par un accord, soit par une retraite,  
Évite le péril d'une entière défaite.  
Seigneur, on est encore à dire qu'un laurier  
Ait pris jamais racine au front d'aucun guerrier;  
Et rien n'est si sujet à choir qu'une couronne  
Que le désordre fait et que le hasard donne <sup>2</sup>.  
La fortune s'en va de même qu'elle vient;  
Chacun la sollicite, et pas un ne la tient :  
Elle fait tous les jours des amitiés nouvelles,  
En présentant ses mains elle garde ses ailes <sup>3</sup>.  
De plus favorisés, de plus chéris que toi  
N'ont pu lier son cœur ni retenir sa foi;  
Et, sans aller plus loin, cette plaine et ce fleuve  
En offrent à tes yeux une fameuse preuve,

<sup>1</sup> Vers léonin; mauvaise consonnance. — <sup>2</sup> Édition in-12 de 1658. — <sup>3</sup> Même édition.

Une preuve qui doit régler l'ambition  
 De ceux de ta croyance et de ta nation <sup>1</sup>.  
 Ce camp prodigieux où l'Europe amassée  
 Tout un an, sous trois chefs, tint Damiette pressée,  
 Après de grands combats, après de grands efforts,  
 Après des mers de sang et des monceaux de morts,  
 Enfin victorieux et maître de la place,  
 Laissant le bon conseil, suivant la folle audace,  
 Rejeta le sultan qui lui donnait les mains,  
 Et porta vers Memphis ses trop vastes desseins.....  
 Et tant de nations en divers corps rangées,  
 Sans machines, sans forts, sans troupes assiégées,  
 Reçurent par l'assaut d'un seul fleuve irrité  
 Le juste châtiment de leur témérité <sup>2</sup>.  
 Les restes de leurs corps exposés sur nos rives  
 Et leurs ombres, encore errantes et plaintives,  
 T'avertissent, seigneur, qu'une pareille fin  
 Se prépare à tous ceux qui tiendront leur chemin.  
 Ces vainqueurs indiscrets ont failli pour t'instruire,  
 Et tu dois par leur chute apprendre à te conduire :  
 Le Nil, notre vengeur, peut encore en ce temps  
 Défendre son pays, s'armer pour les sultans.....

Mais je veux, poursuit Garaman, qu'il soit en ton pouvoir d'opposer aux fureurs du Nil

Des remparts aussi hauts que sont nos pyramides ;

Pourras-tu, loin de l'Europe, maintenir ton autorité sur tant de guerriers appartenant à des nations différentes et divisées d'intérêts ? Penses-tu, seigneur,

Que pour les châtier, s'il en est de rebelles,  
 La France passera la mer avec des ailes ?

<sup>1</sup> Voilà deux vers bien prosaïques. — <sup>2</sup> Édition de 1658. En 1221, vingt-huit ans avant la prise de Damiette par saint Louis, une armée de Croisés, commandée par Jean de Brienne, roi de Jérusalem, par Léopold, archiduc d'Autriche, et par Guillaume, comte de Hollande, s'étant emparée de cette ville,

Perds ce frivole espoir, écoute la raison  
 Tandis qu'elle t'attend et qu'elle est de saison.  
 Mets un prix à Damiette, et souffre qu'on t'en donne  
 De quoi faire autre part achat d'une couronne <sup>1</sup>.

Les barons français, choqués de l'audace de Garaman, avaient eu peine à se contenir ; aux derniers mots de son discours leur indignation éclata ; et le saint monarque lui répondit en ces termes :

Chevalier, si ton maître a pour nous quelque estime,  
 S'il nous veut être uni d'un lien légitime,  
 Il faut que, subissant le joug du Roi des rois,  
 Il quitte le Croissant et se range à la Croix.  
 Les couronnes du monde, à ce joug comparées,  
 A bien dire, ne sont que des chaînes dorées <sup>2</sup>.

. . . . .  
 . . . Ne pense pas que la gloire où j'aspire  
 Soit d'agrandir la mienne, étendant mon empire :  
 Elle n'est que trop grande, et de plus sages rois  
 Seraient bien occupés à soutenir son poids.  
 Tous mes desseins ne vont qu'à la couronne sainte  
 Qui du sang précieux de mon Sauveur fut teinte,  
 Quand, pour nous délivrer des chaînes du péché,  
 Il fut au bois fatal par son peuple attaché.

Pour elle, ajoute-t-il, j'ai couru les mers, bravé les écueils et les tempêtes ; pour elle j'irais, s'il le fallait, aux extrémités du monde : fais donc que le sultan, qui la retient injustement, me la rende ;

Et sans me prévaloir de ses ports déjà pris,  
 De sa flotte défaite et de ses forts conquis,

avait refusé des propositions de paix envoyées par le sultan d'Égypte, et avait marché imprudemment sur le Caire en suivant le Nil, qui déborda et la fit tomber au pouvoir de l'ennemi. Il fallut capituler et rendre Damiette aux musulmans.

<sup>1</sup> Ce discours a de la grandeur, de la verve, de la logique et des tournures hardies qui rappellent Corneille. Mais pour lui donner cette allure ferme il a fallu en retrancher le tiers. Il y reste encore plusieurs vers faibles que la liaison des idées ne nous a pas permis de faire disparaître. Nous avons abrégé de même la réponse de saint Louis. — <sup>2</sup> Des couronnes ne sont pas des chaînes.

je renonce aux lauriers ; je les lui cède avec tout ce que je tiens de la victoire.

Sans cela, chevalier, il se promet en vain  
De jamais retirer Damiette de ma main.

Le Nil, dont tu nous fais un monstre à tant de cornes <sup>1</sup>,  
Qui pour nous engloutir doit abattre ses bornes,  
Se peut avec un mot plus fort que mille fers  
Enchaîner dans son lit par le Dieu que je sers.  
Ce Dieu, qui tient les flots et les vents à l'attache,  
Les montre quand il veut et quand il veut les cache ;  
Et si la grande mer s'humilie à sa voix  
Et respecte en tremblant la marque de ses doigts,  
Deux roseaux, sans dresser ni digue ni barrière,  
Pourront, quand il voudra, lier votre rivière.

La fortune me fait encore moins de peur :  
Ce n'est qu'un spectre vain fabriqué par l'erreur ;  
Et si Dieu quelquefois permet qu'elle se joue,  
Il sait bien, quand il veut, l'attacher à sa roue.....  
Et c'est dans ce pays qu'il défit autrefois  
Avec des moucherons des géants et des rois.  
Son bras, toujours le même, est de même étendue :  
La force avec le temps ne s'en est point perdue ;  
Et, s'il veut, les Indiens, les Scythes, les Persans

<sup>1</sup> Garaman lui avait parlé des cornes du Nil. Les poètes latins se servaient du mot *cornua* pour exprimer les détours et les sinuosités des fleuves ; et nos poètes du seizième siècle avaient fait passer cette métaphore dans notre langue. Malherbe a dit dans son *Ode à Henri le Grand, sur l'heureux retour du voyage de Sedan* :

Déjà le Tésin tout morne  
Consulte de se cacher,  
Voulant garantir la corne  
Que tu lui dois arracher.

Ce poète s'est servi de la même expression dans son *Ode au duc de Belgarde* en parlant de ses braves aïeux :

Qui n'a vu dessous leurs combats  
Le Pô mettre les cornes bas ?

Mais au dix-septième siècle cette métaphore n'avait plus cours.

Et tout ce que l'Asie a de rois plus puissants  
S'enfuiront devant nous comme fuit sur la plaine  
La poudre que le vent chasse de son haleine.

Mais si par une prompte et mémorable fin  
Il nous veut de la gloire accourir le chemin;  
Et si, pour abrégér nos travaux, il ordonne  
Qu'une fameuse mort sur le champ nous couronne,  
Nous mourrons, chevalier, et mourrons satisfaits  
Si l'Égypte avec nous tombe sous notre faix <sup>1</sup>.  
De notre sang un jour se fera dans l'histoire  
Le lustre de nos noms et de notre mémoire;  
Et de nos ossements des flammes sortiront  
Qui brûleront l'Asie et qui nous vengeront.  
Le chevalier chrétien, pour aller à la gloire,  
A plus d'une carrière et plus d'une victoire :  
En tombant il s'élève, il triomphe en mouran  
Par sa propre défaite il se fait conquérant;  
Et prisonnier vainqueur, couronné de sa chaîne,  
Il garde à sa vertu la dignité de reine.

Ce vers admirable, qui fait allusion à la captivité de saint Louis, nous en rappelle sept autres inspirés au chant huitième par la même idée et qui n'ont pas moins de grandeur, bien qu'ils soient affaiblis par une malheureuse incise, qui n'est que du remplissage.

Aussi maître de soi qu'en pleine liberté,  
Il est dans sa prison ce qu'il serait au Louvre;  
Et, quoiqu'il ait à peine un manteau qui le couvre,  
De sa grâce paré, *pompeux de sa vertu*,  
*D'un air noble et tranquille* alentour revêtu <sup>2</sup>,  
Sans or qui sur sa tête et dans sa main rayonne,  
Il soutient sa grandeur de sa seule personne.

<sup>1</sup> Ce second *si*, qui a le sens de *pourvu que*, donne à la phrase une tournure embarrassée. — <sup>2</sup> Il aurait été facile de rendre ces deux vers plus supportables en disant :

D'un air noble et tranquille, à sa seule vertu  
Empruntant tout l'éclat dont il est revêtu.



## II

## LES PYRAMIDES D'ÉGYPTE. (Livres V et XVI.

Louis marche sur le Caire, et le sultan Mélédin, effrayé, a recours aux enchantements afin d'armer l'enfer contre les conquérants chrétiens, qui menacent la capitale de son empire. Le plus fameux de ses magiciens, Mirème, le conduit dans les tombeaux des Pharaons. Le morceau que nous allons citer est célèbre : mille vers pareils auraient mis le P. Le Moyne au rang de nos plus grands poètes. Nous y trouverons cependant encore trois ou quatre taches qu'un goût plus pur aurait facilement évitées.

*Il se voit* <sup>1</sup> près du Caire une plaine déserte  
 Que d'un sable mouvant la nature a couverte  
 Et qui semble un espace aplani sous les cieux  
 Pour le seul exercice ou des vents ou *des yeux* <sup>2</sup>.  
 Des premiers Pharaons dans ces campagnes vides  
 L'audace règne encore avec les pyramides.....  
 Sous *les pieds* de ces monts taillés et suspendus  
*Il s'étend* des pays <sup>3</sup> ténébreux et perdus,  
 Des déserts spacieux, des solitudes sombres,  
 Faites pour le séjour des morts et de leurs ombres.  
 Là sont les corps des rois et les corps des sultans,  
 Divercement rangés selon l'ordre des temps.  
 Les uns sont enchâssés dans de creuses images,  
 A qui l'art a donné leur taille et leurs visages;  
 Et dans ces vains portraits, qui sont leurs monuments,  
 Leur orgueil se conserve avec leurs ossements.  
 Les autres, embaumés, sont posés dans des *niches*  
 Où leurs ombres, encore éclatantes et riches,  
 Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,  
 La pompe de leur vie en celle de leur mort.

<sup>1</sup> Tournure vieillie, que nos grands écrivains avaient rejetée dès l'époque du P. Le Moyne. — <sup>2</sup> Ce mot est de trop; c'est de la recherche. — <sup>3</sup> Il aurait fallu dire *S'étendent des pays*.

De ce muet sénat, de cette cour terrible  
 Le silence épouvante, et la face <sup>1</sup> est horrible.  
 Là sont les devanciers joints à leurs descendants :  
 Tous les règnes y sont, on y voit tous les temps ;  
 Et cette antiquité, ces siècles dont l'histoire  
 N'a pu sauver qu'à peine une obscure mémoire,  
 Réunis par la mort en cette sombre nuit,  
 Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

Voilà une de ces pages dont la majesté lugubre a fait dire à Chateaubriand : « Ce poème informe de *Saint Louis* a pourtant quelques beautés qu'on chercherait en vain dans la *Jérusalem délivrée*. Il y règne une sombre imagination, bien propre à la peinture de cette Égypte pleine de souvenirs et de tombeaux et qui vit passer tour à tour les Pharaons, les Ptolémées, les solitaires de la Thébàide et les soudans des barbares <sup>2</sup>. » L'histoire de l'Égypte et les tombes de ses rois ont été, en effet, plusieurs fois pour le P. Le Moyne une source de grandes inspirations. Au seizième livre deux de ses chevaliers aperçoivent de loin les pyramides ; l'un d'eux, Archambaut de Bourbon, émerveillé à la vue de ces édifices hauts comme des montagnes :

Quelles têtes, dit-il, assez outrecuidées  
 Ont pu porter si loin leurs énormes idées ?

Et son compagnon, le comte de Brenne, lui répond :

Ce sont des monuments que des âmes hautaines,  
 Encore après leur mort et dans leurs cendres vaines,  
 Entreprirent jadis pour laisser à leurs noms  
 Des tombeaux cimentés du sang des nations.  
 Désir extravagant ! folle et bizarre envie  
 De chercher dans la mort une immortelle vie !  
 Mais orgueil inhumain ! cruelle vanité !  
 Qui, pour une fantasmie et fausse éternité,  
 Pour une vie en ombre, en mémoire, en fantôme,  
 A tiré tout le sang des veines d'un royaume!...

<sup>1</sup> Édition de 1672. L'édition de 1658 met *la montre*. Noël et Laplace ont mis l'aspect dans leurs *Leçons françaises de littérature et de morale*. — <sup>2</sup> *Génie du Christianisme*, 2<sup>e</sup> partie, liv. I, ch. IV.

Ces vains entrepreneurs après eux n'ont laissé  
 Qu'un nom qui ne vit plus, qu'un bruit qui *s'est* passé <sup>1</sup>.  
 A peine pouvons-nous déterrer leur mémoire  
 Des fabuleux débris qui restent de l'histoire.  
 Sous la chute des ans, sans ordre et confondus,  
 En d'autres noms plus grands les leurs se sont perdus;  
 Et cette éternité qu'ils ont tant affectée,  
 Qu'ils ont de pleurs, de sang, de sueurs cimentée,  
 N'est, après tant de maux et commis et soufferts,  
 Qu'en ombre sur la terre et qu'en feux aux enfers.

## III

L'ARCHANGE SAINT MICHEL, EN DESCENDANT DU CIEL AVEC SAINT  
 LOUIS, LUI MONTRE LA TERRE LIVRÉE AUX PASSIONS HU-  
 MAINES. (Livre IX.)

Le Nil s'est débordé; l'inondation a poursuivi les Français jusque sur le sommet d'une colline où l'armée ennemie, portée sur des barques, est venue les surprendre; Louis repousse un premier assaut, se met en prière pour le salut de son camp menacé d'une seconde attaque et assiégé par les eaux, qui semblent vouloir monter toujours; l'archange Michel, envoyé par Dieu, transporte le saint monarque au séjour des bienheureux, dont la description occupe tout le huitième livre. Il y a dans cette peinture du ciel plus de théologie que de poésie, et on aurait peine à y trouver vingt vers de suite dignes d'être cités; le génie, car il y en a dans l'ensemble des tableaux, est dominé par le mauvais goût. Là où la conception est grande l'exécution est médiocre; et la verve est étouffée sous la négligence et la prolixité.

Le neuvième livre, qui ramène saint Louis à son camp, est écrit avec plus de fermeté, surtout au commencement.

Le héros descendant des cieux s'arrête avec l'archange,

. . . . . à ce cercle où la lune argentée  
 Pour éclairer la nuit en silence est portée;

<sup>1</sup> Qui a passé.

et c'est de là que son céleste conducteur lui montre la terre en proie à l'avarice et à l'ambition.

Cette boule flottante et demi-submergée,  
De son poids soutenue et de son poids plongée,  
Est l'espace, dit-il, où le mortel orgueil  
Croit avoir un théâtre et n'a qu'un vain cercueil.  
L'avare prend de là les matières frivoles  
Dont il forge ses fers, dont il fait ses idoles;  
Et de l'ambition l'infatigable main  
Dresse là plan sur plan, fait dessein sur dessein.  
Mais et desseins et plans, et travaux et structures,  
N'y sont qu'un grand amas d'inutiles mesures,  
Et tant de hauts palais qui s'égalent aux monts  
N'ajoutent à *ce point* que de l'ombre et des noms.  
Sur *ce point* cependant les passions humaines  
Font leurs tragiques jeux, ont leurs sanglantes scènes.  
Pour diviser *ce point* on arrache le fer  
Du sein de la nature et du cœur de l'enfer;  
Pour monter sur *ce point* le fils abat le père,  
Le frère met les pieds sur le corps de son frère;  
Et sur des peuples morts d'autres peuples mourants,  
Les armes à la main, en débattent les rangs.

Voilà un début plein d'énergie et de grandeur; mais quatre vers encore, et le ridicule arrive.

L'Espagne, que tu vois de ces montagnes ceinte,  
Est de sang castillan et de sang maure teinte;  
Et deux peuples rivaux, à sa conquête armés,  
Tombent entre ses bras l'un par l'autre *assommés*.

L'archange saint Michel déroule ainsi sous les yeux du monarque, pendant quelques centaines de vers, l'histoire et les destinées de l'Europe et de l'Asie, en remontant jusqu'au berceau du monde, en allant de l'Éden à Bethléhem et au Calvaire. Il y a certes de la magnificence et de l'à-propos dans cette conception; mais de page en page les négligences de style augmentent, la verve s'éteint, les images se heurtent de plus en plus et se rapetissent. En comparant la fin de ce chant à

son début, on se rappelle l'amphore du potier d'Horace, qui, à mesure que la roue tourne, va se changeant en gobelet.

Arrêtons-nous : ce serait même déjà beaucoup trop si dans l'étude de cette épopée et dans l'analyse de ses deux cents meilleurs vers, choisis sur près de dix-huit mille, notre but principal n'avait pas été de montrer à nos jeunes lecteurs, par un grand exemple, que le talent le plus heureux ne mène à rien quand il est sans culture.

Le chantre de saint Louis, au jugement de Voltaire<sup>1</sup> et de Chateaubriand, avait une imagination extraordinaire ; et la lecture de son poème, tout informe qu'il est, démontre, en effet, une puissance de conception qui n'appartient qu'aux génies créateurs. L'idée est grande, unique et complète ; l'intérêt va croissant ; l'action marche avec netteté ; les épisodes mènent tous au dénouement ; et le merveilleux, loin d'être un hors-d'œuvre ou un simple ornement, est commandé par la nature même du sujet. Que manqua-t-il donc au P. Le Moyne pour être un poète du premier ordre et pour nous laisser un chef-d'œuvre ? Le goût, le travail et la connaissance de sa langue.

On a dit, on a même fait dire à Corneille que le P. Le Moyne aurait été un des princes du Parnasse s'il avait vécu cinquante ans plus tard, lorsque le grand siècle avait achevé de former le goût littéraire de la France. Mais quand *Saint Louis* fut publié, le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Rodogune* avaient déjà paru. Voltaire s'en prend aux amis de ce jésuite, dont la critique ne fut pas assez sévère<sup>2</sup>. Mais le P. Mambrun, jésuite aussi, donna dès 1652, dans une dissertation sur le poème épique, de rudes avis à son confrère.

Ce n'est donc que le P. Le Moyne lui-même qu'il faut accuser d'être resté si bas quand il pouvait monter si haut. Il n'étudia pas assez le génie de sa langue ; et au lieu de la faire avancer, comme Corneille, il demeura en arrière. On dirait, en le lisant, qu'il a écrit cinquante ans plus tôt que l'auteur de *Cinna* et un siècle avant Racine, bien que son *Saint Louis* n'ait précédé *Andromaque* que de quelques années. Il s'abandonne à la fougue de ses inspirations, et sa verve, faute d'être réglée par le goût, se tourne en prolixité ; et son imagination, manquant de mesure, va jusqu'au gigantesque, jusqu'au ridicule. Rien ne montre mieux combien ce poète travailla peu ses vers que ses corrections elles-mêmes. Il y a dans ses trois premières éditions des variantes nombreuses, et presque jamais d'améliorations. Il évite une faute en tombant dans quelque autre.

Il est vrai que ce poète, qui fut prêtre et religieux, ne fit des vers qu'en se jouant, aimant mieux renoncer à l'honneur d'être compté

<sup>1</sup> *Écrivains du siècle de Louis XIV.* — <sup>2</sup> *Ibid.*

parmi les plus grands poètes français que de consacrer aux muses un temps qu'il donnait à son ministère et à ses luttes contre le jansénisme. Cependant cette excuse ne le justifie qu'à moitié. Ne pouvant toujours manier la lyre, il devait lui demander moins d'accords et plus de perfection dans son harmonie. Au lieu de nous laisser plus de trente mille vers dans son *Saint Louis*, dans ses *Entretiens* et ses *Épîtres poétiques*, n'aurait-il pas mieux fait pour la gloire de la religion, dont il chanta les héros et les mystères, de se borner à mille en les frappant de main de maître, puisqu'il en était capable ?

## LE PALAIS DU SOMMEIL,

fragment du *SONGE DE VAUX*, poème fantastique, par LA FONTAINE<sup>1</sup>. — 1671.

Le célèbre intendant des finances Fouquet, quelque temps avant sa disgrâce, arrivée en 1661, avait prié La Fontaine, dont il était le Mécène, d'immortaliser sa campagne de Vaux par une poétique description de toutes les merveilles que l'art y avait réunies<sup>2</sup>. Les malheurs du surintendant et le deuil de sa famille empêchèrent le poète d'achever son œuvre : nous n'en avons que quelques fragments publiés en 1671. C'est un mélange de prose et de vers, qui, pour la pensée comme pour la forme, sont loin d'être partout dignes du passage que nous allons citer.

« Je m'imaginai que j'étais allé trouver le Sommeil pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avait dit des choses presque incroyables. Le logis du dieu est au fond d'un bois où le silence et la solitude font leur séjour : c'est un antre que la nature a taillé de ses propres mains et dont elle a fortifié toutes les avenues contre la clarté et le bruit.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,  
Écho ne répond point et semble être assoupie.  
La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,

<sup>1</sup> Né en 1621, mort en 1695. — <sup>2</sup> Voyez nos *Notes historiques* sur Fouquet et sur Vaux, *Chefs-d'œuvre d'éloquence française*, p. 567-570, nos 4-16. (Paris, Lanier, 1834.)

N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs  
Jamais le chant du coq ni le bruit des clairons  
Ne viennent au travail inviter la nature.  
Un ruisseau coule auprès et forme un doux murmure.  
Les simples, dédiés au dieu de ce séjour,  
Sont les seules moissons qu'on cultive alentour :  
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.  
Il a presque toujours la paupière fermée.  
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots :  
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos.  
De fantômes divers une cour mensongère,  
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,  
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,  
Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.  
Là cent figures d'air <sup>1</sup> en leurs moules gardées,  
Là des biens et des maux les légères idées,  
Prévenant nos destins, trompant notre désir,  
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.  
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles :  
Telles vont au butin de nombreuses abeilles;  
Et tel dans un état de fourmis composé  
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.

A la vue de ces génies fantastiques, architectes des illusions du sommeil, le poëte demande au dieu qui les gouverne de lui donner le spectacle des merveilles de Vaux.

Fais que par ces démons leur beauté me soit peinte.  
Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels;  
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels;  
Doux Sommeil, rends-toi donc à ma juste prière.  
A ces mots, je lui vis entr'ouvrir la paupière;  
Et, refermant les yeux presque au même moment :  
Contentez ce mortel, dit-il languissamment.

<sup>1</sup> Cent figures aériennes, sans corps.



Tout ce peuple obéit sans tarder davantage :  
 Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image.  
 Comme marbres taillés leur troupe s'entassa ;  
 En colonne aussitôt celui-ci se plaça ;  
 Celui-là, chapiteau, vint s'offrir à ma vue ;  
 L'un se fit piédestal, l'autre se fit statue :  
 Artisans qui peu chers, mais qui prompts et subtils  
 N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,  
 Font croître en un moment des fleurs et des ombrages  
 Et sans l'aide du temps composent leurs ouvrages.

## LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC <sup>1</sup>,

poème historique, par LA FONTAINE. — 1673.

Déjà célèbre depuis quinze ans lorsqu'il entreprit ce poème historique et religieux, La Fontaine semblait n'avoir que deux cordes à sa lyre, l'une innocente, mais profane, pour faire parler les bêtes et pour pleurer les disgrâces d'un ami ; l'autre criminelle et voluptueuse, pour chanter le vice et mêler d'impures harmonies aux chœurs de Bocace, d'Arioste et de Rabelais ; et voilà qu'il en trouve subitement une troisième pour invoquer la Reine des esprits purs et soutenir les cantiques des vierges du désert. Vous diriez, en lisant cette douce et pieuse inspiration, qu'il s'est enivré à deux sources dont l'alliance est malheureusement trop rare, à celle où saint François de Sales avait bu tant de suavité et à celle d'où devait sortir, douze ans plus tard, le charmant conte imité d'Ovide, *Philémon et Baucis*.

Reine des esprits purs, Vierge, enfin je t'implore <sup>2</sup>.  
 Fais que dans mes chansons aujourd'hui je t'honore :  
 Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs,  
 Que j'allais mendier jadis chez les neuf Sœurs.

<sup>1</sup> Saint Malc, moine de Syrie, est mentionné dans le martyrologe romain au vingt et unième jour d'octobre. Saint Jérôme, qui l'avait connu, a écrit sa vie vers 392 (*Oper.* t. IV, p. 2, p. 90) ; et c'est dans les pages de ce Père de l'Eglise que La Fontaine a pris l'idée de son poème. — <sup>2</sup> La Fontaine, alors âgé de



Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire.  
 Je chante d'un héros la vertu solitaire,  
 Ces déserts, ces forêts, ces antres écartés,  
 Des favoris du ciel autrefois habités :  
 Les lions et les saints ont eu même demeure.

Là Malc priait, jeûnait, soupirait à toute heure,  
 Conservait avec soin le trésor précieux  
 Que nous tenons de l'eau dont la source est aux cieux.

Rien de plus simple que ce petit poëme, composé de cinq cent quarante-huit vers. Un jeune moine de Syrie, habitant d'une solitude placée entre Imma et Béroé, qui est aujourd'hui la ville d'Alep, apprend la mort de ses parents, songe à recueillir leur héritage et médite son retour au siècle.

Funeste appât de l'or, moteur de nos desseins,  
 Que ne peux-tu sur nous, si tu plais même aux saints?  
 Il veut fonder un cloître, et destine le reste  
 A vivre sans éclat, toujours simple et modeste.

Le sage directeur auquel il découvre son projet cherche en vain à le dissuader.

Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise  
 Je vous ouvre mon cœur touchant votre entreprise.  
 Où vous exposez-vous ? et qu'allez-vous tenter ?  
 En de nouveaux périls pourquoi vous rejeter ?  
 De triompher toujours seriez-vous bien capable ?  
 Ah ! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable ;  
 Sinon votre imprudence a déjà mérité  
 Les reproches d'un Dieu justement irrité.  
 Fuyez, fuyez, mon fils, le monde et ses amorces :

cinquante-deux ans, n'avait, en effet, invoqué jusque-là que les Muses d'Ésope et d'Anacréon. A cette époque de sa vie il tourna quelquefois ses regards vers le ciel et demanda des inspirations à la harpe du roi-prophète. En 1671 il inséra une paraphrase du psaume *xviii* dans un *Recueil de Poésies chrétiennes*. En 1694, infirme et converti, il traduisit le *Dies iræ* et fit des *Stances sur la soumission que l'on doit à Dieu*.

Il est plein de dangers qui surpassent vos forces...  
Fuyez l'or; mais fuyez encor d'autres appas :  
On ne sort qu'en fuyant vainqueur de ces combats.  
La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes?  
Quoi! vous hasarderiez le fruit de tant de larmes  
Et celui de ce sang qu'un Dieu versa pour vous!  
A ces mots, le vieillard se jette à ses genoux.

Malc le quitte en pleurant. Triste et funeste absence!  
Il abandonne au sort sa fragile innocence.

Il se joint à une caravane qui allait de Béroé à Edesse, sa patrie;  
et le voilà cheminant à travers les déserts et les sables.

Peu de jeunesse entre eux, force vieillards craintifs,  
Femmes, famille, enfants aux cœurs déjà captifs.  
Ils traversaient la plaine aux zéphyrus inconnue.  
Un gros de Sarrasins vient s'offrir à leur vue :  
Milice du démon, gens hideux et hagards,  
Engeance qui portait la mort dans ses regards.  
La cohorte du saint est d'abord dispersée :  
Équipages, trésors, jeune épouse est laissée.  
Telle fuit la colombe, oubliant ses amours,  
A l'aspect du milan qui menace ses jours.  
Les pères chargés d'ans, laissant leurs tendres gages<sup>1</sup>,  
Fuyaient leur propre mort en ces funestes plages;  
Et pour deux jours de vie abandonnaient un bien  
Près de qui vivre un siècle aux vrais pères n'est rien...  
Une dame, encor jeune et sage en sa conduite,  
Aux yeux de son époux dans les fers fut réduite.  
Le mari se sauva, regrettant sa moitié;  
La femme alla servir un maître sans pitié;  
Au chef de ces brigands elle échut en partage.  
Cet homme possédait un fertile héritage;  
Et de plusieurs troupeaux, dans l'ardente saison,

<sup>1</sup> Leurs tendres enfants : c'est le *dulcia pignora* des poètes latins.

Vendait à ses voisins le croît<sup>1</sup> et la toison.  
 Notre héros suivit la dame en servitude.  
 Ce fut lors, mais trop tard, que pour sa solitude,  
 Pour son cher directeur et ses sages avis  
 Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.  
 Forêts ! s'écriait-il, retraite du silence,  
 Lieux dont j'ai combattu la douce violence,  
 Angéliques cités d'où je me suis banni,  
 Je vous ai méprisés, déserts, j'en suis puni.  
 Ne vous verrai-je plus ? Quoi ! songe, tu t'envoies !  
 O Malc ! tu vois le fruit de tes desseins frivoles !...

Ramené par le malheur à de plus saintes idées et plein du souvenir de son ancien désert, Malc vit dans les champs en gardant les troupeaux comme il avait vécu dans la solitude de Béroé au milieu de ses frères : il médite, il prie, il fuit les hommes et même la compagne de sa captivité. De son côté, la pieuse bergère ne s'occupe que de ses brebis et du ciel, qui bénit ses soins et qui console ses ennuis. Leur maître, content d'eux et craignant qu'ils ne lui échappent par la fuite, veut se les attacher davantage en joignant aux chaînes de l'esclavage les nœuds de l'hyménée. Mais le jeune homme voulait demeurer vierge, et sa compagne était déjà mariée : ils refusent une union criminelle, impossible. L'Arabe les menace ; et Malc, dans un moment de désespoir et d'illusion, croit pouvoir échapper au crime qu'on lui propose en se donnant la mort. Déjà le fer brille, et la bergère s'épouvante :

Que vois-je ! cria-t-elle. O ciel ! qu'allez-vous faire ?  
 Votre corps est à Dieu : ses mains l'ont façonné ;  
 Le droit d'en disposer ne vous est pas donné.  
 Quelle imprudence à vous de finir votre course  
 Par le seul des péchés qui n'a pas de ressource !  
 Toute faute s'expie ; on peut pleurer encor ;  
 Mais on ne peut plus rien s'étant donné la mort.  
 Vivez donc, et tâchons de tromper ces barbares.

. . . . .

<sup>1</sup> Les agneaux. Le *croît* d'un troupeau, *crescentia*, est son augmentation par la naissance des petits.

. . . . . Dissimulez, feignez, comportez-vous  
Comme frère en secret, en public comme époux.

Ils feignirent donc, et leur semblant d'hyménée les sauva.

Chacun crut qu'ils s'aimaient d'un amour conjugal ;  
Aucun plaisir au leur ne semblait être égal.

On se les proposait tous les jours pour exemple ;  
Et lorsque deux époux étaient conduits au temple,  
Que le ciel, disait-on, afin de vous combler,  
Fasse à l'hymen de Malc le vôtre ressembler !  
Le saint couple à la fin se lassa du mensonge.  
En de nouveaux ennuis l'un et l'autre se plonge :  
Toute feinte est sujet de scrupule à des saints.

. . . . .

Malc *aux regrets du cloître* un jour donnait des pleurs :

Les larmes qu'il versait faisaient courber les fleurs.

Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses  
De fourmis, qui sortaient de leurs cavernes creuses.

L'une poussait un faix ; l'autre prêtait son dos ;  
L'amour du bien public empêchait le repos ;  
Les chefs encourageaient chacun par leur exemple.

Un du peuple étant mort, notre saint le contemple  
En forme de convoi soigneusement porté  
Hors les toits fourmillants de l'avare cité.

Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre :  
Ce n'est pas pour soi seul qu'ici-bas on doit vivre ;  
Vos greniers sont témoins que chacune de vous  
Tâche de contribuer au plus grand bien de tous.  
Dans mon premier désert j'en pouvais autant faire.

. . . . .

L'exemple, le conseil et le travail des mains  
Me pouvaient rendre utile à des troupes de saints<sup>1</sup>...

<sup>1</sup> C'est dans le récit de saint Jérôme que La Fontaine a trouvé ce charmant tableau. Malc, après avoir raconté ses ennuis, ajoute : « Sic quoque cogitante me, aspicio formicarum gregem angusto calle fervere. Videres onera majora

Il va donc trouver la bergère :

Ma sœur, si nous cherchions de plus douces demeures ?

Je vous ai fait récit quelquefois de ces heures

Qu'en des lieux séparés de tout profane abord

Je passais à louer l'arbitre de mon sort.

. . . . Jetez l'œil sur l'état où nous sommes :

Vous êtes exposée aux malices des hommes ;

Je n'ai plus de mes bois les saintes voluptés.

Ne reviendront-ils point ces biens que j'ai quittés ?

La bergère est aussi d'avis de prendre la fuite. Malc choisit les deux plus grands boucs de son troupeau, les tue, et avec leurs peaux fait deux outres qui les aident à passer un fleuve en les soutenant sur les eaux. Leur maître, accompagné d'un serviteur, les poursuit. Découverts, ils n'ont que le temps d'entrer dans un antre obscur où se trouve une lionne ; l'esclave s'y engage après eux, et est dévoré ; le maître, étonné de ne pas le voir revenir, pénètre à son tour dans le formidable repaire du monstre dont il ignore la présence, et subit le même sort. Les saints, sauvés par un prodige, quittent le ténébreux souterrain et arrivent dans une petite bourgade appelée Maronia.

Là le couple pieux aussitôt se sépare ;

De leur mensonge saint l'offense se répare :

Leur hymen se dissout. La dame entre en un lieu

Où cent vierges ont pris pour époux le vrai Dieu.

Dans un cloître éloigné Malc s'occupe au silence ;

Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence.

quam corpora. Aliæ herbarum quædam semina forcipe oris trahebant ; aliæ egerebant humum de foveis, et aquarum meatus aggeribus excludabant. Illæ, venturæ hiemis memores, ne madefacta humus in herbam horrea verteret, illata semina præcidebant ; hæ, luctu celebri, corpora defuncta deportabant. Quodque magis mirum est in tanto agmine, egrediens non obstabat intranti ; quin potius, si quam vidissent sub fasce et onere concidisse, suppositis humeris adjuvabant. Quid multa ? Pulchrum mihi spectaculum dies illa præbuit. Unde recordatus Salomonis ad formicarum solertiam nos mittentis et pigras mentes tali exemplo suscitantis, cœpi tædere captivitatis et monasterii cellulas quærere, ac formicarum illarum desiderare similitudinem ; ubi laboratur in medium, cumque nihil ejusquam proprium sit, omnium omnia sunt. » (T. IV, p. 2, p. 93.) Il faut bien en convenir, la prose du narrateur latin n'est pas moins poétique que les vers de son traducteur.

C'est là que les vit saint Jérôme. Près d'un siècle d'hivers n'avait pu éteindre ces deux vénérables pénitents, plus anges que mortels<sup>1</sup>.

Malheureusement cette douce et virginale inspiration nous est parvenue avec tous les défauts d'un premier jet, c'est-à-dire avec des incorrections, des négligences et des longueurs. Pressé par les instances de Port-Royal, La Fontaine se hâta trop, et ne tarda pas à se repentir d'avoir publié une simple ébauche. Il supprima le plus d'exemplaires qu'il put de cette édition précipitée, voulant en donner une seconde après avoir remanié ses vers. Mais ce poète, humoriste et distrait comme il y en eut peu, oublia son projet, et le monde littéraire oublia son poème, devenu presque introuvable jusqu'à l'édition posthume de ses *Œuvres diverses*, en 1729.

Il nous a paru que, malgré ses imperfections et l'oubli dans lequel il est tombé, ce poème méritait une place dans les recueils de poésie française<sup>2</sup>. Notre muse pastorale n'a jamais eu plus de naturel, de grâce et de cœur que dans le tableau de Malc et de sa vertueuse compagne s'occupant du ciel en gardant leurs troupeaux. Racan et madame Deshoulières, qu'on cite partout, n'ont rien de comparable à cette scène pieuse et champêtre. C'est le passage du poème le plus travaillé, et le seul, il faut bien en convenir, qui puisse figurer avec

<sup>1</sup> La Fontaine finit son poème par où saint Jérôme a commencé son histoire. Voici le début de ce Père, qui se donne pour témoin de ce qu'il raconte : « Maronia, petite bourgade de Syrie, est à trente milles environ d'Antioche et est située à l'orient de cette ville... Là vivait un vieillard nommé Malcbus, c'est-à-dire roi, car ce mot pourrait se traduire par *rex*. Syrien d'origine, il avait le langage des habitants de la bourgade, comme s'il fût né au milieu d'eux. Auprès de lui demeurait une vieille femme, toute cassée par les ans et au terme de sa carrière. Ils étaient si religieux l'un et l'autre, tellement assidus à l'église, que vous les eussiez pris pour le Zacharie et l'Élisabeth de l'Évangile, n'eût été qu'un saint Jean-Baptiste ne se trouvait pas au milieu d'eux. Je demandai aux gens du pays quelle était l'alliance qui les avait ainsi réunis, si c'était le mariage, la parenté ou la dévotion ; et tous, les appelant des saints et des amis de Dieu, m'en racontèrent je ne sais quelles merveilles. Poussé par la curiosité, j'allai trouver le saint homme, qui me raconta ainsi son histoire. » (*Op.* t. IV, p. 92.) — <sup>2</sup> Voyez quel cas Laharpe en fait : « Je ne parlerai pas, dit-il, d'un poème sur le *Quinquina* que La Fontaine fit dans les intervalles de sa dernière maladie, ni de celui de *Saint Malc*, qu'il composa dans le même temps par pénitence et pour acquitter le vœu qu'il avait fait de ne plus travailler que sur des sujets de piété. On ne connaît ces productions de sa vieillesse que par le recueil posthume de ses *Œuvres mêlées*, dont ses éditeurs sont seuls responsables. » (*Cours de Littér.*, t. VI, p. 375.) Croyons, pour l'honneur de Laharpe, qu'il n'avait pas lu ce poème, dont il ignorait même la date. Il n'y avait pas moins de dix-neuf ans qu'il était écrit quand arriva la dernière maladie qui convertit le célèbre fabuliste. Nous avons vainement cherché quelque autre appréciation de cette ébauche, qui méritait pourtant d'occuper au moins la critique. Il y avait là un préjugé à détruire.

quelque étendue dans un choix de poésies classiques. C'est pour le distinguer du reste que nous le détacherons de notre analyse, en le donnant sous un titre à part.

## LE PIEUX BERGER.

. . . . .

Bien que la dame à peine achevât son printemps,  
L'Arabe n'en fit voir qu'une estime légère;  
Il lui donna l'emploi d'une simple bergère,  
Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux.  
Bientôt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.

Le saint couple cherchait les lieux les plus sauvages,  
S'approchait des rochers, s'éloignait des rivages;  
Lui-même il se fuyait, et jamais dans ces bois  
Les échos n'ont formé de concerts de leurs voix.  
Aux jours où l'on faisait des vœux pour l'abondance,  
Ils ne paraissaient point aux jeux ni dans la danse.  
On ne les voyait point, à l'entour des hameaux,  
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.  
Les entretiens oisifs et féconds en malices,  
Du mercenaire esclave ordinaires délices,  
Étaient fuis avec soin de nos nouveaux bergers.  
Ils n'enviaient pas l'heur des troupeaux étrangers.

. . . . .

Dès que l'aube empourprait les bords de l'horizon,  
Ils menaient leurs brebis<sup>1</sup> loin de toutes approches.  
Malc aimait un ruisseau coulant entre des roches.  
Des cèdres le couvraient d'ombrages toujours verts :  
Ils défendaient ce lieu du chaud et des hivers.  
De degrés en degrés l'eau tombant sur des marbres  
Mélait son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.

<sup>1</sup> Le texte porte : « ils menaient leurs troupeaux. » Nous avons cru pouvoir modifier cet hémistiche pour éviter le rapprochement du même mot, occasionné par la suppression de quatre vers faibles.



Jamais désert ne fut moins connu des humains :  
A peine le soleil en savait les chemins.  
La bergère cherchait les plus vastes campagnes ;  
Là ses seules brebis lui servaient de compagnes.  
Les vents, en sa faveur, leur offraient un air doux ;  
Le ciel les préservait de la fureur des loups,  
Et, gardant leurs toisons exemptes de rapines,  
Ne leur laissait payer nul tribut aux épines.  
Dans les dédales verts que formaient les halliers,  
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers  
Présentaient aux troupeaux une pâture exquise.  
En des lieux découverts notre bergère assise  
Aux injures du hâle exposait ses attraits,  
Des vanités d'autrui vengeait Dieu sur ses traits.  
Sa beauté lui donnait d'éternelles alarmes :  
Ses mains avec plaisir auraient détruit ses charmes ;  
Mais, n'osant attenter contre l'œuvre des cieux,  
Le soleil se chargeait de ce crime pieux.  
O vous dont la blancheur est souvent empruntée,  
Que d'un soin différent votre âme est agitée !  
Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,  
De ses dons naturels au moins contentez-vous.

Tandis que la bergère, en extase ravie,  
Priait le Saint des saints de veiller sur sa vie,  
Les ministres divins veillaient sur son troupeau.  
Quelquefois la quenouille et l'artiste fuseau <sup>1</sup>  
Lui délassaient l'esprit ; et, pour reprendre haleine,  
De ses propres moutons elle filait la laine.  
Pendant qu'elle goûtait ce plaisir innocent,  
Tournant parfois les yeux sur son troupeau paissant :  
Que vous êtes heureux, peuple doux ! disait-elle ;  
Vous passez sans pécher cette course mortelle...  
Chères brebis, paisez ; cueillez l'herbe et les fleurs.

<sup>1</sup> Le mot *artiste* n'est plus adjectif aujourd'hui.



Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs...  
Tels étaient les pensers de la sainte héroïne.

Pour Malc, il méditait sur la triple origine  
De l'homme florissant, déchu, puis rétabli.  
Du premier des mortels la faute est en oubli;  
Le Ciel pour Lucifer garde toujours sa haine.  
Dieu tout bon, disait Malc, si ton fils par sa peine  
M'a sauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,  
Garde-moi de les perdre une seconde fois.  
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent !  
Je suis dans les périls ; mille maux m'environnent,  
L'esclavage, la crainte, un maître menaçant ;  
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant :  
Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente  
Une compagne sainte, il est vrai, mais charmante.  
Son exemple est puissant, ses yeux le sont aussi :  
De conduire les miens, Seigneur, prends le souci.

Le Ciel comblait de dons cette humble modestie.  
L'âme de nos bergers, du péché garantie,  
Ne se contentait pas de l'avoir évité :  
Qu'avons-nous, disaient-ils, jusque-là mérité ?  
Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.  
Aide-nous, rends nos cœurs en vertus plus fertiles :  
Fais-nous suivre la main qui nous a secourus...  
Tu combattis pour nous, tu souffris, tu mourus...  
Il faut porter ta croix, goûter de ton calice,  
Couvrir son front de cendre et son corps de cilice.

Ces vers n'ont certainement pas la perfection de ceux de *Philémon et Baucis*, chef-d'œuvre de la poésie simple et naïve ; mais on y retrouve le même abandon, et cette bonhomie gracieuse dont La Fontaine est le grand maître parmi nous.

## LE LUTRIN,

poëme héroï-comique, par BOILEAU <sup>1</sup>. — 1674-1683.

Le *Lutrin* est un poëme satirique; il demande donc deux appréciations différentes : l'une purement littéraire, qui en expose la valeur poétique; l'autre historique et morale, qui en montre les exagérations et en dévoile les malices. La première de ces appréciations a été faite; l'autre reste à faire ou plutôt à retrouver dans l'histoire; et nous avons cru devoir nous attacher uniquement à cette seconde étude. La critique s'est, en effet, tant de fois prononcée sur ce poëme, en le déclarant un chef-d'œuvre, elle en a si bien analysé les beautés jusque dans leurs moindres détails, que, de ce côté ne voyant rien à ajouter, nous nous contenterons du jugement des autres <sup>2</sup>. Mais les commentateurs de Boileau nous ont dit si peu de chose sur l'inspiration morale de son *Lutrin* et sur les rapports qu'on y peut trouver entre la fable et l'histoire, que, de cet autre côté, nous avons vu tout un travail à entreprendre, et nous l'avons essayé. La longueur de ce travail nous paraît motivée par son importance, puisqu'il s'agit d'un monument de notre poésie, et nécessitée par sa nouveauté, car des faits énoncés pour la première fois ont besoin de développements et de preuves. C'est heureusement de l'histoire; et l'histoire s'allonge plus impunément qu'une dissertation philosophique. Ajoutons que la réhabilitation d'un homme distingué et bien méritant de l'Eglise ne saurait coûter trop cher. Or, cet homme honorable entre tous ceux dont Boileau a compromis la mémoire est le héros même du *Lutrin*.

Rendons d'abord aux personnages de cette épopée burlesque leur physionomie véritable; puis nous dirons à quelle occasion et comment ils furent ridiculisés sous le patronage *posthume* d'un grave et religieux magistrat; et sous le voile de la fable se montreront de petites vengeances de parti.

<sup>1</sup> Né en 1636, mort en 1711. — <sup>2</sup> Celui de Laharpe surtout est remarquable. Nous l'aurions transcrit s'il avait été moins long et si le *Lycée* ne se trouvait pas dans toutes les bibliothèques.

## I

## LES HÉROS DU LUTRIN.

Le principal personnage du *Lutrin* est un trésorier ou archichapelain de la Sainte-Chapelle. Or, à l'époque où ce poëme parut, le prélat honoré de ce titre était Claude Auvri, vieillard alors âgé de soixante-sept ans, dont les commentateurs de Boileau ne connaissent plus aujourd'hui que le nom et le masque poétique. Commençons par sa biographie<sup>1</sup>.

Né à Paris vers 1607, dans une condition honnête, mais obscure, puisque son père était un marchand de drap<sup>2</sup>, Claude Auvri s'avança rapidement dans les dignités ecclésiastiques et ne dut son élévation qu'à son intelligence et à son caractère. C'est dans la capitale du monde chrétien qu'avait commencé sa fortune : il y fit sa philosophie auprès d'un de ses oncles, qui l'y avait appelé, y reçut le bonnet de docteur<sup>3</sup> et y donna la première preuve de son habileté en dédiant sa thèse à Urbain VIII, qui voulut le voir, eut bonne opinion de son esprit et lui conféra le prieuré de Chastenay, en Lorraine, avec un archidiaconé et une prébende à Toul. A la même époque et dans la même ville commencèrent ses relations avec le futur grand aumônier de France, le cardinal Antoine Barberini, neveu du pape, et surtout avec Jules Mazarin, alors simple étudiant, qui, ayant reconnu dans le jeune abbé français, son condisciple sur les bancs de la jurisprudence, un homme de tête et de cœur, en fit son ami. Ils étaient du même âge à peu près<sup>4</sup>; ils s'avancèrent ensemble, le futur ministre de Louis XIV ne faisant jamais un pas dans les dignités ecclésiastiques que le futur héros du *Lutrin* n'arrivât bientôt derrière lui.

En 1632 Claude était occupé à Rome, depuis six ans, de l'expédition des affaires bénéficiales pour le clergé de France, lorsque Jules, illus-

<sup>1</sup> L'historien moderne des évêques de Coutances, M. l'abbé Lecanu, a ébauché l'histoire de ce prélat, en oubliant toutefois les particularités de sa vie qui l'ont fait tomber sous la plume de Boileau. Ce judicieux écrivain, se tenant à son sujet, a tracé la biographie de son ancien évêque; nous tenant au nôtre, nous allons essayer celle du héros du *Lutrin*. — <sup>2</sup> Pannorum propola. (*Gallia christiana*, tome XI, p. 906.) La mère de Claude Auvri, devenue veuve, épousa en secondes noces un certain Andrenas, frère du capitaine Andrenas, lieutenant du chevalier du guet à Paris; Bibl. impér. man., fonds Gaignières, 137-138, f. 159. — <sup>3</sup> *Ibid.*, f. 160. — <sup>4</sup> Mazarin était né en 1602, cinq ans avant Auvri. — <sup>5</sup> Biblioth. impér., ms. déjà cité, p. 159.

tré tout à coup par la paix de Quérasque et devenu le protégé de Richelieu, fut recommandé par ce ministre au comte de Brassac, ambassadeur auprès du saint-siège ; et la même année Louis XIII écrivait au même ambassadeur pour procurer au jeune Auvri la place de clerc du sacré consistoire. Deux ans après Mazarin arrive à Paris en qualité de nonce extraordinaire, et son ami obtient une seconde lettre du roi à son nouvel ambassadeur, le comte de Noailles, qui est prié de le faire maintenir dans sa charge et de lui donner toute assistance dans les occasions qui se présenteront pour son avancement. Nous le trouvons, en effet, chargé d'une mission pour la cour de Turin cette année-là même : il n'avait alors que vingt-sept ans. Mazarin, après avoir revu Auvri à Rome en 1636, revient à Paris en 1639, est créé cardinal en 1641, et Auvri se trouve à la suite du prélat qui lui apporte la barrette en France, le 25 février 1642<sup>1</sup>.

Revêtu de la pourpre romaine et successeur de Richelieu, Mazarin pensa de plus en plus à son ami : il en fit son maître de chambre ou camérier<sup>2</sup> ; et quatre ans après, au mois de mars 1646, Claude fut nommé par le roi au siège épiscopal de Saint-Flour. Il préféra l'évêché de Coutances, devenu libre à la même époque ; l'obtint le 27 juillet de la même année ; fut proposé au consistoire le 23 décembre, par le cardinal d'Est, protecteur de France, et sacré le 13 février suivant. La reine mère, Anne d'Autriche, l'avait recommandé tout spécialement à Rome ; et, par une honorable distinction, Innocent X lui fit donner le *gratis entier* de ses bulles, en considération des services qu'il avait rendus à l'Eglise<sup>3</sup>.

Avant de prendre le chemin de la Normandie, le nouvel évêque se fit précéder par d'heureuses nouvelles, qui annonçaient le crédit dont il jouissait à la cour. Un messenger partit tout exprès de Paris pour apprendre à sa bonne ville de Coutances une diminution des tailles, une exemption des logements militaires et la translation dans un autre lieu des prisonniers espagnols, dont la garde était à la charge des habitants. Claude Auvri avait, en outre, refusé par amitié pour eux une troisième mitre plus avantageuse que le roi venait de lui proposer. Aussi fut-il accueilli avec des démonstrations de joie extraor-

<sup>1</sup> M. l'abbé Lecanu dit que le pape ne crut pas pouvoir choisir quelqu'un plus agréable au cardinal que Claude Auvri pour lui apporter la barrette. (*Hist. des Evêques de Coutances*, p. 357 ; Coutances, 1839.) L'historien de Mazarin, Aubery, la lui fait apporter par Tomaso Valleman, camérier d'honneur du pape. (T. I, p. 91 ; Paris, 1688.) Nous en concluons que l'ami de Mazarin était au moins de ceux qui furent envoyés de Rome à Paris à cette occasion. — <sup>2</sup> *Biblioth. impér.*, ms. cité, p. 160. — <sup>3</sup> *Ibid.* Lettre datée de Rome, le 23 décembre 1646.

dinaires quand il fit son entrée solennelle dans sa ville épiscopale, le 15 septembre 1647<sup>1</sup>.

C'était, d'après la relation qui nous est restée de cette pompe, un homme d'auguste et majestueuse apparence : sa taille était élevée, son visage serein et gracieux, sa voix ravissante, et tout son maintien annonçait une bonté grave<sup>2</sup>. Il avait pris pour devise : Force et douceur, *fortiter et suaviter*; et ces deux qualités se trouvèrent, au grand contentement des Coutançais, dans deux anagrammes prophétiques. Car les beaux-esprits de son diocèse s'étant mis, suivant l'usage du temps, à combiner de cent façons différentes les lettres du nom qui lui était providentiellement échu, dans *Claudius d'Auvri* parurent un preux à la façon de David, *valor Davidicus*, et un David débonnaire, *David vacuus ira*<sup>3</sup>. « Ledit seigneur évêque portait d'azur à la fasce d'or chargée d'une tête de lion de sable, langue de gueules, accompagnée de trois roses d'argent, deux en chef et l'autre en pointe. » On expliqua ses armoiries en prose et en vers; et l'historien de son triomphe, Hilaire de Morel, remarqua surtout les distiques suivants, sortis, dit-il, de la boutique du sieur Jean de Caen, professeur d'éloquence au collège de Coutances :

Festinate, viri, miracula rara tueri :

En leo per medias vult habitare rosas;

Fortem quippe leo signat, rosa blandula mitem.

En capio : jungunt fœdera vis et amor<sup>4</sup>.

Claude Auvri était-il, en effet, tout ensemble énergique et débonnaire ? *Le Lutrin* en fait un prélat endormi, mais terrible à son réveil; et l'abbé Jacques Boileau, expliquant le poème satirique de son frère, nous montre dans l'ancien camérier du cardinal Mazarin, devenu trésorier de la Sainte-Chapelle, un homme assez réglé dans ses mœurs, d'ailleurs très-ignorant et d'un mérite fort au-dessous du médiocre<sup>5</sup>, c'est-à-dire un brave homme, mais un sot. La vie tout entière de l'ami du cardinal-ministre atteste la supériorité de son esprit; ne retenons donc du témoignage de son adversaire que l'hommage rendu à

<sup>1</sup> Relation véritable des cérémonies observées par les habitants de la ville de Constances à l'entrée solennelle de Mgr l'illustrissime et révérendissime évêque dudit lieu, prenant possession de son évêché le 15<sup>e</sup> jour de septembre, année présente 1647, par M. de Morel, conseiller, p. 8, 9 et 69. (Constances, 1647, in-4°.) — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 27. Brossette, dans sa note sur le soixante-septième vers du premier chant du *Lutrin*, dit aussi que ce prélat était de grande taille. — <sup>3</sup> Morel, *Relation* citée, p. 73. — <sup>4</sup> *Ibid.*, p. 30 et 72. — <sup>5</sup> Lettre de l'abbé Boileau à Brossette; œuvres de Boileau Despréaux, t. IV, p. 447. (Paris, 1821.)

sa vertu. Si le héros du *Lutrin* avait été emporté, comme il apparaît dans ce poëme, l'abbé Boileau nous l'aurait dit.

Quant à la force d'âme du fameux prélat, elle nous est prouvée autrement que par les fabuleux combats de la Sainte-Chapelle. Il était évêque depuis deux ans quand la Fronde éclata contre le cardinal-ministre, son protecteur et son ami. Sa ville épiscopale se remua, son chapitre se déclara pour les révoltés; fidèle au parti de la cour, il monta à cheval, parcourut les rues armé de toutes pièces, dispersa les factieux, veilla à la conservation des deniers publics et maintint l'ordre avec la fermeté d'un général d'armée. Le gouverneur de Normandie, le duc de Longueville, qui avait soulevé la province pour le parti des mécontents, voulut le faire arrêter; l'évêque, trop faible pour lui tenir tête, se retira à Saint-Germain au mois de mars 1649, y trouva la paix faite, et revint à Paris avec le cardinal Mazarin<sup>1</sup>. La régente et son ministre n'oublièrent pas alors le prélat qui avait combattu pour eux : en 1650 ils l'envoyèrent à Rome, chargé d'une mission honorable<sup>2</sup>.

L'année suivante, la guerre civile ayant recommencé, Mazarin, proscrit par le Parlement, se retira à Cologne, et laissa l'évêque de Coutances à Paris pour y surveiller les affaires et l'informer de tout. Nous voyons, en effet, Claude Auvri, prenant sa défense, tenir conseil, en 1651, dans la salle des archives du clergé, avec douze autres prélats, pour protester dans les termes les plus énergiques contre trois arrêts du tribunal laïque, qui avait dépassé ses droits en condamnant un prince de l'Eglise<sup>3</sup>. Le triomphe du ministre, revenu à Paris plus puissant que jamais le 2 février 1653, ouvrit une ère nouvelle à la fortune de l'évêque son fidèle ami. C'est alors, sans doute, que Claude Auvri fut nommé conseiller du roi en ses conseils<sup>4</sup>. C'est aussi cette année-là que le cardinal Antoine Barberini, neveu d'Urbain VIII, ayant été nommé grand aumônier de France, choisit pour vicaire général l'évêque de Coutances, qu'il avait connu à Rome et qui, dit-on, venait

<sup>1</sup> *Gallia christ.* t. XI, p. 906. M. l'abbé Lecanu, *Hist. des évêques de Coutances*, p. 243. — <sup>2</sup> Nous lisons dans une lettre du 22 mars 1650 : « La reine, voulant de bonne heure inspirer à notre jeune monarque des sentiments dignes d'un roi très-chrétien et fils aîné de l'Eglise, a nommé l'évêque de Coutances pour aller remercier le pape, au nom de Sa Majesté, des brefs que Sa Sainteté leur a envoyés pour gagner le jubilé de cette année, et témoigner leurs respects envers sa personne et le saint-siège. Ce choix a été approuvé de toute la cour, pour les mérites et le grand zèle que ce prélat a fait paraître pour le service du roi. » (Biblioth. impér., manuscrit cité, p. 161.) — <sup>3</sup> *Procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France*, t. IV; *pièces justifiées*, p. 1. — <sup>4</sup> Il prend ce titre dans un mémoire in-folio de 69 pages, qui est intitulé : *Extraits fidèles et authentiques de plusieurs chartres, titres et arrêts dont messire Claude Auvry, conseiller du roi en ses conseils et ancien évêque de*



de le réconcilier, ainsi que Mazarin, avec Innocent X<sup>1</sup>. La même année encore<sup>2</sup> il fut élevé par Louis XIV à la dignité de trésorier, qui lui valut, vingt ans plus tard, la triste immortalité que lui avaient pronostiquée les faiseurs d'anagrammes. Car, suivant l'expression du sieur Hilaire de Morel, les Coutançais, ayant voulu lui montrer leur affection par la pointe de leur esprit, avaient trouvé dans son nom français *au ciel vivra*, et dans son nom latin un souhait de longue et glorieuse vie, *vivat diu clarus!* une promesse de louange à toute force, *vir vi laudandus*<sup>3</sup>. Hélas! ce fut la satire qui s'en chargea : voilà Boileau et le *Lutrin* qui arrivent.

La collégiale de la Sainte-Chapelle, présidée par le trésorier, était composée d'un chanoine chantre en titre d'office, de onze autres chanoines, de six chapelains perpétuels, de treize sous-chapelains et d'autant de clercs ; car chaque chanoine était tenu d'avoir un chapelain non bénéficié et un clerc diacre ou sous-diacre, qu'il entretenait à ses frais<sup>4</sup>. Tous ces chapelains, car tous étaient considérés comme de simples chapelains, même le chantre et les chanoines, dont le nom n'était qu'honorifique, devaient obéir en tout au maître-chapelain ou trésorier, seul dignitaire parmi eux. Mais l'ambition et les misères humaines s'étaient glissées là comme partout : le chantre tendait à devenir l'égal du trésorier ; et les chanoines, mettant le chantre à leur tête, essayaient, depuis deux siècles, de se constituer en chapitre indépendant ; en sorte que le prélat qui les gouvernait devait toujours être sur ses gardes pour les empêcher d'empiéter sur ses droits et pour arrêter les prescriptions quand il leur avait accordé, en passant, quelque chose. Claude Auvri, à peine installé, avait eu, comme ses prédécesseurs, à lutter contre des prétentions et des abus dont les principaux détails vont nous montrer l'état des affaires et des esprits

*Constances, se sert pour faire voir, en sa qualité de trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris, les droits de supériorité, d'autorité, et la pleine et entière juridiction qu'il a dans la Sainte-Chapelle royale du Palais à Paris et dépendances.* (Paris, de l'imprimerie de Jacques Langlois, 1680.)

<sup>1</sup> M. l'abbé Lecanu, histoire citée, p. 338. *Gallia christ.*, t. XI, p. 906. — <sup>2</sup> Le 3 avril 1653. — <sup>3</sup> Ces prophéties faisaient encore à cette époque impression sur quelques esprits. « Je sais bien, dit Hilaire de Morel en rapportant celle-ci, qu'il ne faut pas ajouter créance, comme font quelques cabalistes, à ces transpositions... de lettres. Mais aussi je ne les veux pas entièrement rejeter, sachant bien qu'elles peuvent quelquefois être prophétiques. » *Relation* citée, p. 75. — <sup>4</sup> Le nombre des sous-chapelains et des clercs était donc de vingt-six ; mais, en raison de la diminution des revenus de la Sainte-Chapelle par la soustraction des régales, ce nombre, en 1681, fut réduit provisoirement à vingt. *Constitution des trésoriers, chanoines et collège de la Sainte-Chapelle royale du Palais*, p. 70 et 71. (Paris, 1779, in-12.) Jérôme Morand, *histoire* citée, p. 225.

au moment où Boileau prit la plume. Nous les trouvons dans une *sentence arbitrale* de 1637<sup>1</sup> et dans un *mémoire* rédigé en 1680 par Claude Auvri lui-même<sup>2</sup>.

1° D'après les statuts, tous les chanoines devaient être prêtres; et la plupart, après avoir promis de se faire ordonner dans l'année qui suivrait leur prise de possession, avaient refusé le sacerdoce, qui, sans doute, les aurait gênés. Ils étaient gens du monde autant qu'hommes d'église; on les voyait plus souvent en habit de ville qu'en costume ecclésiastique. Cette disposition d'âme explique leurs allures un peu vives et leurs prétentions trop mondaines.

2° Le trésorier avait droit d'officier en habits pontificaux, même lorsqu'il n'était que simple prêtre; et toute la collégiale devait s'incliner sous sa main quand il donnait sa bénédiction, ayant la crosse et la mitre. Mais comme Claude Auvri était de plus évêque, il pouvait bénir en simple camail et en rochet. Or, ses chanoines refusaient alors de baisser la tête. La *sentence arbitrale* prononcée en 1637 les y obligea; mais ils en appelèrent, et c'est pour cela que dans le combat du *Lutrin* les bénédictions du prélat mettent tous ses chanoines en fuite<sup>3</sup>.

Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.  
Evrard seul, en un coin prudemment retiré,  
Se croyait à couvert de l'insulte sacré;  
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite;  
Il l'observe de l'œil; et, tirant vers la droite,  
Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné

<sup>1</sup> Jérôme Morand, *histoire citée*, *Preuves*, p. 108 et suiv. — <sup>2</sup> *Extraits fidels et authentiques*, etc., cité ci-dessus, p. 34, note 4. — <sup>3</sup> C'est faute d'avoir connu cette pièce que les commentateurs du *Lutrin* se sont perdus en conjectures pour nous dire où Boileau avait pris l'idée de ce triomphe. Saint-Marc n'y a vu qu'une imitation de *la Secchia rapita*, où le nonce du pape bénit aussi, mais d'une tout autre façon, les soldats bolonais qui défilent religieusement devant lui. D'autres, avec plus de vraisemblance, s'en sont tenus au témoignage de Cizeron-Rival, éditeur des *Lettres familières* de Boileau et de Brossette. Après avoir raconté que le cardinal de Retz, coadjuteur de Paris, étant un jour en procession, vit passer le grand Condé, avec lequel il était brouillé, se tourna brusquement vers lui, lui envoya une grande bénédiction, mit ensuite le bonnet à la main et le salua profondément, Cizeron ajoute que l'auteur du *Lutrin* avait pris dans cette plaisante rencontre l'idée des bénédictions adroitement et victorieusement données par le trésorier à ses ennemis. (Voyez le *commentaire* de Saint-Surin sur les *œuvres* de Boileau, t. II, p. 437; Paris, 1821.) Il est possible, en effet, que la surprise du chanoine Evrard ait été suggérée au poète par celle du grand Condé béni à l'improviste; mais ce n'est là qu'un accident du triomphe dont il fallait chercher la raison dans l'histoire même des différends qui avaient inspiré le poème tout entier.



Béniit subitement le guerrier consterné.  
 Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,  
 Se dresse, et lève en vain une tête rebelle ;  
 Sur ses genoux tremblants il tombe à cet aspect,  
 Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.  
 Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire  
 Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire ;  
 Et de leur vain projet les chanoines punis  
 S'en retournent chez eux éperdus et bénis.

3<sup>o</sup> Le chantre et les chanoines, ainsi que nous l'avons dit, cherchant à se constituer en chapitre indépendant du trésorier, en étaient venus, à force d'empiétements successifs et de prescriptions habilement ménagées, à contrôler ses actes, à l'obliger de les consulter quand il voulait apporter quelque modification aux usages du cloître ou du chœur ; à en appeler de ses sentences à celles du Parlement, qui avait fini par reconnaître quelques-unes de leurs prétentions confirmées par le temps. Les trésoriers, avertis par l'abus, étaient donc obligés de défendre leur autorité jusque dans les moindres détails et de la ressaisir quand l'occasion s'en présentait.

↳ Cet état de choses nous amène au procès dont *le Lutrin* fut la parodie. Le chantre, second personnage de la collégiale, mais personnage sans autre pouvoir que celui d'une simple surveillance au chœur, avait un siège distingué, mais variable et soumis au choix du trésorier, qui pouvait, à son gré, le faire asseoir à côté de lui ou dans la première des stalles à gauche en face de la sienne <sup>1</sup>. Ce chantre, au temps de Claude Auvri, était un certain abbé Jacques Barrin, âgé de cinquante ans, gentilhomme breton et fils de M. Barrin de La Galissonnière, maître des requêtes. En possession de sa charge depuis seize années, mais chanoine depuis sa jeunesse, il nous a tout l'air d'avoir été du nombre de ceux qui avaient trouvé plus commode de ne pas s'embarrasser du sacerdoce, auquel pourtant leur canonikat les obligeait. C'était, suivant l'abbé Boileau, frère du poète, un homme distingué dans l'épée comme dans la robe. Pendant les troubles de la Fronde il avait obtenu le grade de lieutenant dans la *Colonelle* ou compagnie chargée de la défense du Palais, en sorte qu'on l'avait souvent vu le même jour passer du chœur au corps de garde, déposer la chape et le bâton cantoral pour prendre l'uniforme et l'épée <sup>2</sup>. Ses habitudes peu cléricales et ses tendances mon-

<sup>1</sup> Morand, *histoire citée*, p. 114. *Constitutions des trésoriers, chanoines et collège de la Sainte-Chapelle*, p. 29. — <sup>2</sup> Morand, p. 295 et 296. *Lettre de l'abbé Boileau à Brossette ; œuvres de Boileau Despréaux*, t. IV, p. 447.

daines ne devaient pas le rendre facile à gouverner : ses prétentions, s'il fallait en croire l'auteur du *Lutrin* et son commentateur Brossette, seraient même allées jusqu'à vouloir officier, lui aussi, en habits pontificaux, être encensé à part comme un prélat et donner des bénédictions à l'assistance ; en sorte qu'il aurait fallu un arrêt du Parlement pour le remettre à sa place et pour rogner son rochet, sans lui ôter toutefois le droit et la consolation de bénir quelquefois l'assemblée. Mais cet arrêt, dit Jérôme Morand, chanoine et historien de la Sainte-Chapelle, n'a été vu par personne ; et le chantre n'a jamais eu aucune des prérogatives que Boileau s'amuse à lui donner <sup>1</sup>.

Il n'y a en tout cela qu'une seule chose véritable, c'est que l'abbé Barrin, au moment de son installation, avait fait enlever arbitrairement un pupitre placé de temps immémorial devant la stalle qui lui avait été assignée. Le trésorier d'alors, Édouard Molé, avait fermé les yeux sur cet acte d'insubordination ; Claude Auvri, son successeur deux années après, parut en faire autant pendant quatorze ans ; mais craignant sans doute la prescription et trouvant là, d'ailleurs, une occasion de montrer son pouvoir à des gens qui le contestaient, il fit remettre le pupitre à son ancienne place le 31 juillet 1667. Nous ne saurions dire si ce fut pendant la nuit ou dans la matinée, après la grand'messe. Ce qui est certain, c'est que le chantre ne l'aperçut qu'en venant aux vêpres : il fallut siéger par derrière ; et, pour comble de mésaventure, c'était un jour de dimanche <sup>2</sup>. Dès le soir même, l'office achevé, le chantre, blessé au vif, fit enlever le malheureux pupitre, qu'il renvoyait pour la première fois depuis seize ans ; courut chez les chanoines, qui n'avaient pas été consultés ; les échauffa sur le passe-droit qu'on leur avait fait en ne prenant pas leur avis ; fit valoir auprès d'eux ses longs services à la Sainte-Chapelle : c'était un outrage à sa personne, une injure au chapitre. Son émotion fut partagée ; il paraît même que la plupart de ses confrères s'engagèrent à l'appuyer.

Après trois jours de réflexion, le mercredi 4 août, l'abbé Barrin se pourvut aux requêtes du Palais. N'osant pas attaquer directement le trésorier lui-même, il s'en prit aux sieurs Frontin et Sirude ou

<sup>1</sup> *Histoire citée*, p. 116. A la preuve négative de Morand nous pouvons ajouter un argument positif, qui en finira avec l'assertion par trop ridicule du commentateur historique de Boileau. Nous avons sous les yeux deux listes authentiques et bien détaillées de tous les griefs réciproques du trésorier et du chantre à l'époque qui nous occupe, puisque l'une est de 1657 et l'autre de 1680 ; or, ni de loin ni de près, il n'y est fait la plus légère allusion aux prétentions gravement attestées par Brossette et répétées depuis lui par tous les éditeurs du *Lutrin*. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 218. *Lettre de l'abbé Boileau à Brossette* ; *œuvres de Boileau Despréaux*, t. IV, p. 447, 450, 451. (Paris, 1821.)

Cyreult <sup>1</sup>, prêtres et sous-marguilliers ou sacristains, et demanda que défense leur fût faite de jamais replacer le pupitre devant son siège, sous peine de cent livres d'amende et de tous dépens, dommages et intérêts <sup>2</sup>.

Claude Auvri, d'autre part, prenant fait et cause pour ses sacristains, leur défendit de se présenter devant un tribunal dont ils devaient refuser la compétence dans un pareil débat, et fit assigner lui-même son chantre à comparaître par-devant l'official de la Sainte-Chapelle, juge naturel de tous les cas de discipline et de tous les différends qui surgissaient au chœur ou dans l'enceinte du cloître. Cette procédure était, en effet, conforme aux statuts de la collégiale. Il va sans dire que le chantre persista dans la sienne. Sur ce conflit de juridictions, l'affaire fut évoquée aux requêtes du Palais, par sentence rendue à la barre de la Cour, dès le jeudi 5 août; preuve que le chantre et ses juges ne s'endormaient pas. Les tribunaux séculiers étaient friands de pareilles causes, qui étendaient leur autorité aux dépens des tribunaux ecclésiastiques.

Il fallait, pour éviter l'éclat et le scandale, trouver un arbitre agréable aux deux parties. Le premier président, Guillaume de Lamoignon, était trop près pour qu'on n'eût pas recours à lui. Car il était paroissien de la Sainte-Chapelle; et son hôtel, situé dans l'enclos du Palais, était à cent pas du cloître. C'est ce voisinage qui, dans le sixième chant du poème, fera dire à Thémis, indiquant sa demeure à la Piété :

Vers ce temple fameux, si cher à tes desirs,  
Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles,  
Non loin de ce palais où je rends mes oracles,  
Est un vaste séjour des mortels révééré  
Et de clients soumis à toute heure entouré.  
Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,  
Veille aux soins de ma gloire un homme incomparable,  
Ariste, dont le Ciel et Louis ont fait choix  
Pour régler ma balance et dispenser mes lois.

Trois chanoines allèrent donc prier le religieux magistrat d'intervenir, non comme premier président, mais comme paroissien et ami.

Guillaume de Lamoignon y consentit, et écouta les raisons et les plaintes des deux parties. Le chantre fit valoir l'incommodité d'un

<sup>1</sup> Brossette écrit *Sirude*, et Morand, *Cireult*. — <sup>2</sup> Morand, *histoire citée*, p 218.

objet qui gênait la surveillance du chœur, à laquelle il était obligé ; la prescription, puisqu'il avait été seize années à sa stalle sans pupitre ; l'illégitimité d'une innovation faite sans l'avis du chapitre. Le trésorier, après avoir d'abord refusé un arbitrage qui blessait ses droits, puisque, d'après les statuts de saint Louis, ses chanoines devaient lui obéir et n'être jugés que par lui, s'appuya sur les prérogatives de sa charge et sur l'obligation où il se trouvait de maintenir, de reconquérir même son autorité. Les pourparlers ne durèrent pas moins de trois semaines. Enfin, le dernier jour d'août, Lamoignon fit consentir le prélat et son chantre à un accommodement où le droit du premier était reconnu et l'amour-propre du second était ménagé. Il fut convenu que M. l'abbé Barrin ferait lui-même replacer le pupitre ; et que M<sup>sr</sup> l'archichapelain, se contentant de cette reconnaissance de son droit, le ferait enlever dans les vingt-quatre heures. Le magistrat ayant même fait entendre qu'il serait édifié et joyeux de voir la chose exécutée dès le jour suivant, 1<sup>er</sup> septembre, lorsqu'il se rendrait, selon son habitude, à la Sainte-Chapelle pour y assister à la messe, le chantre alla dès le soir remettre humblement devant sa stalle l'objet de son chagrin ; et le lendemain le trésorier, après l'y avoir laissé pendant les matines et la grand'messe, le fit disparaître pour toujours <sup>1</sup>.

« Ce démêlé, dit Brossette, renseigné par l'auteur du *Lutrin* lui-même, parut si plaisant à M. le premier président de Lamoignon qu'il proposa un jour à M. Despréaux d'en faire le sujet d'un poème, que l'on pourrait intituler : *la Conquête du Lutrin* ou *le Lutrin enlevé*, à l'exemple de Tassoni, qui avait fait son poème de *la Secchia rapita* sur un sujet presque semblable. M. Despréaux répondit qu'il ne fallait jamais défler un fou, et qu'il l'était assez non-seulement pour entreprendre ce poème, mais encore pour le dédier à M. le premier président lui-même. Ce magistrat n'en fit que rire ; et l'auteur, ayant pris cette plaisanterie pour une espèce de défi, forma dès le même jour l'idée et le plan de ce poème, dont il fit même les premiers vers. Le plaisir que cet essai fit à M. le premier président encouragea M. Despréaux à continuer <sup>2</sup>. »

Cinq ans après ce défi réel ou supposé *le Lutrin* parut. En le lisant, il est impossible de ne pas se dire à soi-même : Qu'avaient donc fait à Boileau ce pauvre trésorier et son chapitre pour être aussi cruellement traités ; et comment un magistrat aussi religieux et aussi grave que Guillaume de Lamoignon a-t-il pu accepter la dédicace et le patronage d'une satire où l'on tournait en ridicule non-seulement

<sup>1</sup> Morand, *histoire citée*, p. 218-220. Brossette, *œuvres de Boileau*, t. I, p. 415, *note*. (Genève, 1716.) — <sup>2</sup> Brossette, *ibid.*, p. 355, *note*.

un honnête prêtre, qui vivait encore, mais son propre confesseur? Car cet Alain, qui tousse dès qu'il ouvre la bouche,

Alain, ce savant homme,  
Qui de Bauny vingt fois a lu toute la Somme,  
Qui possède Abély, qui sait tout Raconis  
Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis,

Alain n'est pas autre chose que le pieux abbé Jacques Aubery, honoré d'un triple canonicat, et, de plus, confesseur du premier président auquel ces vers sont dédiés<sup>1</sup>.

La réponse à la première de ces questions va se trouver dans les rancunes du poète et la réponse à la seconde dans son habileté. Commençons par ses rancunes, en reprenant l'histoire du trésorier et en montrant dans ce prêtre un des plus rudes adversaires du parti auquel Boileau prêta, comme Pascal, l'appui de la satire.

En 1653, quelques mois après l'installation de l'évêque de Coutances à la Sainte-Chapelle, arriva à Paris la bulle d'Innocent X, bulle qui condamnait les cinq fameuses propositions extraites de l'*Augustinus* et par là même la substance des doctrines jansénistes. Il fallait donner à cette sentence du chef de l'Église une promulgation prompte et solennelle. Le cardinal Mazarin, s'entendant avec le nonce du pape, se hâta donc de réunir en synode extraordinaire vingt-huit évêques, qui se trouvaient alors à Paris. Les séances se tinrent dans son propre palais; il les présida lui-même; et les prélats, défenseurs de la foi catholique, après avoir voté de vives actions de grâces au vicaire de Jésus-Christ, notifièrent sa bulle à tout l'épiscopat français, envoyèrent même dans tous les diocèses un projet de mandement pour la publication uniforme et simultanée de la sentence apostolique.

Les jansénistes ne virent, bien entendu, que de la politique dans le zèle du cardinal-ministre, que de la servilité et de l'ignorance dans les prélats cabalant sous ses ordres. Ce fut, dit leur historien Gerberon, le premier pas de clerc et le commencement des entreprises irrégulières des évêques de cour à l'égard des matières sur lesquelles on disputait alors. Ils passèrent, ajoute-t-il, par-dessus tout; s'érigèrent en concile national; mirent à leur tête un cardinal qui n'était pas prêtre; et, allant même plus loin que le vicaire de Jésus-Christ, ils *foutrèrent* adroitement dans la lettre qu'ils lui écrivirent

<sup>1</sup> L'abbé Aubery, frère aîné de l'infatigable historien Antoine Aubery, était tout à la fois chanoine de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, du Saint-Sépulcre et de la Sainte-Chapelle. C'était le premier président lui-même qui lui avait procuré ce troisième canonicat, le 8 mars 1662, afin de l'avoir plus près de lui. Morand, *histoire* citée, p. 301.

que les cinq propositions étaient tirées des livres de Cornélius Jansénius, évêque d'Ypres, quoique ce fait n'eût encore été décidé ni par le pape ni par le clergé de France <sup>1</sup>.

Claude, évêque de Coutances et déjà trésorier de la Sainte-Chapelle, non-seulement se trouva à cette assemblée du mois de juillet, convoquée, présidée, menée par le cardinal, dont il était le confident ; mais il fut l'un des neuf commissaires chargés de la rédaction des lettres qu'on allait écrire au souverain pontife et aux évêques du royaume <sup>2</sup>.

L'année suivante, au mois de mars, Claude Auvri figura de nouveau dans un second synode, encore présidé par le cardinal Mazarin et assemblé pour pousser les novateurs jusque dans leurs derniers retranchements, en déclarant et en priant le chef de l'Eglise de déclarer lui-même que les cinq propositions étaient réellement contenues dans le livre de Jansénius et avaient été condamnées dans le sens de leur auteur <sup>3</sup>. Il fit même partie d'une réunion de quinze évêques seulement qui, le 20 mai 1655, interprétant la volonté du saint-siège et de l'épiscopat français, prirent sur eux d'ouvrir un bref d'Innocent X en réponse aux lettres du synode de 1654, bien que ce bref fût adressé à la future assemblée du clergé, et qui le notifièrent avec la même assurance à tous les prélats absents <sup>4</sup>.

Dès lors commença la vengeance qui, dix-neuf ans plus tard, devait être couronnée par le *Lutrin*. L'assemblée générale du clergé avait été annoncée pour le mois d'octobre 1655, et dans toutes les provinces ecclésiastiques du royaume les comices étaient ouverts pour la nomination des députés. Le trésorier de la Sainte-Chapelle, en sa qualité d'évêque de Coutances, s'était donc rendu à Rouen avec les autres prélats de la Normandie ; et tout y présageait une élection paisible. Le 17 septembre il avait prononcé à la cathédrale, en présence de l'archevêque et du chapitre, le serment exigé des évêques la première fois qu'ils prenaient place dans les assemblées provinciales. Messeigneurs de Séez, de Bayeux et d'Avranches en avaient fait autant. La cérémonie achevée, le jeune métropolitain, François de Harlay, leur annonça l'ouverture des séances pour le 20, et regagna son château de Gaillon, situé à neuf lieues de Rouen : c'était là que l'élection devait se faire, et M<sup>sr</sup> d'Evreux s'y trouvait déjà <sup>5</sup>.

Non-seulement le trésorier de la Sainte-Chapelle avait été gracieusement accueilli, mais le marquis de Breval, frère aîné de l'archevêque, était venu de Gaillon tout exprès pour le prier de vouloir bien

<sup>1</sup> *Histoire générale du jansénisme*, t. II, p. 155 et 156. — <sup>2</sup> *Procès-verbaux des assemblées génér. du clergé de Fr.*, t. IV ; *pièces justif.*, p. 31, 2<sup>e</sup> col. ; p. 47 et 48. — <sup>3</sup> *Ibid.*, p. 31-34, f. 51 et 54. — <sup>4</sup> *Ibid.*, p. 35 et 57.

— <sup>5</sup> *Ibid.*, p. 17.



monter au château et y prendre son logement et sa table. Il partit donc en toute sécurité, faisant route avec M<sup>sr</sup> de Séez, François Rouxel de Médavi; M<sup>sr</sup> de Bayeux, François Servien, homme énergique, et M<sup>sr</sup> d'Avranches, Gabriel de Boylesve, ancien conseiller au Parlement de Paris et descendant du célèbre prévôt Etienne Boylesve, en qui saint Louis avait trouvé le modèle des magistrats.

Les quatre évêques étaient à Louviers dans la matinée du 20 septembre, et se préparaient à remonter à cheval, ayant encore à peu près deux lieues à faire, quand le curé de Velz, maître Nicolas Leroux, arrivant du château, vint tout à coup signifier à M<sup>sr</sup> le trésorier de la Sainte-Chapelle une sentence qui le déclarait suspens, irrégulier, en conséquence inhabile à siéger dans la future assemblée générale des prélats du royaume et même à faire partie de l'assemblée qui devait élire les députés de la province <sup>1</sup>.

De quel crime ce pauvre prélat s'était-il donc rendu coupable? Paris se trouvant alors sans archevêque par la renonciation et la fuite du cardinal de Retz, il avait fait une ordination à Notre-Dame, sur la demande du chapitre et des vicaires capitulaires chargés de l'administration du diocèse; et le cardinal proscrit, se disant toujours archevêque, avait lancé de Rome, où il se trouvait alors, un mandement qui le déclarait soumis aux peines portées par les saints canons contre les évêques exerçant les fonctions épiscopales dans un diocèse étranger sans la permission de l'Ordinaire <sup>2</sup>.

Tout porte à croire que les jansénistes avaient provoqué cette sentence; car c'est à Port-Royal que le cardinal, en guerre avec Mazarin, demandait surtout des conseils <sup>3</sup>; au moins est-il certain qu'ils en

<sup>1</sup> *Procès-verbaux des assemblées génér. du clergé de France; pièces justificatives*, p. 17 et 20. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 88. — <sup>3</sup> Le cardinal de Retz, qui n'était pas janséniste, mais dont la politique mondaine ne fut pas assez scrupuleuse dans le choix de ses moyens, avait espéré triompher de la cour et du ministre en rangeant les jansénistes dans son parti. Il alla jusqu'à choisir deux grands vicaires, les abbés Contes et de Hodenq, parmi les disciples d'Arnauld; et il n'eut pas le courage de les révoquer lorsqu'ils publièrent, en 1661, au sujet du *formulaire*, un mandement dicté par Port-Royal, qui excita l'indignation de la cour romaine et de l'épiscopat français. Dès 1655, lui-même il demandait des inspirations aux solitaires de l'abbaye dont le jansénisme avait fait son quartier général. C'est là qu'avait été rédigée une lettre circulaire contenant des maximes hardies et séditieuses que ce cardinal adressa aux évêques de France, malgré l'avis du pape Alexandre VII, auquel il l'avait montrée, et qui fut brûlée à Paris par la main du bourreau après avoir circulé clandestinement. C'est de là encore qu'était parti le mémoire qu'il avait envoyé le 22 mai 1655 au chapitre de Notre-Dame pour le rattacher à sa cause. C'est donc là aussi qu'il faut chercher la première pensée de la condamnation d'un prélat ennemi du jansénisme.

profitèrent. Chose remarquable, elle avait été expédiée en toute hâte au château de Gaillon, et y était arrivée juste à temps pour éloigner leur ennemi des comices où tout faisait croire qu'il serait élu<sup>1</sup>.

Fort de sa conscience et de l'appui du cardinal-ministre, Claude Auvri renvoya maître Nicolas Leroux sans lui donner de réponse, et se remit en route. A deux heures de relevée les quatre prélats étaient avec les députés de leurs diocèses dans la salle du château préparée pour les séances; la députation de Lisieux s'y trouvait aussi, mais sans évêque, quand François de Harlay entra. M<sup>sr</sup> d'Évreux, qui l'accompagnait, prenant la parole, déclara que M<sup>sr</sup> de Coutances devait se retirer, attendu la sentence qu'il avait reçue, le matin même, à Louviers, et dont on allait donner connaissance à l'assemblée. Lecture faite des pièces, les quatre prélats demandèrent à délibérer sur une exclusion qui avait de quoi les étonner beaucoup après les invitations faites par le métropolitain lui-même à l'évêque subitement condamné. La sentence du cardinal de Retz devait être examinée; et, fût-elle fondée en raison, il ne suffisait pas d'un *veto* personnel, il fallait un jugement en règle, avec monition et procédure canonique, pour priver de ses droits à l'assemblée un prélat convoqué par le roi et par les agents du clergé.

Après une discussion assez vive, l'archevêque quitta la salle, M<sup>sr</sup> d'Évreux le suivit, M<sup>sr</sup> de Coutances se retira aussi; et les trois évêques d'Avranches, de Bayeux, de Séez, demeurant sur leurs sièges, se prononcèrent en faveur de leur collègue condamné sans jugement. Ce fut aussi l'avis des députés d'ordre inférieur qui les avaient accompagnés, y compris ceux de Lisieux; et les députations des cinq provinces d'accord entre elles, s'étant réunies de nouveau le lendemain au même lieu, prononcèrent hardiment défaut contre celles de Rouen et d'Évreux, qui n'avaient pas paru.

François de Harlay avait patienté vingt-quatre heures, espérant gagner les trois prélats attachés à Claude Auvri; mais il n'y avait plus de temps à perdre. Il entre dans la salle où l'évêque de Coutances occupait la première place; il proteste, il traite son assemblée de conventicule; et, passant dans une autre salle, où les députations de Rouen et d'Évreux l'attendaient, il y ouvre à l'instant ses comices, et annonce

<sup>1</sup> L'évêque de Coutances, tant par son mérite personnel que par la faveur dont il jouissait à la cour, s'était mis à la tête des évêques de la Normandie; il avait toute espèce de chances non-seulement de siéger dans l'assemblée générale du clergé, mais d'être élu le premier des députés de sa province. Son exclusion était une bonne fortune pour Port-Royal. On s'y préoccupait fort de la sanction que tout l'épiscopat français, réuni à Paris, pourrait donner aux sentences des prélats présidés par Mazarin.



pour le lendemain la nomination des députés. Cet empressement était nécessaire, car l'assemblée rivale devait aussi ce jour-là procéder à ses élections.

Le lendemain donc, qui était le 22, les quatre évêques et les députations des cinq diocèses, s'étant présentés au château pour continuer leurs séances, trouvèrent les portes fermées; et le capitaine de garde, requis de les ouvrir, leur répondit que c'était chose inutile, puisque l'élection était faite. Dès le matin, en effet, l'archevêque et M<sup>re</sup> d'Evreux s'étaient hâtés d'en finir, et étaient tout naturellement sortis députés de leur assemblée, qui devait nommer deux évêques et n'avait pas eu à choisir. A cette nouvelle, et sur le refus d'ouvrir, les quatre prélats se rendent avec leurs abbés à l'église paroissiale, y tiennent leur dernière séance, et les évêques de Coutances et de Séez y sont élus.

Louis XIV, irrité de la conduite de l'archevêque de Rouen et de l'évêque d'Evreux, les manda l'un et l'autre à Fontainebleau, où il se trouvait alors. L'évêque ne tarda pas à faire son accommodement avec la cour; l'archevêque tint bon, et fut admis à plaider sa cause en présence du roi et de son conseil. Sa harangue fut solennelle. Le monarque se contenta de lui répondre : « J'attendais de vous plus de reconnaissance, » et lui fit signifier l'ordre de se retirer dans son diocèse avec défense d'en sortir. Le conseil d'État cassa ses actes; et l'évêque de Coutances, reçu dans l'assemblée générale du clergé, qui ratifia sa nomination, s'employa généreusement à réconcilier son métropolitain avec le monarque et son ministre <sup>1</sup>.

Les solitaires de Port-Royal, ainsi trompés dans leurs calculs, étaient trop avisés pour attaquer de nouveau un homme qui triompherait toujours tant que Mazarin serait là pour le défendre. Il était plus sûr de profiter de sa fortune, en attendant qu'on pût l'abattre. On se mit donc à le *séduire*, suivant l'expression de Boileau, qui, sans doute, pensa à l'épisode que nous allons raconter quand il fit dire à Alain, dans le conseil tenu par les chanoines molinistes de la Sainte-Chapelle :

Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main janséniste.  
 Mes yeux en sont témoins : j'ai vu moi-même hier  
 Entrer chez le prélat le chapelain Garnier.  
 Arnauld, cet hérétique ardent à nous détruire,  
 Par ce ministre adroit tente de le séduire.

Il y a dans ces cinq vers tout un mystère dont, nous en sommes

<sup>1</sup> *Procès-verbaux des assemblées génér. du clergé*, t. IV, p. 16; *pièces justif.*, p. 17-22.

bien certain, les lecteurs de Boileau ne se doutent plus aujourd'hui. Brossette nous a bien dit que ce chapelain Garnier était Louis Lefournier, l'un des six chapelains perpétuels de la Sainte-Chapelle; qu'il n'avait pas pris part aux démêlés du trésorier et du chantre; que M. Arnauld allait le voir souvent et qu'il était traité de janséniste par le chanoine Aubery <sup>1</sup>; mais ni Brossette ni ses successeurs dans l'interprétation du *Lutrin* ne nous ont révélé les séductions et les petits manèges auxquels le dernier de ces vers fait allusion.

Le traître signalé au chapitre par le moliniste Aubery était, en effet, le seul de la collégiale qui eût refusé de condamner Jansénius et sa doctrine en signant le *formulaire* prescrit par Alexandre VII; aussi l'appelait-on à Port-Royal l'*admirable* M. Fournier <sup>2</sup>. La mère Agnès et ses filles, auxquelles il envoyait tous les ans quelque aumône en secret, l'avaient en grande vénération et trouvaient en lui la prudence du serpent unie à la simplicité de la colombe. « Il n'avait pas craint, disaient-elles, de s'exposer à perdre son bénéfice plutôt que de manquer à ce qu'il devait à la vérité; et Dieu avait permis qu'il lui fût conservé afin qu'il continuât de servir d'exemple à la Sainte-Chapelle <sup>3</sup>. » « Une juste reconnaissance voudrait que je dise beaucoup de bien de ce pieux ecclésiastique, s'écrit Nicolas Fontaine en le plaçant parmi les bienfaiteurs et les dévots de la fameuse abbaye; mais j'avoue que de bonne foi je ne sais par où m'y prendre, tant je me trouve ébloui d'une infinité de choses qui se présentent à mon esprit <sup>4</sup>. »

Ce chapelain, sa maison et ses deux mille livres de rente servirent, en effet, merveilleusement le parti. Sa demeure était composée de cinq pièces : d'un tout petit cabinet, d'une mansarde et de trois chambres. Il logeait dans le cabinet, où son lit tenait à peine; il avait donné la mansarde à un *saint* vieillard, réfractaire comme lui aux ordres de l'Église, à M. Nicolas Tiboust, qui était chanoine de l'église collégiale de Saint-Thomas-du-Louvre et qui travaillait comme lui à la conversion des chanoines ses confrères. Les trois chambres étaient toujours ouvertes aux jansénistes poursuivis par l'autorité ecclésiastique ou séculière et à messieurs les solitaires de Port-Royal-des-Champs quand leurs affaires les amenaient à Paris. C'est là que se cachèrent souvent le grand Arnauld, l'oracle de la secte; M. de Sacy, son neveu, illustré par un long séjour à la Bastille; M. Singlin, confesseur des re-

<sup>1</sup> Note sur le vers 176 du chant IV. — <sup>2</sup> Et non pas Lefournier, comme l'appelle Brossette. *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, par Fontaine, t. II, p. 420. (Cologne, 1738.) — <sup>3</sup> *Nécrologe de l'abbaye de Notre-Dame de Port-Royal-des-Champs*, au 22 janvier 1676. — <sup>4</sup> *Mémoires* de Fontaine, *ibid.*

ligieuses de Port-Royal pendant vingt-trois ans et leur supérieur pendant huit ; merveilleux directeur, auquel le chapelain avait lui-même confié sa scrupuleuse conscience. Car l'admirable M. Fournier était scrupuleux, et l'on sut tirer parti de ses pieuses inquiétudes. Il avait deux bénéfices à la fois ; c'était trop suivant les canons : on lui conseilla d'en céder un à M. Nicolas Letourneux, éloquent prédicateur et habile écrivain, qui, grâce aux encouragements et aux leçons qu'on lui donna, devint digne de confesser à son tour les filles endoctrinées par la mère Angélique et par la mère Agnès <sup>1</sup>.

Mais revenons aux hôtes du chapelain, qui, dès 1656, avait fait de sa demeure un vrai nid de jansénistes. Chez lui descendait aussi, et plus fréquemment que tout autre, — car il courait beaucoup, — M. Saint-Gilles d'Asson, gentilhomme poitevin, qui était, nous dit Fontaine, « la consolation de M. Singlin par les voyages qu'il entreprenait, celle de M. Arnauld par ses ouvrages, celle de M. de Sacy par ses entretiens, celle des religieuses de Port-Royal par ses négociations, celle de tous ses amis par ses bons offices. » C'était un homme à tont, à la plume et au poil, ajoute le même historien ; et les ouvrages les plus embarrassants et les plus épineux étaient admirablement entre ses mains <sup>2</sup>.

Ce fut cet habile homme qu'on chargea en 1656 de l'impression clandestine des *Lettres écrites à un provincial par un de ses amis*. Il se cacha d'abord avec le plus grand soin ; mais l'année suivante, en imprimant les dernières lettres, voyant, dit-il lui-même, que les magistrats prenaient grand plaisir à voir dans ces pièces d'esprit la morale des jésuites naïvement traitée, il se donna plus de liberté <sup>3</sup> ; et mal lui en prit. Car le chancelier Séguier, qui ne riait pas de ces spirituelles calomnies, l'ayant soupçonné et ne pouvant le faire saisir, ordonna au lieutenant civil de le faire crier deux jours de marché et citer à trois briefs jours à son de trompe. Saint-Gilles, ainsi trompé par les rues de Paris, et condamné sur son refus de comparaître, en appela aux magistrats que les lettres anonymes de Pascal avaient si bien égayés ; et un arrêt du Parlement défendit de l'inquiéter.

Dans ce conflit du chef de la justice et des interprètes de la loi, Mazarin allait juger en faveur des officiers de la chancellerie, quand on se souvint à Port-Royal de l'appui qu'on pouvait trouver à la Sainte-Chapelle. Claude Auvri fut circonvenu. Saint-Gilles, homme aimable et insinuant, avait en l'art de ne pas lui déplaire, tout janséniste qu'il était ; et « l'évêque de Coutances, dit Gerberon, accommoda son

<sup>1</sup> *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, p. 423-426. *Nécrologe* cité, au 28 novembre. — <sup>2</sup> *Mémoires* de Fontaine, t. II, p. 352 et 353.

— <sup>3</sup> M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 551.

affaire, en assurant Son Éminence que dans les écrits de Port-Royal que ce gentilhomme avait pu faire imprimer il n'y avait rien qui regardât l'affaire du cardinal de Retz<sup>1</sup>. »

L'abbé Fournier ne put pas être étranger à cet accommodement. Il eut, d'ailleurs, besoin lui-même, quatre ans plus tard, d'user d'habileté pour demeurer à la Sainte-Chapelle et pour garder son bénéfice sans signer le *formulaire*. C'est incontestablement à ces intrigues que Boileau fit allusion quand il parla des séductions d'Arnauld et de son *ministre adroit*, le chapelain Garnier.

La mort du redoutable ministre, arrivée en 1661, six ans avant le procès du lutrin, livra le trésorier et son chapitre moliniste aux traits du champion satirique de Port-Royal, qui, comme on le sait, ne manqua jamais une occasion de flageller les prélats et les docteurs dont son parti avait eu à se plaindre. Passons donc de l'histoire de ses personnages à l'étude de son habileté; et examinons, d'une part, la méchanceté de son plan, et, de l'autre, les longues précautions qu'il prit pour assurer le succès et l'impunité de ses hardiesses. Car s'il n'avait plus à redouter ni la Bastille, où Mazarin avait quelquefois fait renfermer les plus audacieux défenseurs des doctrines nouvelles, ni même les censures de la Sorbonne, attendu le moment de trêve donné aux jansénistes, en 1668, par ce qu'on appela *la paix de Clément IX*, il avait encore à craindre les réclamations de ses victimes et le blâme de la cour. Il va écrire avec tout le fiel de Pascal, et mener ses éditions avec plus d'adresse encore que Saint-Gilles.

## II

### LE PLAN DU LUTRIN.

Le plan du *Lutrin* est merveilleusement conçu : on y retrouve toute la tactique du parti qui l'inspira. C'est à Port-Royal qu'il faut chercher le secret des combinaisons du poëte et de ses créations fantastiques. Qu'a-t-il vu, qu'a-t-il voulu représenter dans l'ancien évê-

<sup>1</sup> *Histoire générale du jansénisme*, t. II, p. 373 et 374. (Amsterdam, 1700.) Il est permis de ne pas trop croire à la légèreté du mot qui tira Saint-Gilles des mains de la police, puisqu'elle ne nous est attestée que par un historien janséniste. Cependant ce propos est conforme aux circonstances politiques et religieuses où se trouvaient le cardinal et le trésorier. La vacance ou quasi-vacance du siège archiépiscopal durait encore : Mazarin poursuivait toujours le cardinal de Retz; et le cardinal de Retz, deux ans auparavant, avait poursuivi, comme nous l'avons vu, l'ami de Mazarin.

que de Contances et dans tous ces chanoines en méfiance du seul ami qu'Arnauld eût à la Sainte-Chapelle? Tout ce que Port-Royal voulait qu'on vit dans ses adversaires : des hommes à morale relâchée, qui n'avaient pas voulu accepter la sévérité de sa réforme ; des ignorants ou des esprits médiocres, qui n'avaient pas su comprendre saint Augustin ; des querelleurs orgueilleux, entêtés et violents, qui étaient venus barrer le chemin aux défenseurs de la vérité en leur intentant, à Paris comme à Rome, des procès ridicules. Boileau commence donc par mettre de côté le seul janséniste qu'il trouve à la Sainte-Chapelle, l'*admirable* M. Fournier ; puis il partage tous les membres de la collégiale en deux camps divisés non pas d'opinion, mais d'intérêt ; et il les fait combattre autour du lutrin avec les passions qu'on prêtait aux molinistes combattant pour le triomphe du *formulaire*.

D'abord tous seront des gens à morale relâchée, des amis de l'indolence et de la bonne chère. C'est par là qu'ils sont définis, et que le poème commence :

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle  
Paris voyait fleurir son antique Chapelle :  
Ses chanoines, vermeils et brillants de santé,  
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.  
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,  
Ces pieux fainéants faisaient chanter matines,  
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu  
À des chantres gagés le soin de louer Dieu.

Boileau n'a fait que mettre en vers ce qu'on disait à Port-Royal des chapitres de la Sainte-Chapelle et de Saint-Thomas du Louvre, où tout le monde avait *lâchement* signé le *formulaire*, à l'exception de l'*admirable* chapelain et du vieux chanoine logé dans sa mansarde, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. « Sage vieillard, s'écrie l'abbé Fontaine en parlant de ce dernier, que vous en confondez d'autres!... Qu'ils rougissent en comparant leur mollesse avec vos abstinences, eux qui n'ont presque plus la force de vivre, et qui n'en ont que trop pour les excès du vin, et qui entassaient les viandes l'une sur l'autre!... M. Fournier, qui logeait chez lui ce saint vieillard, dont il prenait et suivait tous les conseils, n'était pas, ajoute Fontaine, du nombre de ces bénéficiers qui ne pensent qu'à dévorer dans la joie les revenus de leur bénéfice. Etant bien logé chez lui, il pouvait avec ses deux mille livres, bien venant, vivre en riche chanoine ; mais il avait horreur de cette vie, et prenait la frugalité pour son partage<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Mémoires*, t. II, p. 421-433.

Dans cette foule de voluptueux molinistes combattant autour du lutrin, deux hommes vont se distinguer : l'un dans son lit, par sa fastueuse indolence ; l'autre à table, par sa gourmandise héroïque. Sur qui tombera le choix du poète ? Sur le trésorier et sur le chanoine d'Ense, qui deviendra *le gras Evrard*.

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée  
S'élève un lit de plume à grands frais amassée :  
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,  
En défendent l'entrée à la clarté du jour.  
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,  
Règne sur le duvet une heureuse indolence.  
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,  
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.  
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :  
Son menton sur son sein descend à double étage ;  
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,  
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Ce prélat si frais, si court et si dodu était pourtant un vieillard de soixante-sept ans, grand et maigre ; mais, nous dit Brossette, notre poète, voulant faire un portrait de son héros, a dû le faire conforme au caractère qu'il lui donne dans son poème sans s'embarrasser de la réalité <sup>1</sup>. Le chef des molinistes devait être, en effet, le plus gras ; ajoutons qu'il avait de quoi l'être, étant le plus riche de la Sainte-Chapelle.

Même système dans le camp opposé. Voyez tous ces chanoines éveillés en sursaut par l'horrible crécelle : l'un croit la Sainte-Chapelle en feu ; l'autre,

Tenant midi sonné,  
En soi-même frémit de n'avoir pas diné...  
Mais en vain dans leur lit un juste effroi les presse,  
Aucun ne laisse encor la plume eucharisterie.  
Pour les en arracher Girot s'inquiétant  
Va crier qu'au chapitre un repas les attend.  
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.  
Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.  
Ils courent au chapitre, et chacun se pressant  
Flatte d'un doux espoir son appétit naissant.  
Mais, ô d'un déjeuner vaine et frivole attente !  
A peine ils sont assis que, d'une voix dolente,  
Le chantre désolé, lamentant son malheur,

<sup>1</sup> Chant I, v. 65, *note*.



Fait mourir l'appétit et naître la douleur.  
Le seul chanoine Évrard, d'abstinence incapable,  
Ose encor proposer qu'on apporte la table.

Alain péroré; il veut qu'à l'instant même chacun prenne un livre en main et se mette à étudier la question.

Le gras Évrard d'épouvante en frissonne.

Pourquoi cet Évrard se distingue-t-il entre tous par sa gourmandise et son embonpoint? Boileau lui-même va nous l'apprendre. Il écrivait à Racine, le 4 juin 1693, à propos de l'abbé Jacques Boileau, son frère : « Jugez de sa surprise quand il apprendra tout d'un coup le bien imprévu et excessif que vous lui avez fait... Demandant pour lui la moindre de toutes les chanoinies de la Sainte-Chapelle, nous lui avons obtenu la meilleure après celle de M. l'abbé d'Ense. *O factum bene !* » Or, Évrard, c'est cet abbé d'Ense : il fallait bien qu'il fût le plus gros des chanoines puisqu'il possédait le plus gros canonicat. Et voyez comme sa morale épicurienne est d'accord avec sa fortune ; il répond à Alain :

Songez à vivre.

Va maigrir, si tu veux, et sécher sur un livre.  
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.  
Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an,  
Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothèque.  
Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.  
. . . . .  
Du reste déjeunons, messieurs, et buvons frais.

A en juger pourtant par la seule anecdote qui puisse nous instruire de ses habitudes à table, il ne paraîtrait pas que cet ami de la bonne chère fût fort au courant de l'étiquette des festins. « Un jour, dit J. B. Rousseau, ce chanoine d'Ense, étant à table avec M. Despréaux, s'avisait de lui servir une grappe de raisin avec la fourchette ; et M. Despréaux sur-le-champ porta la sienne à son front pour le remercier<sup>2</sup>. » Le poète qui chanta son ardeur pour les bons repas n'était-il pas plus versé que lui dans l'art de dîner en ville ? Mais, nous le répétons d'après le mieux instruit des interprètes de Boileau, il s'agissait dans ces portraits d'une question de droit bien plus que d'une question de fait ou de personne : c'était un moliniste qu'il fallait peindre.

<sup>1</sup> *Œuvres de Boileau*, t. IV, p. 185 et 186. (Paris, 1821.) — <sup>2</sup> *Lettres de J. B. Rousseau sur différents sujets de littérature ; lettre à Brossette*, t. II, p. 187.



Nous avons une autre preuve de ce système dans la magnificence des rideaux qui protègent le sommeil voluptueux de l'évêque à morale facile. « Cette description, dit encore Brossette, avait été faite de génie : l'auteur n'avait jamais vu ni l'alcôve ni le lit du trésorier. Cependant, ajoute-t-il avec la malice du poète qui lui dicta la moitié de ses commentaires, elle se trouva conforme à la vérité<sup>1</sup>. »

Le chantre, rival du trésorier, représentera un autre caractère du molinisme : l'orgueil ambitieux, violent et ridicule. Il sera vieux, bien qu'il n'ait que cinquante ans, non-seulement pour contraster avec le jeune prélat, qui figure la Mollesse au teint vermeil, mais aussi pour rendre son rôle et ses prétentions plus grotesques.

D'une longue soutane il endosse la moire,  
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,  
Et saisit, en pleurant, ce rochet qu'autrefois  
Le prélat trop jaloux lui rognait de trois doigts.  
Aussitôt, d'un bonnet ornant sa tête grise,  
Déjà l'aumusse en main il marche vers l'église ;  
Et, hâtant de ses ans l'importune longueur,  
Court, vole et le premier arrive dans le chœur.

Il faut qu'il y ait en outre des gens querelleurs dans les deux camps. Le chantre prendra conseil de Jean le choriste et du sonneur Girard :

Deux Manceaux renommés, en qui l'expérience  
Pour les procès est jointe à la vaste science.

Le Nestor de la troupe opposée, le vieux Sidrac, sera grand chicaneur aussi.

*Il a seul autrefois plaidé tout un chapitre.*

Il consolera le prélat par l'espoir d'humilier son rival en le couvrant du lutrin, et de lui intenter procès sur procès s'il ose le renverser.

Alors de cent arrêts tu le peux terrasser.  
Pour soutenir tes droits, que le Ciel autorise,  
Abîme tout plutôt ; c'est l'esprit de l'Eglise.  
C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur.  
Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur.  
Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage ;  
Mais dans Paris plaidons : c'est là notre partage.

Voilà bien le jansénisme du poète montrant le bout de l'oreille. L'évêque d'Aleth, Nicolas Pavillon, qui bornait sa gloire à prier, était, en effet, un homme bien paisible et bien accommodant : il laissait ses

<sup>1</sup> Chant I, vers 57, *note*.

diocésains professer en repos la nouvelle hérésie. Port-Royal en fit la perle des évêques de son temps <sup>1</sup>. Pourquoi les autres prélats n'imitaient-ils pas sa tolérance ? Les disciples de Jansénius ne demandaient qu'à demeurer tranquilles. L'accommodement, selon eux, était bien aisé : ils consentaient à condamner les cinq propositions condamnées par le pape, pourvu qu'on leur permit d'ajouter que ces propositions n'étaient pas dans les livres de Jansénius, mais qu'elles avaient été inventées par leurs adversaires ; en d'autres termes, des loups se résignaient à prendre la peau de brebis ; et on les chassait du bercail, et on les poursuivait à outrance ! L'esprit des molinistes et de leur église était donc, suivant Port-Royal, de *tout abîmer* plutôt que de céder dans une question de pur amour-propre ; et Boileau fait dire ici au défenseur du lutrin ce que les jansénistes faisaient penser aux défenseurs du *formulaire*.

Il ne restait plus qu'à glisser quelque part une bonne grosse allusion à l'ignorance des molinistes, qui n'avaient pas su comprendre saint Augustin. Le chapitre délibère, hésitant entre *le gras Evrard*, qui vent qu'on dîne avant tout, et l'impétueux chantre, qui met la vengeance au-dessus de l'appétit : c'est là que devra apparaître le savoir de la collégiale, puisque les gros bonnets sont là. Comparez la science et les habitudes théologiques du chanoine Alain avec celles des casuistes ridiculisés par Pascal dix-huit ans auparavant, et vous verrez un résumé des *Provinciales* dans vingt vers du *Lutrin* <sup>2</sup>.

C'est d'abord la même ignorance et le même mépris du saint docteur dont le jansénisme avait fait son palladium et que ses adversaires, bien entendu, ne comprenaient pas :

Sans doute il aura lu dans *son* saint Augustin  
Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin.

<sup>1</sup> *Mémoires* de Fontaine, t. II, p. 391. — <sup>2</sup> La première idée de ce rapprochement n'est pas de nous ; elle vient d'une source moins suspecte en ces sortes de matières ; elle appartient au moderne historien de Port-Royal, à M. Sainte-Beuve, homme aux aperçus si fins qu'il aurait pu dire le dernier mot sur les querelles du *formulaire* s'il avait eu ce qu'un homme du monde n'a pas toujours, autant d'orthodoxie que d'esprit. Ne faisant qu'un seul personnage de différents molinistes mis en scène par Pascal, M. Sainte-Beuve le retrouve dans celui de Boileau. « Je proposerais bien, dit-il, de l'appeler *Alain*, puisqu'à n'en pas douter c'est lui dans la personne d'Alain dont Boileau s'est souvenu quand il a dit, au chant quatrième du *Lutrin*, de ce *Lutrin* qui n'achève pas mal toute cette parodie de la Sorbonne entamée par les *Provinciales* : *Alain tousse et se lève*, etc. Mais cet Alain, s'il a été autrefois notre bonhomme de Père, n'est plus pourtant le même dans Boileau. Il a changé ; il a pris de l'embonpoint, de l'importance : il tousse, il se rengorge. Non, notre bon Père de chez Pascal n'est pas encore Alain, et il faut le laisser sans nom ; il a bien su vivre sans cela. » *Port-Royal*, t. III, p. 48.

C'est de plus la même préférence donnée aux théologiens modernes sur les Pères de l'Eglise. Que va feuilleter ce moliniste, qui abandonne à Arnauld son saint Augustin? Bauny, dont il a *vingt fois lu toute la somme*; Abély, *qu'il possède ad unguem*; Raconis, *qu'il sait tout par cœur* :

Consultons sur ce point quelque auteur signalé;  
Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlé.

Que chacun prenne en main le moelleux Abély.

Et dans cette estime d'Alain pour le P. Bauny ne reconnaît-on pas encore le moliniste de Pascal, qui, à tout moment, jure par ce théologien, que quelques propositions relâchées avaient fait mettre justement à l'index, mais dont les jansénistes avaient malicieusement fait un corrupteur de la morale?

Il y a, enfin, de la ressemblance jusque dans le choix du casuiste. Celui des *Provinciales* était un directeur du grand monde, un confesseur de maréchaux et de marquises<sup>1</sup>; et celui du *Lutrin* est le confesseur du premier président.

Ce choix et ce rôle du confesseur de Lamoignon dans un poème dédié à Lamoignon lui-même nous ramènent à une difficulté que nous avons déjà énoncée. Comment ce grave et religieux magistrat put-il encourager cette insulte faite à un homme qu'il honorait de tant d'estime et de confiance? Comment, en outre, put-il accepter le patronage et par là même la responsabilité d'une satire où l'on affligeait un évêque respectable, où l'on bafouait tout le clergé d'une église dont il était le fervent paroissien; où se trouvaient des plaisanteries aussi mal sonnantes que celle-ci :

La déesse en entrant, qui voit la nappe mise,  
Admire un si bel ordre et reconnaît l'Eglise.

La réponse à ces questions va se trouver dans les précautions prises par le poète pour assurer l'impunité de sa satire. Passons donc de l'habileté de son plan à celle de ses éditions et de ses préfaces. Cette dernière étude complétera l'intelligence du poème, et ne sera pas, d'ailleurs, la moins curieuse. Nous suivrons l'ordre des temps : c'est de l'histoire.

<sup>1</sup> « Le Père me parut surpris, et plus encore du passage d'Aristote que de celui de saint Augustin. Mais comme il pensait à ce qu'il devait dire, on vint l'avertir que madame la maréchale de ... et madame la marquise de ... le demandaient. » (*Quatrième lettre, fin.*)

Boileau, lorsqu'il donna, en 1674, la première édition de son poëme, mit en tête cet *Avis au lecteur* : « Je ne ferai point ici comme Arioste, qui quelquefois, sur le point de débiter la fable du monde la plus absurde, la garantit vraie d'une vérité reconnue, et l'appuie même de l'autorité de l'archevêque Turpin <sup>1</sup>. Pour moi, je déclare franchement que tout le poëme du *Lutrin* n'est qu'une pure fiction, et que tout y est inventé, jusqu'au nom même du lieu où l'action se passe. Je l'ai appelé Pourges, du nom d'une petite chapelle qui était autrefois proche de Montlhéry. » En effet, le poëme, en 1674, commençait ainsi :

Je chante les combats et ce prélat terrible  
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,  
Dans Pourges autrefois exerçant son grand cœur,  
Fit placer à la fin un lutrin dans un chœur.

Brossette nous raconte à ce sujet une curieuse anecdote : « L'auteur, dit-il, ne voulant pas nommer la Sainte-Chapelle de Paris, avait mis, dans *Bourges autrefois*, etc., parce qu'il y a aussi une Sainte-Chapelle dans la ville de Bourges. Mais, après l'impression, il fit effacer, avec la pointe du canif, une partie du B qui est dans le mot *Bourges*; et de cette lettre on fit un P. Ainsi *Bourges* fut changé en *Pourges*, comme on le peut voir encore dans les exemplaires de l'édition in-4<sup>o</sup> de l'année 1674. Dans celle de 1675 on ne mit qu'un P... suivi de quatre points <sup>2</sup>. » Ouvrez, en effet, les plus anciens exemplaires du *Lutrin*, et vous y verrez encore la trace de cette substitution de lieu, dans laquelle la prudence du poëte se trouva d'accord avec sa malice. La colère des chapelains de Bourges ne devait guère l'effrayer; mais en mettant *Pourges*, il avait une lettre initiale, qui, suivie plus tard de quatre points, indiquerait Paris.

Comme personne n'avait pu s'y méprendre, et que son intention était bien d'habituer le public à ses hardiesses, Boileau, huit ans plus tard, donnant une troisième édition du *Lutrin*, remplaça son premier *Avis au lecteur* par un autre que voici :

« Il serait inutile maintenant de nier que ce poëme a été composé à l'occasion d'un différend assez léger qui s'émut dans une des plus célèbres églises de Paris entre le trésorier et le chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vrai. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction; et tous les personnages y sont non-seule-

<sup>1</sup> Turpin, archevêque de Reims, passa longtemps pour l'auteur d'une histoire fabuleuse des gestes de Charlemagne et du célèbre Roland. — <sup>2</sup> Note de Brossette sur le troisième vers du premier chant.

ment inventés, mais j'ai eu soin même de les faire d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui desservent cette église, dont la plupart, et principalement les chanoines, sont tous gens non-seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, et entre lesquels il y en a tel à qui je demanderais aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages qu'à beaucoup de messieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a été offensé de l'impression de ce poëme, puisqu'il n'y a en effet personne qui y soit véritablement attaqué. Un prodigue ne s'avise guère de s'offenser de voir rire d'un avare, ni un dévot de voir tourner en ridicule un libertin <sup>1</sup>. »

Le dernier coup était porté, et l'auteur s'était mis à couvert de toute réclamation de la part de ses victimes. Le moyen de se plaindre en public après de pareils compliments, et surtout après une déclaration aussi compromettante pour qui ne voudrait pas s'en contenter? C'était l'application de cette réponse d'Horace à ceux qu'indignait la liberté de ses satires : Quoi donc! quand Lucilius démasquait les hypocrites, et les habillait dans ses vers selon leur mérite, est-ce que les gens de bien d'alors, Lélius et Scipion l'Africain, s'en offensaient<sup>2</sup>? La ruse n'était donc pas neuve; mais Boileau l'avait rajeunie par un tour de passe-passe qui dut sauter à tous les yeux. Le chapitre de 1683, complimé dans cette préface, n'était plus le chapitre de 1667, ridiculisé dans *le Lutrin*.

L'année même où ces compliments parurent, Jacques Barrin, fatigué de son bâton de chantré, l'avait déposé et s'était retiré dans le diocèse de Beauvais, à son prieuré du Lay<sup>3</sup>. Charles de Savenses était mort en 1670, Louis Fournier en 1676<sup>4</sup> et Christophe Barjot en 1682<sup>5</sup>. A la place de ces quatre personnages étaient venus s'asseoir au chœur de la Sainte-Chapelle Louis Barrin, auquel son oncle avait laissé son canonicat; un nouveau Barjot, qui succédait pareillement à son oncle; un jeune chevalier de quatorze ans, Armand de Blacfort, et le célèbre janséniste Nicolas Letourneux, confesseur des religieuses de Port-Royal, qui, l'année même de son installation, avait remporté le prix de l'Académie française<sup>6</sup>. Joignons à ces nouveaux venus Gilles Dongois, neveu de Boileau, chanoine aussi de la Sainte-Cha-

<sup>1</sup> Edition de 1683. — <sup>2</sup> *Sat.*, II, I, v. 63-68. — <sup>3</sup> Il y mourut en 1689, âgé de soixante-treize ans. (Morand, *Histoire de la Sainte-Chapelle*, p. 296.) — <sup>4</sup> *Ibid.*, p. 300. *Nécrologe de Port-Royal*, au 22 janvier. — <sup>5</sup> Christophe Barjot, fils de Jean Barjot, seigneur d'Auneuil et de Marché-Froid, maître des requêtes, était chanoine de la Sainte-Chapelle depuis le 6 août 1642. Il mourut en 1682, le 11 juillet, et Gilles Dongois fit son épitaphe. *Ibid.*, p. 298.) — <sup>6</sup> *Ibid.*, p. 296, 298, 302 et 305.

pelle depuis vingt ans<sup>1</sup> ; et nous comprendrons que le chantre du *Lutrin* dut trouver là des gens de probité et d'esprit ; et *tel* à qui il aurait demandé aussi volontiers des avis sur ses ouvrages qu'à beaucoup de messieurs de l'Académie.

Despréaux avait su d'ailleurs construire sa phrase, ou plutôt l'embarasser de façon à laisser dans ce sénat rajeuni des places pour les imbéciles. Car le trésorier, héros du poëme, l'abbé d'Ense, représenté par le *gras Evrard*, est le pieux abbé Aubery, *Alain qui toujours tousse*, étaient encore au nombre des vivants. C'était à leur adresse, ainsi qu'à celle du chantre vieillissant loin de Paris, qu'était l'adroit et plaisant désaveu de toute personnalité. Le poëme, au dire de Boileau, n'était, sauf le procès du lutrin, qu'une pure fiction ; et l'auteur avait même eu soin de faire les personnages d'un caractère directement opposé au caractère de ceux qui desservaient la Sainte-Chapelle. En effet, rappelons-nous que, dans l'intérêt même de sa satire, il avait donné à ses molinistes une physionomie extérieure différente de celle qu'ils avaient dans la réalité. Il pouvait donc dire agréablement à ses victimes : « De quoi vous plaignez-vous, Monseigneur ? Le prélat du *Lutrin* a double menton, et Votre Grandeur est desséchée par ses abstinences ; il est de petite taille, et la vôtre est majestueuse ; il est jeune, et à l'époque où je le peignais vous aviez près de soixante-dix ans. Et vous, monsieur Barrin, mon chantre est un vieillard, et vous aviez à peine atteint la cinquantaine. Et vous, monsieur l'abbé Aubery, n'êtes-vous pas le frère aîné d'un historien érudit, qui vous a dû sa première instruction<sup>2</sup> ? Ne sait-on pas que feu M. le premier président vous honorait de toute sa confiance ? M'aurait-il pardonné de vous avoir représenté sous les traits d'*Alain* ? Ce n'est pas vous. » Brossette nous apprend qu'en effet ce chanoine Aubery, qui, comme *Alain*, ne pouvait jamais ouvrir la bouche sans tousser une fois avant de parler, lut le *Lutrin* à plusieurs reprises, et ne songea pas qu'il s'y trouvait<sup>3</sup>.

Ce vénérable chanoine, qui était dans sa quatre-vingt-deuxième année quand Boileau le consolait par cette déclaration sur la nature toute fantastique de ses personnages, alla rejoindre, quelques mois

<sup>1</sup> L'abbé Dongois, né de Jean Dongois, greffier de la chambre de l'Edit, et d'Anne Boileau, sœur de l'auteur du *Lutrin*, devint chanoine de la Sainte-Chapelle le 3 mai de l'année 1663, et mourut le 7 novembre 1708. Il était fort versé dans les antiquités, et il laissa des notes précieuses pour l'histoire de la Sainte-Chapelle. (*Ibid.*, p. 301.) — <sup>2</sup> Le chanoine Aubery était le frère aîné d'Antoine Aubery, avocat, écrivain infatigable, précipité et diffus, qui composa deux volumes in-folio, huit volumes in-4<sup>o</sup> et une demi-douzaine d'in-12. Cet Antoine Aubery a fait entre autres les histoires des cardinaux de Richelieu et Mazarin ; et là, comme ailleurs, l'érudition est loin de racheter le manque de logique et de goût, qui le rend obscur et illisible. — <sup>3</sup> Chant IV, v. 169, *note*.



après, dans une vie meilleure, son illustre pénitent, pieusement décédé en 1677. C'est à l'éloge de ce grand magistrat qu'est consacrée toute la fin du second *Avis au lecteur*, et c'est là que son nom parut à la tête du *Lutrin* pour la première fois.

« Je ne dirai point, continue l'auteur, comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle sur une espèce de défi qui me fut fait en riant par feu M. le premier président de Lamoignon, qui est celui que j'y peins sous le nom d'Ariste. Ce détail, à mon avis, n'est pas fort nécessaire; mais je croirais me faire un trop grand tort si je laissais échapper cette occasion d'apprendre à ceux qui l'ignorent que ce grand personnage, durant sa vie, m'a honoré de son amitié. » Suit un long panégyrique où les vertus du magistrat deviennent tout naturellement la justification du poète et de ses satires.

Il y avait bien quelque chose à redire à cette déclaration un peu tardive. Pradon, le pauvre Pradon, toujours à l'affût de ce qui pouvait ébranler l'autorité de son terrible adversaire, cria au scandale, non sans quelque raison, mais avec une exagération et une amertume qui gâtèrent son argument.

Que cet homme important, ce grand panégyriste  
Dresse un beau mausolée à la gloire d'Ariste  
Quand de ses vers malins il le rend protecteur  
Et de son cher Lutrin le complice et l'auteur !  
A l'entendre parler, il en fit ses délices ;  
Il adorait sa veine, il aimait ses caprices.  
Sans ce fidèle Achate il n'eût su faire un pas :  
L'un était le David, l'autre le Jonathas.  
Non, je ne puis souffrir une telle imposture ;  
C'est pour se faire honneur qu'il lui fait cette injure <sup>1</sup>.

Sans vouloir jeter aucun nuage sur l'amitié de ces deux grands hommes, sans même prétendre, avec Pradon, que le grave et religieux Lamoignon ne fut pour rien dans cette satire peu digne, en effet, de son illustre patronage, nous sommes obligé de reconnaître dans cette sanction d'outre-tombe un second tour de passe-passe dans le genre de celui que nous avons déjà signalé. Du vivant de ce magistrat le poème, édité par deux fois, demeura toujours incomplet. Il meurt, et six ans après paraît une troisième édition avec deux nouveaux chants, le cinquième, qui est le plus grotesque de tous, et le sixième, qui est consacré tout entier à la louange d'Ariste, c'est-à-dire du premier président.

<sup>1</sup> *Épître à Alcandre.*



. . . . . Toi qui tis ce merveilleux ouvrage,  
 Ariste, c'est à toi d'en instruire notre âge.  
 Seul tu peux révéler par quel art tout-puissant  
 Tu rendis tout à coup le chanfre obéissant.  
 Tu sais par quel conseil rassemblant le chapitre  
 Lui-même, de sa main, reporta le pupitre ;  
 Et comment le prélat, de ses respects content,  
 Le fit du banc fatal enlever à l'instant.  
 Parle donc ; c'est à toi d'éclaircir ces merveilles.  
 Il me suffit, pour moi, d'avoir su, par mes veilles,  
 Jusqu'au sixième chant pousser ma fiction  
 Et fait d'un vain pupitre un second Ilion.

Dans son premier *Avis au lecteur*, Boileau avait dit en parlant de la *bagatelle* dont il ne donnait au public que les quatre premiers chants : « J'aurais bien voulu la lui donner achevée ; mais des raisons très-secrètes, et dont le lecteur trouvera bon que je ne l'instruise pas, m'en ont empêché. » Ces raisons *très-secrètes* étaient tout simplement, d'après Brossette, que l'auteur n'avait pas encore terminé son poème ; en sorte qu'il ne faudrait voir dans cette excuse mystérieuse qu'un de ces innocents artifices dont les écrivains se servent quelquefois pour donner le change au public et piquer sa curiosité. Jean-Baptiste Rousseau aimait mieux y voir l'embarras de Boileau, qui craignait de blesser la délicatesse du premier président Lamoignon en le faisant intervenir dans une action aussi comique <sup>1</sup>. Ce n'était là qu'une conjecture ; voici des faits :

Avant la première édition du *Lutrin*, donnée en 1674, ce poème était déjà connu par des fragments que l'auteur faisait circuler sans doute pour essayer le jugement du public. On y lisait :

Je chante le *pupitre* et ce prélat terrible,  
 Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,  
 Dans la *Sainte-Chapelle* exerçant son grand cœur,  
 Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.  
*Illustre Lamoignon*, dont la sage entremise, etc.

Ou bien, d'après les notes de Brossette : *Et toi, grand Lamoignon*<sup>2</sup>. Pourquoi, quand le poème, attendu pendant trois ou quatre ans, parut enfin en quatre chants, le nom du premier président avait-il été effacé et remplacé par cette vague apostrophe : *Et toi, fameux héros*? Évi-

<sup>1</sup> *Lettres de Rousseau sur différents sujets de littérature*, t. II, p. 213.  
 — <sup>2</sup> Chant I, vers 13, *note*. *Œuvres de Boileau Despréaux, avec les Commentaires de Saint-Surin*, t. II, p. 317, *note*.

demment pour quelque raison pareille à celle qui, dans le vers précédent, à la place de cet hémistiché trop hardi, dans la *Sainte-Chapelle*, fit mettre dans *Bourges autrefois*, puis dans *Pourges*, puis dans *P....*, puis enfin dans une illustre église. Quand même nous accorderions que le premier président ne reconnut pas son confesseur dans *Alain* malgré sa toux; que, trompé sur quelques autres allusions dont le secret demeurait à Port-Royal pour le divertissement des *solitaires*, il ne comprit pas toute l'intention du poète; il vit certes assez d'autres méchancetés dans le *Lutrin* pour ne pouvoir en accepter solennellement la dédicace et en prendre la responsabilité. C'était déjà bien assez que d'en rire dans ses soirées, comme le Parlement avait ri de la comédie des *Provinciales*.

Il y eut donc, dans ce sixième chant et dans ce second *Avis au lecteur*, un tour d'adresse, non pas à l'intention des contemporains qui avaient vu le premier président disparaître de la scène du monde avant la publication de sa complicité, mais à celle de la postérité, qui ne songerait plus au rapprochement des dates. Le jeu de l'auteur n'a pas manqué : ses lecteurs d'aujourd'hui admettent l'entente parfaite du poète et du magistrat; et le patronage posthume passe sans réflexion de la part même des commentateurs du *Lutrin*, bien qu'ils aient chargé ce poème d'éclaircissements de toute espèce.

À défaut de dates, la littérature même du sixième chant aurait pu suffire pour expliquer l'embarras de sa composition. Tous les critiques l'ont remarqué avant nous : ce chant ne ressemble en rien aux cinq autres; il n'en a ni la verve, ni le ton, ni la couleur. Il est froid, pâle, ennuyeux; et tout son mérite est dans une versification sagement mesurée. Les héros mêmes du poème y disparaissent; le merveilleux y change de nature, et l'action y est remplacée par d'interminables discours. C'est évidemment une seconde conception, postérieure à la première, une pièce rapportée, un appendice pour la justification du reste. Ariste y paraît dans tout l'éclat de sa vertu; il y reçoit l'hommage du poète; et la satire est consacrée par sa piété<sup>1</sup>.

Ce chant aurait encore pu suffire à la critique pour découvrir l'intention janséniste des cinq autres. La Piété personnifiée y parle à Thémis comme parlait la mère Angélique au milieu de ses filles. C'est évidemment à Port-Royal que cette déesse avait fait ses études et son noviciat. Citons quelques-unes de ses sentences : nous ne ferons qu'y changer le temps des verbes.

Voici ce qu'est devenue l'Église depuis que les casuistes à morale

<sup>1</sup> « La fin de ce poème, dit Laharpe, ne semble faite que pour amener l'éloge du président de Lamoignon » *Cours de littérature*, t. VI, p. 249. (Paris, an VII.)

relâchée ont rempli les cloîtres, les chapitres, les évêchés, les tribunaux ecclésiastiques, les chaires de théologie et les confessionnaux.

Le moine *a secoué* le cilice et la haire ;  
 Le chanoine indolent *apprend* à ne rien faire ;  
 Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,  
 Ne *sait* plus qu'abuser d'un ample revenu ;  
 Et, pour toutes vertus, *fait* au dos d'un carrosse,  
 A côté d'une mitre, armurier sa crosse !

Il fallait bien quelque coup de patte en passant pour les évêques, puisque, sur près de cent trente prélats français, il ne s'en était trouvé que quatre assez austères pour braver avec Arnauld et Nicole les décisions du chef de l'Eglise.

Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite  
 Y bâtit de mon bien ses plus chers arsenaux,  
 Traîne tous mes sujets au pied des tribunaux !

Allusion évidente aux poursuites dirigées contre les religieux et les prêtres séculiers qui refusaient de signer le *formulaire*. C'est dans les *Mémoires de Port-Royal* qu'il faut en chercher l'intelligence et le commentaire. « On ne pouvait, dit Fontaine, souffrir en place un ecclésiastique de piété ou quelque homme de mérite : tous leurs bénéfices étaient au pillage ; toutes les villes du royaume devinrent fameuses par leur bannissement... C'était peu que toutes les plumes fussent aiguisées et envenimées contre eux ; les tribunaux étaient obsédés, et les lieux les plus sacrés de la justice rougissaient des arrêts injustes qu'on y prononçait<sup>1</sup>. »

Pour comble de misère, un tas de faux docteurs  
 Vient flatter les péchés de discours imposteurs,  
*Infecte* les esprits d'exécrables maximes  
 Et veut faire à Dieu même approuver tous les crimes !

Voilà bien cette parenté du *Lutrin* et des *Provinciales* que nous avons déjà montrée, avec M. Sainte-Beuve, dans le discours d'*Alain*<sup>2</sup>. Quiconque a lu les lettres de Pascal se rappellera ces *exécrables maximes* et ces casuistes trouvant toujours moyen, à l'aide du probabilisme, de justifier tous les crimes<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> T. II, p. 371 et 372. — <sup>2</sup> Ci-dessus, p. 53. — <sup>3</sup> Les jansénistes, voulant détourner l'attention du public et porter ailleurs la tempête soulevée contre les cinq propositions, inventèrent un système de morale relâchée qu'ils prétendirent avoir trouvé dans les théologiens de la Sorbonne et de la Compagnie de Jésus ; en publièrent les *maximes*, et réussirent à faire un effroyable tapage,

Une servile peur *tient* lieu de charité;  
 Le besoin d'aimer Dieu *passé* pour nouveauté;  
 Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,  
 N'*apporte* de vertu que l'aveu de son vice!

Voilà Pascal encore. Ces quatre vers résument sa lettre, *faite de concert avec M. Arnauld, sur les adoucissements que les jésuites ont apportés au sacrement de pénitence par leurs maximes touchant la confession... la contrition et l'amour de Dieu*<sup>1</sup>. Boileau ébauche là son épître sur *l'amour de Dieu*, dans laquelle, douze ans plus tard, il fera soutenir aux adversaires du jansénisme que pour être absous au tribunal de la pénitence il suffit d'y *décharger sa mémoire*, et que pour être sauvé on n'a pas besoin d'aimer Dieu<sup>2</sup>.

Non, encore une fois, le grave et pieux Lamoignon n'a pas autorisé tout cela; et de deux choses l'une : ou bien, suivant la supposition de Brossette, il n'a jamais vu ce sixième chant dans lequel Boileau le fait janséniste avec lui; ou bien, selon la conjecture de J. B. Rousseau, il y mit son *veto*, comme il l'avait mis au début du poëme, où son nom devait paraître. Qu'on choisisse; pour nous c'est la seconde hypothèse qui nous semble la plus vraisemblable. Car nous aurions peine à croire qu'il fallut neuf années au poëte pour versifier ses deux derniers chants. Les quatre premiers ne lui avaient demandé que deux ans.

L'étude des trois premières éditions du *Lutrin* révèle encore une des précautions prises par l'auteur pour ne pas se compromettre avec les *puissances*, comme dit La Fontaine. Sous l'escalier de la Sainte-Chapelle habitait un perruquier fameux dans tout Paris par sa vigueur athlétique et par sa hardiesse. De sa boutique il faisait la police dans la cour attenante, mettant ordre sur-le-champ au moindre tumulte, et chassant, à coups de fouet, les enfants et les chiens du quartier; à coups de bâton, les filous et les tapageurs qui se mêlaient à la foule dans les grandes affluences du peuple, aux jours des solennités. On parlait encore, en 1674, de ses hauts faits au temps de la Fronde; on l'avait vu, se faisant place au milieu d'une populace mutinée, courir à l'hôtel de ville qu'on incendiait et en tirer deux ou trois de ses amis. C'était Didier l'Amour. La compagne de cet *Adonis* redoutable n'était pas moins célèbre par ses emportements et par son humeur hargneuse; si bien qu'ils passent l'un et l'autre pour avoir fourni à

qui, en effet, compromit la réputation de leurs adversaires. Ce n'est pas le cas de réfuter leurs accusations calomnieuses; il nous suffit d'avoir indiqué ici une nouvelle preuve de l'esprit qui inspira ce poëme.

<sup>1</sup> C'est la dixième de ses *lettres à un provincial*. — <sup>2</sup> Voyez le *Recueil* précèdent, p. 243.

Molière les aimables caractères de *Sganarelle* et de *Martine* dans son *Médecin malgré lui*. Boileau se vante même de lui avoir indiqué ce charmant couple, dont il a tiré un parti si comique <sup>1</sup>. Il était donc impossible que l'auteur du *Lutrin* ne songeât pas lui-même à ces deux personnages, et nous voyons qu'en effet il les introduit dans son action dès le premier chant :

Bientôt on voit paraître au jour  
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour.  
Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,  
Est l'unique souci d'Anne sa perruquière...  
Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier,  
Et son courage est peint sur son visage altier.

Mais quand ces vers parurent-ils? Quand le redoutable Didier ne fut plus capable de se mettre en colère, en 1701, quatre ans après sa mort, arrivée le 1<sup>er</sup> mai de l'année 1677 <sup>2</sup>. Dans les éditions précédentes on lisait :

Bientôt on voit paraître au jour  
Le nom, le fameux nom de l'horloger Latour.  
Ce nouvel Adonis, à la taille légère,  
Est l'unique souci d'Anne son horlogère.

Terminons par une remarque sur la comparaison qu'on pourra faire entre notre travail et les *éclaircissements historiques donnés à Brossette par Boileau lui-même*. Comment se fait-il qu'il nous soit resté tant de choses à dire après cet interprète, qui connaissait Despréaux; qui, pour obtenir de lui les secrets du *Lutrin*, le poursuivait de ses lettres, avec accompagnement de jambons et de fromages <sup>3</sup>? Le poète lui faisait ordinairement répondre par son frère, le chanoine de la Sainte-Chapelle; et les renseignements étaient envoyés avec une parcimonie peu commune aux écrivains flattés par la promesse d'un

<sup>1</sup> « Molière a peint le caractère de Didier l'Amour dans *le Médecin malgré lui*, à la fin de la première scène, sur ce que M. Despréaux lui en avait dit. » (Note de l'édition de 1713.) — <sup>2</sup> Voyez les trois notes de Brossette sur les vers 216, 218 et 223 du premier chant. — <sup>3</sup> Le 4 mars 1703 Boileau écrivait à Brossette, après avoir été longtemps sans lui donner signe de vie : « C'est une chose étrange que, tout le monde étant empressé à vous répondre, celui-là seul qui a plus de raisons de l'être ne le soit point. Il me semble cependant que c'est votre faute, puisque c'est votre trop grande facilité à me pardonner mes négligences qui me rend négligent. Mais quoi ! bien loin de m'accuser de mon peu de soin, peu s'en faut que vous ne vous excusiez de votre trop d'exactitude. Encore ne vous bornez-vous pas aux seules excuses; mais vous les accompagnez de jambons, de fromages, qui feraient tout excuser quand même vous auriez tort. » *Œuvres*, t. IV, p. 451. (Paris, 1821.)

commentaire. C'est que Boileau, qui avait commencé son *Lutrin* à trente-quatre ou trente-cinq ans, dans toute la chaleur de l'âge et des animosités, en avait alors soixante-sept, et que la tombe s'était fermée sur ses victimes. Nous aimons à voir dans cette réserve d'un grand homme la noblesse d'âme qui laisse reposer en paix des ennemis endormis pour toujours.

Comperit invidiam supremo fine domari.

Il approchait lui-même du terme où il aurait besoin de pardon. Le trésorier avait été enterré en 1687, le 9 juillet, dans le chœur de la Sainte-Chapelle, et huit ans après l'envoi de ses notes à Brossette Boileau Despréaux fut couché froid et silencieux dans la chapelle basse, au-dessous du lutrin et du prélat qu'il avait si tristement immortalisés.

## LE LUTRIN.

### ARGUMENT I.

Le trésorier remplit la première dignité du chapitre dont il est ici parlé, et il officie avec toutes les marques de l'épiscopat. Le chantre remplit la seconde dignité. Il y avait autrefois dans le chœur, à la place de celui-ci, un énorme pupitre ou lutrin, qui le couvrait presque tout entier. Il le fit ôter. Le trésorier voulut le faire remettre. De là arriva une dispute, qui fait le sujet de ce poëme.

### CHANT PREMIER. — 1674.

Je chante les combats et ce prélat terrible <sup>1</sup>  
 Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,  
 Dans une illustre église exerçant son grand cœur <sup>2</sup>,  
 Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.  
 C'est en vain que le chantre <sup>3</sup>, abusant d'un faux titre,  
 Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre :  
 Ce prélat, sur le banc de son rival altier  
 Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Cet argument ne parut que dans l'édition de 1713, deux ans après la mort de Boileau. — <sup>2</sup> Claude Auvri; voyez sa biographie, ci-dessus, p. 31-48. —

<sup>3</sup> Voyez ci-dessus, p. 55, l'histoire de ce vers, remanié quatre fois par prudence. — <sup>4</sup> L'abbé Jacques Barrin. Ci-dessus, p. 37. — <sup>5</sup> Voyez ci-dessus, p. 38-40, l'histoire du procès dont ce poëme est la parodie.



Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance  
De ces hommes sacrés rompit l'intelligence  
Et troubla si longtemps deux célèbres rivaux :  
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

Et toi, fameux héros <sup>2</sup>, dont la sage entremise  
De ce schisme naissant débarrassa l'Église,  
Viens d'un regard heureux animer mon projet,  
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle  
Paris voyait fleurir son antique chapelle <sup>3</sup> :  
Ses chanoines, vermeils et brillants de santé,  
S'engraissaient d'une longue et sainte oisiveté.  
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,  
Ces pieux fainéants faisaient chanter matines,  
Veillaient à bien dîner, et laissaient en leur lieu  
A des chantres gagés le soin de louer Dieu <sup>4</sup>,  
Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,  
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes <sup>5</sup>,  
Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,  
S'arrêta près d'un arbre <sup>6</sup>, au pied de son palais.  
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,  
A l'aspect du tumulte elle-même s'admire.

<sup>1</sup> Ce début du *Lutrin* est, comme on le voit, calqué sur celui de l'*Énéide*. On y reconnaît le *Tantæ ne animis cælestibus iræ ! V'Arma, virumque cano*, et l'invocation à la muse : *Musa, mihi causas memora*. — <sup>2</sup> Le célèbre Guillaume de Lamoignon. Voyez ci-dessus, p. 59, pourquoi son nom fut ôté de ce vers, où le poète avait essayé de le mettre. — <sup>3</sup> Voyez ci-dessus, p. 55, comment *Paris*, arrivant peu à peu dans ce vers, avait d'abord été remplacé par *Bourges*, puis par *Pourges*, puis par un grand P suivi de quatre points. — <sup>4</sup> Voyez la raison de cette charge dans notre explication du plan de ce poème, ci-dessus, p. 49. — <sup>5</sup> « Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux convents au sujet de l'élection des supérieurs. Pour aller de l'un à l'autre on passe près du Palais, où est la Sainte-Chapelle, et c'est la route que l'auteur fait tenir à la Discorde. » (*Note de Boileau et de Brossette.*) — <sup>6</sup> « C'est le mai que la communauté des Clercs du Palais, nommée la Basoche, fait planter tous les ans dans la vieille cour du Palais, près de la Sainte-Chapelle. » (*Note de Brossette.*)



Elle y voit par le coche et d'Évreux et du Mans  
Accourir à grands flots ses fidèles Normands ;  
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,  
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse,  
Et partout des plaideurs les escadrons épars  
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.  
Mais une église seule à ses yeux immobile  
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille ;  
Elle seule la brave ; elle seule aux procès  
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.  
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,  
Fait siffler ses serpents, s'excite à la vengeance :  
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,  
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.

Quoi, dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,  
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,  
Diviser Cordeliers, Carmes et Célestins <sup>1</sup> ;  
J'aurai fait soutenir un siège aux Augustins <sup>2</sup> ;  
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,  
Nourrira dans son sein une paix éternelle !

<sup>1</sup> Il y avait eu dans ces couvents des divisions qui donnèrent lieu à un arrêt du Parlement, rendu au mois d'avril 1667, l'année même du différend entre le trésorier et le chantre de la Sainte-Chapelle. — <sup>2</sup> En 1658 quelques jeunes religieux augustins à tête beaucoup trop chaude soutinrent, en effet, un siège en règle contre les commissaires et les archers du Parlement, venus pour faire exécuter un arrêt de la Cour de justice. Il fallut se rendre après un rude et sanglant combat ; et onze d'entre eux furent mis en prison. Brossette, qui nous a transmis cette scandaleuse histoire, dont il raconte tous les détails avec quelque complaisance, la termine en disant que Mazarin délivra les onze prisonniers au bout de vingt-sept jours, les fit reconduire en triomphe à leur couvent, dans les carrosses du roi, au milieu des gardes françaises rangées en haie sur leur passage ; et il ajoute que leurs confrères les reçurent en procession, ayant des palmes en main et chantant le *Te Deum* avec accompagnement de toutes leurs cloches. Sans vouloir enlever le scandale trop réel d'une violence qu'on ne saurait pardonner à des religieux, ne peut-on pas du moins le diminuer en pensant que leur résistance aurait pu être légitime si elle avait été modérée ? Il fallait bien que le fond de leur cause ne fût pas tout à fait mauvais pour que le cardinal-ministre et la cour en usassent ainsi avec eux.

Suis-je donc la Discorde? et, parmi les mortels,  
Qui voudra désormais encenser mes autels <sup>1</sup>?

A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,  
Elle prend d'un vieux chanfre et la taille et la forme;  
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,  
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée  
S'élève un lit de plume à grands frais amassée :  
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,  
En défendent l'entrée à la clarté du jour.  
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,  
Règne sur le duvet une heureuse indolence.  
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,  
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.  
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;  
Son menton sur son sein descend à double étage;  
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,  
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur <sup>2</sup>.

La déesse en entrant, qui voit la nappe mise,  
Admire un si bel ordre et reconnaît l'Église <sup>3</sup>;  
Et, marchant à grands pas vers le lieu du repos,  
Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :

Tu dors, prélat, tu dors! et là-haut à ta place  
Le chanfre aux yeux du chœur étale son audace,  
Chante les OREMUS, fait des processions

Et quisquam numen Junonis adoret  
Præterea, aut supplex aris imponat honorem?  
(*Æneid.* l. 1, v. 52.)

— <sup>2</sup> Le trésorier, homme plein d'énergie et d'activité, était maigre, de haute taille et âgé de soixante-sept ans lorsque *le Lutrin* parut. Voyez ce que nous avons dit sur ce système de représentations fantastiques, que le poète adopta autant par malice que par prudence. (Ci-dessus, p. 50-52.) — <sup>3</sup> Le mot d'*Eglise* ne parut que dans l'édition de 1713, donnée deux ans après la mort de Boileau, qui avait mis : *et reconnaît l'Église*.

Et répand à grands flots les bénédictions !  
 Tu dors ! Attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,  
 Il te ravisse encor le rochet et la mitre ?  
 Sors de ce lit oisieux qui te tient attaché,  
 Et renonce au repos ou bien à l'évêché <sup>1</sup>.

Elle dit, et, du vent de sa bouche profane,  
 Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.  
 Le prélat se réveille, et, plein d'émotion,  
 Lui donne toutefois la bénédiction.

Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie  
 A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie <sup>2</sup> ;  
 Le superbe animal, agité de tourments,  
 Exhale sa douleur en longs mugissements,  
 Tel le fougueux prélat, que ce songe épouvante,  
 Querelle, en se levant, et laquais et servante ;  
 Et, d'un juste courroux rallumant sa vigueur,  
 Même avant le diner parle d'aller au chœur.  
 Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle <sup>3</sup>,  
 En vain par ses conseils sagement le rappelle ;  
 Lui montre le péril ; que midi va sonner ;  
 Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le diner.

Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,  
 Quand le diner est prêt, vous appelle à l'office ?  
 De votre dignité soutenez mieux l'éclat :  
 Est-ce pour travailler que vous êtes prélat ?

<sup>1</sup> C'est-à-dire aux droits que te donne ton titre d'évêque. Claude Auvri avait renoncé à son évêché de Coutances neuf ans auparavant, en 1658. Les prétentions du chancre n'allaient pas jusqu'aux prérogatives épiscopales, comme Boileau le suppose plaisamment ici et ailleurs. (Ci-dessus, p. 38.) — <sup>2</sup> Virgile avait dit, dans ses *Géorgiques* (liv. iv, v. 237), en parlant des abeilles :

..... Spicula cæca relinquunt  
 Affixæ veris, animasque in vulnere ponunt.

<sup>3</sup> « Son véritable nom était Gnéronet. Le trésorier lui donna ensuite la cure de la Sainte-Chapelle. » (Note de Brossette.) La chapelle basse servait d'église paroissiale aux habitants de la cour attenante.

A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile ?  
 Est-il donc pour jeûner quatre-temps ou vigile ?  
 Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien  
 Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien <sup>1</sup>.

Ainsi dit Gilotin, et ce ministre sage  
 Sur table, au même instant, fait servir le potage.  
 Le prélat voit la soupe, et, plein d'un saint respect,  
 Demeure quelque temps muet à cet aspect.  
 Il cède, il dine enfin ; mais, toujours plus farouche,  
 Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.  
 Gilotin en gémit, et, sortant de fureur,  
 Chez tous ses partisans va semer la terreur <sup>2</sup>.  
 On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,  
 Comme l'on voit marcher les bataillons de grues  
 Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,  
 De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords <sup>3</sup>.  
 A l'aspect imprévu de leur foule agréable,  
 Le prélat radouci veut se lever de table :  
 La couleur lui renaît, sa voix change de ton <sup>4</sup> ;  
 Il fait par Gilotin rapporter un jambon.  
 Lui-même le premier, pour honorer la troupe,

<sup>1</sup> Vers devenu proverbial. — <sup>2</sup> « Les chantres subalternes, dit Brossette, étaient dans le parti du trésorier contre le chantre et les autres chanoines, parce que ceux-ci leur refusaient de certains droits. » Ce refus ne peut pas être la véritable et unique raison qui a déterminé le poète à ce partage de son monde, puisque les chapelains subalternes portaient plainte au conseil d'État contre le trésorier lui-même, comme on peut le voir dans quelques arrêts cités par Morand. (*Histoire de la Sainte-Chapelle ; pièces justificat.*, p. 128 et suiv.) Il fallait bien donner des défenseurs au prélat ; et Boileau, mettant contre lui le chantre et le chapitre, devait tout naturellement l'environner du menu clergé de la collégiale, des simples chantres, des enfants de chœur, des sacristains, des huissiers et du sonneur, auxquels s'adjoindra, en qualité de paroissien, le perruquier Didier l'Amour, logé sous l'escalier de la Sainte-Chapelle. — <sup>3</sup> Homère, *Iliade*, l. III, v. 6. Les Pygénéés, peuple fabuleux, n'avaient, disait-on, qu'une coudée de haut. On les faisait habiter aux environs de l'Hèbre et du Strymon, fleuves de l'Asie. — <sup>4</sup> On lisait dans les premières éditions :

Son visage n'a plus cet air si *furibon* (sic).

Ce vers ne valait certes pas celui qui l'a remplacé.

D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe ;  
Il l'avale d'un trait ; et chacun l'imitant,  
La cruche au large ventre est vide en un instant.  
Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée,  
On dessert ; et soudain, la nappe étant levée,  
Le prélat, d'une voix conforme à son malheur,  
Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :

Illustres compagnons de mes longues fatigues,  
Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligues  
Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé,  
Seul à MAGNIFICAT je me vois encensé,  
Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage,  
Que le chantre à vos yeux détruise votre ouvrage,  
Usurpe tous mes droits, et, s'égalant à moi,  
Donne à votre lutrin et le ton et la loi ?  
Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge,  
Une divinité me l'a fait voir en songe :  
L'insolent, s'emparant du fruit de mes travaux,  
A prononcé pour moi le BENEDICAT vos !  
Oui, pour mieux m'égorger il prend mes propres armes.

Le prélat à ces mots verse un torrent de larmes.  
Il veut, mais vainement, poursuivre son discours ;  
Les sanglots redoublés en arrêtent le cours.  
Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,  
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire,  
Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin <sup>1</sup>,  
Arrive dans la chambre, un bâton à la main.  
Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges :  
Il sait de tous les temps les différents usages ;

<sup>1</sup> Il y avait, en effet, alors à la Sainte-Chapelle un Sidrac, chapelain-clerc, c'est-à-dire chantre musicien, qui avait une fort belle voix de taille. (*Lettre de l'abbé Boileau à Brossette*, du 12 février 1703 ; *œuvres de Boileau Despréaux*, t. IV, p. 448 ; Paris, 1821.)

Et son rare savoir, de simple marguillier<sup>1</sup>,  
 L'éleva par degrés au rang de chevecier<sup>2</sup>.  
 A l'aspect du prélat qui tombe en défaillance  
 Il devine son mal, il se ride, il s'avance;  
 Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs :

Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,  
 Prélat; et, pour sauver tes droits et ton empire,  
 Écoute seulement ce que le Ciel m'inspire.  
 Vers cet endroit du chœur où le chantre orgueilleux<sup>3</sup>  
 Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,  
 Sur ce rang d'ais serrés qui forment sa clôture,  
 Fut jadis un lutrin d'inégale structure<sup>4</sup>,  
 Dont les flans élargis de leur vaste contour  
 Ombrageaient pleinement tous les lieux d'alentour.  
 Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,  
 A peine sur son banc on discernait le chantre,  
 Tandis qu'à l'autre banc le prélat radieux,  
 Déconvert au grand jour, attirait tous les yeux.  
 Mais un démon, fatal à cette ample machine,  
 Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,  
 Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin,  
 Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.  
 J'eus beau prendre le Ciel et le chantre à partie,  
 Il fallut l'emporter dans notre sacristie,  
 Où depuis trente hivers, sans gloire enseveli,  
 Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.  
 Entends-moi donc, prélat. Dès que l'ombre tranquille

<sup>1</sup> « C'est celui qui a soin des reliques. » (*Note de Boileau.*) Il y avait, en effet, trois ou quatre marguilliers ou sacristains chargés, entre autres choses, de la garde des reliquaires composant le trésor de la Sainte-Chapelle. Nous en verrons apparaître bientôt deux autres. — <sup>2</sup> « C'est celui qui a soin des chapes et de la cire. » (*Note de Boileau.*) — <sup>3</sup> « L'auteur disait que ce vers et les cinq suivants lui avaient coûté beaucoup de temps et de peine. » (*Note de Brossette.*) — <sup>4</sup> « On voit encore, disait Brossette en 1716, le trou dans lequel était autrefois planté le pivot de ce lutrin, devant le siège du chantre. » (*Ci-dessus, p. 38.*)

Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,  
 Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,  
 Partent à la faveur de la naissante nuit,  
 Et, du lutrin rompu réunissant la masse,  
 Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.  
 Si le chantre demain ose le renverser,  
 Alors de cent arrêts tu le peux terrasser.  
 Pour soutenir tes droits, que le Ciel autorise,  
 Abîme tout plutôt : c'est l'esprit de l'Église <sup>1</sup>.  
 C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur.  
 Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur.  
 Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage <sup>2</sup> ;  
 Mais dans Paris plaidons : c'est là notre partage.  
 Tes bénédictions dans le trouble croissant,  
 Tu pourras les répandre et par vingt et par cent ;  
 Et, pour braver le chantre en son orgueil extrême,  
 Les répandre à ses yeux et le bénir lui-même <sup>3</sup>.

Ce discours aussitôt frappe tous les esprits ;  
 Et le prélat charmé l'approuve par des cris.  
 Il veut que sur-le-champ dans la troupe on choisisse  
 Les trois que Dieu destine à ce pieux office.  
 Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.

<sup>1</sup> Voilà un vers qui, sans doute, sonne fort mal, mais qui, dans l'intention du poète, n'avait rien d'impie. Boileau a fait de tous ses personnages des molinistes, — c'est le nom que les jansénistes donnaient à leurs adversaires, — et il les a représentés avec les passions qu'on leur prêtait à Port-Royal, où ces ardents défenseurs de la doctrine catholique passaient pour gens querelleurs et violents. C'est donc la pensée d'un vieux moliniste, et non sa propre pensée que l'auteur a voulu exprimer ; et ce vers doit se traduire ainsi : *Abîme tout plutôt ; c'est l'esprit* des évêques qui, avec toi, ont appelé les foudres de l'Église sur les partisans de Jansénius. (Ci-dessus, p. 41, 42 et 53.) — <sup>2</sup> Allusion à la tolérance de Nicolas Pavillon, évêque d'Aleth, dans le bas Languedoc, qui laissa les jansénistes se propager en paix dans son diocèse, et qui, là comme ailleurs, les soutint jusqu'à braver avec eux les décrets du saint-siège. Port-Royal en fit un saint. (Ci-dessus, p. 52.) — <sup>3</sup> Allusion aux difficultés survenues, en 1657, entre le trésorier et son chapitre au sujet des bénédictions. (Ci-dessus, p. 36, note 3.)



Le sort, dit le prélat, vous servira de loi <sup>1</sup> ;  
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.

Il dit ; on obéit, on se presse d'écrire.  
Aussitôt trente noms, sur le papier tracés,  
Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.  
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,  
Guillaume <sup>2</sup>, enfant de chœur, prête sa main novice :  
Son front nouveau tondu, symbole de candeur,  
Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.  
Cependant le prélat, l'œil au ciel, la main nue,  
Bénit trois fois les noms et trois fois les remue.  
Il tourne le bonnet : l'enfant tire ; et Brontin <sup>3</sup>  
Est le premier des noms qu'apporte le destin.  
Le prélat en conçoit un favorable augure,  
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.  
On se tait ; et bientôt on voit paraître au jour  
Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour <sup>4</sup>.  
Ce nouvel Adonis à la blonde crinière  
Est l'unique souci d'Anne sa perruquière <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> « Homère, *Iliade*, l. VII, v. 171. » (Note de Boileau.) Hector ayant défié le plus vaillant des Grecs, neuf de leurs chefs se présentent pour le combattre ; Nestor les oblige à s'en remettre au sort, et chacun d'eux jette sa marque dans le casque d'Agamemnon. Boileau pensa sans doute aussi aux noms que Virgile fait jeter de même dans un casque, au cinquième livre de l'*Énéide*, v. 490-499. — <sup>2</sup> « Il y avait eu autrefois un enfant de chœur de ce nom-là, qui avait la voix fort belle ; mais il avait quitté cette église longtemps avant l'événement qui a donné occasion à ce poème. » (Note de Brossette.) — <sup>3</sup> « Son vrai nom, dit Brossette, était Frontin ; il était prêtre du diocèse de Chartres et sous-marguillier de la Sainte-Chapelle. » En effet, ce Frontin fut un des deux sacristains accusés par le chantage aux requêtes du Palais, à l'occasion du lutrin. (Ci-dessus, p. 38 et 39.) — <sup>4</sup> « Didier l'Amour, perruquier, qui demeurait dans la cour du Palais, et dont la boutique était sous l'escalier de la Sainte-Chapelle. C'était un gros et grand homme d'assez bon air, vigoureux et bien fait. Il avait été marié deux fois. Sa première femme était extrêmement emportée et d'une humeur très-fâcheuse. Molière a peint le caractère de l'un et de l'autre dans son *Médecin malgré lui*, à la fin de la première scène, sur ce que M. Despréaux lui en avait dit. » (Notes de Boileau et de Brossette.) — <sup>5</sup> « Anne du Buisson, seconde femme du sieur l'Amour. Ils vécurent toujours en bonne intelligence. Le mari mourut le 1<sup>er</sup> mai 1697, et la femme l'année suivante. » (Note de Brossette.)

Ce perruquier superbe est l'effroi du quartier <sup>1</sup>,  
 Et son courage est peint sur son visage altier.  
 Un des noms reste encore, et le prélat par grâce  
 Une dernière fois les brouille et les ressasse.  
 Chacun croit que son nom est le dernier des trois.  
 Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,  
 Boirude <sup>2</sup>, sacristain, cher appui de ton maître,  
 Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître !  
 On dit que ton front jaune et ton teint sans couleur  
 Perdit en ce moment son antique pâleur,  
 Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerrière,  
 Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.  
 Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,  
 Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.  
 Aussitôt on se lève, et l'assemblée en foule,  
 Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.  
  
 Le prélat, resté seul, calme un peu son dépit  
 Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

## CHANT II. — 1674.

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,  
 Ce monstre composé de bouches et d'oreilles,  
 Qui, sans cesse volant de climats en climats,  
 Dit partout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas,  
 La renommée enfin, cette prompte courrière <sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 62. — <sup>2</sup> « François Sirude, sous-marguillier ou sacristain de la Sainte-Chapelle. Il portait ordinairement la croix ou la bannière aux processions. Il fut ensuite vicaire de la Sainte-Chapelle. » (*Note de Brossette.*) Ce sacristain Sirude, ou plutôt Cyreult, figura avec Frontin dans l'acte d'accusation portée par le chœur devant Messieurs des requêtes du Palais. (Ci-dessus, p. 38 et 39, p. 71, *note* 3.)

<sup>3</sup> Fama, malum quo non aliud velocius ullum,  
 Mobilitate viget, viresque acquirit eundo :  
 Parva metu primo, mox sese attollit in auras.

Va d'un mortel effroi glacer la perruquière ;  
Lui dit que son époux, d'un faux zèle conduit,  
Pour placer un lutrin doit veiller cette nuit.

A ce triste récit, tremblante, désolée,  
Elle accourt l'œil en feu, la tête échevelée,  
Et trop sûre d'un mal qu'on pense lui celer :  
Oses-tu bien encor, traître, dissimuler <sup>1</sup> ?  
Dit-elle ; et ni la foi que ta main m'a donnée,  
Ni les sacrés liens qu'a tissus l'hyménée <sup>2</sup>,  
Ni ton épouse enfin toute prête à périr  
Ne sauraient donc t'ôter cette ardeur de courir !  
Perfide ! si du moins, à ton devoir fidèle,  
Tu veillais pour orner quelque tête nouvelle,  
L'espoir d'un juste gain, consolant ma langueur,  
Pourrait de ton absence adoucir la longueur.

En achevant ces mots, cette amante enflammée  
Sur un placet voisin tombe demi-pâmée.  
Son époux s'en émeut, et son cœur éperdu  
Entre deux passions demeure suspendu ;  
Mais enfin, rappelant son audace première :  
Ma femme, lui dit-il d'une voix douce et fière,  
Ne va pas présumer qu'en te donnant ma foi  
L'hymen m'ait pour jamais asservi sous ta loi.  
Cesse donc à mes yeux d'étaler un vain titre ;  
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un pupitre.

Ingréditurque solo, et caput inter nubila condit. . . .  
Monstrum horrendum, ingens, cui quot sunt corpore plumæ,  
Tot vigiles oculi subter (mirabile dictu),  
Tot linguæ, totidem ora sonant, tot subrigit aures.  
(Virg., *Enéide*, l. iv, v. 174-183.)

<sup>1</sup> Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum  
Posse nefas, tacitusque mea decedere terra ?  
Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,  
Nec moritura tenet crudeli funere Dido ?

Cette parodie du discours de Didon à Énée, qui la quitte, est d'autant plus plaisante que Didier l'Amour et sa femme étaient connus pour époux à humeur peu sentimentale. — <sup>2</sup> Texte de M. Geruzez. (Paris, 1850.)

Il faut partir : j'y cours. Dissipe tes douleurs,  
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.

Il la quitte à ces mots. Son amante effarée  
Demeure le teint pâle et la vue égarée ;  
La force l'abandonne, et sa bouche, trois fois  
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix.  
Elle fuit ; et, de pleurs inondant son visage,  
Seule pour s'enfermer monte au cinquième étage ;  
Mais, d'un bouge prochain accourant à ce bruit,  
Sa servante Alizon la rattrape et la suit.

Les ombres cependant, sur la ville épandues,  
Du faite des maisons descendent dans les rues <sup>1</sup> ;  
Le souper hors du chœur chasse les chapelains,  
Et de chantres buvants les cabarets sont pleins.  
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,  
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille  
D'un vin dont Gilotin, qui savait tout prévoir,  
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.  
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.  
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude ;  
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur  
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.  
Partons, lui dit Brontin : déjà le jour plus sombre,  
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.  
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux ?  
Quoi ! le pardon sonnait <sup>2</sup> te retrouve en ces lieux ?  
Où donc est ce grand cœur dont tantôt l'allégresse  
Semblait du jour trop long accuser la paresse ?  
Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous attend.  
  
Le perruquier honteux rougit en l'écoutant :

<sup>1</sup> Majoresque cadunt altis de montibus umbrae.  
(Virg., *Egl.* 1, vers 83.)

<sup>2</sup> L'*angelus* s'appelait aussi le *pardon*, à cause des indulgences attachées à la récitation de cette prière.

Aussitôt de longs clous il prend une poignée;  
 Sur son épaule il charge une lourde cognée,  
 Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,  
 Il attache une scie en forme de carquois.  
 Il sort au même instant, il se met à leur tête.  
 A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête :  
 Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau;  
 Brontin tient un maillet et Boirude un marteau.  
 La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,  
 Retire en leur faveur sa paisible lumière.  
 La Discorde en sourit, et, les suivant des yeux,  
 De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.

L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,  
 Va jusque dans Cîteaux réveiller la Mollesse <sup>1</sup> :  
 C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.  
 Les Plaisirs nonchalants folâtrent alentour :  
 L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines;  
 L'autre broie en riant le vermillon des moines;  
 La Volupté la sert avec des yeux dévots  
 Et toujours le Sommeil lui verse des pavots <sup>2</sup>.  
 Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.  
 La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble ;  
 Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,  
 D'un funeste récit vient encor la frapper,  
 Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle :  
 Au pied des murs sacrés d'une sainte chapelle,  
 Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,  
 Marcher à la faveur de ses voiles épais;  
 La discorde en ces lieux menace de s'accroître;

<sup>1</sup> « Cîteaux est une abbaye de bernardins, située en Bourgogne, dont les religieux n'avaient pas embrassé la réforme établie dans quelques maisons de leur ordre; c'est pourquoi l'auteur feint que la Mollesse fait son séjour dans un dortoir de leur convent. » (Note de Brossette) — <sup>2</sup> On peut comparer ce gracieux tableau avec le *palais du Sommeil* peint par La Fontaine dans les fragments du *Songe de Vaux*, qui parurent en 1671, trois ans avant *le Lutrin*. (Ci-dessus, p. 18.)

Demain avant l'aurore un lutrin va paroître,  
Qui doit y soulever un peuple de mutins;  
Ainsi le Ciel l'écrit au livre des destins.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,  
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,  
Ouvre un œil languissant, et d'une faible voix  
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois :  
O Nuit ! que m'as-tu dit ? quel démon sur la terre  
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?  
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps  
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants<sup>1</sup>,  
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,  
Laisaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte !  
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :  
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.  
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines  
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,  
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,  
Promenaient dans Paris le monarque indolent.  
Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impitoyable  
A placé sur le trône un prince infatigable.  
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :  
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.  
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;  
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace<sup>2</sup>.  
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.  
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;  
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,

<sup>1</sup> « Sous les derniers rois de la première race toute l'autorité royale était exercée par un maire du palais, tandis que ces rois, surnommés fainéants, demeuraient enfermés dans quelque maison de plaisance, d'où ils ne sortaient qu'une fois l'année, dans un chariot traîné par des bœufs. » (*Note de Brossette.*)  
— <sup>2</sup> « Allusion à la première conquête de la Franche-Comté, dont le roi se rendit maître, en dix jours, au commencement de février 1668. » (*Note du même.*) Voyez la première *épître* de Boileau, *recueil* précédent, p. 185, *note* 1.

Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.  
 Je me fatiguerais à te tracer le cours  
 Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours <sup>1</sup>.  
 Je croyais, loin des lieux d'où le prince m'exile,  
 Que l'Église du moins m'assurait un asile ;  
 Mais en vain j'espérais y régner sans effroi ;  
 Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.  
 Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie <sup>2</sup> ;  
 J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie <sup>3</sup> ;  
 Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux ;  
 Et la règle déjà se remet dans Clairvaux <sup>4</sup>.  
 Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle  
 Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle ;  
 Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,  
 D'un séjour si chéri vient encor me chasser !  
 Ah ! Nuit, ne permets pas... La Mollesse oppressée  
 Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée ;  
 Et lasse de parler, succombant sous l'effort,  
 Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> « Quand Boileau eut achevé ce discours, madame de Thiange lui en demanda une copie pour le montrer au roi. Le roi fut extrêmement touché de la manière fine et délicate avec laquelle ses louanges étaient exprimées dans ces vers. Il en voulut voir l'auteur, qu'il ne connaissait encore que par ses satires. » (Note de Brossette.) Voyez cette entrevue du monarque et du poëte dans le *recueil* précédent, p. 188. — <sup>2</sup> « Abbaye de Saint-Bernard, dans laquelle l'abbé Armand Bouthilier de Rancé a mis la réforme. » (Note de Boileau.) — <sup>3</sup> En 1633. — <sup>4</sup> Abbaye fondée par saint Bernard dans la province de Champagne. — <sup>5</sup> La jeune duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, dont Bossuet prononça l'oraison funèbre en 1670, quatre ans avant la publication du *Lutrin*, connaissait déjà cet épisode de la Mollesse, lu à la cour un an avant sa mort. Un jour, au château de Versailles, en traversant la galerie pour se rendre à la chapelle, elle aperçut Boileau mêlé à la foule des courtisans, lui fit signe du doigt d'approcher, se pencha vers son oreille et lui dit tout bas :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.



## CHANT III. — 1674.

Mais la Nuit aussitôt de ses ailes affreuses  
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuses,  
Revole vers Paris, et, hâtant son retour,  
Déjà de Montlhéry voit la fameuse tour<sup>1</sup>.  
Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,  
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue ;  
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,  
Du passant qui le fuit semblent suivre les yeux.  
Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funèbres  
De ces murs désertés habitent les ténèbres.  
Là, depuis trente hivers, un hibou retiré  
Trouvait contre le jour un refuge assuré.  
Des désastres fameux ce messager fidèle  
Sait toujours des malheurs la première nouvelle ;  
Et, tout prêt d'en semer le présage odieux,  
Il attendait la Nuit dans ces sauvages lieux.  
Aux cris qu'à son abord vers le ciel il envoie,  
Il rend tous ses voisins attristés de sa joie.  
La plaintive Progné de douleur en frémit,  
Et dans les bois prochains Philomèle en gémit.  
Suis-moi, lui dit la Nuit. L'oiseau, plein d'allégresse,  
Reconnaît à ce ton la voix de sa maîtresse.  
Il la suit ; et tous deux, d'un cours précipité,  
De Paris à l'instant abordent la cité.  
Là, s'élançant d'un vol que le vent favorise,  
Ils montent au sommet de la fatale église.  
La Nuit baisse la vue, et, du haut du clocher,  
Observe les guerriers, les regarde marcher.

<sup>1</sup> « Tour très-haute, à cinq lieues de Paris, sur le chemin d'Orléans. » (*Note* de Boileau.)

Elle voit le barbier qui, d'une main légère,  
 Tient un verre de vin qui rit dans la fougère <sup>1</sup>;  
 Et chacun, tour à tour s'inondant de ce jus,  
 Célébrer en buvant Gilotin et Bacchus.  
 Ils triomphent, dit-elle, et leur âme abusée  
 Se promet dans mon ombre une victoire aisée;  
 Mais allons; il est temps qu'ils connaissent la Nuit.  
 A ces mots, regardant le hibou qui la suit,  
 Elle perce les murs de la voûte sacrée;  
 Jusqu'en la sacristie elle s'ouvre une entrée,  
 Et dans le ventre creux du pupitre fatal  
 Va placer de ce pas le sinistre animal.

Mais les trois champions, pleins de vin et d'audace,  
 Du Palais cependant passent la grande place;  
 Et, suivant de Bacchus les auspices sacrés,  
 De l'auguste chapelle ils montent les degrés.  
 Ils atteignaient déjà le superbe portique  
 Où Ribou le libraire, au fond de sa boutique <sup>2</sup>,  
 Sous vingt fidèles clefs garde et tient en dépôt  
 L'amas toujours entier des écrits de Haynaut <sup>3</sup>,  
 Quand Boirude, qui voit que le péril approche,

<sup>1</sup> « On appelle *verres de fougère* ceux dans la composition desquels il entre du sel tiré de la cendre de fougère. » (Note de Brossette.) — <sup>2</sup> « La boutique de Jean Ribou était sur le troisième perron de la Sainte-Chapelle, vis-à-vis de la porte de cette église. » (Note du même.) — <sup>3</sup> « Ribou, le libraire, avait imprimé, en 1669, une comédie de Boursault contre notre auteur, intitulée : *la Satire des satires*. C'est pourquoi, dans les premières éditions du *Lutrin*, on avait mis ici : *des écrits de Bursost*. Mais Boursault s'étant réconcilié avec l'auteur, on effaça son nom et on mit celui de Perrault dans l'édition de 1694, parce qu'alors M. Perrault était brouillé avec M. Despréaux, au sujet des anciens et des modernes. Cette brouillerie étant finie, l'auteur mit Haynaut dans l'édition de 1701. » (Note du même.) Ce Haynaut, on plutôt Hesnault, était poète. Boileau l'avait déjà nommé, en 1668, dans sa satire *ix<sup>e</sup>*, vers 97, où il est rangé parmi les écrivains ennuyeux, bien qu'il ne fût pas sans talent, au jugement de Boileau lui-même. Il s'illustra surtout par un sonnet contre Colbert, qui s'illustra plus encore lui-même par sa généreuse réponse. Le grand ministre, ayant entendu parler de cette pièce, qui faisait beaucoup de bruit, demanda si le poète y insultait le roi; on lui dit que non : Cela étant, répliqua-t-il, je n'en veux point à l'auteur.

Les arrête ; et, tirant un fusil de sa poche,  
 Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même instant,  
 Il fait jaillir un feu qui petille en sortant <sup>1</sup> ;  
 Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée,  
 Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.  
 Cet astre tremblotant, dont le jour les conduit,  
 Est pour eux un soleil au milieu de la nuit.  
 Le temple à sa faveur est ouvert par Boirude :  
 Ils passent de la nef la vaste solitude <sup>2</sup>,  
 Et dans la sacristie entrant, non sans terreur,  
 En percent jusqu'au fond la ténébreuse horreur.

C'est là que du lutrin gît la machine énorme.  
 La troupe quelque temps en admire la forme.  
 Mais le barbier, qui tient les moments précieux :  
 Ce spectacle n'est pas pour amuser nos yeux,  
 Dit-il ; le temps est cher, portons-le dans le temple ;  
 C'est là qu'il faut demain qu'un prélat le contemple.  
 Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,  
 Lui-même, se courbant, s'apprête à le rouler.  
 Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !  
 Que du pupitre sort une voix effroyable <sup>3</sup>.  
 Brontin en est ému ; le sacristain pâlit ;  
 Le perruquier commence à regretter son lit.  
 Dans son hardi projet toutefois il s'obstine,  
 Lorsque des flancs poudreux de la vaste machine  
 L'oiseau sort en courroux, et d'un cri menaçant

<sup>1</sup> « Virgile, *Géorgiques*, l. 1, vers 135; *Énéide*, l. 1, vers 178. » (Note de Boileau.) Voici les vers imités par le poëte :

Et silicis venis abstrusum excuderet ignem.  
 Ac primum silicii scintillam excudit Achates,  
 Suscepitque ignem foliis, atque arida circum  
 Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.

<sup>2</sup> Il paraît que Boileau était fier de ce vers, qui rend bien l'effet de la nuit dans une église : les ténèbres et le silence l'agrandissent.

<sup>3</sup> . . . . . Gemitus lacrymabilis imo  
 Auditur tumultu, et vox reddita fertur ad aures.  
 (*Énéide*, l. III, vers 39. Note de Boileau.)

Achève d'étonner le barbier frémissant.  
De ses ailes dans l'air secouant la poussière,  
Dans la main de Boirude il éteint la lumière.  
Les guerriers à ce coup demeurent confondus ;  
Ils regagnent la nef, de frayeur éperdus.  
Sous leurs corps tremblotants leurs genoux s'affaiblissent ;  
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent ;  
Et bientôt, au travers des ombres de la nuit,  
Le timide escadron se dissipe et s'enfuit.

Ainsi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'asile,]  
D'écoliers libertins une troupe indocile,  
Loin des yeux d'un préfet au travail assidu,  
Va tenir quelquefois un brelan défendu,  
Si du veillant Argus la figure effrayante  
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se présente,  
Le jeu cesse à l'instant, l'asile est déserté,  
Et tout fuit à grands pas le tyran redouté.

La Discorde, qui voit leur honteuse disgrâce,  
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace ;  
Et, malgré la frayeur dont leurs cœurs sont glacés,  
S'apprête à réunir ses soldats dispersés.  
Aussitôt de Sidrac elle emprunte l'image :  
Elle ride son front, allonge son visage,  
Sur un bâton noueux laisse courber son corps,  
Dont la chicane semble animer les ressorts ;  
Prend un cierge en sa main, et, d'une voix cassée,  
Vient ainsi gourmander la troupe terrassée :

Lâches, où fuyez-vous ? quelle peur vous abat <sup>1</sup> ?  
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat !  
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace ?

<sup>1</sup> Boileau parodie un discours de Nestor reprochant aux Grecs de n'oser se mesurer avec Hector, qui les défait au combat. (*Iliade*, l. VII, vers 124.)

Craignez-vous d'un hibou l'impuissante grimace ?  
Que feriez-vous, hélas ! si quelque exploit nouveau  
Chaque jour, comme moi, vous traînait au barreau ;  
S'il fallait, sans amis, briguant une audience,  
D'un magistrat glacé soutenir la présence,  
Ou, d'un nouveau procès hardi solliciteur,  
Aborder sans argent un clerc de rapporteur ?  
Croyez-moi, mes enfants, je vous parle à bon titre :  
J'ai moi seul autrefois plaidé tout un chapitre ;  
Et le barreau n'a point de monstres si hagards  
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.  
Tous les jours sans trembler j'assiégeais leurs passages.  
L'Église était alors fertile en grands courages :  
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,  
Eût plaidé le prélat et le chantre avec lui.  
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,  
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines<sup>1</sup> ;  
Mais que vos cœurs, du moins, imitant leurs vertus,  
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.  
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire  
Quand le chantre demain entendra sa victoire.  
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,  
Au seul mot de hibou, vous sourire en parlant.  
Votre âme, à ce penser, de colère murmure :  
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure ;  
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,  
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.  
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle :  
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.  
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,  
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.

En achevant ces mots, la déesse guerrière  
De son pied trace en l'air un sillon de lumière,

<sup>1</sup> « *Iliade*, l. 1, vers 260, discours de Nestor. » (Note de Boileau.)

Rend aux trois champions leur intrépidité,  
Et les laisse tout pleins de sa divinité.  
C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat célèbre  
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut et l'Èbre,  
Lorsqu'aux plaines de Lens nos bataillons poussés  
Furent, presque à tes yeux, ouverts et renversés,  
Ta valeur, arrêtant les troupes fugitives,  
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives,  
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux  
Et força la victoire à te suivre avec eux <sup>1</sup>.

La colère à l'instant succédant à la crainte,  
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.  
Ils rentrent; l'oiseau sort : l'escadron raffermi  
Rit du honteux départ d'un si faible ennemi.  
Aussitôt dans le chœur la machine emportée  
Est sur le banc du chantre à grand bruit remontée :  
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchés,  
Sont à coups de maillet unis et rapprochés.  
Sous les coups redoublés tous les bancs retentissent ;  
Les murs en sont émus, les voûtes en mugissent,  
Et l'orgue même en pousse un long gémissement.

Que fais-tu, chantre, hélas ! dans ce triste moment ?  
Tu dors d'un profond somme, et ton cœur sans alarmes  
Ne sait pas qu'on bâtit l'instrument de tes larmes !  
Oh ! que si quelque bruit, par un heureux réveil,  
T'annonçait du lutrin le funeste appareil,  
Avant que de souffrir qu'on en posât la masse,  
Tu viendrais en apôtre expirer dans ta place,  
Et, martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,  
Offrir ton corps aux clous et ta tête au marteau.  
Mais déjà sur ton banc la machine enclavée  
Est, durant ton sommeil, à ta honte élevée.

<sup>1</sup> La bataille de Lens avait été gagnée le 20 août 1648.

Le sacristain achève en deux coups de rabot,  
Et le pupitre enfin tourne sur son pivot.

## CHANT IV. — 1674.

Les cloches dans les airs, de leurs voix argentines,  
Appelaient à grand bruit les chantres à matines,  
Quand leur chef<sup>1</sup>, agité d'un sommeil effrayant,  
Encor tout en sueur, se réveille en ériant.  
Aux élans redoublés de sa voix douloureuse,  
Tous ses valets tremblants quittent la plume oiseuse.  
Le vigilant Girot<sup>2</sup> court à lui le premier.  
C'est d'un maître si saint le plus digne officier ;  
La porte dans le chœur à sa garde est commise ;  
Valet souple au logis, fier huissier à l'église<sup>3</sup>.  
Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre sommeil ?  
Quoi ! voulez-vous au chœur prévenir le soleil ?  
Ah ! dormez ; et laissez à des chantres vulgaires  
Le soin d'aller sitôt mériter leurs salaires.

Ami, lui dit le chantre encor pâle d'horreur,  
N'insulte point, de grâce, à ma juste terreur ;  
Mêle plutôt ici tes soupirs à mes plaintes,  
Et tremble en écoutant le sujet de mes craintes.  
Pour la seconde fois un sommeil gracieux  
Avait sous ses pavots appesanti mes yeux,  
Quand, l'esprit enivré d'une douce fumée,  
J'ai cru remplir au chœur ma place accoutumée.

<sup>1</sup> « Le chantre. » (*Note de Boileau.*) — <sup>2</sup> Brunot. Il était fâché, dit Brossette, que Boileau ne l'eût pas désigné par son véritable nom. — <sup>3</sup> Il était tout à la fois valet de chambre du chantre et huissier ou bedeau de la Sainte-Chapelle, où son principal emploi était de garder la porte du chœur. Guillaume de Lamoignon, au rapport de Brossette, se rappelait toujours involontairement ce vers quand il assistait aux offices, et ne pouvait même s'empêcher de le dire tout bas, tant il peignait bien le personnage.



Là, triomphant aux yeux des chantres impuissants,  
 Je bénissais le peuple et j'avalais l'encens,  
 Lorsque du fond caché de notre sacristie  
 Une épaisse nuée à grands flots est sortie,  
 Qui, s'ouvrant à mes yeux, dans son bleuâtre éclat  
 M'a fait voir un serpent conduit par le prélat.  
 Du corps de ce dragon, plein de soufre et de nitre,  
 Une tête sortait en forme de pupitre,  
 Dont le triangle affreux, tout hérissé de crins,  
 Surpassait en grosseur nos plus épais lutrins.  
 Animé par son guide, en sifflant il s'avance :  
 Contre moi sur mon banc je le vois qui s'élance.  
 J'ai crié, mais en vain ; et, fuyant sa fureur,  
 Je me suis réveillé plein de trouble et d'horreur.

Le chantre, s'arrêtant à cet endroit funeste,  
 A ses yeux effrayés laisse dire le reste.  
 Girot en vain l'assure, et, riant de sa peur,  
 Nomme sa vision l'effet d'une vapeur.  
 Le désolé vieillard <sup>1</sup>, qui hait la raillerie,  
 Lui défend de parler, sort du lit en furie.  
 On apporte à l'instant ses somptueux habits,  
 Où sur l'ouate molle éclate le tabis.  
 D'une longue sontane il endosse la moire,  
 Prend ses gants violets, les marques de sa gloire ;  
 Et saisit en pleurant ce rochet qu'autrefois  
 Le prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> L'abbé Barrin n'avait que cinquante ans. Boileau en fait un vieillard, afin de rendre ses prétentions et ses emportements plus ridicules. (Ci-dessus, p. 48 et suiv.) — <sup>2</sup> Cette plaisanterie du poëte a été prise au sérieux par Brossette, qui nous a gravement transmis la note que voici : « En l'absence du trésorier, le chantre était en possession de faire l'office avec les ornements pontificaux, de se faire encenser et de donner la bénédiction au peuple. Le trésorier ne put souffrir que l'on partageât ainsi ses honneurs. Il obtint un arrêt du Parlement qui le maintint dans la prérogative d'être encensé tout seul, et qui condamna le chantre à porter un rochet plus court que le sien ; mais il ne put lui faire défendre de donner les bénédictions en son absence. C'était le sujet de la jalousie du trésorier. » Tout cela est faux. (Ci-dessus, p. 38.)

Aussitôt, d'un bonnet ornant sa tête grise <sup>1</sup>,  
 Déjà l'aumusse en main il marche vers l'église,  
 Et, hâtant de ses ans l'importune langueur,  
 Court, vole et le premier arrive dans le chœur.

O toi qui, sur ces bords qu'une eau dormante mouille,  
 Vis combattre autrefois le rat et la grenouille <sup>2</sup> ;  
 Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,  
 Mis l'Italie en feu pour la perte d'un seau <sup>3</sup>,  
 Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage  
 Pour chanter le dépit, la colère, la rage  
 Que le chantre sentit allumer dans son sang  
 A l'aspect du pupitre élevé sur son banc.

D'abord pâle et muet, de colère immobile,  
 A force de douleur il demeura tranquille <sup>4</sup>.  
 Mais sa voix, s'échappant au travers des sanglots,  
 Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots :  
 La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable  
 Que m'a fait voir un songe, hélas ! trop véritable.  
 Je le vois ce dragon tout prêt à m'égorger,

<sup>1</sup> Quand Boileau lut à la cour, en 1669, quelques fragments de son poëme encore manuscrit, ce vers était fait ainsi :

Alors d'un domino couvrant sa tête grise,  
 Déjà l'aumusse en main, etc.

Louis XIV fit remarquer au poëte que, le *domino* étant pour l'hiver et l'*aumusse* pour l'été, ces deux habillemens ne pouvaient pas aller ensemble. A l'instant même l'auteur refit son vers tel qu'il est aujourd'hui ; et le roi lui ajouta en souriant : Ne soyez pas étonné de me voir instruit de ces sortes d'usages ; je suis chanoine en plusieurs églises. En effet, dit Brossette, qui nous a conservé cette anecdote, le roi de France est chanoine de Saint-Jean de Latran, de Saint-Jean de Lyon, des églises d'Angers, du Mans, de Saint-Martin de Tours et de quelques autres. — <sup>2</sup> Allusion à la *Batrachomyomachie*, poëme héroï-comique sur le combat des rats et des grenouilles, dont l'auteur est inconnu, mais qu'on attribue communément à Homère. — <sup>3</sup> Allusion à la *Secchia rapita* ou *le seau enlevé*, poëme italien de Tassoni, dont le sujet burlesque est une guerre déclarée aux Modénaï par les Bolonais, pour le recouvrement d'un seau que les habitants de Modène avaient fait enlever d'un puits public de Bologne. — <sup>4</sup> Senèque avait dit dans sa tragédie d'*Hipolyte*, acte II, scène 3<sup>e</sup> :

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

Ce pupitre fatal qui me doit ombrager !  
 Prêlat, que t'ai-je fait ? quelle rage envieuse  
 Rend pour me tourmenter ton âme ingénieuse ?  
 Quoi ! même dans ton lit, cruel, entre deux draps,  
 Ta profane fureur ne se repose pas !  
 O ciel ! quoi ! sur mon banc une honteuse masse  
 Désormais me va faire un cachot de ma place !  
 Inconnu dans l'église, ignoré dans ce lieu,  
 Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu !  
 Ah ! plutôt qu'un moment cet affront m'obscurcisse,  
 Renonçons à l'autel, abandonnons l'office ;  
 Et, sans lasser le Ciel par des chants superflus,  
 Ne voyons plus un chœur où l'on ne nous voit plus.  
 Sortons... Mais cependant mon ennemi tranquille  
 Jouira sur son banc de ma rage inutile,  
 Et verra dans le chœur le pupitre exhaussé  
 Tourner sur le pivot où sa main l'a placé !  
 Non, s'il n'est abattu, je ne saurais plus vivre.  
 A moi ! Girot : je veux que mon bras m'en délivre.  
 Périssons, s'il le faut ; mais de ses ais brisés  
 Entraînons en mourant les restes divisés.

A ces mots, d'une main par la rage affermie,  
 Il saisissait déjà la machine ennemie,  
 Lorsqu'en ce sacré lieu, par un heureux hasard,  
 Entrent Jean le choriste et le sonneur Girard <sup>1</sup>,  
 Deux Manceaux renommés, en qui l'expérience  
 Pour les procès est jointe à la vaste science <sup>2</sup>.  
 L'un et l'autre aussitôt prend part à son affront.  
 Toutefois condamnant un mouvement trop prompt :

<sup>1</sup> « Jean le choriste, personnage supposé. Girard, sonneur de la Sainte-Chapelle, était mort longtemps avant la composition de ce poème. Il se noya dans la Seine, ayant parié qu'il la passerait neuf fois à la nage. Il eut un jour la témérité de monter sur les rebords du toit de la Sainte-Chapelle ayant une bouteille à la main ; et là, en présence d'une infinité de gens qui le regardaient d'en bas avec frayeur, il la vida d'un trait. M. Despréaux, qui était alors écolier, fut un des spectateurs. » (Note de Brossette.) — <sup>2</sup> Ci-dessus, p. 52.

Du lutrin, disent-ils, abattons la machine ;  
Mais ne nous chargeons pas tout seuls de sa ruine ;  
Et que tantôt, aux yeux du chapitre assemblé,  
Il soit sous trente mains en plein jour accablé.

Ces mots des mains du chantre arrachent le pupitre.  
J'y consens, leur dit-il, assemblons le chapitre.  
Allez donc de ce pas, par de saints hurlements,  
Vous-mêmes appeler les chanoines dormants.  
Partez. Mais ce discours les surprend et les glace.  
Nous ! qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,  
Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager !  
De notre complaisance osez-vous l'exiger ?  
Hé ! seigneur, quand nos cris pourraient, du fond des rues,  
De leurs appartements percer les avenues,  
Réveiller ces valets autour d'eux étendus,  
De leur sacré repos ministres assidus,  
Et pénétrer des lits au bruit inaccessibles,  
Pensez-vous, au moment que les ombres paisibles  
A ces lits enchanteurs ont su les attacher,  
Que la voix d'un mortel les en puisse arracher ?  
Deux chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,  
Ce que depuis trente ans six cloches n'ont pu faire ?

Ah ! je vois bien où tend tout ce discours trompeur,  
Reprend le chaud vieillard : le prélat vous fait peur.  
Je vous ai vus, cent fois, sous sa main bénissante  
Courber servilement une épaule tremblante.  
Eh bien ! allez ; sous lui fléchissez les genoux :  
Je saurai réveiller les chanoines sans vous.  
Viens, Girot, seul ami qui me reste fidèle :  
Prenons du saint jeudi la bruyante crécelle.  
Suis-moi. Qu'à son lever le soleil aujourd'hui  
Trouve tout le chapitre éveillé devant lui<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La préposition *devant* s'employait alors dans le sens d'*avant*.

Il dit. Du fond poudreux d'une armoire sacrée  
 Par les mains de Girot la crécelle est tirée.  
 Ils sortent à l'instant, et, par d'heureux efforts,  
 Du lugubre instrument font crier les ressorts.  
 Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale  
 Monte dans le Palais, entre dans la grand'salle,  
 Et, du fond de cet antre, au travers de la nuit,  
 Fait sortir le démon du tumulte et du bruit.  
 Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent;  
 Déjà de toutes parts les chanoines s'éveillent :  
 L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits  
 Et que l'église brûle une seconde fois<sup>1</sup>;  
 L'autre, encore agité de vapeurs plus funèbres,  
 Pense être au jeudi saint, croit que l'on dit ténèbres,  
 Et déjà tout confus, tenant midi sonné,  
 En soi-même frémit de n'avoir point diné.

Ainsi, lorsque tout prêt à briser cent murailles,  
 Louis, la foudre en main, abandonnant Versailles,  
 Au retour du soleil et des zéphyrs nouveaux,  
 Fait dans les champs de Mars déployer ses drapeaux;  
 Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,  
 Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,  
 Bruxelles attend le coup qui la doit foudroyer,  
 Et le Batave encore est prêt à se noyer<sup>2</sup>.

Mais en vain dans leur lit un juste effroi les presse :  
 Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.  
 Pour les en arracher Girot s'inquiétant  
 Va crier qu'au chapitre un repas les attend.

<sup>1</sup> Le toit de la Sainte-Chapelle avait été brûlé en 1630. — <sup>2</sup> Quelle savante lyre, s'écrie Boileau dans son *Art poétique*,

Chantera le Batave éperdu dans l'orage,  
 Soi-même se noyant pour sortir du naufrage?

En 1672, les Hollandais avaient inondé tout leur pays pour échapper aux armes de Louis XIV, qui n'avait plus qu'Amsterdam à prendre pour être maître d'eux. (Voyez le *recueil* précédent, p. 193.)

Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance :  
 Tout s'ébranle, tout sort, tout marche en diligence.  
 Ils courent au chapitre, et chacun se pressant  
 Flatte d'un doux espoir son appétit naissant <sup>1</sup>.  
 Mais, ô d'un déjeuner vaine et frivole attente !  
 A peine ils sont assis que, d'une voix dolente,  
 Le chanfre désolé, lamentant son malheur,  
 Fait mourir l'appétit et naître la douleur.  
 Le seul chanoine Évrard, d'abstinence incapable <sup>2</sup>,  
 Ose encor proposer qu'on apporte la table.  
 Mais il a beau presser, aucun ne lui répond,  
 Quand, le premier rompant ce silence profond,  
 Alain tousse <sup>3</sup>, et se lève; Alain, ce savant homme  
 Qui de Bauny vingt fois a lu toute la somme <sup>4</sup>,  
 Qui possède Abély <sup>5</sup>, qui sait tout Raconis <sup>6</sup>  
 Et même entend, dit-on, le latin d'A-Kempis <sup>7</sup>.  
 N'en doutez point, leur dit ce savant canoniste,  
 Ce coup part, j'en suis sûr, d'une main janséniste.

<sup>1</sup> Voyez la raison de cette charge dans l'étude que nous avons faite du plan de ce poème, ci-dessus, p. 49. — <sup>2</sup> Il paraît que Boileau, sous ce nom d'Évrard, voulait désigner l'abbé Louis Roger d'Ense, qui possédait le plus riche canonicat de la Sainte-Chapelle. (Ci-dessus, p. 51.) — <sup>3</sup> « Son nom, dit Brossette, était Aubery, que l'on prononce Aubry. Il ne parlait jamais sans tousser une ou deux fois auparavant. M. le premier président de Lamoignon l'avait choisi depuis longtemps pour son confesseur, et lui avait procuré un canonicat à la Sainte-Chapelle. Ce chanoine était d'un esprit médiocre, mais fort opposé au sentiment des jansénistes. Cela est bien marqué par le discours qu'on lui fait tenir ici et par la qualité des livres sur lesquels on fait rouler sa science et ses lectures. Quoiqu'il fût si bien désigné, on dit qu'il lut plusieurs fois *le Lutrin* sans s'y reconnaître. » Le célèbre Lamoignon aurait-il choisi pour directeur un ignorant et un sot ? (Ci-dessus, p. 53 et 54.) — <sup>4</sup> *La somme des péchés qui se commettent dans tous les états*, par le P. Bauny, jésuite. (Ci-dessus, p. 54.) — <sup>5</sup> Louis Abély, curé de Paris, puis évêque de Rhodéz, mort en 1691, était un des théologiens qui s'étaient le plus distingués en combattant le jansénisme. — <sup>6</sup> Charles-François d'Abra de Raconis, docteur de Sorbonne, prédicateur et aumônier de Louis XIII et enfin évêque de Lavaur, avait été, lui aussi, l'ennemi des doctrines nouvelles sur la grâce, enseignées par Baïus d'abord, puis par Jansénius. Il était mort en 1646. — <sup>7</sup> L'un des auteurs auxquels on attribue l'*Imitation* de Jésus-Christ. Les jansénistes prétendaient que leurs adversaires n'entendaient pas saint Augustin : voilà pourquoi Boileau élève ironiquement le savoir des molinistes de la Sainte-Chapelle jusqu'à l'intelligence d'un livre aussi facile à comprendre.

Mes yeux en sont témoins : j'ai vu moi-même hier  
 Entrer chez le prélat le chapelain Garnier <sup>1</sup>.  
 Arnould, cet hérétique ardent à nous détruire,  
 Par ce ministre adroit tente de le séduire <sup>2</sup>.  
 Sans doute il aura lu dans son saint Augustin  
 Qu'autrefois saint Louis érigea ce lutrin <sup>3</sup>.  
 Il va nous inonder des torrents de sa plume.  
 Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.  
 Consultons sur ce point quelque auteur signalé;  
 Voyons si des lutrins Bauny n'a point parlé;  
 Étudions enfin, il en est temps encore;  
 Et, pour ce grand projet, tantôt, dès que l'aurore  
 Rallumera le jour dans l'onde enseveli,  
 Que chacun prenne en main le moelleux Abéli <sup>4</sup>.

Ce conseil imprévu de nouveau les étonne;  
 Surtout le gras Évrard d'épouvante en frissonne.  
 Moi, dit-il, qu'à mon âge, écolier tout nouveau,  
 J'aïlle pour un lutrin me troubler le cerveau!  
 O le plaisant conseil ! Non, non, songeons à vivre.  
 Va maigrir, si tu veux et sécher sur un livre.  
 Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran;  
 Je sais ce qu'un fermier nous doit rendre par an;  
 Sur quelle vigne à Reims nous avons hypothèque <sup>5</sup> :

<sup>1</sup> Il n'y avait à la Sainte-Chapelle qu'un seul janséniste appelé Louis Fournier, et non pas Lefournier, comme le dit Brossette. C'est lui que Boileau désigne ici sous le nom de Garnier. — <sup>2</sup> Nous avons raconté au long l'histoire à laquelle font allusion ces cinq vers, qu'on n'avait pas compris jusqu'ici. (Cidessus, p. 45-48.) — <sup>3</sup> Voyez l'analyse de ce discours, ci-dessus, p. 53 et 54. — <sup>4</sup> Cette épithète est tirée du nom donné par Abély à son traité de morale, qu'il intitula : *Medulla theologica*, la Moelle théologique, c'est-à-dire la substance de la théologie. — <sup>5</sup> L'abbé Boileau, frère du poète et chanoine de la Sainte-Chapelle, ayant été interrogé par Brossette sur le sens de ce vers, lui répondit : « L'abbaye de Saint-Nicaise de Reims, en Champagne, est unie au chapitre de la Sainte-Chapelle. Comme le vin fait le principal revenu de cette abbaye, chaque chanoine doit avoir tous les ans un muid de vin de Reims ; mais cela s'apprécie, et l'on emploie cet argent aux dépenses nécessaires de la Sainte-Chapelle... Le capitulant avait donc raison de dire : *Je sais sur quelle vigne nous avons hypothèque.* » (Lettre du 12 février 1703 ; *œuvres de Boileau Despreaux*, tome IV, p. 448. Paris, 1821.)



Vingt muids rangés chez moi font ma bibliothèque.  
En plaçant un pupitre on croit nous rabaisser ;  
Mon bras seul, sans latin, saura le renverser.  
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve !  
J'abats ce qui me nuit partout où je le trouve :  
C'est là mon sentiment. A quoi bon tant d'apprêts ?  
Du reste, déjeunons, messieurs, et buvons frais.

Ce discours, que soutient l'embonpoint du visage,  
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage.  
Mais le chantre surtout en paraît rassuré.  
Oui, dit-il, le pupitre a déjà trop duré :  
Allons sur sa ruine assurer ma vengeance.  
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abstinence ;  
Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner  
Longtemps nous tienne à table et s'unisse au diner.

Aussitôt il se lève, et la troupe fidèle  
Par ces mots attirants sent redoubler son zèle.  
Ils marchent droit au chœur d'un pas audacieux,  
Et bientôt le lutrin se fait voir à leurs yeux.  
A ce terrible objet aucun d'eux ne consulte :  
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte ;  
Ils sapent le pivot, qui se défend en vain ;  
Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.  
Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,  
Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate et tombe<sup>1</sup>.  
Tel sur les monts glacés des farouches Gelons<sup>2</sup>  
Tombe un chêne battu des voisins aquilons ;  
Ou tel, abandonné de ses poutres usées,  
Fond enfin un vieux toit sous ses tuiles brisées.  
La masse est emportée, et ses ais arrachés  
Sont aux yeux des mortels chez le chantre cachés.

<sup>1</sup> C'est l'harmonie du *procumbit humi bos* de Virgile. (*Énéide*, l. v, v. 481.)

— <sup>2</sup> « Peuples de la Sarmatie, voisins du Borysthène. » (Note de Boileau.)

CHANT V<sup>1</sup>. — 1683.

L'aurore cependant, d'un juste effroi troublée,  
 Des chanoines levés voit la troupe assemblée,  
 Et contemple longtemps avec des yeux confus  
 Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais vus.  
 Chez Sidrac aussitôt Brontin, d'un pied fidèle,  
 Du pupitre abattu va porter la nouvelle.  
 Le vieillard de ses soins bénit l'heureux succès,  
 Et sur un bois détruit bâtit mille procès.  
 L'espoir d'un doux tumulte échauffant son courage,  
 Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge,  
 Et chez le trésorier, de ce pas, à grand bruit,  
 Vient étaler au jour les crimes de la nuit.

Au récit imprévu de l'horrible insolence,  
 Le prélat hors du lit impétueux s'élance.  
 Vainement d'un breuvage à deux mains apporté  
 Gilotin avant tout le veut voir humecté :  
 Il veut partir à jeun. Il se peigne, il s'apprête;  
 L'ivoire trop hâté deux fois rompt sur sa tête,  
 Et deux fois de sa main le buis tombe en morceaux.  
 Tel Hercule filant rompait tous les fuseaux.  
 Il sort demi-paré. Mais déjà sur sa porte  
 Il voit de saints guerriers une ardente cohorte,  
 Qui tous, remplis pour lui d'une égale vigueur,  
 Sont prêts, pour le servir, à désertir le chœur.  
 Mais le vieillard <sup>2</sup> condamne un projet inutile.  
 Nos destins sont, dit-il, écrits chez la Sibylle ;

<sup>1</sup> Les deux derniers chants de ce poëme ne parurent qu'en 1683. « La veille du jour que M. Colbert mourut, dit Brossette, l'abbé Gallois lui lut les deux derniers chants du *Lutrin* ; et ce ministre, tout malade qu'il était, ne laissa pas de rire au récit du combat imaginaire des chantres et des chanoines. » — <sup>2</sup> Le vieux Sidrac.

Son antre n'est pas loin <sup>1</sup>; allons la consulter,  
 Et subissons la loi qu'elle nous va dicter.  
 Il dit. A ce conseil, où la raison domine,  
 Sur ses pas au barreau la troupe s'achemine,  
 Et bientôt dans le temple entend, non sans frémir,  
 De l'autre redouté les soupiraux gémir.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle  
 Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale  
 Est un pilier fameux <sup>2</sup>, des plaideurs respecté  
 Et toujours des Normands à midi fréquenté.  
 Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,  
 Hurle tous les matins une sibylle étique :  
 On l'appelle Chicane; et ce monstre odieux  
 Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.  
 La Disette au teint blême et la triste Famine,  
 Les Chagrins dévorants et l'infâme Ruine,  
 Enfants infortunés de ses raffinements,  
 Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.  
 Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,  
 Pour consumer autrui le monstre se consume;  
 Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,  
 Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.  
 Sous le coupable effort de sa noire insolence  
 Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.  
 Incessamment il va de détour en détour;  
 Comme un hibou souvent il se dérobe au jour.  
 Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe;  
 Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> La Sainte-Chapelle est adossée au Palais de Justice. — <sup>2</sup> « Le Pilier des consultations. C'est le premier de la grand'salle, du côté de la chapelle du Palais. Les anciens avocats s'assemblent près de ce pilier, où l'on vient les consulter. » (Note de Brossette.) — <sup>3</sup> Virgile avait dit en parlant de Protée :

Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,

Squamosusque draco et fulva cervice leæna.

(*Georg.*, l. iv. vers 407 et 408.)

En vain, pour le dompter, le plus juste des rois  
Fit régler le chaos des ténébreuses lois :  
Ses griffes, vainement par Pussort <sup>1</sup> accourcies,  
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies ;  
Et ses ruses, perçant et dignes et remparts,  
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Le vieillard humblement l'aborde et le salue ;  
Et faisant avant tout briller l'or à sa vue :  
Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir  
Rend la force inutile et les lois sans pouvoir ;  
Toi pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,  
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne,  
Si, dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,  
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels,  
Daigne encor me connaître en ma saison dernière ;  
D'un prélat <sup>2</sup> qui t'implore exauce la prière.  
Un rival orgueilleux, de sa gloire offensé,  
A détruit le lutrin par nos mains redressé.  
Épuise en sa faveur ta science fatale ;  
Du Digeste et du Code ouvre-nous le dédale ;  
Et montre-nous cet art, connu de tes amis,  
Qui dans ses propres lois embarrasse Thémis.

La Sibylle, à ces mots, déjà hors d'elle-même,  
Fait lire sa fureur sur son visage blême,  
Et, pleine du démon qui la vient opprimer,  
Par ces mots étonnants tâche à le repousser <sup>3</sup> :  
Chantres, ne craignez plus une audace insensée.

<sup>1</sup> « Henri Pussort, conseiller d'État, est celui qui a le plus contribué à rédiger les ordonnances publiées en 1667 et en 1670 pour la réformation de la justice et pour l'abréviation des procès. » (*Note de Brossette.*) — <sup>2</sup> Le trésorier. — <sup>3</sup> On reconnaît la sibylle du sixième livre de *l'Énéide* :

At, Phœbi nondum patiens, immanis in antro  
Bacchatur vates, magnum si pectore possit  
Excussisse deum : tanto magis ille fatigat  
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premedo...

(V. 77-80.)

Je vois, je vois au chœur la masse remplacée;  
 Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du sort;  
 Et surtout évitez un dangereux accord.  
 Là bornant son discours, encor tout écumante,  
 Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente;  
 Et dans leurs cœurs brûlants de la soif de plaider  
 Verse l'amour de nuire et la peur de céder.

Pour tracer à loisir une longue requête,  
 A retourner chez soi leur brigade s'apprête.  
 Sous leurs pas diligents le chemin disparaît,  
 Et le pilier, loin d'eux, déjà baisse et décroît<sup>1</sup>.

Loin du bruit cependant les chanoines à table  
 Immolent trente mets à leur faim indomptable.  
 Leur appétit fougueux, par l'objet excité,  
 Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté;  
 Par le sel irritant la soif est allumée;  
 Lorsque d'un pied léger la prompte Renommée,  
 Semant partout l'effroi, vient au chanfre éperdu  
 Contre l'affreux détail de l'oracle rendu.  
 Il se lève enflammé de muscat et de bile,  
 Et prétend à son tour consulter la sibylle.  
 Évrard a beau gémir du repas déserté,  
 Lui-même est au barreau par le nombre emporté.  
 Par les détours étroits d'une barrière oblique<sup>2</sup>

<sup>1</sup> « Qui croirait, dit Jean-Baptiste Rousseau, que l'original de deux aussi beaux vers se trouvât dans *la Pucelle* de Chapelain ? Le voici, livre v :

. . . . . Chinon baissé décroît,  
 S'éloigne, se blanchit, s'efface et disparaît.

C'est ainsi que Virgile tirait de l'or du fumier d'Ennius. » (*Lettres de Rousseau sur différents sujets de littérature*, tome II, p. 187.) — <sup>2</sup> « La maison du chanfre a son entrée au bas de l'escalier de la chambre des comptes, vis-à-vis la porte de la Sainte-Chapelle-basse ; ainsi pour aller de là au Palais il faut passer par les détours étroits d'une barrière oblique, qui est plantée le long des murs de la Sainte-Chapelle et qui sert à ménager un passage libre derrière les carrosses dont la cour du Palais est ordinairement remplie. L'espace vide qui est entre la barrière et le mur conduit aux degrés par où l'on monte à la Sainte-Chapelle. » (Note de Brossette.)

Ils gagnent les degrés et le perron antique  
Où, sans cesse étalant bons et méchants écrits,  
Barbin vend aux passants des auteurs à tout prix<sup>1</sup>.

Là le chantre à grand bruit arrive et se fait place  
Dans le fatal instant que, d'une égale audace,  
Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,  
Descendaient du Palais l'escalier tortueux.  
L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,  
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.  
Tels deux fougueux taureaux, embrasés, furieux,  
Déjà le front baissé, se menacent des yeux.  
Mais Évrard, en passant coudoyé par Boirude,  
Ne sait point contenir son aigre inquiétude :  
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,  
Saisissant du Cyrus<sup>2</sup> un volume écarté,  
Il lance au sacristain le tome épouvantable.  
Boirude fuit le coup : le volume effroyable  
Lui rase le visage, et droit dans l'estomac  
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.  
Le vieillard, accablé de l'horrible Artamène,  
Tombe aux pieds du prélat sans pouls et sans haleine.  
Sa troupe le croit mort, et chacun empressé  
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.  
Aussitôt contre Évrard vingt champions s'élancent;  
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent.  
La Discorde triomphe, et du combat fatal  
Par un cri donne en l'air l'effroyable signal.

Chez le libraire absent tout entre, tout se mêle.

<sup>1</sup> « Barbin se piquait de savoir vendre des livres quoique méchants. » (Note de Boileau.) « Sa boutique était sur le second perron de l'escalier de la Sainte-Chapelle. » (Note de Brossette.) — <sup>2</sup> « Roman de Mademoiselle de Scudéri, intitulé *Artamène ou le Grand Cyrus*. Notre auteur a affecté de donner à ce roman les épithètes d'*épouvantable*, d'*effroyable*, d'*horrible*, non-seulement pour se moquer de la grosseur des volumes, mais encore parce que ces mêmes termes y sont employés à tout propos. » (Note du même.)

Les livres sur Évrard fondent comme la grêle  
 Qui, dans un grand jardin, à coups impétueux  
 Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.  
 Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre :  
 L'un tient l'Édit d'amour<sup>1</sup>; l'autre en saisit la Montre<sup>2</sup>;  
 L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié<sup>3</sup>;  
 L'autre un Tasse français, en naissant oublié<sup>4</sup>.  
 L'élève de Barbin, commis à la boutique,  
 Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique<sup>5</sup>,  
 Les volumes, sans choix à la tête jetés,  
 Sur le perron poudreux<sup>6</sup> volent de tous côtés.  
 Là près d'un Guarini Tércence tombe à terre<sup>7</sup>;  
 Là Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre<sup>8</sup>.  
 Oh! que d'écrits obscurs, de livres ignorés  
 Furent en ce grand jour de la poudre tirés!  
 Vous en fûtes tirés, Almérinde et Simandre<sup>9</sup>;  
 Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre<sup>10</sup>,  
 Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois<sup>11</sup>,  
 Tu vis le jour alors pour la première fois.

<sup>1</sup> Petit poème de Regnier-Desmarais. On lit dans plusieurs éditions le *Nœud d'amour*, titre d'un autre ouvrage inconnu. — <sup>2</sup> *La Montre d'amour*, recueil de madrigaux, par Bonnecorse. (Voyez le *recueil* précédent, p. 229.) — <sup>3</sup> Poème de Coras. (*Ibid.*, note 2.) — <sup>4</sup> Michel Leclerc, de l'Académie française, né en 1622, mort en 1691, avait traduit en vers français les cinq premiers livres de *la Hiérusalem délivrée*. — <sup>5</sup> Digne des Goths, peuples barbares, qui avaient détruit les sciences et les arts en Europe. — <sup>6</sup> Brossette assure que ce second perron de l'escalier de la Sainte-Chapelle fut appelé la *plaine de Barbin* depuis la publication de ce poème, en mémoire du combat fantastique qui y avait été donné. — <sup>7</sup> C'est pour exprimer le pêle-mêle que Boileau fait tomber Tércence, poète latin qu'il estime, à côté de Guarini, auteur du *Pastor fido*, le Berger fidèle, tragi-comédie pastorale pleine de mauvais goût. Dans son *Art poétique*, chant III, il reproche à Molière d'avoir

Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin  
 Et sans honte à Tércence allié Tabarin.

— <sup>8</sup> C'est pour la même raison que le célèbre auteur de *la Cyropédie* se trouve heurté par La Serre, poète dont les tragédies étaient pleines de galimatias. — <sup>9</sup> Petit roman anonyme. — <sup>10</sup> Mauvaise traduction d'un roman italien, faite par Scudéri. — <sup>11</sup> « Pierre Tardieu, sieur de Gaillerbois, avait été chanoine de la Sainte-Chapelle; mais il était mort dès l'année 1636. Ce chanoine était frère du lieutenant criminel Tardieu, fameux par son extrême avarice et par sa mort funeste. » (*Note de Brossette.*)



Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure;  
 Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.  
 D'un Le Vayer épais Giraut est renversé <sup>1</sup>;  
 Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,  
 En sent par tout le bras une douleur amère  
 Et maudit la Pharsale aux provinces si chère <sup>2</sup>.  
 D'un Pinchène in-quarto Dodillon étourdi  
 A longtemps le teint pâle et le cœur affadi <sup>3</sup>.  
 Au plus fort du combat, le chapelain Garagne,  
 Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne,  
 (Des vers de ce poëme effet prodigieux!)  
 Tout prêt à s'endormir bâille et ferme les yeux <sup>4</sup>.  
 A plus d'un combattant la Clélie est fatale <sup>5</sup> :  
 Girou <sup>6</sup> dix fois <sup>7</sup> par elle éclate et se signale.  
 Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri <sup>8</sup>.  
 Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,  
 Est robuste de corps, terrible de visage,  
 Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.

<sup>1</sup> « Giraut est un personnage imaginaire. Les œuvres de La Mothe Le Vayer ont été recueillies en deux volumes *in-folio*. L'épithète d'épais désigne et la grosseur du volume et le style de l'auteur. » (Note de Brossette.) — <sup>2</sup> *La Pharsale* de Lucain, traduite par Brébeuf en vers ampoulés. Marineau, suivant Brossette, est le vrai nom d'un chantre mort avant l'apparition du *Lutrin*. — <sup>3</sup> Dodillon, autre chantre de la Sainte-Chapelle, était mort aussi avant la publication de ce poëme. Ce Pinchène, qui lui affadit le cœur, était un mauvais poëte, neveu de Voiture. (Voyez le *recueil* précédent, p. 202 et 226, note 1.) — <sup>4</sup> Ce Garagne est un personnage supposé. Le *Charlemagne* qui l'endort est un mauvais poëme épique de Louis Le Laboureur. (Voyez le *recueil* précédent, p. 224, note 1, et 233, note 2.) — <sup>5</sup> Roman de Mademoiselle de Scudéri. — <sup>6</sup> Nom supposé. — <sup>7</sup> Allusion aux dix gros volumes in-8° de ce roman. — <sup>8</sup> Fabri était, suivant Brossette, un chanoine de la Sainte-Chapelle, conseiller clerc au Parlement, homme *extrêmement violent et emporté*, qui se nommait Le Fèvre. Nous ne le connaissons que par cette note d'un commentateur sujet à caution. *Ce guerrier dans l'église aux querelles nourri* nous a tout l'air d'un adversaire du jansénisme, signalé par son zèle contre les cinq propositions; et nous serions tenté de voir dans ce nom déguisé un bon coup de patte donné en passant au jésuite Honoré Fabri, célèbre à la même époque par ses notes sur les notes dont Wendrock (Nicole) avait enrichi les *Provinciales*. Tout le monde sait que ce jésuite, auquel on attribue la découverte de la circulation du sang, écrivit sur trop de choses pour être exact en tout, et manqua souvent de modération dans ses attaques. On l'appela l'avocat des causes perdues.

Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset<sup>1</sup>,  
 Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset;  
 Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.

Des chantres désormais la brigade timide  
 S'écarte, et du Palais regagne les chemins.  
 Telle à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,  
 Fuit d'agneaux effrayés une troupe bélante;  
 Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xanthe,  
 Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours;  
 Quand Brontin à Boirude adresse ce discours :

Illustre porte-croix, par qui notre bannière  
 N'a jamais en marchant fait un pas en arrière<sup>2</sup>,  
 Un chanoine lui seul triomphant du prélat  
 Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?  
 Non, non. Pour te couvrir de sa main redoutable,  
 Accepte de mon corps l'épaisseur favorable<sup>3</sup>.  
 Viens; et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain  
 Fais voler ce Quinault, qui me reste à la main<sup>4</sup>.  
 A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage.  
 Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,  
 Le prend, se cache, approche, et droit entre les yeux  
 Frappe du noble écrit l'athlète audacieux.  
 Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête.

<sup>1</sup> « Tous ces noms de chantres sont des noms inventés. Cependant, après la publication du *Lutrin*, l'auteur reçut des plaintes de quelques personnes qui portaient les mêmes noms. » Cette note de Brossette pourrait confirmer au besoin la conjecture que nous venons de hasarder sur l'allusion au jésuite Fabri. — <sup>2</sup> Brossette a vu dans ce vers un souvenir de la fière contenance du porte-croix dans une rencontre des processions de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle, le jour de Pâques. Celle de la Cathédrale devait passer la première; mais elle fut, dit-il, obligée de céder le pas à la collégiale, soutenue par les huissiers du Parlement, qui accompagnaient le premier président, paroissien de l'antique chapelle des rois. — <sup>3</sup> « *Iliade*, l. VIII, vers 267. » (Note de Boileau.) — <sup>4</sup> Dans sa troisième satire, imprimée sept ans avant le *Lutrin*, Boileau avait dit en parlant des premières pièces dramatiques de ce poète :

Et jusqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Le livre sans vigueur mollit contre sa tête.  
 Le chanoine les voit ; de colère embrasé :  
 Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,  
 Et jugez si ma main, aux grands exploits novice,  
 Lance à mes ennemis un livre qui mollisse.  
 A ces mots, il saisit un vieil Infortiat <sup>1</sup>,  
 Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat <sup>2</sup>,  
 Inutile ramas de gothique écriture,  
 Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,  
 Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,  
 Où pendait à trois clous un reste de fermoir.  
 Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne <sup>3</sup>,  
 Deux des plus forts mortels l'ébranleraient à peine <sup>4</sup>;  
 Le chanoine pourtant l'enlève sans effort,  
 Et sur le couple pâle et déjà demi-mort  
 Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.  
 Les guerriers, de ce coup, vont mesurer la terre,  
 Et, du bois et des clous meurtris et déchirés,  
 Longtemps, loin du perron, roulent sur les degrés.

Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,  
 Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue.  
 Il maudit dans son cœur le démon des combats,  
 Et de l'horreur du coup il recule six pas.  
 Mais bientôt rappelant son antique prouesse,  
 Il tire du manteau sa dextre vengeresse;  
 Il part, et, de ses doigts saintement allongés,  
 Bénit tous les passants en deux files rangés.  
 Il sait que l'ennemi, que ce coup va surprendre,

<sup>1</sup> « Livre de droit d'une grosseur énorme. » (Note de Boileau.) C'est le nom de la seconde partie du *Digeste*, qui est un recueil des décisions des plus fameux jurisconsultes romains, composé par ordre de l'empereur Justinien.

— <sup>2</sup> Deux anciens jurisconsultes, l'un du treizième siècle, l'autre du seizième.

— <sup>3</sup> Auteur arabe, philosophe et médecin, mort en 1037. — <sup>4</sup> Parodie du tableau de Turnus soulevant, pour écraser Énée, une pierre énorme que douze hommes auraient à peine portée. (*Énéide*, l. XII, vers 896-900.)

Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,  
 Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux  
 Crier aux combattants : Profanes, à genoux <sup>1</sup> !  
 Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,  
 Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :  
 Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit.  
 Le long des sacrés murs sa brigade le suit.  
 Tout s'écarte à l'instant ; mais aucun n'en réchappe :  
 Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.

Évrard seul, en un coin prudemment retiré,  
 Se croyait à couvert de l'insulte sacré ;  
 Mais le prélat vers lui fait une marche adroite :  
 Il l'observe de l'œil ; et, tirant vers la droite,  
 Tout d'un coup tourne à gauche, et d'un bras fortuné  
 Bénit subitement le guerrier consterné <sup>2</sup>.  
 Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,  
 Se dresse, et lève en vain une tête rebelle :  
 Sur ses genoux tremblants il tombe à cet aspect,  
 Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.

Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire  
 Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire ;  
 Et de leurs vains projets les chanoines punis  
 S'en retournent chez eux éperdus et bénis.

CHANT VI. — 1683.

Tandis que tout conspire à la guerre sacrée,  
 La Piété sincère, aux Alpes retirée <sup>3</sup>,  
 Du fond de son désert entend les tristes cris  
 De ses sujets cachés dans les murs de Paris.

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 36. — <sup>2</sup> *Ibid.*, note. — <sup>3</sup> « Grande-Chartreuse. » (Note de Boileau.)

Elle quitte à l'instant sa retraite divine.  
La Foi d'un pas certain devant elle chemine;  
L'Espérance au front gai l'appuie et la conduit,  
Et, la bourse à la main, la Charité la suit.  
Vers Paris elle vole, et, d'une audace sainte,  
Vient aux pieds de Thémis proférer cette plainte :

Vierge, effroi des méchants<sup>1</sup>, appui de mes autels,  
Qui, la balance en main, règles tous les mortels,  
Ne viendrais-je jamais en tes bras salutaires  
Que pousser des soupirs et pleurer mes misères ?  
Ce n'est donc pas assez qu'au mépris de tes lois  
L'Hypocrisie ait pris et mon nom et ma voix;  
Que, sous ce nom sacré, partout ses mains avarès  
Cherchent à me ravir crosses, mitres, tiares !  
Faudra-t-il voir encor cent monstres furieux  
Ravager mes États usurpés à tes yeux ?  
Dans les temps orageux de mon naissant empire  
Au sortir du baptême on courait au martyre ;  
Chacun, plein de mon nom, ne respirait que moi ;  
Le fidèle, attentif aux règles de sa loi,  
Fuyant des vanités la dangereuse amorce,  
Aux honneurs appelé, n'y montait que par force.  
Ces cœurs, que les bourreaux ne faisaient point frémir,  
A l'offre d'une mitre étaient prêts à gémir ;  
Et, sans peur des travaux, sur mes traces divines  
Couraient chercher le ciel au travers des épines.  
Mais depuis que l'Église eut, aux yeux des mortels,  
De son sang en tous lieux cimenté ses autels,  
Le calme dangereux succédant aux orages,  
Une lâche tiédeur s'empara des courages.  
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit ;

<sup>1</sup> L'auteur avait d'abord mis *déesse aux yeux couverts*, par allusion au bandeau avec lequel on représente la Justice. Mais on lui fit remarquer, dit Brossette, que le terme de *déesse*, qui est tiré de la fable, ne convenait pas à une vertu chrétienne personnifiée.

Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit ;  
 Le moine secoua le cilice et la haire ;  
 Le chanoine indolent apprit à ne rien faire ;  
 Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,  
 Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu,  
 Et pour toutes vertus fit, au dos d'un carrosse,  
 A côté d'une mitre armurier sa crose <sup>1</sup>.  
 L'Ambition partout chassa l'Humilité,  
 Dans la crasse du froc logea la Vanité <sup>2</sup>.  
 Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.  
 Dans mes cloîtres sacrés la Discorde introduite  
 Y bâtit de mon bien ses plus sûrs arsenaux,  
 Traîna tous mes sujets au pied des tribunaux <sup>3</sup>.  
 En vain à ses fureurs j'opposai mes prières :  
 L'insolente, à mes yeux, marcha sous mes bannières.  
 Pour comble de misère, un tas de faux docteurs  
 Vint flatter les péchés de discours imposteurs ;  
 Infectant les esprits d'exécrables maximes,  
 Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes <sup>4</sup>.  
 Une servile peur tint lieu de charité ;  
 Le besoin d'aimer Dieu passa pour nouveauté ;  
 Et chacun à mes pieds, conservant sa malice,  
 N'apporta de vertu que l'aveu de son vice <sup>5</sup>.

Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,  
 J'allai chercher le calme au séjour des frimas,  
 Sur ces monts entourés d'une éternelle glace  
 Où jamais au printemps les hivers n'ont fait place ;  
 Mais jusque dans la nuit de mes sacrés déserts  
 Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.  
 Aujourd'hui même encore une voix trop fidèle

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 61. — <sup>2</sup> Brossette trouve ici le souvenir d'un mot de Socrate, ou plutôt de son disciple Antisthène, qui, à la vue d'un philosophe portant par affectation des vêtements tout déchirés, s'écria : Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau. — <sup>3</sup> Ci-dessus, p. 61. — <sup>4</sup> *Ibid.* — <sup>5</sup> Ci-dessus, p. 62.

M'a d'un triste désastre apporté la nouvelle :  
 J'apprends que, dans ce temple où le plus saint des rois  
 Consacra tout le fruit de ses pieux exploits <sup>1</sup>  
 Et signala pour moi sa pompeuse largesse,  
 L'implacable Discorde et l'infâme Mollesse,  
 Foulant aux pieds les lois, l'honneur et le devoir,  
 Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.  
 Souffriras-tu, ma sœur, une action si noire ?  
 Quoi ! ce temple, à ta porte élevé pour ma gloire,  
 Où jadis des humains j'attirais tous les vœux,  
 Sera de leurs combats le théâtre honteux !  
 Non, non ; il faut enfin que ma vengeance éclate :  
 Assez et trop longtemps l'impunité les flatte <sup>2</sup>.  
 Prends ton glaive, et, fondant sur ces audacieux,  
 Viens aux yeux des mortels justifier les cieux.

Ainsi parle à sa sœur cette vierge enflammée :  
 La grâce est dans ses yeux d'un feu pur allumée.  
 Thémis sans différer lui promet son secours,  
 La flatte, la rassure et lui tient ce discours :  
 Chère et divine sœur, dont les mains secourables  
 Ont tant de fois séché les pleurs des misérables,  
 Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,  
 Cherches-tu sans raison à grossir tes malheurs ?  
 En vain de tes sujets l'ardeur est ralentie :  
 D'un ciment éternel ton Église est bâtie ;  
 Et jamais de l'enfer les noirs frémissements

<sup>1</sup> Allusion à la sainte couronne d'épines, au fragment de la vraie croix et à quelques autres reliques insignes de la Passion formant le trésor de la Sainte-Chapelle. Ce vers n'est pas très-exact, car il semble dire que ces richesses furent le fruit des croisades de saint Louis. Or, sa première croisade n'eut lieu qu'en 1248 ; et dès 1239 il avait obtenu la sainte couronne, qui lui fut cédée par les Vénitiens et par l'empereur d'Orient Baudouin II. Le fragment de la vraie croix arriva de Constantinople à Paris en 1241 ; et ce fut alors que le pieux roi fit bâtir la Sainte-Chapelle, consacrée en 1248, avant son départ pour Damiette. La collégiale fut fondée à la même époque. — <sup>2</sup> Ce vers est significatif. Port-Royal avait essayé, mais vainement, du vivant de Mazarin, de punir le zèle que l'évêque de Coutances, trésorier de la Sainte-Chapelle, avait fait éclater contre les doctrines de Jansénius. (Ci-dessus, p. 40-45.)



N'en sauraient ébranler les fermes fondements <sup>1</sup>.  
 Au milieu des combats, des troubles, des querelles,  
 Ton nom encor chéri vit au sein des fidèles.  
 Crois-moi; dans ce lieu même où l'on veut t'opprimer  
 Le trouble qui t'étonne est facile à calmer;  
 Et, pour y rappeler la paix tant désirée,  
 Je vais t'ouvrir, ma sœur, une route assurée.  
 Prête-moi donc l'oreille, et retiens tes soupirs.

Vers ce temple fameux, si cher à tes désirs,  
 Où le Ciel fut pour toi si prodigue en miracles,  
 Non loin de ce palais où je rends mes oracles,  
 Est un vaste séjour des mortels révééré  
 Et de clients soumis à toute heure entouré <sup>2</sup>.  
 Là, sous le faix pompeux de ma pourpre honorable,  
 Veille au soin de ma gloire un homme incomparable,  
 Ariste, dont le Ciel et Louis ont fait choix  
 Pour régler ma balance et dispenser mes lois <sup>3</sup>.  
 Par lui dans le barreau sur mon trône affermie,  
 Je vois hurler en vain la chicane ennemie;  
 Par lui la vérité ne craint plus l'imposteur,  
 Et l'orphelin n'est plus dévoré du tuteur.

<sup>1</sup> Boileau, lorsqu'il écrivit ces vers solennels, n'aurait-il pensé qu'au procès du *Lutrin*? Nous ne pouvons nous empêcher de voir dans ces *noirs frémissants*, dans ces *combats*, ces *troubles*, ces *querelles*, qui avaient menacé la piété des fidèles sans l'anéantir, un tout petit reflet des souvenirs de la guerre faite Port-Royal à l'occasion du *formulaire*. Comme tous les novateurs, les jansénistes se proclamaient les défenseurs de l'Église véritable, et s'appliquaient promesse d'indéfectibilité. — <sup>2</sup> L'hôtel de la Présidence, dont il est ici question, était situé à cent mètres environ du Palais de justice et de la Sainte-Chapelle, avec laquelle il communiquait par un couloir. C'était autrefois demeure du concierge ou bailli, qui avait la garde et l'intendance de tout le Palais. Il fut destiné, en 1617, au premier président du Parlement de Paris; c'est aujourd'hui l'hôtel de la Préfecture de police, rue de Jérusalem, quai d'Orfèvres. Compris dans l'enclos sur lequel s'étendait la juridiction du trésorier, il faisait partie de la petite paroisse dont le vicaire de la chapelle-basse était le curé. (Morand, *Histoire de la Sainte-Chapelle*, p. 95-97, p. 299.) — <sup>3</sup> Ce Ariste était le premier président Guillaume de Lamoignon, mort depuis si jeune lorsque ce chant parut. Nous avons parlé ailleurs de cet hommage poétique. (Ci-dessus, p. 58-60.)

Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?  
 Tu le connais assez : Ariste est ton ouvrage ;  
 C'est toi qui le formas dès ses plus jeunes ans :  
 Son mérite sans tache est un de tes présents.  
 Tes divines leçons, avec le lait sucées,  
 Allumèrent l'ardeur de ses nobles pensées.  
 Aussi son cœur, pour toi brûlant d'un si beau feu,  
 N'en fit point dans le monde un lâche désaveu ;  
 Et son zèle hardi, toujours prêt à paroître,  
 N'alla point se cacher dans les ombres d'un cloître.  
 Va le trouver, ma sœur : à ton auguste nom  
 Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte maison.  
 Ton visage est connu de sa noble famille ;  
 Tout y garde tes lois, enfants, sœur, femme, fille <sup>1</sup>.  
 Tes yeux d'un seul regard sauront le pénétrer,  
 Et pour obtenir tout tu n'as qu'à te montrer.

Là s'arrête Thémis. La Piété charmée  
 Sent renaître la joie en son âme calmée <sup>2</sup>.  
 Elle court chez Ariste ; et s'offrant à ses yeux :  
 Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux  
 Tu signales pour moi ton zèle et ton courage  
 Si la Discorde impie à ta porte m'outrage ?  
 Deux puissants ennemis, par elle envenimés,  
 Dans ces murs, autrefois si saints, si renommés,  
 A mes sacrés autels font un profane insulte,  
 Remplissent tout d'effroi, de trouble et de tumulte.  
 De leur crime à leurs yeux va-t'en peindre l'horreur :  
 Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur.

Elle sort à ces mots. Le héros en prière  
 Demeure tout couvert de feux et de lumière.

<sup>1</sup> Guillaume de Lamoignon avait eu cinq fils et cinq filles, dont deux étaient mariées et deux religieuses visitandines ; une seule était demeurée avec lui.

— <sup>2</sup> Voilà deux vers bien faibles.

De la céleste fille il reconnaît l'éclat,  
Et mande au même instant le chantre et le prélat<sup>1</sup>.

Muse, c'est à ce coup que mon esprit timide  
Dans sa course élevée a besoin qu'on le guide  
Pour chanter par quels soins, par quels nobles travaux  
Un mortel sut fléchir ces superbes rivaux.

Mais plutôt, toi qui fis ce merveilleux ouvrage,  
Ariste, c'est à toi d'en instruire notre âge.  
Seul tu peux révéler par quel art tout-puissant  
Tu rendis tout à coup le chantre obéissant.  
Tu sais par quel conseil rassemblant le chapitre  
Lui-même de sa main reporta le pupitre,  
Et comment le prélat, de ses respects content,  
Le fit du banc fatal enlever à l'instant<sup>2</sup> :  
Parle donc; c'est à toi d'éclaircir ces merveilles.  
Il me suffit, pour moi, d'avoir su par mes veilles  
Jusqu'au sixième chant pousser ma fiction,  
Et fait d'un vain pupitre un second Ilion.  
Finissons. Aussi bien, quelque ardeur qui m'inspire,  
Quand je songe au héros qui me reste à décrire,  
Qu'il faut parler de toi, mon esprit éperdu  
Demeure sans parole, interdit, confondu.

Ariste, c'est ainsi qu'en ce sénat illustre  
Où Thémis, par tes soins, reprend son premier lustre,  
Quand, la première fois, un athlète nouveau  
Vient combattre en champ clos aux joutes du barreau,  
Souvent, sans y penser, ton auguste présence  
Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,  
Le nouveau Cicéron, tremblant, décoloré,

<sup>1</sup> C'est de la prose : la verve du poëte s'était éteinte dans ce chant, qui ne semble fait que pour amener l'éloge du premier président. (Ci-dessus, p. 60.)  
— <sup>2</sup> Voyez ci-dessus, p. 38-40, l'histoire du procès qui donna lieu à cette satire, et la sentence de Lamoignon, qui termina la chose à l'amiable.

Cherche en vain son discours sur sa langue égaré;  
 En vain pour gagner temps, dans ses transes affreuses,  
 Traîne d'un dernier mot les syllabes honteuses;  
 Il hésite, il bégaye; et le triste orateur  
 Demeure enfin muet aux yeux du spectateur<sup>1</sup>.

## LA HENRIADE.

poème épique par VOLTAIRE<sup>2</sup>. — 1723.

Ce fut en 1715, au château de Saint-Ange, près de Fontainebleau, chez M. de Caumartin, que Voltaire prit, dit-on, l'idée de son poème dans quelques entretiens historiques avec ce conseiller d'État, grand admirateur de Henri IV. Mais il n'y travailla sérieusement que deux années après, à l'âge de vingt-trois ans, durant son séjour à la Bastille, où il avait été renfermé à cause d'une satire anonyme contre le gouvernement, qu'on lui avait attribuée. Lorsqu'il sortit de prison, au bout d'un an, avec les six premiers chants de son épopée<sup>3</sup>, il fallut aller remercier le régent, qui lui avait rendu la liberté; et le marquis de Nocé se chargea de le présenter. Pendant qu'ils attendaient dans l'antichambre du prince, au milieu d'une foule de solliciteurs, un orage épouvantable éclata sur Paris; et Voltaire, regardant le ciel, s'écria de manière à être entendu : Quand ce serait un régent qui gouvernerait là-haut, les choses n'en i raient pas plus mal. Le marquis, indigné de ce sarcasme tout à la fois injurieux et impie, dit au prince en l'abordant : Monseigneur, voilà le jeune Arouet que vous

<sup>1</sup> Il paraît que Boileau avait en vue Barbier d'Aucour, auquel ce malheur était arrivé la première fois qu'il avait plaidé devant le Parlement, et qui depuis n'avait plus osé ouvrir la bouche en public. Cet orateur manqué était, du reste, un homme d'esprit; et l'Académie française lui ouvrit ses portes en 1683, l'année même où ces vers parurent. Mais il avait publié contre Jean Racine une satire intitulée *Apollon vendeur de mithridate* ou *Apollon charlatan*; et Boileau le punit d'avoir attaqué son ami. — <sup>2</sup> Né en 1694, mort en 1778. — <sup>3</sup> Des six chants qu'il composa à la Bastille, Voltaire n'a conservé que le second, où se trouve le récit de la Saint-Barthélemy. Il refit les cinq autres, et en versifia trois nouveaux, qui complétèrent l'édition de 1723. Ainsi ce poème parut d'abord en neuf chants; cinq ans plus tard il en eut dix. On a souvent répété que Voltaire n'avait que vingt et un ans lorsqu'il publia *la Henriade*; mais il en avait alors près de trente, et trente-cinq lorsqu'il la remania en la complétant; il l'a même retouchée toute sa vie.

venez de tirer de la Bastille, et que vous allez y renvoyer ; et il se mit à lui raconter l'aventure. Le régent en rit aux éclats et accorda une gratification au jeune poëte, dont l'esprit et la philosophie promettaient tant. Voilà Voltaire au moment où il faisait intervenir le Ciel et saint Louis dans la conversion de Henri IV au catholicisme, et voilà le Mécène auquel il fallait faire agréer cette intervention du Ciel dans les affaires d'ici-bas. Voilà aussi le siècle auquel il fallait plaire ; car le dix-huitième siècle c'est Voltaire et le régent.

Il y a dans l'histoire de ce poëme une autre circonstance qui doit servir également de préambule à l'examen que nous allons en faire. Ce n'est pas à Paris qu'il fut publié, c'est à Londres<sup>1</sup> ; ce n'est pas aux descendants catholiques de saint Louis et de Henri IV, c'est à la reine d'Angleterre qu'il fut dédié. Le poëte avait dû s'y prendre de façon à ne pas choquer l'hérésie. Aussi promit-il dans sa dédicace de la *morale sans superstition*, ce qui voulait dire du christianisme au goût des protestants et des incrédules.

Buffon disait vingt ans plus tard à l'Académie française, et peut-être en présence de Voltaire, qui était académicien : Le style est l'homme. Dans ce poëme, en effet, nous allons retrouver le poëte, esprit léger, satirique, incrédule, qui alla chercher sa philosophie à Londres parmi les libres penseurs et qui dédia ses chants catholiques à une reine hérétique.

Qu'est-ce donc que *la Henriade*? Une histoire infidèle, satirique et protestante de la Ligue, versifiée avec goût, malgré de très-nombreuses négligences, et qui n'a de beautés vraiment poétiques que dans quelques pages, cousues çà et là sur un pauvre fond, comme ces lambeaux de pourpre dont parle Horace :

Purpureus late qui splendeat unus et alter  
Assuitur pannus.

Considérons successivement dans son auteur le poëte sans invention, le philosophe sans croyances religieuses et par conséquent sans merveilleux, le versificateur sans travail : sous ces trois titres vont se ranger tout naturellement les principales remarques à faire sur les défauts et les beautés de cette composition, quelquefois brillante, mais sans génie.

Condamnée par le public, qui ne la lit plus<sup>2</sup>, cette œuvre sans in-

<sup>1</sup> Ce poëme parut en 1723, sous le titre de *la Ligue*, et ne fut nommé *la Henriade* qu'à sa seconde édition, donnée à Londres encore, en 1726.  
— <sup>2</sup> « Quant à son poëme épique, dit le célèbre comte de Maistre dans son *entretien* sur Voltaire, je n'ai pas droit d'en parler; car, pour juger un livre,

térêt ne vaudrait vraiment pas la peine d'être aussi longuement analysée si l'examen que nous allons en faire ne devait pas avoir pour principal but l'étude de Voltaire et de son époque. Il nous a paru, d'ailleurs, que le chantre de Henri IV, sévèrement jugé comme poète, n'avait peut-être pas encore été mis à sa place comme versificateur. On persévère à ranger quelques morceaux de son épopée parmi les modèles de style et les ornements de la mémoire : ne serait-il pas temps d'en finir avec ce préjugé fatal aux lettres, en montrant des incorrections sans fin et des fautes de toute espèce jusque dans les pages de *la Henriade* les plus vantées ?

## I

## LE GÉNIE ÉPIQUE DE VOLTAIRE.

La *Henriade* manque d'unité et d'invention. — Imitations et plagats. — La tempête sur la Manche.

*La Henriade* n'est pas une épopée : tout le monde en convient, même les plus chauds admirateurs du talent poétique de Voltaire, si nous en exceptons pourtant ceux qui, comme Frédéric II et Marmontel, pour honorer leur philosophie, placèrent son patriarche à côté du cygne de Mantoue et même un peu plus haut <sup>2</sup>. Laharpe, fasciné par la gloire poétique de son maître, et le défendant de son mieux, accorde cependant que *la Henriade* manque d'unité, d'invention, de merveilleux, d'intérêt dramatique ; que la conception en est petite ; que les plus beaux épisodes y sont quelquefois, sinon des hors-d'œuvre, au moins des ornements mal fondus dans l'ensemble ; que les personnages y agissent peu, y parlent encore moins ; en un mot, que cette histoire, brillamment, mais sèchement versifiée, n'est ni un chef-

il faut l'avoir lu ; et pour le lire, il faut être éveillé. » (*Soirées de Saint-Petersbourg, quatrième entretien.*) Sur dix hommes de lettres, neuf en pourraient dire autant aujourd'hui.

<sup>1</sup> En 1802 Chateaubriand trouvait encore dans *la Henriade* une narration vive et pressée, de beaux vers, une diction élégante, un goût pur, un style correct. (*Génie du Christianisme, seconde partie, livre I, chap. V.*) En 1838 M. Villemain, après un examen sévère de cette épopée sans originalité, s'écriait au milieu des applaudissements de son auditoire : « Et cependant, Messieurs..., elle vivra dans notre langue. Tant est grande la difficulté de l'art, tant il est beau d'avoir approché de quelques degrés vers sa sublime hauteur ! *La Henriade*, soutenue par les noms de Voltaire et de Henri, traversera les siècles. » (*Cours de littérature française, t. I, VIII<sup>e</sup> leçon, p. 254.*) — <sup>2</sup> *Préfaces pour la Henriade.* (*Œuvres de Voltaire, 1784.*)

d'œuvre ni même un poëme épique<sup>1</sup>. C'était trop peu dire encore. M. Villemain semble avoir formulé le dernier mot de la sentence qui met le chantre de Henri IV à sa place en faisant descendre son poëme au-dessous non-seulement de *l'Iliade*, de *l'Énéide*, du *Paradis perdu*, de *la Jérusalem délivrée*, mais de *la Pharsale* elle-même. « Voltaire dans sa *Henriade*, dit cet habile et savant littérateur, c'est Lucain abrégé, tempéré, calmé, Lucain sans figures outrées, sans déclamations, mais aussi moins énergique et moins éblouissant<sup>2</sup>. » N'est-ce pas dire : Lucain sans enthousiasme et sans poésie ?

Nous n'aurions rien à ajouter à ce jugement sur la poésie de *la Henriade* si nous destinions ces pages à des littérateurs mûris par l'âge et par l'étude. Mais puisque nous écrivons ici pour de jeunes humanistes, aidons leur critique en résumant, le plus brièvement possible, les raisons qui ont déterminé la sentence de M. Villemain et les aveux de Laharpe.

Il y a dans cette épopée deux héros et deux actions. Pendant les quatre premiers chants c'est Henri de Valois qui règne et qui veut rentrer dans sa capitale. Il est assassiné au cinquième chant ; et Henri de Bourbon, qui lui succède après l'avoir aidé, devient le personnage principal, et tente à son tour la conquête de Paris. « C'est, dit Laharpe, traiter l'épopée en historien. L'action devait commencer après la mort de Valois ; tout ce qui la précède et cette mort même ne devaient être qu'en récit et faire partie de celui que fait Henri IV à Elisabeth. Valois est de plus un personnage trop avili pour paraître ailleurs que dans une avant-scène et pour occuper la première place dans l'action et dans l'intérêt pendant une moitié du poëme<sup>3</sup>. » Voilà pour l'unité.

L'invention est nulle. Le poëte suit à peu près partout la marche historique des événements, et lorsqu'il se livre aux fictions, c'est pour se traîner sur les pas de Virgile. Son héros, se mettant en mer pour aller implorer le secours de la reine d'Angleterre, a sa tempête sur la Manche, comme Enée avait eu la sienne sur la mer de Toscane ; il aborde à l'île de Jersey et y fait un repas, comme Enée avait abordé à la côte d'Afrique et avait fait dresser des tables sur le rivage ; il va à Londres et y raconte à la reine Elisabeth les guerres et les malheurs de la France, comme Enée était allé à Carthage et avait raconté à Didon la ruine de Troie et les combats qui l'avaient amenée ; il est enchaîné par Gabrielle d'Estrées dans une coupable oisiveté, qui suspend

<sup>1</sup> *Cours de littérature*, t. VIII, *passim*. Voyez sa table analytique, aux mots *Henriade* et *Voltaire*. — <sup>2</sup> *Cours de littérature française*, t. I, VIII<sup>e</sup> leçon, p. 241. — <sup>3</sup> *Cours de littérature*, t. VIII, p. 51. (Paris, an VII.)



sa conquête, comme Énée, appelé par le destin à fonder un empire, avait été enchaîné par la reine de Carthage; il a enfin, comme Enée, sa vision des enfers et son voyage au ciel, où le père des Bourbons, saint Louis, lui montre sa postérité, sans oublier le *Tu Marcellus eris*, qu'il applique à Monseigneur le duc de Bourgogne, l'espoir de la France, enlevé à la fleur de son âge.

Ainsi Voltaire a manqué du génie de l'invention, qui fait les grands poètes. A-t-il eu au moins ce génie du perfectionnement qui développe et embellit les idées d'autrui? Non : quand le chantre de Henri IV s'empare des créations du chantre d'Énée, c'est pour les rapetisser, les décolorer, les refroidir. Prenons pour exemple la tempête qui se trouve au début de la *Henriade*, comme au début de l'*Énéide*; et mettons la copie en présence du modèle.

*On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre.  
On découvrirait déjà les bords de l'Angleterre.  
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;  
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit;  
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues;  
La foudre étincelante éclate dans les nues;  
Et le feu des éclairs et l'abîme des flots  
Montraient partout la mort aux pâles matelots <sup>1</sup>.  
Le héros, qu'assiégeait une mer en furie,  
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,  
Tourne ses yeux vers elle, et, dans ses grands desseins,  
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.  
Tel et moins généreux, aux rivages d'Épire,  
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,  
Confiant sur les flots aux aquilons mutins  
Le destin de la terre et celui des Romains,*

<sup>1</sup> Incubuere mari, totumque a sedibus imis  
Una Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis  
Africus; et vastos volvunt ad littora fluctus.  
Insequitur clamorque virum stridorque rudentum.  
Eripiunt subito nubes cælumque diemque  
Teneborum ex oculis: ponto nox incubat atra.  
Intonuere poli, et crebris micat ignibus æther;  
Præsentemque viris intentant omnia mortem.

(*Æneid.* l. 1, v. 88.)

Défiant à la fois et Pompée et Neptune,  
César à la tempête opposait sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'univers,  
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,  
Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde  
Forme, élève et détruit les empires du monde,  
De son trône enflammé, qui luit au haut des cieux,  
Sur le héros français daigna baisser les yeux.  
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages  
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages  
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots.  
Là, conduit par le Ciel, aborda le héros.

N'est-ce pas le tableau de la tempête décrite par Virgile, moins la majesté de l'Olympe qui l'encadre, moins la colère de Junon, qui prépare celle des flots, moins le spectacle et les péripéties du drame terminé par le *quos ego* de Neptune, c'est-à-dire moins la poésie? Voltaire n'a rien mis du sien dans ce morceau, si ce n'est une comparaison sentencieuse et mal placée, puisqu'elle coupe la narration au lieu de la finir comme dans *l'Énéide*.

Mais ne prenons dans la peinture latine que la partie copiée dans ces vingt-huit vers; et, pour rendre la comparaison tout à la fois plus facile et plus convaincante, citons Virgile traduit par Delille, c'est-à-dire Virgile rendu dans une langue moins poétique que la sienne, Virgile délayé par un paraphraseur, versifié par une plume moins vive et moins brillante que celle de Voltaire.

Le rapide Zéphire et les fiers aquilons,  
Et les vents de l'Afrique, en naufrages féconds,  
Tous bouleversent l'onde, et des mers turbulentes  
Roulent les vastes flots sur leurs rives tremblantes.  
On entend des nochers les tristes hurlements,  
Et des câbles froissés les affreux sifflements;  
Sur la face des eaux s'étend la nuit profonde;  
Le jour fuit, l'éclair brille et le tonnerre gronde;  
Et la terre et le ciel, et la foudre et les flots,  
Tout présente la mort aux pâles matelots<sup>1</sup>.

Énée, à cet aspect, frissonne d'épouvante.

<sup>1</sup> Delille doit ce vers à *la Henriade*, qui parut avant sa traduction de *l'Énéide*.

Levant au ciel ses yeux et sa voix suppliante :  
 Heureux, trois fois heureux, ô vous qui, sous nos tours,  
 Aux yeux de vos parents, terminâtes vos jours !  
 O des Grecs le plus brave et le plus formidable,  
 Fils de Tydée, hélas ! sous ton bras redoutable,  
 Dans les champs d'Ilion, les armes à la main,  
 Que n'ai-je pu finir mon malheureux destin,  
 Dans ces champs où d'Achille Hector devint la proie,  
 Où le grand Sarpédon périt aux yeux de Troie,  
 Où le Xanthe effrayé roule encor dans ses flots  
 Les casques et les dards et les corps des héros !

Il dit. L'orage affreux qu'anime encor Borée  
 Siffle et frappe la voile à grand bruit déchirée :  
 Les rames en éclats échappent au rameur ;  
 Le vaisseau tourne au gré des vagues en fureur,  
 Et présente le flanc au flot qui le tourmente.  
 Soudain, amoncelée en montagne écumante,  
 L'onde bondit : les uns sur la cime des flots  
 Demeurent suspendus ; d'autres au fond des eaux  
 Roulent, épouvantés de découvrir la terre.  
 Aux sables bouillonnants l'onde livre la guerre.  
 Par le fougueux Autan rapidement poussés,  
 Contre de vastes rocs trois vaisseaux sont lancés ;  
 Trois autres, par l'Eurus, ô spectacle effroyable !  
 Sont jetés, enfoncés, enchaînés dans le sable.  
 Oronte, sur le sien, tel qu'un mont escarpé,  
 Voit fondre un large flot : par sa chute frappé,  
 Le pilote, tremblant et la tête baissée,  
 Suit le flot qui retombe ; et l'onde courroucée  
 Trois fois sur le vaisseau s'élance à gros bouillons,  
 L'enveloppe trois fois de ses noirs tourbillons ;  
 Et, cédant tout à coup à la vague qui gronde,  
 La nef tourne, s'abîme et disparaît sous l'onde.  
 Alors de toutes parts s'offre un confus amas  
 D'armes et d'avirons, de voiles et de mâts,  
 Les débris d'Ilion, son antique opulence,  
 Et quelques malheureux sur un abîme immense.  
 Déjà d'Ilionée et du vaillant Abas  
 L'eau brise le fillac, le vent courbe les mâts ;  
 Déjà du vieil Alète et du fidèle Achate  
 Le vaisseau fatigué s'ouvre, se brise, éclate ;  
 Et les torrents vainqueurs entrent de tous côtés.

Cependant de ses flots, sans son ordre agités,  
 Neptune entend le bruit ; il entend la tempête  
 Mugir autour d'Énée et gronder sur sa tête ;

Il voit flotter épars les débris d'Ilion,  
 En devine la cause et reconnaît Junon.  
 . . . . D'un seul mot il calme les orages,  
 Ramène le soleil, dissipe les nuages.  
 Les tritons, à sa voix, s'efforcent d'arracher  
 Les vaisseaux suspendus aux pointes du rocher;  
 Et lui-même, étendant son sceptre secourable,  
 Les soulève, leur ouvre un chemin dans le sable,  
 Calme les airs, sur l'onde établit le repos,  
 Et de son char léger rase en volant les flots.

Que sont devenus dans *la Henriade* ces bruyants tourbillons remuant l'Océan jusque dans ses profondeurs, *totumque a sedibus imis ruunt*; ces vastes flots roulés sur les rivages, *et vastos volvunt ad littora fluctus*; ces cris des matelots mêlés aux sifflements des cordages, *clamorque virum stridorque rudentum*; cette épaisse nuit étendue sur la mer, *ponto nox incubat atra*? De ces dix vers de Virgile, vers brisés comme les flots, sombres et retentissants comme la tempête, Voltaire en a fait trois qui n'ont ni couleur ni mouvement :

L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;  
 L'air siffle, le ciel gronde et l'onde au loin mugit ;  
 Les vents sont déchainés sur les vagues émues.

Et cet effroyable et long spectacle des vaisseaux battus par les vents, démâtés, jetés sur les écueils, enfoncés dans les sables, s'abîmant sous les flots, qu'en a tiré Voltaire? Un vers :

Le héros qu'assiégeait une mer en furie.

Franchement, n'aurait-il pas mieux fait de traduire que d'imiter? En prenant au poète latin ce qui pouvait s'accommoder à son sujet, il aurait eu une peinture; et ses vingt-huit vers ne sont qu'un maigre récit commencé par des *on* et terminé par un *là* :

Là, conduit par le Ciel, aborda le héros.

Passons des imitations aux plagiat; et nous y reconnaitrons encore la pauvreté, ou si l'on veut un terme plus doux, la légèreté paresseuse d'un esprit qui, jusque dans les détails du style et les plus petits efforts de la pensée, trouva plus commode de prendre que d'inventer.

Je chante ce héros qui régna sur la France  
*Et par droit de conquête et par droit de naissance.*

Le second de ces vers, dit Clément, est tiré, mot pour mot, de

*Henri le Grand*, poëme de Cassagne. Il serait très-excusable, ajoute ce critique, de dérober un bon vers à un poëte obscur ; mais un mauvais vers ne doit être pris à personne.

Valois régnait encore, et ses mains incertaines  
De l'État ébranlé *laissaient flotter les rênes*.

Racine avait dit dans un récit célèbre que tout écolier sait par cœur :

Sa main sur les chevaux *laissait flotter les rênes*.

L'emprunt est évident et de plus fort maladroit. Un État *ébranlé* demande des étais, et non pas des *rênes*. Il aurait au moins fallu mettre de *l'État chancelant*, ou mieux encore *du char de l'État*, si la mesure du vers l'avait permis. Joindre ainsi deux métaphores différentes, c'est coudre une pièce rouge sur un habit vert, et faire sauter le vol aux yeux par un mauvais raccommodage.

Six vers plus bas, Voltaire ajoute en parlant du même prince :

Les peuples à ses *pièds mettaient les diadèmes*.

Quinault avait dit dans son opéra d'*Armide* :

De grands rois à vos *pièds mettent leur diadème*.

Sautons dix vers, et nous allons retrouver du Racine :

Des Guises cependant le rapide bonheur  
Sur son abaissement *élevait leur grandeur*.

Dans la tragédie d'*Alexandre*, Ephestion avait dit en parlant du vainqueur de Darius :

Il ne vient point ici, souillé du sang des princes.....  
Sur le tombeau des rois *élever sa grandeur*.

Tournons la page, et dans le vers

Où triomphent les arts, où *se plaît la nature*,

nous reconnaitrons le second hémistiche de ce vers de J. B. Rousseau :

Ces fertiles coteaux où *se plaît la nature*.

Quarante vers plus bas :

Tout me fuit, m'abandonne ; on s'arme contre moi,  
Et l'Espagnol avide, *enrichi de mes pertes*,  
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.

N'est-ce pas encore une réminiscence de Racine, qui fait dire à Mithridate :

Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes  
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes ?

Voulons-nous du Racine encore ? Nous n'aurons que vingt vers à passer.

*Il regrettait ce temps si cher à son grand cœur,*

dit Voltaire en parlant de Henri IV. Osmin, dans la tragédie de *Bajazet*, avait dit en parlant des Janissaires :

*Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux.*

Tout cela au début de *la Henriade*, et en moins de cent cinquante vers ! Ouvrons au hasard sans sortir du premier chant, et nous rencontrerons partout çà et là ou du Boileau, ou du Racine, ou du Corneille. Par exemple, que faisait le vieillard philosophe trouvé par Henri IV à Jersey ?

*Libre d'inquiétude,  
C'est là que de lui-même il faisait son étude.....  
Fuyant le bruit des cours et se cherchant lui-même,  
Il avait déposé l'orgueil du diadème.*

N'est-ce pas Boileau dans son épître à Lamoignon :

*Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,  
Discourir des vertus dont tu fais ton étude ?*

N'est-ce pas Racine faisant dire à Esther :

*Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,  
Lasse des vains honneurs et me cherchant moi-même, etc. ?*

Il nous paraît que toutes ces réminiscences, toutes ces imitations, dont il serait facile de grossir la liste en parcourant les autres chants, nous suffisent pour affirmer que Voltaire, dans les détails comme dans le plan de son épopée, a montré plus de mémoire que de génie et d'invention. Passons donc à l'examen de sa philosophie et de son merveilleux.

## II

## LE MERVEILLEUX DE LA HENRIADE.

Merveilleux allégorique : la Discorde, la Politique, la Religion, le Fanatisme. — Merveilleux magique : le spectre de Henri IV apparaissant aux Seize. — Merveilleux chrétien : saint Louis, l'enfer et le ciel. — Merveilleux mythologique : Cupidon.

« Quant au merveilleux, dit Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme*, il est, sauf erreur, à peu près nul dans la *Henriade* <sup>1</sup>. » Cependant, pour en avoir, à quelle porte Voltaire n'a-t-il pas frappé ? Il a demandé au paganisme un Cupidon armé de toutes pièces, à la poésie des personnages allégoriques, à la magie des mystères et des spectres, au Christianisme enfin ses Anges, ses Saints et son Dieu. Mais le pinceau de Voltaire avait trop peu de puissance pour créer des fantômes dans l'imagination de ses lecteurs ; et son incrédulité devait détruire à chaque instant les illusions poétiques qu'il avait cherchées dans le ciel et l'enfer des chrétiens. Examinons donc successivement la pâleur et le vague de ses allégories ; la timidité de ses apparitions surnaturelles ; le contre-sens religieux et les incohérences poétiques de cet amalgame de fictions puisées à toutes les sources.

Le poète philosophe commence par le merveilleux des allégories, jeu fantastique qui donne un corps aux abstractions. Ce n'est qu'un pur amusement dont tout l'effet est dans la vraisemblance et la vivacité de l'image. Pour que l'idée morale, la vertu ou la passion qu'on personnifie se dresse à nos yeux comme une déesse, il faut une peinture ; et Voltaire ne sait ni dessiner ni peindre : il ne sait que décrire.

Dans le quatrième chant l'action est menée par la Discorde et par la Politique, qui prennent le masque de la Religion pour soulever la Sorbonne, pour animer les Seize et armer les moines contre l'autorité royale. Au lieu de trois figures animées, nous n'aurons que des définitions, comme en fait la rhétorique par l'énumération des qualités et des effets.

La Discorde aussitôt, plus prompte qu'un éclair,  
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.

<sup>1</sup> *Seconde partie, livre I, ch. v.*



Partout chez les Français le trouble et les alarmes  
 Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes.  
 Son haleine *en* cent lieux répand l'aridité;  
 Le fruit meurt *en* naissant, dans son germe infecté;  
 Les épis renversés sur la terre languissent;  
 Le ciel *s'en* obscurcit, les astres *en* pâlisent;  
 Et la foudre *en* éclats, qui gronde sous ses pieds,  
 Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Vous attendiez un fantôme, et vous n'avez qu'une idée. Il y a sans doute de la magnificence dans les trois derniers vers, où la foudre sert de marchepied à la divinité que le poète n'a pas montrée; mais le piédestal ne fait pas la statue <sup>1</sup>.

Même vague et même pâleur dans l'entrevue de la Discorde et de la Politique, que le poète, pour faire sa cour à la reine d'Angleterre, met au service de Sixte-Quint.

Au fond du Vatican régnait la Politique,  
 Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,  
 Dont naquirent la Fraude et la Séduction.  
 Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,  
 Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;  
 Ses yeux creux et perçants, ennemis du repos,  
 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.  
 Par ses déguisements à toute heure elle abuse  
 Les regards éblouis de l'Europe confuse :  
 Le mensonge subtil qui conduit ses discours,  
 De la vérité même empruntant le secours,  
 Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,  
 Et fait servir le Ciel à venger ses injures.

<sup>1</sup> M. Villemain juge sévèrement cette image de Voltaire. « Combien, dit-il, sa Discorde, occupée de courir de Paris au Vatican, est loin d'avoir le naturel et la vie de cette Discorde que Boileau représente

Encor toute noire de crimes,  
 Sortant des Cordeliers pour entrer aux Minimes.

(*Cours de Littérature française*, t. I, p. 248.) Voyez ci-dessus, *le Lutrin*, chant 1, p. 65.

Dans ces treize vers on n'aperçoit le monstre qu'à ses *yeux creux et perçants* : tout le reste est une définition plutôt qu'une peinture.

A peine la Discorde avait frappé ses yeux,  
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux,  
Avec un ris malin la flatte, la caresse.

Voilà des traits plus précis. Cependant pour voir ces caresses et ces baisers ne faudrait-il pas avoir vu d'abord les deux monstres qui s'embrassent ?

Il y aura encore plus d'indécision et de pâleur dans le tableau de la Religion surprise par la Discorde et par la Politique, qui vont lui dérober ses voiles.

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines,  
Des temples consacrés aux vanités humaines,  
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,  
L'humble Religion se cache en des déserts.  
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde,  
Cependant que son nom, profané dans le monde,  
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,  
Le bandeau du vulgaire et le mépris des grands.  
Souffrir est son destin, bénir est son partage :  
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage.  
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,  
Sa modeste beauté se dérobe à jamais  
Aux hypocrites yeux de la foule importune,  
Qui court à ses autels adorer la Fortune.

Oublions pour un moment l'indécence morale et le contre-sens poétique de cette satire protestante contre le *fastes de Rome* et ses *vanités* dans un poëme dont le dénouement est le triomphe de l'Eglise romaine ; ne cherchons dans tous ces vers que les traits capables de dessiner une figure à nos yeux. Où est-elle cette Religion véritable que Voltaire a voulu personnifier ? *En des déserts* où elle se cache. Qu'y fait-elle ? *Elle y vit avec Dieu*. Quels sont ses vêtements et ses insignes ? Elle est *sans ornements*. Est-elle au moins visible ? Non : *sa beauté modeste se dérobe à jamais aux yeux de la foule qui court à ses autels*. C'est moins qu'un dessin sans précision, qu'une image sans couleurs ; c'est une idée abstraite, vague et négative.

Au cinquième chant apparaît le Fanatisme. La Discorde l'appelle du fond des enfers, et l'envoie exciter Jacques Clément à sortir de son monastère et de Paris pour aller poignarder Henri III au milieu de son camp. Il y a plus de netteté et de vigueur dans quelques traits de ce quatrième tableau ; mais c'est encore une abstraction décrite plutôt qu'une image sensible <sup>1</sup>. Citons sans rien omettre : il faut avoir considéré dans son ensemble ce long mélange de peintures et de dissertations historiques sur le fanatisme et sur les moines pour comprendre tout le tort que les préoccupations philosophiques de Voltaire ont fait à son pinceau.

*L'Église a de tout temps produit des solitaires,  
Qui, rassemblés entre eux sous des règles sévères  
Et distingués en tout du reste des mortels,  
Se consacraient à Dieu par des vœux solennels.*

Les uns sont demeurés dans une paix profonde,  
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde :  
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,  
Ils ont fui les humains, qu'ils auraient pu servir.  
Les autres, à l'État rendus plus nécessaires,  
Ont éclairé l'Église, ont monté dans les chaires ;  
Mais, souvent enivrés de ces talents flatteurs,  
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs :  
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues ;  
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues.  
Ainsi chez les humains, par un abus fatal,  
Le bien le plus parfait est la source du mal <sup>2</sup>.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie  
Ont vu longtemps leur secte en Espagne établie ;  
Et de l'obscurité des plus humbles emplois  
Ont passé tout à coup dans le palais des rois <sup>3</sup>.  
Avec non moins de zèle et bien moins de puissance,  
Cet ordre respecté fleurissait dans la France,

<sup>1</sup> Tel est le jugement qu'en a porté M. Villemain dans son *Cours de littérature française*, t. 1, p. 248. — <sup>2</sup> Nous reviendrons sur la prose des neuf vers que nous venons de souligner. — <sup>3</sup> Remarquons en passant l'élégance de ces trois *ont*.

Protégé par les rois, paisible, heureux enfin  
Si le traître Clément n'eût été dans son sein !

Clément dans la retraite avait, dès son jeune âge,  
*Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.*  
Esprit faible et crédule en sa dévotion,  
Il suivait le torrent de la rébellion.  
Sur ce jeune insensé la Discorde *fatale*  
Répandit le venin de sa bouche *infernale*.  
Prosterné chaque jour au pied des saints autels,  
Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.  
On dit que, tout souillé de cendre et de poussière,  
Un jour il prononça cette horrible prière :  
Dieu, qui venges l'Église et punis les tyrans,  
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfants,  
Et, d'un roi qui te brave armant les mains impures,  
Favoriser le meurtre et bénir les parjures ?  
Grand Dieu, par tes fléaux c'est trop nous éprouver  
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;  
Détourne loin de nous la mort et la misère ;  
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère ;  
Viens, des cieux enflammés abaisse la hauteur ;  
Fais marcher devant toi l'ange exterminateur ;  
Viens, descends, arme-toi ; que ta foudre enflammée  
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée ;  
Que les chefs, les soldats, les deux rois expirants  
Tombent comme la feuille éparse au gré des vents,  
Et que, sauvés par toi, nos ligueurs catholiques  
Sur *leurs* corps tout sanglants t'adressent *leurs* cantiques.

La Discorde attentive, en traversant les airs,  
Entend ces cris affreux et les porte aux enfers.  
Elle amène à l'instant de ces royaumes sombres  
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.  
Il vient, Le Fanatisme est son horrible nom.

Enfant dénaturé de la Religion,  
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,  
Et, reçu dans son sein, l'embrasse et la déchire.  
— C'est lui qui, dans Raba, sur les bords de l'Arnon,  
Guidait les descendants du malheureux Ammon,  
Quand à Moloch, leur dieu, des mères gémissantes  
Offraient de leurs enfants les entrailles fumantes.  
Il dicta de Jephté le serment inhumain ;  
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.  
C'est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,  
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.  
France, dans tes forêts il habita longtemps :  
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.  
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides  
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.  
Du haut du Capitole il criait aux païens :  
Frappez, exterminatez, déchirez les chrétiens !  
Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,  
Du Capitole en cendre il passa dans l'Église ;  
Et, dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,  
De martyrs qu'ils étaient les fit persécuteurs.  
Dans Londres il a formé la secte turbulente  
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.  
Dans Madrid, dans Lisbonne il allume ces feux,  
Ces bûchers solennels où des Juifs malheureux  
Sont tous les ans, en pompe, envoyés par des prêtres  
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres. —

Toujours il revêtait, dans ses déguisements,  
Des ministres des cieux les sacrés ornements ;  
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,  
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle.  
L'audace et l'artifice en firent les apprêts.  
Il emprunte de Guise et la taille et les traits,  
De ce superbe Guise *en qui* l'on vit paraître

Le tyran de l'État *et le roi de son maître* <sup>1</sup>;  
*Et qui* <sup>2</sup> toujours puissant, même après son trépas,  
 Trainait encor la France à l'horreur des combats.  
 D'un casque redoutable il a chargé sa tête :  
 Un glaive est dans sa main, au meurtre toujours prête ;  
 Son flanc même est percé des coups dont autrefois  
 Ce héros factieux fut massacré dans Blois <sup>3</sup> ;  
 Et la voix de son sang, qui coule en abondance,  
 Semble accuser Valois et demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil  
 Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil  
 Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.  
 La Superstition, la Cabale inquiète,  
 Le Faux Zèle, enflammé d'un *courroux éclatant* <sup>4</sup>,  
 Veillaient tous à sa porte, et l'ouvrent à l'instant.  
 Il entre, et d'une voix majestueuse et fière :  
 Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta prière ;  
 Mais n'aura-t-il de toi, pour culte et pour encens,  
 Qu'une plainte éternelle et des vœux impuissants ?  
 Au Dieu que sert la Ligue il faut d'autres offrandes :  
*Il exige de toi les dons que tu demandes* <sup>5</sup>.  
 Si Judith autrefois, pour sauver son pays,  
 N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris ;  
 Si, craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,  
 Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.  
 Voilà les saints exploits que tu dois imiter,  
 Voilà l'offrande, enfin, que tu dois présenter <sup>6</sup>.  
 Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.  
 Cours, vole ; et que ta main, dans le sang consacrée,

<sup>1</sup> Il aurait fallu dire : *le maître de son roi*. — <sup>2</sup> *En qui*, et *qui*.

<sup>3</sup> Vulneraque illa gerens quæ circum plurima muros  
 Acceptis patrios. (*Æneid.* l. II, v. 78 et 79).

— <sup>4</sup> Mots pour la rime. — <sup>5</sup> C'est bien subtil. — <sup>6</sup> La phrase n'est pas logique parce que l'idée est incomplète. Il aurait fallu ajouter : mais Judith se dévoua et sauva son peuple : voilà, etc.

Délivrant les Français de leur indigne roi,  
Venge Paris et Rome, et l'univers et moi !  
Par un assassinat Valois trancha ma vie ;  
Il faut d'un même coup punir sa perfidie.  
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi :  
Ce qui fut crime en lui sera vertu dans toi.  
Tout devient légitime à qui venge l'Église :  
Le meurtre est juste alors, et le Ciel l'autorise.  
Que dis-je ! il le commande ; il t'instruit par ma voix  
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois.  
Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,  
Joindre le Navarrais au tyran de la France ;  
Et si de ces deux rois tes citoyens sauvés  
Te pouvaient... ! Mais les temps ne sont pas arrivés.  
Bourbon doit vivre encor ; le Dieu qu'il persécute  
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.  
Toi, de ce dieu jaloux remplis les grands desseins  
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée  
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée.  
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;  
Il fuit et se replonge au séjour infernal.

Il y a certainement de la grandeur dans cette fiction du génie de la discorde suspendant son vol pour écouter la prière du moine fanatique ; de l'à-propos dans cette évocation de l'ombre de Guise blessé au flanc, et demandant au nom du Ciel et de la France la mort de son assassin ; il y a même çà et là dans les vers quelque chose de la majesté sombre et terrible que réclamait cette infernale vision. Pourquoi donc cette image ne fait-elle pas peur comme celle de Jézabel sanglante dans le songe d'Athalie, comme celle d'Hector montrant ses blessures à Enée ? C'est que Virgile et Racine n'ont visé qu'à l'effet de leur peinture, et que Voltaire, préoccupé de deux idées à la fois, a allongé sa description, a sacrifié l'unité de son tableau, afin de pouvoir y décharger sa bile contre les moines et les inquisiteurs. De là un lourd préambule sur les ordres religieux ; de là encore une intermi-



nable parenthèse sur les effets du fanatisme dans tous les pays, dans tous les temps, dans tous les cultes.

Les amalgames et les contradictions commencent ; nous allons les voir se multiplier en arrivant au merveilleux surnaturel. Voltaire y passe timidement : la magie lui sert de transition.

Tandis que le moine, armé d'un poignard, se dirige vers la tente de Henri III, les Seize, qui étaient les chefs de la Ligue,

Sur cet événement interrogent le sort.

Dans l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure,  
Le silence a conduit leur assemblée impure.  
A la pâle lueur d'un magique flambeau  
S'élève un vil *autel* dressé sur un tombeau.  
C'est là que des deux rois on plaça les images,  
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.  
Leurs sacrilèges mains ont mêlé, sur l'*autel*,  
A des noms infernaux le nom de l'Éternel.  
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées ;  
Dans des *vases de sang*<sup>1</sup> leurs pointes sont plongées :  
Appareil menaçant de leur mystère affreux.  
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux  
Qui, proscrits sur la terre et citoyens du monde<sup>2</sup>,  
Portent de mers en mers leur misère profonde,  
Et d'un antique amas de superstitions  
Ont rempli dès longtemps toutes les nations<sup>3</sup>.  
D'abord, autour de lui, les ligueurs en furie  
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.  
Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;  
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;  
Avec plus de terreur et plus encor de rage

<sup>1</sup> Qu'est-ce que des *vases de sang*? Il aurait fallu dire *sanglants* ou *pleins de sang*. — <sup>2</sup> La *terre* et le *monde* étant ici synonymes, ce vers veut dire que les juifs sont proscrits partout et citoyens partout. Comment arranger cela? — <sup>3</sup> Ce vers prosaïque et le précédent ne sont qu'une mauvaise contrefaçon de ces deux beaux vers d'*Athalie* :

De tout ce vain amas de superstitions,  
Qui ferment votre temple aux autres nations.  
(Acte II, scène IV.)

De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image,  
 Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,  
 Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.  
 L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème ;  
 Il invoque l'abîme, et les cieux, et Dieu même,  
 Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,  
 Et le feu de la foudre, et celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice  
 Qu'à ses dieux infernaux offrit la Pythonisse,  
 Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel  
 Le simulacre affreux du prêtre Samuel ;  
 Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,  
 Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie ;  
 Ou tel, chez les Romains, l'inflexible Atéius <sup>1</sup>  
 Maudit, au nom des dieux, les armes de Crassus <sup>2</sup>.

Aux magiques accents que sa bouche prononce,  
 Les *Seize osent* <sup>3</sup> du Ciel attendre la réponse ;  
 A dévoiler leur sort ils pensent le forcer.  
 Le Ciel, pour les punir, voulut les exaucer :  
 Il interrompt pour eux les lois de la nature ;  
 De ces antres muets sort un triste murmure ;  
 Les éclairs, redoublés dans la profonde nuit,  
 Poussent un jour affreux *qui renaît et qui fuit* <sup>4</sup>.

Au milieu de ces feux Henri, brillant de gloire,  
 Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire.  
 Des lauriers couronnaient son front noble et serein,

<sup>1</sup> « Atéius, tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville par où Crassus sortait, y jeta certaines herbes et maudit l'expédition de Crassus en invoquant les divinités infernales. » (Note de Voltaire.) — <sup>2</sup> Voilà encore une parenthèse. (Voyez ci-dessus, p. 126 et 129.) — <sup>3</sup> Cacophonie. — <sup>4</sup> Il aurait fallu dire : *qui fuit et qui renaît*, et mieux encore *qui meurt et qui renaît*, ou *qui fuit et qui revient*. Le jour lancé par les éclairs doit disparaître avant de briller de nouveau. Corneille, à qui Voltaire a pris ce vers, avait été plus logique en disant :

Pareils à des éclairs qui, dans le fort des ombres,  
 Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres.

Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.  
 L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre ;  
 L'autel, couvert de feux, tombe et fuit sous la terre ;  
 Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur  
 Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

« On le sent, dit M. Villemain analysant ce morceau, l'imagination du poète n'a été ni complice ni effrayée de ce qu'elle raconte : elle fait des vers élégants, d'ingénieux contrastes... Mais la verve épique n'anime pas cette fiction <sup>1</sup>. » Voltaire pouvait-il raconter avec enthousiasme un prodige qu'il aborde en accusant ses témoins d'ignorance et de crédulité ?

Des Seize en même temps le sacrilège effort  
 Sur cet événement interrogeait le sort.  
 Jadis de Médicis l'audace curieuse  
 Chercha de ses secrets la science odieuse,  
 Approfondit longtemps cet art surnaturel  
 Si souvent chimérique et toujours criminel.  
 Tout suivit son exemple ; et le peuple imbécile,  
 Des vices de la cour imitateur servile,  
 Épris du merveilleux, amant des nouveautés,  
 S'abandonnait en foule à ces impiétés.

« Comment Voltaire, dit Chateaubriand, eût-il fait un usage heureux du merveilleux du christianisme, lui dont les efforts tendaient sans cesse à détruire ce merveilleux ? Telle est néanmoins la puissance des idées religieuses que l'auteur de *la Henriade* doit au culte même qu'il a persécuté les morceaux les plus frappants de son poème épique, comme il lui doit les plus belles scènes de ses tragédies <sup>2</sup>. »

En effet, au sixième chant, Voltaire cesse un instant d'être philosophe pour devenir chrétien, et sa poésie, sans être parfaite, prend un air naturel et une dignité qu'elle n'a nulle part ailleurs. Henri IV, maître des faubourgs de Paris et emporté par l'ardeur du combat, ordonne à ses soldats de tout livrer aux flammes.

*Du profond d'une nue*

Un fantôme éclatant se présente à sa vue.  
 Son corps majestueux, maître *des éléments*<sup>3</sup>,  
 Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.  
 De la divinité les vives étincelles

<sup>1</sup> *Cours de littérature française*, t. I, p. 247. — <sup>2</sup> *Génie du Christianisme*, deuxième partie, l. I, ch. v. — <sup>3</sup> Il aurait fallu dire : *maître des airs*.

Étaient sur son front des beautés immortelles ;  
 Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur <sup>1</sup>,  
 Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur !  
 Tu vas abandonner aux flammes, au pillage  
 De cent rois, tes aïeux, l'immortel héritage,  
 Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,  
 Égorger tes sujets et régner sur des morts :  
 Arrête !... A ces accents, plus forts que le tonnerre,  
 Le soldat s'épouvante, *il embrasse la terre*,  
*Il quitte le pillage* <sup>2</sup>. Henri, plein de l'ardeur  
 Que le combat encore enflammait dans son cœur,  
 Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde :  
 O fatal habitant de l'invisible monde !  
 Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ?  
 Alors il entendit ces mots pleins de douceur :  
 Je suis cet heureux roi que la France révère,  
 Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père ;  
 Ce Louis qui jadis combattit comme toi,  
 Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi,  
 Ce Louis qui te plaint, qui t'admire et qui t'aime <sup>3</sup>.  
 Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même ;  
 Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,  
 Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur :  
 C'est Dieu qui t'en instruit, *et c'est Dieu qui m'envoie* <sup>4</sup>.  
 Le héros, à ces mots, verse des pleurs de joie.  
 La paix a dans son cœur étouffé son courroux :  
 Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux <sup>5</sup>.  
 D'une divine horreur son âme est pénétrée ;

<sup>1</sup> « La tendresse et l'horreur, dit Clément dans sa note sur ce vers, ne sont pas plus faciles à réunir que l'amour et la haine. Pour croire à cette alliance il faudrait l'avoir vue. » Cette critique n'est pas juste. On peut avoir tout à la fois de l'amour et de la haine, de la tendresse et de l'horreur pour différents objets. Saint Louis aime son petit-fils, et déteste ses triomphes meurtriers. —

<sup>2</sup> C'est de la prose versifiée. — <sup>3</sup> Il y a de la rhétorique dans l'emphase de ces trois vers. — <sup>4</sup> Hémistiche inutile. Puisque Dieu instruit Henri IV par la bouche de saint Louis, il est bien clair qu'il l'envoie. — <sup>5</sup> C'est de l'abondance et de la chaleur d'écolier.

Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée,  
Trois fois son père échappe à ses embrassements,  
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Un bienheureux fait par Voltaire ne pouvait pas tarder à se montrer philosophe. Au chant suivant saint Louis, promenant Henri IV dans l'enfer et répondant à ses questions, confesse que ce que *Rome loue*, Dieu, plus sévère et plus juste, quelquefois *le désavoue*<sup>1</sup>. Il y a dans ce désaccord, indiqué ici par un mot et fréquemment développé dans le reste de *la Henriade*, une contradiction qui détruit non-seulement la vraisemblance du merveilleux chrétien de ce poëme, mais aussi tout l'intérêt de son dénouement. L'action tout entière tend à la conversion de Henri IV au catholicisme ; c'est pour hâter la réconciliation de son petit-fils avec Rome que saint Louis descend du ciel ; et saint Louis parle de Rome en protestant, et Voltaire ne manque pas une occasion de jeter de l'odieux sur les papes et sur les prêtres catholiques,

Ces prêtres dont cent fois la fatale éloquence  
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France...  
Ces prêtres. . . . , ces docteurs fanatiques,  
Qui, loin de partager les misères publiques,  
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,  
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels<sup>2</sup>.  
Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire  
Placèrent sans rougir l'inceste et l'adultère ;  
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,  
Sous ses tyrans sacrés regretta ses faux dieux...  
Sixte alors était roi de l'Église et de Rome.  
Si pour être honoré du titre de grand homme  
Il suffit d'être faux, austère et redouté,  
Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.....  
Sous le puissant abri de son bras despotique,  
Au fond du Vatican régnait la Politique,  
Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,  
Dont naquirent la Fraude et la Séduction<sup>3</sup>.

Et quel sera le dernier mot de l'épopée ?

Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.

Arrivé là, s'il y arrive, le lecteur de *la Henriade*, qu'il soit catholique ou protestant, ne dira-t-il pas avec Horace :

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi<sup>4</sup> ?

<sup>1</sup> Chant VII. — <sup>2</sup> Chant X. — <sup>3</sup> Chant IV, ci-dessus, p. 122 — <sup>4</sup> Loharpe, dans

Si le chantre incrédule de Henri IV converti à la foi romaine se joue de Rome et de ses pontifes, s'il fait de saint Louis un bienheureux protestant contre les papes, que fera-t-il du Dieu et du ciel des chrétiens ? Un Dieu philosophe et une académie de sages.

Retiré dans l'abîme de ses splendeurs et de sa sagesse endormie ; le Dieu de *la Henriade* ne se préoccupe guère des vains honneurs qu'on lui rend ici-bas :

Sous des noms différents le monde entier l'adore.  
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs ;  
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,  
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance  
Fait avec piété de sa sagesse immense.

Abandonnant les mortels à leur conscience, il attend que le trépas les lui amène pour être jugés pêle-mêle, on ne sait trop sur quoi.

La Mort, auprès de lui, fille affreuse du Temps,  
De ce triste univers conduit les habitants.  
Elle amène à la fois les bonzes, les brachmanes,  
Du grand Confucius les disciples profanes,  
Des antiques Persans les secrets successeurs,  
De Zoroastre encore aveugles sectateurs ;  
Les pâles habitants de ces froides contrées  
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées ;  
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,  
De l'erreur invincible innombrables sujets.  
Le dervis étonné, d'une vue inquiète,  
A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.  
Le bonze, avec des yeux sombres et pénitents,  
*Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourments.*

Et quels sont les élus de ce Dieu ? Parcourez le paradis de Voltaire dans tous les sens, vous n'y trouverez ni les patriarches, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les vierges, ni les docteurs de l'Eglise, ni les pénitents des cloîtres et des déserts ; il n'y est question ni de la sainte Vierge, ni de Jésus-Christ lui-même.

Là règnent les bons rois qu'ont produits tous les âges ;  
Là sont les vrais héros ; là vivent les vrais sages.

sa défense de *la Henriade*, a cru se tirer de cette difficulté en démontrant, par une distinction entre l'Eglise et son chef, que Voltaire, malgré ses satires contre les papes, était demeuré bon catholique. Mais Laharpe n'a compris l'objection qu'à demi. Prouver l'orthodoxie de *la Henriade*, si on en venait à bout, ce ne serait ni justifier le contre-sens dramatique de sa marche ni absoudre son auteur d'une énorme maladresse. (*Cours de littérature*, t. VIII, p. 160 et 161.)

Et cependant pour entrer dans cet Élysée ouvert aux honnêtes gens de tous les âges, dans cet Olympe dont saint Pierre et ses successeurs n'ont pas les clefs, il faudra que Henri IV embrasse la religion catholique, apostolique et romaine. Le héros s'étonne, à bon droit, de cette décision, et fait à saint Louis des objections qui l'embarrassent et dont il ne se serait pas tiré, malgré ses concessions sur l'intensité et la durée des châtimens de l'enfer, si un coup de tonnerre n'était venu couper court aux arguments indiscrets de son petit-fils.

Ainsi, sous le pinceau du poète philosophe, la description de l'enfer et du ciel se change en thèse; et leur existence s'évanouit dans un doute, de même que les allégories de la Discorde, de la Politique, de la Religion et du Fanatisme s'étaient tournées en définitions, de même que le spectre magique vu par les Seize avait été accompagné d'une protestation contre la croyance à la magie et à ses prodiges.

Qu'est-ce donc qu'un merveilleux désavoué par son auteur, en contradiction avec l'idée du poème, avec l'action qu'il doit faire marcher, avec le dénouement qu'il amène? Est-ce un de ces rêves d'esprit malade dont parle Horace, *velut ægri somnia*; un de ces délires extravagants qui font voyager la tête d'un poète dans un monde d'images folles, *cujus vanæ finguntur species*; qui jettent l'imagination dans une fantasmagorie sans suite, *ut nec pes nec caput uni reddatur formæ*? Non: le coq-à-l'âne du rêve s'y trouve, il est vrai, mais la chaleur et la puissance du délire n'y sont pas. C'est tout simplement, qu'on nous pardonne l'expression, un pot-pourri combiné par la raison d'un poète incrédule et léger, qui, voulant aller à tous les goûts et ne se compromettre avec personne, fit un amalgame d'apparitions surnaturelles et de personnages allégoriques, d'idées catholiques et d'idées protestantes.

Cependant une distraction du compositeur avait d'abord rendu cet amalgame incomplet. Après y avoir mis du merveilleux allégorique à l'intention des philosophes, qui ne croient qu'à celui-là, du merveilleux magique à l'adresse des sots, du merveilleux chrétien saupoudré de protestantisme, comme il le fallait à Londres, et çà et là farci de sentences catholiques, comme le demandaient Rome et son sujet, Voltaire s'aperçut qu'il y manquait une dose de merveilleux mythologique et épicurien; et, à l'aide d'un hors-d'œuvre, le dieu de l'amour passa de l'*Énéide* dans la *Henriade* avec ses ailes, sa torche et son carquois. La Discorde va le trouver :

C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale  
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.  
Ne vit-on pas Antoine, amolli dans tes fers,



Abandonnant pour toi les soins de l'univers,  
Fuyant devant Auguste et te suivant sur l'onde,  
Préférer Cléopâtre à l'empire du monde ?  
Henri te reste à vaincre.

Le voilà donc en route pour la France, en passant, bien entendu,  
par les champs où fut Troie.

Il rit en contemplant dans ces lieux renommés  
La cendre des palais par ses mains consumés.

Arrivé aux plaines d'Ivry, il rencontre Henri IV, qui se promenait  
après un fort mauvais temps,

Sans escorte et sans guide,  
Dans les sillons fangeux de la campagne humide.  
L'Amour, en ce moment allumant son flambeau,  
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.

Ce devait être, en effet, une nouveauté pour le petit-fils de saint Louis, comme c'en est une pour les lecteurs d'un poëme jusque-là chrétien, que cette apparition subite d'un dieu de la fable. Cependant Henri IV le suit,

Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés  
Suivre ces feux ardents de la terre exhalés,  
Ces feux dont la vapeur maligne et passagère  
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Et comment le poëte tirera-t-il son héros des chaînes de l'Amour quand il faudra le ramener à son camp pour terminer l'épopée ? Par un *mais*, qui servira de transition, et par une inconséquence de plus.

Mais le génie heureux qui préside à la France  
Ne souffrit pas longtemps sa dangereuse absence :  
Il descendit des cieux à la voix de Louis,  
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.

Voilà donc l'archange saint Michel envoyé par saint Louis pour lutter contre le Cupidon de Virgile et d'Homère. N'est-ce pas là ce merveilleux sans vraisemblance et sans unité, qui, pour augmenter la surprise et varier le spectacle, perche, comme dit Horace, les poissons au sommet des arbres et fait se promener les hôtes des bois dans les mers<sup>1</sup> ?

<sup>1</sup> *Art poët.*, vers 29 et 30.

Cette intervention d'un dieu de la fable dans une épopée chrétienne est d'autant plus ridicule qu'elle est complètement inutile. Si l'on retranchait cet épisode, l'action n'y perdrait rien ; et si, en supprimant le neuvième chant, qui le renferme, on effaçait seulement quelques vers à la fin du huitième et au commencement du dixième, les lecteurs ne soupçonneraient même pas de lacune dans la conduite et dans l'ensemble du poème. Tant il est vrai de dire que cette fiction est tout à la fois un hors-d'œuvre, un mauvais raccommodage et une grosse invraisemblance <sup>1</sup>.

Et pourtant Voltaire ne manquait ni de goût ni de logique. Mais Voltaire était incrédule, et en remontant à sa philosophie nous trouverons une déplorable unité de principe et de but dans cet amas de fictions incohérentes. Ce poète, pour qui le monde surnaturel était un rêve de l'imagination, ne reconnaissait pas d'autre intervention morale dans les affaires d'ici-bas que celle des passions humaines, personnifiées par les poètes dans leurs allégories, divinisées par le paganisme, qui en avait rempli son élysée et son tartare, spiritualisées par le christianisme, qui en a fait ses anges et ses démons. Il lui sembla donc fort logique de mêler, sans respect, toutes ces figures aussi fantastiques à ses yeux les unes que les autres ; et son apostolat philosophique y trouva son compte. Passer des allégories de la Discorde, de la Politique, de la Religion, du Fanatisme aux apparitions de saint Louis, aller de l'enfer et du ciel des chrétiens au palais de Cupidon, parler des flèches lancées par le dieu fabuleux de l'amour comme des inspirations de l'ange tutélaire de la France, c'était prêcher dans ses vers une confusion qu'il n'a jamais cessé de prêcher dans sa prose. Sa *Henriade* fut le premier essai d'une tactique qui devait habituer le dix-huitième siècle à se moquer de tout, en traitant tous les cultes et toutes les croyances avec la même légèreté. « Le merveilleux que Voltaire a employé ne peut choquer aucun lecteur

<sup>1</sup> Laharpe en convient lui-même : « L'amour du héros pour Gabrielle commence, dit-il, et finit dans le neuvième chant ; c'est une violation de principe. Cet amour n'a aucun rapport, aucune liaison avec tout le reste ; on pourrait le retrancher sans toucher à la fable du poème ; aussi n'y a-t-il été ajouté qu'après coup. Ce n'est pas ainsi que Virgile s'est servi de Didon, qui tient à l'objet principal de l'*Énéide* ; qui fonde longtemps d'avance l'irréconciliable haine de Carthage et de Rome, suivant les desseins de Junon et les décrets de Jupiter ; qui forme pendant les quatre premiers chants le plus puissant obstacle aux desseins d'Énée, et qu'il retrouve même dans les enfers au sixième chant. Le Tasse, avec plus d'art encore, quoique avec une exécution moins parfaite, a lié son Armide à toute l'action de sa *Jérusalem délivrée*... Voltaire a (en outre) péché contre l'analogie du merveilleux en introduisant en action l'Amour de la fable avec ses ailes et son carquois près de saint Louis et de la Grâce divine. » (*Cours de littérature*, t. VIII, p. 54, 59 et 60.)

ensé, » disait le roi de Prusse dans la préface qu'il fit pour le poëme de son maître en philosophie : cet éloge résume toute notre critique. Si le merveilleux de *la Henriade*, raisonnable au dix-huitième siècle, est ridicule au dix-neuvième, c'est que le bon sens a repris le dessus et a fait justice des esprits forts qui avaient donné à la France un art sans idéal, en lui enseignant une philosophie sans Dieu <sup>1</sup>.

### III

#### LA VERSIFICATION DE LA HENRIADE.

Examen des morceaux les plus célèbres de ce poëme : l'assaut donné par Henri IV aux faubourgs de Paris ; la mort de Coligny ; le portrait du duc de Guise ; le tableau de Londres. — Coup d'œil général sur le style poétique de Voltaire.

Voltaire n'avait ni l'invention, ni l'enthousiasme, ni la gravité qui font les Homères ; mais il était éminemment homme de goût et d'esprit. Son imagination était brillante ; sa pensée était vive ; son expression était naturellement pleine d'élégance, de concision et de netteté. Il avait donc tout ce qu'il faut pour devenir, sinon un grand poëte, au moins un excellent versificateur. Mais sans réflexion et sans efforts la perfection du style est impossible, surtout dans un ouvrage de longue haleine. Aussi *la Henriade*, malgré la précision, la verve et l'éclat de quelques centaines de vers, qui brillent çà et là dans chacun de ses chants, est-elle remplie de négligences et d'incorrections de toutes sortes.

Si l'auteur de l'*Art poétique* avait vécu douze années de plus, et si le jeune Arouet était venu le consulter sur son poëme, que de vers il lui aurait fait remettre sur l'enclume ! Ne l'aurait-il pas arrêté dès le début, où le retour trop fréquent de la conjonction *et* fait sautiller son épopée à la façon d'une poésie légère ?

Je chante ce héros qui régna sur la France  
*Et par droit de conquête et par droit de naissance ;*  
 Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,  
 Calma les factions, sut vaincre *et* pardonner,  
 Confondit *et* Mayenne, *et* la Ligue *et* l'Ibère,  
*Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.*

Boileau n'aurait eu qu'à retourner le feuillet pour retrouver la

<sup>1</sup> Voyez t. I, p. 9 et suiv.

même particule répétée encore cinq fois en deux vers, à l'apparition de la Discorde :

Excitant aux combats *et* la Ligue *et* Mayenne,  
Et le peuple *et* l'Église, *et* du haut de ces tours  
Des soldats de l'Espagne appelant les secours.

Et quand la même déesse revient au quatrième chant, c'est avec des *en* moins harmonieux que ces *et* :

Son haleine *en* cent lieux répand l'aridité ;  
Le fruit meurt *en* naissant dans son germe infecté.....  
Le ciel s'*en* obscurcit, les astres *en* pâlisent ;  
Et la foudre *en* éclats, etc. <sup>1</sup>.

Mais restons dans le premier chant. Vingt vers après les *et* arrivent des *ils* jusqu'à six fois en quatre vers seulement :

Louis *fixait sur lui* ses regards paternels ;  
*Il* présageait *en lui* la splendeur de *sa* race ;  
*Il* plaignait *ses* erreurs ; *il* aimait *son* audace ;  
De *sa* couronne un jour *il* devait l'honorer ;  
*Il* voulait plus encore, *il* voulait l'éclairer.

Comptons toutes les négligences de style accumulées dans ces cinq lignes. *Louis fixait, il présageait, il plaignait, il aimait, il devait, il voulait et il voulait* ; six fois le pronom *il*, et sept fois l'imparfait. *Ses regards, sa race, ses erreurs, son audace, sa couronne* : cinq fois le pronom *son, sa, ses*, employé dans tous les genres et dans tous les nombres ; et, de plus, amphibologiquement, puisqu'il faut deviner quand il se rapporte au père des Bourbons ou à son petit-fils. *Louis fixait sur lui et présageait en lui* : deux vers rimant à l'hémistiche, et, qui pis est, par le retour du même pronom. Voilà donc l'oreille et l'esprit choqués pour le moins par quinze ou seize répétitions de mots et de sons en cinq vers, et, en outre, par des équivoques et par une plate consonnance à la césure.

Nous n'en sommes qu'à la quatrième page. Mais peut-être sommes-nous mal tombés. Des dix chants de *la Henriade*, le mieux versifié, c'est, dit-on, le neuvième ; passons-y donc, et renouvelons l'épreuve.

L'Amour, qui s'est endormi au chant des oiseaux, repose mollement sur un lit de roses. La Discorde, qui a besoin de lui, l'aborde :

Mon frère, lui dit-elle, où *sont tes traits terribles* ?

<sup>1</sup> Voyez ci dessus, p. 121 et 122.

Cinq fois la lettre *t* en quatre syllabes consécutives ! Il y avait là sans doute de quoi réveiller en sursaut le petit dieu ; mais pour croire qu'il fut content il faut que le poëte nous l'assure.

L'Amour, qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,  
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.

Il s'arme donc à l'instant de ses flèches ; et, s'étant mis en route,

*Il vole vers Vaucluse*<sup>1</sup>.

A son passage, la bergère

*De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.*

Henri IV se laisse enchaîner, tout vainqueur, tout affairé qu'il est ; et pas un de ses amis

N'eût *pu* croire  
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire.

N'eût *pu*, qu'on eût dû n'est, il faut l'avouer, ni sonore ni élégant. L'Amour vide son carquois sur le sage Mornay.

Mais Mornay méprisait sa colère et ses charmes :  
Tous ses traits impuissants s'émoussaient sur ses armes.

Ses flèches sifflaient pourtant bien, et mieux que les serpents des Furies qui firent crier à Oreste :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

Racine, qui visait à l'effet, n'a pu faire vibrer la lettre *s* que cinq fois ; et Voltaire, sans même y prendre garde, l'a mise neuf ou dix fois de suite ; et, de plus, l'a relevée par l'éclat d'une bonne demi-douzaine d'*a*. Et quelle harmonie dans l'accord de ces trois monosyllabes, *tous ses traits* ! Nous trouverons mieux encore dans ce vers du dixième chant, grâce au redoublement de la lourde diphthongue *ou* et au mélange des *r* et des *t*.

*Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.*

Fermes donc le neuvième chant comme le premier, et faisons passer le style de Voltaire par une troisième épreuve dont la conséquence sera irrécusable. Car si nous trouvons des négligences et des

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 134, *y vient vanter en vain ses vœux*.

incorrections de toute espèce jusque dans les pages les plus belles et les plus vantées de ce poëme, ne faudra-t-il pas en conclure que la versification du chantre de Henri le Grand est bien imparfaite ?

Voici d'abord le passage choisi par Laharpe pour prouver que dans les descriptions de *la Henriade* on rencontre, sinon partout, au moins très-fréquemment, ce qui fait le style sublime d'après Longin, c'est-à-dire l'élévation des pensées, la noblesse des sentiments et de l'expression, l'énergie des passions, la force et l'éclat des images<sup>1</sup>. Afin de ne pas nuire à l'effet de l'ensemble, nous nous contenterons de souligner les vers défectueux, et nous rejeterons la critique au bas des pages. Nous sommes au sixième chant : Henri IV emporte d'assaut les faubourgs de Paris.

Paris n'était point tel, en ces temps *orageux*,  
 Qu'il paraît en nos jours aux Français trop *heureux*<sup>2</sup>.  
 Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,  
 Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.  
 Ces faubourgs aujourd'hui si pompeux et si *grands*,  
 Que la main de la Paix *tient ouverts en tout temps*<sup>3</sup>,  
 D'une immense cité superbes avenues,  
 Où nos palais dorés *se perdent dans les nues*<sup>4</sup>,  
 Étaient de longs hameaux d'un rempart entourés,  
 Par un fossé profond de Paris séparés.  
*Du côté du levant*<sup>5</sup> bientôt Bourbon s'avance.  
 Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.  
 Le fer avec le feu vole de toutes parts,  
 Des mains des assiégeants et du haut des *remparts*.  
 Ces *remparts* menaçants<sup>6</sup>, leurs tours et leurs ouvrages  
 S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages.  
 On voit les bataillons rompus et renversés,  
 Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.

<sup>1</sup> *Cours de littérature*, t. VIII, p. 74 et 75. — <sup>2</sup> Rime négligée, dit Laharpe.

— <sup>3</sup> Laharpe convient encore de la pauvreté de cette rime. *Tient ouverts en tout temps* n'est guère harmonieux. — <sup>4</sup> Cela se dit d'une montagne, d'un grand arbre ou d'un clocher ; mais pour le dire d'un palais il faut avoir besoin des nues au bout de son vers. — <sup>5</sup> Admirez l'élégance et l'harmonie de ces *de, du* répétés cinq fois en deux vers et demi. — <sup>6</sup> Certes les *remparts* ne manquent pas ; les voilà trois fois en sept vers.

*Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre*<sup>1</sup>,  
 Et chacun des partis combat avec la foudre<sup>2</sup>.  
 — Jadis avec moins d'art au milieu des combats  
 Les malheureux mortels avançaient leur trépas;  
 Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,  
 Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.  
 De leurs cruels enfants l'effort industriel  
 A dérobé le feu qui brûle dans les cieux<sup>3</sup>. —  
 On entendait gronder ces bombes *effroyables*,  
 Des troubles de la Flandre enfants *abominables*<sup>4</sup>.  
 Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé  
 Vole avec la prison qui le tient *renfermé*;  
 Il la brise, et la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encore et plus de barbarie  
 Dans des antres profonds on a su *renfermer*<sup>5</sup>  
 Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.  
 Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,  
 Le soldat valeureux se fie à son courage,  
 On voit en un instant des abîmes ouverts,  
 De noirs torrents de soufre épandus dans les airs<sup>6</sup>.  
 Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,  
 Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.  
 Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir;  
 C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.  
 Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes :  
 L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes;

<sup>1</sup> « Le premier hémistiche de ce vers est vague et prosaïque, dit Laharpe; car l'artillerie ne peut *réduire en poudre* que les fortifications, et non pas leurs défenseurs; et ces mots *ce que le fer atteint* ne spécifient pas cette différence. » — <sup>2</sup> N'était-ce pas déjà dit? — <sup>3</sup> Six vers pour une réflexion; c'est trop dans un récit où tout doit marcher sans repos. — <sup>4</sup> « *Effroyables* et *abominables* sont ici des rimes parasites. Je n'aime pas non plus que les bombes soient *enfants des troubles de la Flandre*; et dans cet endroit cette circonstance historique importe peu. » Cette critique est encore de Laharpe. Clément s'est servi d'une expression plus juste en disant que ces deux vers riment en épithètes boursouflées. — <sup>5</sup> *Renfermer* est trop près de *renfermée*. — <sup>6</sup> Des torrents de soufre épandus *dans les airs sous un chemin*!



Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;  
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.

Mornay parmi les flots de ce torrent rapide  
S'avance d'un pas grave et non moins intrépide.  
Incapable à la fois de crainte et de fureur,  
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,  
D'un œil ferme et stoïque il regarde la guerre  
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire ;  
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,  
Condamne les combats, plaint son maître et le suit <sup>1</sup>.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,  
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.  
C'est là que le danger ranime leurs efforts.  
Ils comblent les fossés de fascines, de *morts* ;  
Sur ces *morts* entassés ils marchent, ils s'avancent ;  
D'un *cours* précipité sur la brèche ils s'élancent <sup>2</sup>.  
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,  
Henri vole à leur tête, et *monte* le premier.  
Il *monte* <sup>3</sup> ; il a déjà, de ses mains triomphantes,  
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.  
Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi :  
*Ils* semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.  
*Ils* cédaient ; mais Mayenne à l'instant les ranime ;  
*Il* leur montre l'exemple, *il* les rappelle au crime <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Laharpe a mieux aimé supprimer ces huit vers que de répondre à la critique que Clément en avait faite et qui nous a paru exagérée. Contentons-nous de remarquer qu'un héros marche au milieu des flots d'un pas ferme et non pas *grave* ; qu'un œil *stoïque* ne dit rien de plus qu'un œil *ferme*, à moins de signifier un œil insensible, ce qui ferait peu d'honneur au guerrier philosophe et ne s'accorderait guère avec la sensibilité qui lui est donnée dans les trois vers suivants. — <sup>2</sup> Ils *marchent*, ils *s'avancent*, ils *s'élancent* : il y a trop peu de gradation dans ces trois verbes pour en excuser l'abondance et la monotonie. En outre, on ne *s'élance* pas d'un *cours*, mais d'un bond : Laharpe a reconnu cette faute. — <sup>3</sup> Laharpe trouve dans cette répétition du verbe *monte* une rapidité et une énergie que nous ne comprenons pas. — <sup>4</sup> Était-ce un crime de se défendre bravement ? Voilà encore bien des *ils*. Voyez ci-dessus, p. 139.

Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts  
 Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards <sup>1</sup>.  
 Sur le mur avec eux la Discorde cruelle  
 Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.  
 Le soldat à son gré sur ce funeste mur,  
 Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.  
 Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre  
 Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :  
 Un farouche silence, enfant de la fureur,  
 A ces bruyants éclats succède avec horreur.  
 D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,  
 Parmi ces ennemis chacun s'ouvre un passage.  
 On saisit, on reprend, par un contraire effort,  
 Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.  
 Dans ses fatales mains la victoire incertaine  
 Tient encor, près des lis, l'étendard de Lorraine.  
 Les assiégeants surpris sont partout renversés,  
 Cent fois victorieux et cent fois terrassés <sup>2</sup>,  
 Pareils à l'Océan poussé par les orages,  
 Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages.

Jamais le roi, jamais son illustre rival  
 N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal :  
 Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,  
 Maître de son esprit, maître de son courage,  
 Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps  
 Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.

Cependant des Anglais la formidable élite,

<sup>1</sup> C'est une singulière image que celle de ces intrépides défenseurs qui n'osent regarder leur ennemi, et qui cependant se pressent autour de lui pour l'accabler. C'est dommage que Voltaire, pour plus de respect, ne leur ait pas fait détourner la tête en frappant. — <sup>2</sup> « Si les assiégeants surpris sont partout renversés, comment peuvent-ils être cent fois victorieux ? » (Remarque de Clément.) Pour avoir une phrase logique, il aurait fallu mettre :

Cent fois victorieux, et cent fois terrassés,  
 Les assiégeants surpris sont enfin renversés.

Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,  
 Marchait sous nos drapeaux pour la première fois  
 Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.  
 Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,  
 Orgueilleux de combattre et de donner leur vie  
 Sur ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux  
 Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.  
 Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;  
 Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale,  
 Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.  
 Leurs amis, tout sanglants, sont en foule autour d'eux :  
 Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,  
 Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

Ange qui conduisiez leur fureur et leur bras,  
 Ange exterminateur, âme de ces combats,  
 De quel héros *enfin* prîtes-vous la querelle ?  
 Pour qui pencha des cieux la balance éternelle ?  
 Longtemps Bourbon, Mayenne, Essex et son rival,  
 Assiégeants, assiégés, font un carnage égal.  
 Le parti le plus juste eut *enfin* l'avantage :  
*Enfin* Bourbon l'emporte, il se fait un passage ;  
 Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus ;  
 Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus<sup>1</sup>.

Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,  
 Menacer des vallons les nymphes consternées ;  
 Les digues qu'on oppose à ses flots orageux  
 Soutiennent quelque temps son choc impétueux ;  
 Mais bientôt, renversant sa barrière impuissante,  
 Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante,  
 Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux

<sup>1</sup> Ces quatre vers sont faibles, prosaïques, décousus. *Ils quittent les remparts, ils tombent.* Le mot propre était *ils succombent* ou bien *ils fuient* ; mais la mesure et la raison n'ont pas pu s'entendre. Voilà, de plus, *enfin* trois fois en six vers.

Qui bravaient les hivers et qui touchaient les cieux ;  
 Détache les rochers du penchant des montagnes,  
 Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes<sup>1</sup> :  
 Tel Bourbon descendait à pas précipités  
 Du haut des murs fumants qu'il avait emportés ;  
 Tel, d'un bras *foudroyant fondant* sur les rebelles,  
 Il moissonne en *courant* leurs troupes criminelles<sup>2</sup>.  
 Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,  
 Égarés, confondus, dispersés par la peur.

Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes ;  
 Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.  
*Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,*  
*Dans les faubourgs sanglants se répandent soudain.*  
 Du soldat effréné la valeur tourne en rage :  
 Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.  
 Henri ne les voit point : son vol impétueux  
 Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.  
 Sa victoire l'enflamme et sa valeur l'emporte ;  
 Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :  
 Compagnons, apportez et le fer et les feux,  
 Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux<sup>3</sup>.

Oui, nous en convenons volontiers, et Clément lui-même l'avoue malgré la sévérité de sa critique, que nous avons adoucie dans nos notes, oui, dans cette description il y a de la verve, des expressions heu-

<sup>1</sup> Non sic, aggeribus ruptis, cum spumeus amnis  
 Exiit, oppositasque evicit gurgite moles,  
 Fertur in arva furens cumulo, camposque per omnes  
 Cum stabulis armenta trahit.

(*Æneid.* II, 496-499.)

Voltaire, au lieu de paraphraser Virgile, aurait dû imiter sa concision. Dans un récit où l'on veut mettre de la rapidité une comparaison de dix vers est beaucoup trop longue. — <sup>2</sup> Mauvaises consonnances.

<sup>3</sup> Ferte citi ferrum, date tela, scandite muros.

(*Æneid.* IX, 37.)

La vie et le mouvement de ce vers ont disparu dans la traduction de Voltaire, qui aurait dû comprendre qu'en pareil cas l'ardeur et l'énergie d'une haran-

reuses, de la poésie véritable, surtout au moment où le combat s'engage à l'arme blanche au pied et sur le sommet des remparts. L'horreur du silence qui succède au bruit des canons ; les bataillons comparés aux flots de l'Océan poussés et repoussés par la tempête ; Henri IV et Mayenne maîtres d'eux-mêmes et conduisant d'un coup d'œil ces affreux mouvements ; ce pêle-mêle de Français, d'Anglais, de Lorrains avançant, combattant, frappant, mourant ensemble, voilà des traits dignes d'un grand peintre. Mais ce que nous ne saurions accorder à Laharpe, c'est que dans la lecture de ces cent cinquante vers l'intérêt moral de l'ensemble puisse faire oublier les quelques taches qu'un examen plus sérieux y découvre. Les négligences de style, les répétitions de mots et de tournures, les termes impropres, les vers prosaïques, les périphrases languissantes, les longueurs, la gêne de la rime, les embarras de la logique y arrêtent à tout moment : c'est de la verve d'improvisateur. Pour donner à ce jet les proportions et le fini demandés par le goût il aurait fallu en retrancher un quart et en remanier deux autres.

De tous les lambeaux de pourpre qu'on peut détacher de la *Henriade* le plus brillant est, sans contredit, la mort du chef des huguenots, l'amiral de Coligny : elle figure dans tous les recueils classiques à côté de celle d'Hippolyte. Examinons-la ; et sans y trouver autant de taches que dans le tableau de l'assaut donné aux faubourgs de Paris, nous en rencontrerons assez pour l'exclure des chefs-d'œuvre de notre langue et des ornements de la mémoire <sup>1</sup>.

Cependant tout s'apprête et l'heure est arrivée

Qu'au fatal dénoûment *la reine a réservée*.

Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :

C'était à la faveur des ombres de la nuit.

*De ce mois malheureux* l'inégale courrière

Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.

*La reine a réservée* n'est pas agréable à l'oreille. C'est Malherbe qui le premier a nommé la lune l'inégale courrière non pas d'un mois,

gue sont dans la précision. *Venez, volez*, est de trop ; et la répétition de l'*et* sent plus l'académicien que le guerrier. C'est ici qu'arrive l'apparition de saint Louis, que nous avons déjà citée :

Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue,

Un fantôme éclatant se présente à sa vue, etc.

Voyez ci-dessus, p. 131 et 132. — <sup>1</sup> *Chant II*.

mais des mois, ce qui est plus exact, puisque l'inégalité de sa course vient de celle des mois, qu'elle mesure <sup>1</sup>. Pourquoi Voltaire, en s'appropriant cette expression aussi juste que pittoresque, l'a-t-il rendue moins vraie ? Pour avoir quatre syllabes de plus. Et quel est *ce mois malheureux*, dont il n'est question ni avant ni après ? Heureusement qu'une note du poète se commentant lui-même, au bas de ses pages, nous apprend que la Saint-Barthélemy tomba dans la nuit du 23 au 24 août de l'année 1572.

Coligny languissait dans les bras du repos;  
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.  
Soudain de mille cris le bruit *épouvantable*  
Vint arracher *ses sens à ce calme agréable*.

On a prétendu que, *languir* ne se prenant qu'en mauvaise part, le poète aurait dû se servir d'un autre mot pour dire que son héros dormait : cette critique est un peu exagérée. Mais *épouvantable* et *agréable* sentent trop le besoin de rimer ; et tous les critiques reconnaissent que dans *la Henriade* les épithètes oiseuses ou parasites, comme dit Laharpe, arrivent trop souvent au bout des vers. Il faut avouer, en outre, que *ses sens à ce calme* n'est pas très-harmonieux.

*Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés*  
*Courir des assassins à pas précipités :*  
*Il voit briller partout les flambeaux et les armes,*  
*Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,*  
*Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,*  
*Les meurtriers en foule au carnage échauffés,*  
*Criant à haute voix : Qu'on n'épargne personne ;*  
*C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne !*

Ces huit vers sont pleins de mouvement, et nous les aurions admirés sans réserve si la rapidité de la phrase n'en avait pas un peu troublé la construction. Après avoir dit *il voit courir des assassins, il voit briller partout des flammes*, il aurait fallu mettre *il voit son palais embrasé, tout un peuple en alarmes, ses serviteurs sanglants*, etc., afin

<sup>1</sup> Malherbe a dit dans son *Ode à la reine Marie de Médicis sur sa bienvenue en France*, en 1660 :

Telle ne luit en sa carrière  
Des mois l'inégale courrière.

que le verbe *billier* ne tombât pas sur tous ces objets. C'est une peccadille ; mais le goût et la logique de Racine et de Boileau en auraient eu du scrupule. Nous venons de voir trois *il* au commencement du vers ou de l'hémistiche ; en voici deux autres :

*Il* entend retentir le nom de Coligny.  
*Il* aperçoit de loin le jeune Téligny,  
 Téligny, dont l'amour a mérité sa fille,  
 L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,  
 Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,  
 Lui demandait vengeance et lui tendait les bras.

L'image renfermée dans ces deux derniers vers est touchante : l'auteur d'*Athalie* n'en aurait désavoué ni le sentiment ni l'expression. Mais, suivant la remarque d'un commentateur de ce poëme, c'est par la gloire et la vertu plutôt que par l'amour qu'on mérite la fille d'un héros<sup>1</sup> ; Corneille aurait été de cet avis.

Le héros malheureux, sans armes, sans défense,  
 Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,  
 Voulut mourir du moins comme il avait vécu,  
 Avec toute sa gloire et toute sa vertu<sup>2</sup>.  
 Déjà des assassins la nombreuse cohorte  
 Du salon qui l'enferme allait briser la porte.  
 Il leur ouvre lui-même, et se montre à *leurs yeux*  
 Avec cet œil serein, ce front majestueux,  
 Tel que dans les combats, maître de son courage,  
 Tranquille il arrêtait ou pressait le carnage.  
 A cet air vénérable, à cet auguste aspect,  
 Les meurtriers surpris sont saisis de respect :  
 Une force inconnue a suspendu leur rage.  
 Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,  
 Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs

<sup>1</sup> *Commentaire sur la Henriade*, par feu M. de La Beaumelle, revu et corrigé par Fréron. (Berlin, 1751.) — <sup>2</sup> La vertu de Coligny fut loin d'être irréprochable, même aux yeux des calvinistes sans passion. L'amiral, accusé d'avoir conseillé le lâche assassinat du célèbre François de Guise, son rival, se défendit mal ; et sa mémoire est encore entachée du soupçon de ce crime.



Que le sort des combats respecta quarante ans.  
 Frappez; ne craignez rien : Coligny vous pardonne;  
 Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne.  
 J'eusse aimé mieux la perdre en combattant *pour vous*.

Les critiques se sont demandé ce que ce dernier vers voulait dire. L'amiral de Coligny, chef des huguenots, pouvait-il regretter de n'être pas mort en combattant pour les catholiques? Il aurait fallu mettre *pour la France*, afin d'éviter l'équivoque; mais le mètre et la rime s'y sont opposés. *Se montrer à leurs yeux avec un œil* offre une singulière image. *Cet œil serein, ce front majestueux, cet air vénérable, cet auguste aspect*, voilà de l'abondance stérile et presque du remplissage.

*Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux.*  
 L'un, *saisi d'épouvante*, abandonne ses armes;  
 L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes;  
 Et de ses assassins ce grand homme entouré  
 Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

Ce dernier vers est magnifique; mais les précédents sont détestables. *Ces tigres, à ces mots, à ses genoux, ce grand homme, ses armes, ses pieds, ses larmes, ses assassins, son peuple*; à la négligence des répétitions, au désagrément de toutes ces consonnances se joint une amphibologie: *L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes. Qu'il arrose de larmes* n'aurait-il pas mieux valu, et d'autant plus que l'image des *pieds trempés* n'est pas gracieuse? Il aurait été aussi bien facile de mettre *frappé d'épouvante* au lieu de *saisi d'épouvante*, qui se trouve trop près de *saisi de respect*.

Besme, qui dans la *cour* attendait sa victime,  
 Monte, *accourt*, indigné qu'on diffère son crime.  
 Des assassins trop lents il veut hâter les coups;  
 Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.  
 A cet objet touchant lui seul est inflexible;  
 Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,  
 Aurait cru faire un crime et trahir Médicis  
 Si du moindre remords il *se sentait surpris*<sup>1</sup>.  
 A travers les soldats il court d'un pas *rapide*.

<sup>1</sup> La grammaire exigeait : *il se fit senti surpris*, ou bien *il eût été surpris*.

Coligny l'attendait d'un visage intrépide ;  
 Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux  
 Lui plonge son épée en détournant les yeux,  
 De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage  
 Ne fit trembler son bras, et glaçât son courage.

On a reproché à Voltaire d'avoir fait *monter* Besme avant de le faire *accourir* de la cour où il se trouvait ; mais on peut l'excuser en disant que, l'escalier monté, il y avait des corridors et des salles à franchir. Cependant *accourt*, *monte indigné*, aurait mieux valu. Dans tous les cas il fallait éviter cette consonnance *dans la cour... monte, accourt*. *Il se sentait surpris*, n'est pas doux à l'oreille ; et il y a trop de ressemblance dans ces deux fins de vers *d'un pas rapide, d'un visage intrépide*. Trois lignes plus bas le *visage* revient. Et qu'est-ce qu'un *visage auguste, qui d'un coup d'œil fait trembler un bras* ? L'embarras du mètre a pu seul empêcher le poète de dire *et ne glaçât son courage* : la construction grammaticale le demandait.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort.  
 On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.  
 Son corps percé de coups, privé de sépulture,  
 Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture ;  
 Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,  
 Conquête digne d'elle et digne de son fils !  
 Médicis la reçut avec indifférence,  
 Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,  
 Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens  
 Et comme accoutumée à de pareils présents.

Il n'est pas donné à tout le monde de faire de pareils vers : ce dernier coup de pinceau est digne de Tacite ou de Corneille.

Il y a la même profondeur de pensée, la même fermeté de touche dans le portrait de Henri de Guise, dit le Balafre ; et les défauts de style y sont beaucoup moins nombreux. Mais on y reconnaîtra encore, à quelques traits, l'œuvre d'un génie irréléchi, qui ne s'est même pas donné la peine d'être partout d'accord avec lui-même <sup>1</sup>.

On vit paraître Guise ; et le peuple inconstant  
 Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant...

<sup>1</sup> Chant III.

Nul ne *sut mieux* que lui le grand art de séduire;  
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire  
Et ne *sut mieux* cacher sous des dehors trompeurs  
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.  
Altier, impérieux, mais souple et populaire,  
Des peuples en public il plaignait la misère,  
Détestait des impôts le fardeau rigoureux;  
Le pauvre allait le voir, et revenait heureux.  
Il *savait* prévenir la timide indigence;  
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence;  
Il se faisait aimer des grands, qu'il haïssait,  
Terrible et sans retour alors qu'il offensait.  
Téméraire en ses vœux, *sage en ses artifices*<sup>1</sup>,  
Brillant par ses vertus et même par ses vices,  
Connaissant le péril et ne redoutant rien,  
Heureux guerrier, grand prince, et *mauvais citoyen*...

Guise, tranquille et fier au milieu de l'orage,  
Précipitait du peuple ou retenait la rage;  
De la sédition gouvernait les ressorts,  
Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.  
Tout le peuple au palais courait avec furie;  
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie;  
Mais, lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,  
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;  
Et, des mutins lui-même arrêtant la poursuite,  
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.  
Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,  
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet.  
Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre  
A tout à redouter s'il ne veut tout enfreindre.  
Guise, en ses grands desseins dès ce jour affermi,  
Vit qu'il n'était plus temps d'offenser à demi;  
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,

<sup>1</sup> C'est bien dur.

S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.  
 Enfin, maître absolu d'un peuple révolté,  
 Le cœur plein d'espérance et de *témérité*,  
 Appuyé des Romains, secouru des Ibères,  
*Adoré des Français*, secondé de ses frères,  
 Ce sujet orgueilleux crut ramener ces temps  
 Où de nos premiers rois les lâches descendants,  
 Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,  
 Sous un froc odieux cachaient leur diadème ;  
 Et, dans l'ombre d'un cloître en secret gémissants,  
 Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.....

Son destin l'aveuglait : son heure était venue.  
 Le roi le fit lui-même immoler à sa vue.  
 De cent coups de poignard indignement percé,  
 Son orgueil, en mourant, ne fut point abaissé ;  
 Et ce front que Valois craignait encor peut-être,  
 Tout pâle et tout sanglant, semblait braver son maître.  
 C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,  
 De vices, de vertus assemblage éclatant.  
 Le roi, dont il ravit l'autorité suprême,  
 Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.

A part les négligences et les répétitions de mots que nous avons soulignées, tout cela est énergiquement pensé et brillamment écrit ; mais pour faire ressortir le mérite de ces soixante vers il a fallu les rapprocher, les dégager d'un contexte diffus, embarrassé, et remplacer par des points une amplification de rhéteur. La voici :

*Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,  
 Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire  
 Qui mieux que la vertu sait régner sur les cœurs  
 Attiraient tous les vœux par des charmes vaineurs.*

Tout cela, d'ailleurs, n'est pas vrai, n'est même pas logique. C'est Henri IV qui fait le portrait du duc de Guise à la reine d'Angleterre : que ce prince, alors calviniste et parlant à la fille hérétique de Henri VIII, nomme la Ligue une *sédition*, appelle *mauvais citoyen* un héros combattant pour sauver le catholicisme, religion de l'Etat et des trois quarts de la France, on le conçoit ; mais au moins fallait-il

donner de la mémoire à Henri IV, qui se contredit par deux fois, faute de se rappeler ce qu'il avait déjà dit. Un *mauvais citoyen* pouvait-il être *adoré des Français*? Et comment

Guisé, dont la prudence égalait le courage,

a-t-il, cent vers plus bas, *le cœur plein de témérité*? Est-ce parce qu'il était tout à la fois

Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,

et parce que *son destin l'aveuglait*? Mais un homme que l'ambition emporte, que la fortune aveugle et fait tomber dans le piège manque essentiellement de prudence et de politique. Il fallait dire que l'âme droite du héros se laissa prendre aux artifices de ses ennemis.

On a beaucoup admiré la merveilleuse facilité du style de Voltaire, en prose comme en vers; mais ce qui diminue singulièrement le prodige de cette aisance, c'est que rien n'embarrasse la plume de ce rapide écrivain. Contradictions, anachronismes, faits controuvés, sentences inexactes ou complètement fausses, tout est bon lorsque la passion du philosophe y trouve son compte et que la rime du poète s'en accommode. Voici un second exemple de cette éloquence sans scrupule.

Henri IV, arrivant à Londres sous le règne d'Élisabeth, voit l'Angleterre parvenue à la splendeur et à la puissance que Voltaire y trouvera cent trente ans plus tard. M. Villemain vante cette peinture, mais en avouant qu'elle est anticipée<sup>1</sup>:

*En voyant l'Angleterre en secret* il admire  
Le changement heureux de ce puissant empire,  
Où l'éternel abus *de tant de sages lois*  
Fit longtemps le malheur et du peuple et des rois.  
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,  
Sur ce trône glissant dont cent rois *descendirent*<sup>2</sup>,  
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,  
De l'éclat de son règne étonnait les humains.  
C'était Élisabeth, elle dont la prudence  
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,  
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,  
Qui ne peut ni servir ni vivre en liberté.  
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;

<sup>1</sup> *Cours de littérature française*, t. I, p. 255. — <sup>2</sup> *Tombèrent* aurait mieux valu, à cause de la métaphore : on tombe sur un terrain glissant.

De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes;  
 Les guérets, de leurs blés; les mers, de leurs vaisseaux;  
 Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.  
 Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,  
 Des bouts de l'univers appelle la fortune.  
 Londres, jadis barbare, est le centre des arts,  
 Le magasin du monde et le temple de Mars.  
 Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble  
 Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,  
 Les députés du peuple, et les grands, et le roi,  
 Divisés d'intérêt, réunis par la loi;  
 Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,  
 Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

Voilà certainement de beaux vers sur l'équilibre du triple pouvoir qui régit l'Angleterre; mais cet équilibre, dont le secret remonte à l'origine même de la nation anglaise, ne fut-il pas troublé par le despotisme d'Élisabeth elle-même, puis tout à fait rompu par la tyrannie de Cromwell, autre enfant de l'hérésie? Dans *le changement heureux de ce puissant empire*, n'aurait-il pas fallu tenir compte de la sanglante persécution qui fit pleurer tant de familles catholiques, du supplice de Marie Stuart, du turbulent paupérisme né de la spoliation des abbayes précisément sous les règnes de Henri VIII et de sa cruelle fille? Ce n'était pas à Londres, mais à Amsterdam que se formait alors le premier entrepôt maritime des nations modernes, que Voltaire appelle *le magasin du monde*; et *le temple de Mars* était encore à Madrid, sous Philippe II.

Après cet examen du début et des pages les plus célèbres de *la Henriade*, nous pourrions conclure en affirmant, sans crainte d'être contredit, que le style de ce poëme est fort négligé; mais il nous reste à jeter un coup d'œil général sur le caractère et les défauts de la versification de Voltaire.

L'antithèse fut à la mode au dix-huitième siècle, ainsi qu'à tous les âges de décadence littéraire : le chantre de Henri IV l'a prodiguée. Il en a quelquefois tiré d'heureux effets, comme dans ce vers devenu proverbial :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier<sup>1</sup> ;

<sup>1</sup> *Chant I.*

et dans ce parallèle des deux chefs de la Ligue :

D'Aumale est du parti le bouclier terrible ;  
 Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible ;  
 Mayenne, qui le guide au milieu des combats,  
 Est l'âme de la Ligue, et l'autre en est le bras <sup>1</sup>.

Mais son style regorge de ces oppositions, qui choquent par leur multiplicité, lors même qu'elles ne blessent pas le goût par une recherche puérile. On y rencontre à tout moment des hémistiches balancés comme dans ce portrait du confident de Henri IV se rendant à Londres :

De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,  
*Mornay, son confident, mais jamais son flatteur ;*  
 Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,  
 Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,  
 Servit également son Église et la France ;  
*Censeur des courtisans, mais à la cour aimé,*  
*Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé* <sup>2</sup>.

Cette symétrie, due aux antithèses, donne aux vers de la *Henriade* une uniformité de tournure qui fatigue. Citons-en un troisième exemple. La reine d'Angleterre dit à Henri de Bourbon, au moment où il prend congé d'elle :

*Si Mayenne est dompté, Rome sera soumise :*  
 Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs.  
*Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,*  
*Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,*  
*C'est à vous d'allumer ou d'éteindre sa foudre* <sup>3</sup>.

Rien de plus commun dans ce poëme que les vers et les hémistiches isolés, qui se suivent sans se tenir, et qu'on peut transposer à son gré. A la vue des Seize qui encouragent Jacques Clément, le poëte s'écrie :

Le fanatique aveugle et le chrétien sincère  
 Ont porté trop souvent le même caractère :  
 Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs ;  
 Le crime a ses héros ; l'erreur a ses martyrs <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Ch. III.* — <sup>2</sup> *Ch. I.* Les affirmations ne contentent rien à Voltaire. Ce vertueux Mornay, *de Rome estimé*, ayant publié un traité sur les *abus de la messe*, fut convaincu par Du Perron, alors évêque d'Evreux et depuis cardinal, d'avoir troupé ou falsifié cinq cents textes. — <sup>3</sup> *Ch. III.* — <sup>4</sup> *Ch. V.*



Déplacez ces quatre incisives, et vous n'y perdrez que la rime :

Ils ont mêmes désirs ;  
Ils ont même courage ;  
L'errenr a ses martyrs ;  
Le crime a ses héros.

L'habileté de Voltaire en cela est même allée jusqu'à reproduire quelque chose du miracle des anciens vers rétrogrades. Revenons à la prière du moine assassin de Henri III :

Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver ;  
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;  
Détourne loin de nous la mort et la misère ;  
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère ;  
Viens ! des cieux enflammés abaisse la hauteur ;  
Fais marcher devant toi l'ange exterminateur <sup>1</sup>.

Lisons ces six vers à rebours, et la logique n'en souffrira point :

Fais marcher devant toi l'ange exterminateur ;  
Viens ! des cieux enflammés abaisse la hauteur ;  
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère ;  
Détourne loin de nous la mort et la misère ;  
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;  
Grand Dieu ! par tes fléaux c'est trop nous éprouver.

En montrant cette versification hachée, ce n'est pas sur une curiosité littéraire que nous voulons attirer l'attention, c'est sur la nature même de la verve du poëte. Regardez *la Henriade* d'un peu près, et vous verrez sans peine que le mouvement du style y est plus souvent dans la brièveté de la phrase que dans la chaleur et l'entraînement des idées. Ce n'est pas là du laisser aller, c'est du mécanisme ; et quand la négligence se mêle à cette rapidité factice, les répétitions de mots et de tournures y abondent, et la variété se tourne en monotonie. Rappelons-nous les cinq vers du premier chant que nous avons vus six fois de suite sautiller sur des *il* <sup>2</sup> ; en voici huit autres qui sont coupés dix fois par *il* et par *on* :

Clément au camp royal a marché sans effroi.  
*Il* arrive, *il* demande à parler à son roi ;  
*Il* dit que, dans ces lieux amené par Dieu même,  
*Il* y vient rétablir les droits du diadème,

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 125. — <sup>2</sup> Ci-dessus, p. 139.

Et révéler au roi des secrets importants.  
*On l'interroge, on doute, on l'observe longtemps ;*  
*On craint sous cet habit un funeste mystère ;*  
*Il subit sans alarme un examen sévère ;*  
*Il satisfait à tout avec simplicité <sup>1</sup>.*

Et quand le moine a poignardé Henri III, les *on* et les *il* reviennent encore pour donner du mouvement au style :

Le sang coule, *on* s'étonne, *on* avance, *on* s'écrie..  
*Il* attend à genoux la mort pour récompense..  
*Il* pense voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui..  
*Il* bénit, en tombant, les coups dont *il* expire <sup>2</sup>.

Tout cela n'est-il pas plutôt dans le ton d'une lettre familière que dans celui de l'épopée ?

De tous les défauts de style de *la Henriade* le plus commun et le plus insupportable, c'est la platitude. En voici quelques échantillons. Henri IV est en colloque avec le vieillard philosophe de Jersey :

Le trouble répandu dans l'empire chrétien  
 Fut pour eux le sujet d'un utile entretien <sup>3</sup>.

Henri de Valois s'amollit sur le trône :

Ce changement est grand, mais il est ordinaire <sup>4</sup>.

Henri de Bourbon ayant achevé le récit des malheurs de la France devant la reine d'Angleterre, le poète ajoute :

Tels étaient de Henri les sincères discours <sup>5</sup>.

Bussy, à la tête d'une troupe de ligueurs,

Entre et parle en ces mots à l'auguste assemblée  
 Par qui des citoyens la fortune est réglée <sup>6</sup>.

Le moine qui va poignarder Henri III lui dit :

J'ai volé vers mon prince, et vous rends cette lettre  
 Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.  
 Valois reçoit la lettre avec empressement <sup>7</sup>.

Et quand le coup fatal est porté, le poète, pour exprimer son indi-

<sup>1</sup> *Ch. V.* — <sup>2</sup> *Ibid.* — <sup>3</sup> *Ch. I.* — <sup>4</sup> *Ch. III.* — <sup>5</sup> *Ibid.* — <sup>6</sup> *Ch. IV.* Cette auguste assemblée était le Parlement, qui, ne faisant pas les lois, ne réglait pas la fortune des citoyens, mais leurs procès. — <sup>7</sup> *Ch. V.*

gnation, entasse les *et*, les *que*, les *dont* et les *de* dans une phrase lourde, enchevêtrée, interminable, absurde, où l'on voit un *aveuglement terrible*, une *affreuse illusion*, digne à la fois d'horreur et de compassion, et peut-être moins coupable de la mort du roi que les lâches docteurs dont la voix a égaré la raison d'un faible solitaire, non pas en lui indiquant une fausse route, mais en répandant du poison :

Aveuglement terrible, affreuse illusion,  
Digne à la fois d'horreur et de compassion,  
*Et de la mort du roi moins coupable peut-être*  
*Que ces lâches docteurs*, ennemis de leur maître,  
Dont la *voix*, répandant un funeste poison,  
D'un faible solitaire égara la raison <sup>1</sup>.

Henri IV, devenu roi, harangue ses troupes :

C'est ainsi qu'il s'explique ; et bientôt il s'apprête  
A mériter son trône en marchant à leur tête.

C'est par ces deux vers que se termine le chant cinquième, qui, malgré son drame sanglant, est le plus prosaïque de tous. L'haleine était-elle revenue au poète quand il commençait le suivant par une période dont le pompeux début et la conclusion plate rappellent ce gracieux buste finissant en queue de poisson, qu'Horace défiait ses amis de contempler sans rire <sup>2</sup> ?

C'est un usage antique et sacré parmi nous :  
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups  
Et que du sang des rois, si chers à la patrie,  
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,  
*Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits.*

Les États s'assemblent donc pour l'élection d'un nouveau monarque :

Soudain Potier se lève et demande audience...  
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain...  
Potier le voit entrer sans changer de visage <sup>3</sup>.

Quoi de plus solennel que le spectacle de saint Louis se jetant aux pieds du Très-Haut pour demander le retour de son petit-fils à la foi de ses ancêtres ? Eh bien ! Voltaire est trivial et négligé là comme ailleurs.

Le père des Bourbons à *ses yeux* se présente,  
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :

<sup>1</sup> *Ch. V.* — <sup>2</sup> *Ars poet.*, v. 4. — <sup>3</sup> *Ch. VI.*

Père de l'univers, si *tes yeux* quelquefois...  
 L'Éternel à ses vœux *se laissa pénétrer* ;  
 Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer...

Le roi, qui dans le Ciel *avait mis son appui*,  
 Sentit que le Très-Haut *s'intéressait pour lui* <sup>1</sup>.

Quelques vers pareils seraient pardonnables dans un long poëme : *Quandoque bonus dormitat Homerus* ; mais dans *la Henriade* c'est à toutes les pages qu'on rencontre de ces phrases qui, privées de la rime et de la césure, tomberaient de la poésie dans la prose.

Quant au ton général de ce poëme, il est plus souvent familier qu'héroïque. Voltaire était-il capable, même en travaillant, de soutenir son style à la hauteur que demande l'épopée ? Nous ne le pensons pas. Il n'avait ni assez de noblesse et de gravité dans l'esprit, ni assez de profondeur dans l'imagination, ni assez d'enthousiasme dans le cœur. Génie vif et brillant, mais sec et léger, il était plus fait pour la poésie didactique ; et ce qu'il y a, en effet, de plus remarquable dans *la Henriade*, c'est la description des cieux d'après le système de Newton <sup>2</sup>. Mais en supposant que ce poëte eût eu tout ce qu'il faut pour versifier une *Iliade*, il ne pouvait qu'échouer avec une inspiration aussi fausse que la sienne. Trop impie pour s'identifier avec son sujet chrétien et pour marcher d'un pas ferme à son dénouement, qui était le triomphe du catholicisme, il songea plus à déclamer contre Rome et la Ligue qu'à célébrer son héros. « C'est particulièrement contre le Fanatisme, dit Laharpe, qu'est dirigée la morale de *la Henriade* <sup>3</sup>. » Cet aveu renferme tout le secret du principal défaut de cette épopée, qui tombe à tout moment dans le fiel et dans le style de la satire. Tant il est vrai qu'il faut avoir l'âme noble pour chanter noblement !

<sup>1</sup> *Ch. X.* — <sup>2</sup> Elle se trouve au septième chant, et nous l'avons citée dans le *Recueil* précédent, p. 271. — <sup>3</sup> *Cours de littérature*, t. VIII, p. 191.

## SECONDE PARTIE.

### SATIRES.



#### LES AVANTAGES DE LA COUR ET CEUX DE L'ÉTUDE,

satire troisième de REGNIER <sup>1</sup>. — De 1600 à 1608.

Regnier, voulant faire fortune, s'était attaché, dès l'âge de vingt ans, au cardinal de Joyeuse, et n'avait obtenu de ce riche et puissant prélat ni pension ni bénéfice. Las d'attendre, et songeant à quitter le métier de courtisan pour se livrer à l'étude, il soumet sa délibération et ses doutes au marquis de Cœuvres, François-Annibal d'Estrées, qui fut élevé plus tard à la dignité de maréchal. Pour réussir à la cour il faut se faire esclave, flatteur et menteur. Pour s'adonner aux lettres il faut avoir de quoi manger et vivre, sous peine de ne se nourrir que de science et de fumée. Donc il continuera quelque temps encore à chercher auprès des grands non pas les richesses et les hautes dignités, mais quelque modique revenu suffisant à ses besoins et incapable d'exciter l'envie, résolu, quand il l'aura, de se donner tout entier aux Muses. En attendant, il étudiera les hommes; car, pour se tirer d'affaire ici-bas, la science des livres ne suffit point; il faut y joindre la finesse et la prudence qu'on acquiert par l'expérience de la vie. Tel est le sujet de cette pièce, à notre avis la plus franchement écrite des seize satires de Regnier. Cependant on y retrouve quelque chose de tous les défauts ordinaires à cet auteur, des latinismes, des phrases obscures et incorrectes, des nonchalances dans la pensée, des trivialités choquantes dans l'expression, et même quelques traces de cette déplorable immoralité dont nous parlerons plus bas.

Marquis, que dois-je faire en cette incertitude?  
Dois-je, las de courir, me remettre à l'étude,  
Lire Homère, Aristote, et, disciple nouveau,  
Glaner ce que les Grecs ont de riche et de beau,  
Reste de ces moissons que Ronsard et Desportes <sup>2</sup>

<sup>1</sup> Né en 1573, mort en 1613. — <sup>2</sup> Voyez la satire suivante.

Ont remporté du champ sur leurs épaules fortes ;  
 Qu'ils ont, comme leur propre, en leur grange entassé,  
 Égalant leurs honneurs aux honneurs du passé ?  
 Ou si, continuant à courtiser mon maître <sup>1</sup>,  
 Je me dois jusqu'au bout d'espérance repaître,  
 Courtisan morfondu, frénétique et rêveur,  
 Portrait de la disgrâce et de la défaveur ;  
 Puis, sans avoir du bien, troublé de rêverie,  
 Mourir dessus un coffre en une hôtellerie <sup>2</sup>,  
 En Toscane, en Savoie ou dans quelque autre lieu,  
 Sans pouvoir faire paix ou trêve avecque Dieu.

Sans parler je t'entends : il faut suivre l'orage <sup>3</sup> ;  
 Aussi bien on ne peut où choisir avantage <sup>4</sup>.  
 Nous vivons à tâtons, et dans ce monde ici  
 Souvent avec travail on poursuit du souci ;  
 Car les dieux, courroucés contre la race humaine,  
 Ont mis avec les biens la sueur et la peine.  
 Le monde est un berlan <sup>5</sup> où tout est confondu ;  
 Tel pense avoir gagné qui souvent a perdu,  
 Ainsi qu'en une blanque <sup>6</sup> où par hasard on tire ;  
 Et qui voudrait choisir souvent prendrait le pire.  
 Tout dépend du destin, qui, sans avoir égard,  
 Les faveurs et les biens en ce monde départ.  
 Mais puisqu'il est ainsi que le sort nous emporte,  
 Qui voudrait se bander <sup>7</sup> contre une loi si forte ?  
 Suivons donc sa conduite en cet aveuglement.  
 Qui pêche avec le ciel pêche honorablement.  
 Car penser s'affranchir, c'est une rêverie.

<sup>1</sup> Le cardinal de Joyeuse, au service duquel il resta depuis 1593 jusqu'à 1603.  
 — <sup>2</sup> C'est ce qui lui arriva à Rouen, où il mourut dans une anberge. — <sup>3</sup> C'est la pensée d'Horace dans le vers quinzisième de sa première épître :

Quo me curaque rapit tempestas deferor hospes.

— <sup>4</sup> Aussi bien n'a-t-on pas le pouvoir de choisir le meilleur. C'est un latinisme : *non habet quis ubi vel unde commodum eligat*. — <sup>5</sup> Un brellan. —

<sup>6</sup> En un blanc. — <sup>7</sup> Se roidir.

La liberté par songe en la terre est chérie.  
 Rien n'est libre en ce monde; et chaque homme dépend.  
 Comtes, princes, sultans, de quelque autre plus grand.  
 Tous les hommes vivants sont ici-bas esclaves;  
 Mais, suivant ce qu'ils sont, ils diffèrent d'entraves :  
 Les uns les portent d'or, et les autres de fer.

. . . . .

En vain, me retirant enclos en une étude,  
 Penserai-je laisser le joug de servitude;  
 Étant serf du désir d'apprendre et de savoir,  
 Je ne ferais sinon que changer de devoir.  
 C'est l'arrêt de nature, et personne en ce monde  
 Ne saurait contrôler sa sagesse profonde.

Puis, que peut-il servir aux mortels ici-bas,  
 Marquis, d'être savants ou de ne l'être pas,  
 Si la science, pauvre, affreuse et méprisée,  
 Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée,  
 Si les gens de latin des sots sont dénigrés  
 Et si l'on est docteur sans prendre ses degrés?  
 Pourvu qu'on soit morgant<sup>1</sup>, qu'on bride sa moustache,  
 Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand panache,  
 Qu'on parle baragouin et qu'on suive le vent,  
 En ce temps du jourd'hui l'on n'est que trop savant.....

Or, quant à ton conseil qu'à la cour je m'engage,  
 Je n'en ai pas l'esprit non plus que le courage.  
 Il faut trop de savoir et de civilité,  
 Et, si j'ose en parler, trop de subtilité.  
 Ce n'est pas mon humeur : je suis mélancolique;  
 Je ne suis point entrant<sup>2</sup>; ma façon est rustique;  
 Et le surnom de bon me va-t-on reprochant,  
 D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant<sup>3</sup>.  
 Et puis je ne saurais me forcer ni me feindre.

<sup>1</sup> Qu'on ait de la morgue. — <sup>2</sup> Insinuant. — <sup>3</sup> Ce satirique était d'humeur douce; on l'appelait communément le bon Regnier.



Trop libre en volonté, je ne me puis contraindre.  
 Je ne saurais flatter, et ne sais point comment  
 Il faut se taire accort <sup>1</sup> ou parler fausement,  
 Bénir les favoris de geste et de paroles,  
 Parler de leurs aïeux au jour de Cerisoles <sup>2</sup>,  
 Des hauts faits de leur race, et comme ils ont acquis  
 Ce titre avec honneur de ducs et de marquis.  
 Je n'ai point tant d'esprit pour tant de menterie.  
 Je ne puis m'adonner à la cajolerie;  
 Selon les accidents, les humeurs ou les jours  
 Changer, comme d'habits, tous les mois de discours.  
 Suivant mon naturel, je hais tout artifice;  
 Je ne puis déguiser la vertu ni le vice;  
 Offrir tout de la bouche, et, d'un propos menteur,  
 Dire : Pardieu ! monsieur, je vous suis serviteur;  
 Pour cent bonadiès <sup>3</sup> s'arrêter en la rue;  
 Faire sur l'un des pieds en la salle la grue <sup>4</sup>;  
 Entendre un marjolet <sup>5</sup> qui dit avec mépris :  
 Ainsi qu'ânes, ces gens sont tous vêtus de gris;  
 Ces autres verdelets aux perroquets ressemblent,  
 Et ceux-ci, mal peignés, devant les dames tremblent.  
 Puis, au partir de là, comme tourne le vent,  
 Avecques un bonjour, amis comme devant.  
 Je n'entends point le cours du ciel ni des planètes <sup>6</sup>;  
 Je ne sais deviner les affaires secrètes,  
 Connaître un bon visage et juger si le cœur,  
 Contraire à ce qu'on voit, ne serait point moqueur.

. . . . .

<sup>1</sup> A propos, habilement. — <sup>2</sup> A la journée ou à la bataille de Cerisoles, gagnée sous le règne de François 1<sup>er</sup>, en 1544, par l'armée française, qui battit celle de Charles-Quint. — <sup>3</sup> Bonjour, du latin *bona dies*. — <sup>4</sup> On dit aujourd'hui *faire le pied de grue*, pour signifier qu'on attend longtemps sur ses pieds. — <sup>5</sup> Un homme faisant le galant et l'entendu.

Pour moi, j'ai de la cour autant comme il m'en faut :  
Le vol de mon dessein ne s'étend point si haut.  
De peu je suis content, encore que mon maître,  
S'il lui plaisait un jour mon travail reconnaître,  
Peut autant qu'autre prince, et a trop de moyen  
D'élever ma fortune et me faire du bien...

Que me sert de m'assoir le premier à la table  
Si la faim [des honneurs] me rend insatiable,  
Et si le faix léger d'une double évêché <sup>1</sup>,  
Me rendant moins content, me rend plus empêché;  
Si la gloire et la charge à la peine adonnée  
Rend sous l'ambition mon âme infortunée?  
Et quand la servitude a pris l'homme au collet,  
J'estime que le prince est moins que son valet.

C'est pourquoi je ne tends à fortune si grande :  
Loin de l'ambition, la raison me commande ;  
Et ne prétends avoir autre chose, sinon  
Qu'un simple bénéfice et quelque peu de nom,  
Afin de pouvoir vivre avec quelque assurance  
Et de m'ôter mon bien que l'on ait conscience.  
Alors, vraiment heureux, les livres feuilletant,  
Je rendrais mon désir et mon esprit content.  
Car sans le revenu l'étude nous abuse,  
Et le corps ne se paît <sup>2</sup> aux banquets de la muse...

Sais-tu, pour savoir bien, ce qu'il nous faut savoir?

<sup>1</sup> A cette époque le genre du mot évêché n'était pas encore déterminé. Ménage, dans sa *Requête des dictionnaires*, imprimée en 1649, assure qu'il n'y avait que les *puristes* qui disaient *une évesché*.

Ils veulent, malgré la raison,  
Qu'on dise aujourd'hui *la poison*,  
*Une épilaphe, une épigramme*,  
*Une navire, une anagramme*,  
*Une reproche, une duché*,  
*Une mensonge, une évesché*.

— <sup>2</sup> Ne se repaît pas.

C'est s'affiner le goût de connaître et de voir,  
Apprendre dans le monde et lire dans la vie  
D'autres secrets plus fins que de philosophie,  
Et qu'avec la science il faut un bon esprit <sup>1</sup>.  
Or entends à ce point ce qu'un Grec en écrit.

Jadis un loup, dit-il, que la faim époinçonne <sup>2</sup>,  
Sortant hors de son fort, rencontre une lionne,  
Rugissante à l'abord et qui montrait aux dents  
L'insatiable faim qu'elle avait au dedans.  
Furieuse, elle approche; et le loup, qui l'avise,  
D'un langage flatteur lui parle et la courtise.  
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,  
Le petit cède au grand et le faible au plus fort.  
Lui, dis-je, qui craignait que, faute d'autre proie,  
La bête l'attaquât, ses ruses il emploie.  
Mais enfin le hasard si bien le secourut  
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.  
Ils cheminent dispos, croyant la table prête,  
Et s'approchent tous deux assez près de la bête.  
Le loup, qui la connaît, malin et défiant,  
Lui regardant aux pieds, lui parlait en riant :  
D'où es-tu ? qui es-tu ? quelle est ta nourriture,  
Ta race, ta maison, ton maître, ta nature ?  
Le mulet, étonné de ce nouveau discours,  
De peur ingénieux, aux ruses eut recours ;  
Et, comme les Normands, sans lui répondre : Voire <sup>3</sup>,  
Compère, ce dit-il, je n'ai point de mémoire ;  
Et comme sans esprit ma grand'mère me vit,  
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'écrivit.

<sup>1</sup> Voici, à notre avis, le sens de cette phrase. Sais-tu ce qu'il faut savoir pour avoir une science parfaite ? Il faut s'affiner le goût de l'observation ; il faut, en exerçant ce goût, apprendre dans l'étude pratique du monde et de la vie des secrets auxquels la philosophie spéculative ne peut atteindre, et enfin se bien persuader que la science est insuffisante sans le bon sens. — <sup>2</sup> Aiguillonnc. Voyez la fable de La Fontaine intitulée *le Renard, le Loup et le Cheval*. *Second recueil*, p. 123. — <sup>3</sup> Vraiment, oui ou non.

Lors il lève la jambe au jarret ramassée ;  
 Et d'un œil innocent il couvrait sa pensée,  
 Se tenant suspendu sur les pieds en avant.  
 Le loup, qui l'aperçoit, se lève de devant,  
 S'excusant de ne lire avec cette parole  
 Que les loups de son temps n'allaient point à l'école.  
 Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim  
 Allait précipitant la rage et le dessein,  
 S'approche, plus savante, en volonté de lire.  
 Le mulet prend le temps, et du grand coup qu'il tire  
 Lui enfonce la tête, et, d'une autre façon  
 Qu'elle ne savait point, lui apprend sa leçon.  
 Alors le loup s'enfuit, voyant la bête morte,  
 Et de son ignorance ainsi se reconforte :  
 N'en déplaie aux docteurs, cordeliers, jacobins,  
 Pardieu, les plus grands clercs <sup>1</sup> ne sont pas les plus fins.

---

### L'IMPORTUN OU LE FACHEUX,

satire huitième de REGNIER. — De 1601 à 1608.

Cette satire a été inspirée par celle d'Horace, *Ibam forte via sacra*<sup>2</sup> ; mais elle est loin de la valoir, bien que le personnage mis en scène par Regnier soit peut-être mieux entendu que celui du poète latin, au moins dans nos mœurs. Comme l'importun de Rome, il est indiscret, étourdi et plein de lui-même ; mais il a de plus la légèreté du petit-maître : il fallait cela pour Paris. Pourquoi donc, avec un thème plus riche, l'imitateur est-il demeuré fort au-dessous de son modèle ? C'est que dans les soixante-dix-huit vers latins tout est vif, saillant, mesuré, parfait, et que les deux cent vingt-huit vers français sont remplis de négligences, d'incorrections, d'obscurités et de longueurs. Ces deux tableaux sentent leur siècle, celui d'Auguste et celui de François 1<sup>er</sup>, ou plutôt de Charles IX et de Henri III. Regnier, comme nous le dirons dans l'avant-propos de la satire suivante, quoiqu'il fût

<sup>1</sup> Les plus savants. Un clerc était un homme lettré. — <sup>2</sup> L. I, *Sat.* 9.

contemporain de Malherbe, appartenait encore à l'école de Ronsard, école sans goût, qui a si bien montré que la verve et l'originalité ne suffisent pas au poète. — Cette satire est adressée à M. l'abbé de Beaulieu, nommé par Sa Majesté à l'évêché du Mans en 1601.

Charles, de mes péchés j'ai bien fait pénitence.  
Or, toi qui te connais aux cas de conscience,  
Juge si j'ai raison de penser être absous.

J'oyais un de ces jours la messe à deux genoux,  
Faisant mainte craison, l'œil au ciel, les mains jointes,  
Le cœur ouvert aux pleurs et tout percé de pointes  
Qu'un dévot repentir élançait dedans moi,  
Tremblant des peurs d'enfer et tout brûlant de foi,  
Quand un jeune frisé, relevé de moustache,  
De galoche, de botte et d'un ample panache,  
Me vint prendre et me dit, pensant dire un bon mot :  
Pour un poète <sup>1</sup> du temps, vous êtes trop dévot.  
Moi, civil, je me lève, et le bonjour lui donne.

Qu'heureux est le folâtre, à la tête grisonne,  
Qui brusquement eût dit, avecques un sambieu <sup>2</sup> :  
Oui bien pour vous, monsieur, qui ne croyez en Dieu !  
Sotte discrétion ! je voulus faire accroire  
Qu'un poète n'est bizarre et fâcheux qu'après boire.

Je baisse un peu la tête, et tout modestement  
Je lui fis à la mode un petit compliment.  
Lui, comme bien appris, le même me sut rendre,  
Et cette courtoisie à si haut prix me vendre  
Que j'aimerais bien mieux, chargé d'âge et d'ennuis,  
Me voir à Rome pauvre, entre les mains des Juifs <sup>3</sup>.  
Il me prit par la main après mainte grimace,  
Changeant, sur l'un des pieds, à toute heure de place

<sup>1</sup> Le mot *poète* est aujourd'hui de trois syllabes. — <sup>2</sup> Espèce de jurement qu'on prononça depuis *sambleu*. — <sup>3</sup> Des usuriers.

. . . . . Mais, ami, laissons-le discourir,  
Dire cent et cent fois : Il en faudrait mourir <sup>1</sup> !  
Sa barbe pinçoter, cajoler la science,  
Relever ses cheveux, dire : En ma conscience !  
Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,  
Rire hors de propos, montrer ses belles dents,  
Se carrer sur un pied, faire arser son épée <sup>2</sup>  
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée,  
Cependant qu'en trois mots je te ferai savoir  
Où premier, à mon dam, ce fâcheux me put voir.

Il l'avait déjà rencontré chez une dame ; et, pendant tout le temps qu'ils étaient demeurés ensemble, il n'avait pas trouvé moyen de placer un mot, tant les impertinences du fat se succédaient avec impétuosité.

Et ne fut de parler jamais en ma puissance.

. . . . .

Bien qu'il m'eût à l'abord doucement fait entendre  
Qu'il était mon valet, à vendre et à dépendre.  
Et, détournant les yeux : Belle, à ce que j'entends,  
Comment ! vous gouvernez les beaux esprits du temps !...  
Puis, rechangeant de note, il montre sa rotonde <sup>3</sup> :  
Cet ouvrage est-il beau ? Que vous semble du monde ?  
L'homme que vous savez m'a dit qu'il n'aime rien.  
Madame, à votre avis, ce jourd'hui suis-je bien ?  
Suis-je pas bien chaussé ? ma jambe est-elle belle ?  
Voyez ce taffetas ; la mode en est nouvelle ;  
C'est œuvre de la Chine. A propos, on m'a dit  
Que contre les clinquants le roi fait un édit <sup>4</sup>.....  
D'assez d'autres propos il me rompit la tête <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Exclamation alors usitée, dont certaines gens assaisonnaient leurs discours à tout propos. — <sup>2</sup> Faire briller son épée, ou, selon d'autres, la redresser. — <sup>3</sup> Collet empesé et monté sur du carton. — <sup>4</sup> « Henri IV, dit Brossette, avait fait trois édits contre les clinquants et dorures, le premier en 1594, le second en 1601 et le troisième en 1606, publié en 1607. C'est de ce dernier édit que Regnier veut parler ; et il peut servir de date à cette satire. » Pourquoi Regnier ne parlerait-il point du second, dont la date coïncide avec celle de la nomination de l'abbé de Beaulieu à son évêché ? — <sup>5</sup> Ne retrouve-t-on pas ce fat, sous le nom de Mascarille, dans la scène dixième des *Précieuses ridicules* ?

Voilà quand et comment je connus cette bête,  
Te jurant, mon ami, que je quittai ce lieu  
Sans demander son nom et sans lui dire adieu.

Il y a de la vivacité et du naturel dans cette petite scène. Regnier excelle dans l'art de faire parler brusquement un personnage. Le principal mérite de sa pièce est dans cet habile passage du récit au dialogue : le discours s'échappe comme un trait.

Je n'eus depuis ce jour de lui nouvelle aucune,  
Si ce n'est ce matin, que de male fortune  
Je fus en cette église où, comme j'ai conté,  
Pour me persécuter Satan l'avait porté.....  
Il me pousse en avant, me présente la porte,  
Et, sans respect des saints, hors l'église il me porte.

. . . . .  
Sortis, il me demande : Êtes-vous à cheval ?  
Avez-vous point ici quelqu'un de votre troupe ? —  
Je suis tout seul, à pied. — Lui de m'offrir la croupe.  
Moi, pour m'en dépêtrer, lui dire tout exprès :  
Je vous baise les mains ; je m'en vais ici près  
Chez mon oncle dîner ! — O Dieu ! le galant homme !  
J'en suis. . . . .  
Insensible, il me traîne en la cour du palais,  
Où trouvant par hasard quelqu'un de ses valets,  
Il l'appelle, et lui dit : Holà ! ho ! Ladreville,  
Qu'on ne m'attende point, je vais dîner en ville.

Le voilà donc en route avec son importun, comme Horace avec le sien. Le reste de cette pièce n'est plus guère qu'une traduction ou plutôt une paraphrase de la satire latine : mêmes péripéties, mêmes peintures, même dénouement à l'aide d'un sergent qui délivre subitement le poète en interpellant son maudit compagnon et en l'appréhendant au corps.

Depuis, aux bons sergents j'ai porté révérence,  
Comme à des gens d'honneur, par qui le ciel voulut  
Que je reçusse un jour le bien de mon salut.



Regnier a beaucoup pris dans les poètes latins, surtout dans Horace, dans Juvénal et dans Ovide. Mais, au lieu de s'approprier leurs conceptions en donnant une autre tournure à leurs pensées quand c'est de leurs pensées qu'il s'empare, ou en appliquant leurs figures à d'autres objets lorsqu'il leur emprunte des formes littéraires, il ne fait ordinairement que les traduire, leur prenant tout à la fois idées et images, cadres et tableaux.

### L'ÉCOLE DE RONSARD ET L'ÉCOLE DE MALHERBE,

satire neuvième de REGNIER. — De 1606 à 1608.

Cette satire, l'une des meilleures de Regnier, n'a pas cependant tout le mérite littéraire de la troisième. Mais elle est précieuse pour l'histoire de notre poésie et de notre langue, puisqu'elle compare les deux écoles qui, à la fin du seizième siècle, se disputaient le Parnasse français, celle de Ronsard, heureusement près de finir, et celle de Malherbe, d'où allaient sortir Corneille et Racine.

Ronsard, qui avait de la verve, de l'invention et une fécondité sans pareille, mais qui manquait de goût et même parfois de bon sens, s'était avisé de nous faire une langue nouvelle, savante et beaucoup plus riche en introduisant subitement et violemment dans le français les tournures et les expressions grecques et latines. Il avait dit en terminant le quatrième livre de sa barbare épopée, *la Franciade* :

Les Français qui mes vers liront,  
S'ils ne sont et Grecs et Romains,  
Au lieu de ce livre ils n'anront  
Qu'un pesant faix entre les mains.

En effet, de son vivant même, il eut besoin de commentateurs, tant son style était quelquefois inintelligible <sup>1</sup>. Mort depuis vingt

<sup>1</sup> En voici un exemple ; c'est une invocation à Bacchus, sorti de la cuisse de Jupiter :

O cuisse-né Bacchus, mystique, hyménéen,  
Carpime, evaste, agnien, manique, linéen,  
Evie, euboléen, baladin, solitaire,  
Vengeur, satyre, roi, germe des dieux et père,  
Martial, nomien, cornu, vicillard, enfant,  
Pœan, nyctélien ! Gange vit triomphant  
Ton char enorgueilli de ta dextre fameuse,  
Qui avait tout conquis jusqu'à la mer gemmeuse.

(*Hymne de Bacchus*, a Jean Brinon.)

ans<sup>1</sup>, après un demi-siècle de gloire et d'autorité absolue, ce prince des poètes, c'est le nom qu'on lui donnait, avait déjà beaucoup perdu de son prestige ; mais ses disciples, quoique moins hardis que leur maître, persévéraient cependant dans la fausse voie qu'il leur avait tracée. Regnier jurait encore par lui, et remplissait son style de latinismes. « Ronsard et les auteurs ses contemporains, dit Labruyère, ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi : ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection ; ils l'ont exposé à la manquer pour toujours et à n'y plus revenir<sup>2</sup>. »

Malherbe avait trente ans lorsque Ronsard disparut. Il était né avec un bon sens rare, qui lui fit deviner les illusions de son maître, et avec une fermeté d'âme, une originalité brusque et impérieuse, qui ne lui permirent pas de transiger avec l'erreur. Il ramena notre idiome national à ses destinées, en cherchant ses lois dans notre génie, son harmonie dans notre oreille. Au lieu d'étudier le français dans les livres de Rome et d'Athènes, il le trouvait à Paris ; et c'était sans doute pour formuler plus énergiquement sa pensée que, lorsqu'il était interrogé sur la valeur ou l'élégance d'un mot, il renvoyait aux crocheteurs du Port-au-Foin, en disant qu'ils étaient ses maîtres pour le langage<sup>3</sup>. L'abus qu'on avait fait du grec et du latin le poussa même à des accès de mauvaise humeur contre les Grecs et les Latins eux-mêmes<sup>4</sup> : il aurait presque voulu qu'on les oubliât, ce qui, du reste, aurait mieux valu que de les copier aussi sottement. Quant au patriarche des novateurs, qui avait dénaturé notre langue et notre poésie par amour pour les anciens, l'anecdote suivante nous montrera le cas qu'il en faisait : elle nous a été conservée par le plus habile et le plus fidèle de ses disciples. « Il avait effacé, dit Racan, plus de la moitié de son Ronsard, et en cotait à la marge les raisons. Un jour Yolande, Racan, Coloumby et quelques autres de ses amis le feuilletaient sur sa table ; et Racan lui demanda s'il approuvait ce qu'il n'avait point effacé. Pas plus que le reste, dit-il. Cela donna sujet à la compagnie et entre autres à Coloumby de lui dire que, si l'on trouvait ce livre après sa mort, on croirait qu'il aurait pris pour bon ce qu'il n'avait pas effacé. Sur quoi il lui répondit qu'il disait vrai ; et tout à l'heure il acheva d'effacer le reste<sup>5</sup>. »

Malherbe ne traitait guère mieux l'abbé Desportes, oncle de Regnier. Il disait que, s'il voulait se donner la peine de relever les fautes

<sup>1</sup> En 1585. — <sup>2</sup> *Des ouvrages de l'esprit*. — <sup>3</sup> Vie de Malherbe, par Racan. — <sup>4</sup> « Il n'aimait point du tout les Grecs, dit Racan dans la vie de ce poète, et particulièrement il s'était déclaré contre le galimatias de Pindare. Pour les Latins, celui qu'il aimait le plus était Stace, et après lui Sénèque le tragique, Horace, Juvénal, Ovide et Martial. » — <sup>5</sup> *Ibid.*

de ce poëte, il ferait un recueil aussi gros que toutes ses œuvres réunies<sup>1</sup>. Ce jugement était par trop sévère; car l'abbé Desportes, tout en marchant dans la voie tracée par Ronsard, s'était défié des excès de son maître, auquel il survécut plus de vingt ans<sup>2</sup>. Il ne copia plus servilement les anciens; il les imita, et parla français. Il avait conservé les inversions forcées de son école; mais il fut plus en garde que la plupart de ses contemporains contre les enjambements et les hiatus. Il commença même à tirer notre langue poétique de la barbarie où la fougue des novateurs l'avait jetée; et son style présage déjà l'harmonie dont Malherbe allait trouver les lois. L'ennemi de Ronsard fut donc beaucoup trop sévère dans la sentence qu'il porta sur le plus modéré de ses disciples; mais il ne l'émit sans doute qu'après la scène que nous allons rapporter et qui donna lieu à la satire suivante de Regnier. C'est encore Racan qui nous en a transmis le souvenir.

« Malherbe, dit-il, avait été ami de Regnier le satirique, et il l'estimait, en son genre, à l'égal des Latins; mais il survint entre eux un divorce dont voici la cause. Étant allé dîner ensemble chez l'abbé Desportes, oncle de Regnier, ils trouvèrent qu'on avait déjà servi le potage. Desportes, se levant de table, reçut Malherbe avec grande civilité, en offrant de lui donner un exemplaire de ses *Psaumes*, qu'il avait nouvellement faits. Comme il se mit en devoir de monter en son cabinet pour l'aller querir, Malherbe lui dit qu'il les avait déjà vus, que cela ne méritait pas qu'il prit cette peine, et que son potage valait mieux que ses *psaumes*. Cette brusquerie déplut si fort à Desportes qu'il ne lui dit pas un mot durant tout le dîner; et aussitôt qu'ils furent sortis de table, ils se séparèrent, et ne se sont jamais vus depuis. Cela donna lieu à Regnier de faire sa satire contre Malherbe<sup>3</sup>. »

Se déclarant donc le champion de Ronsard et de son oncle, Regnier envisage tour à tour le côté littéraire et le côté moral de la question; et sans nommer son adversaire, il le définit de façon qu'on ne peut s'y méprendre. Il en fait un ennemi de l'antiquité classique, du bon goût et du génie: c'est la première partie de sa satire. Dans la seconde, après avoir montré la part que la passion et l'intérêt ont dans les jugements des hommes, il explique la folie des ré-

<sup>1</sup> Vie de Malherbe. — <sup>2</sup> Il mourut le 5 octobre 1606. C'est lui que Boileau, en parlant de la chute de Ronsard, a nommé dans son *Art poétique* :

Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,  
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

— <sup>3</sup> Vie de Malherbe.

formateurs et de leur chef par l'envie qui leur a troublé le cœur et la tête.

Au fond, c'est Malherbe qui avait raison, et la postérité lui a donné gain de cause. Mais son caractère et son genre de talent lui firent prêter le flanc à la satire ; et Regnier profita de tout ce qui le rendait vulnérable, c'est-à-dire de son mépris pour les poètes de l'antiquité, du rude conseil qu'il donnait à ses disciples en les envoyant étudier le français sur les places de Paris, au milieu des portefaix, et enfin de la préférence qu'il semblait donner au travail de l'expression sur celui de la pensée. Malherbe, en effet, avait plus de goût que de génie, plus de prudence que de hardiesse, plus d'harmonie dans l'oreille que de puissance dans l'imagination ; il se montrait, en un mot, plus ordinairement versificateur que poète. Il était donc facile de tourner ses qualités en défaut, en l'accusant d'être moins occupé du fond que de la forme. Il paraît qu'il fut sensible à ce reproche, puisqu'il disait souvent à Racan : « Voyez-vous, Monsieur, si nos vers vivent après nous, toute la gloire que nous pouvons en espérer est qu'on dira que nous avons été deux excellents arrangeurs de syllabes, et que nous avons eu une grande puissance sur les paroles pour les placer si à propos chacune en leur rang. » Oui, la postérité l'a dit, et les a remerciés d'avoir fait la langue de Racine ; et ce labeur modeste a été assurément plus avantageux au génie poétique de la France que l'enthousiasme de Ronsard, qui s'était embarrassé dans un mélange de français, de grec et de latin.

Ce préambule était nécessaire à l'intelligence et à l'appréciation de la satire de Regnier. Elle a deux cent cinquante vers, dont un bon nombre sont obscurs, négligés et prosaïques. Nous citerons les plus remarquables.

Rapin, le favori d'Apollon et des Muses,  
 Pendant qu'en leur métier jour et nuit tu t'amuses  
 Et que d'un vers nombreux, non encore chanté<sup>1</sup>,  
 Tu te fais un chemin à l'immortalité,  
 Moi qui n'ai ni l'esprit ni l'haleine assez forte

<sup>1</sup> Ce Nicolas Rapin, né en Poitou en 1540, mort à Tours en 1608, essaya de faire des vers français sans rimes et mesurés à la façon des vers grecs et latins. Il a, dit-on, travaillé à la satire *Ménippée*. Tous les beaux esprits du temps lui firent des éloges funèbres et des épitaphes. Ses poésies latines sont estimées. Il ne faut pas le confondre avec le P. René Rapin, comme l'a fait par mégarde M. Tissot, dans ses *Leçons et modèles de littérature française*. Ce jésuite, auteur du poème des *Jardins*, — *Hortorum libri IV*, — n'a vu le jour qu'en 1620, sept ans après la mort de Regnier.

Pour te suivre de près et te servir d'escorte,  
 Je me contenterai, sans me précipiter,  
 D'admirer ton labeur, ne pouvant l'imiter.....  
 Contraire à ces rêveurs dont la muse insolente,  
 Censurant les plus vieux, arrogamment se vante  
 De réformer les vers, non les tiens seulement,  
 Mais veulent déterrer les Grecs du monument,  
 Les Latins, les Hébreux et toute l'antiquaille,  
 Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille :  
 Ronsard en son métier n'était qu'un apprentif,  
 Il avait le cerveau fantastique et rétif;  
 Desportes n'est pas net, du Bellay trop facile;  
 Belleau ne parle pas comme on parle à la ville <sup>1</sup>;  
 Il a des mots hargneux, bouffis et relevés,  
 Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvés.

Comment ! il nous faut donc, pour faire une œuvre grande,  
 Qui de la calomnie et du temps se défende,  
 Qui trouve quelque place entre les bons auteurs,  
 Parler comme à Saint-Jean parlent les crocheteurs <sup>2</sup>.....

Pensent-ils, des plus vieux offensant la mémoire,  
 Par le mépris d'autrui s'acquérir de la gloire;  
 Et, pour quelque vieux mot étrange ou de travers,  
 Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers ?  
 Alors qu'une œuvre brille et d'art et de science,  
 La verve quelquefois s'égaye en la licence <sup>3</sup>.

Il semble en leurs discours hautains et généreux

<sup>1</sup> Joachim du Bellay était mort en 1560, Remi Belleau en 1577. — <sup>2</sup> « C'est-à-dire comme parlent les crocheteurs de la place de Grève ou de la rue Saint-Jean, qui est tout proche l'église de ce nom, appelée pour cela *Saint-Jean en Grève*. Si notre auteur n'eût pas été gêné par la mesure du vers, il aurait dit sans doute : *Parler comme à la Grève parlent les crocheteurs*. » (Note de Brossette.)

<sup>3</sup> Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis  
 Offendar maculis, etc.

(Hor., *De arte poet.*, v. 279 et suiv.)

Que le cheval volant n'ait passé que pour eux ;  
 Que Phébus à leur ton accorde sa vielle ;  
 Que la mouche du Grec <sup>1</sup> leurs lèvres emmielle ;  
 Qu'ils ont seuls ici-bas trouvé la pie au nid  
 Et que des hauts esprits le leur est le zénith...  
 Qu'eux tout seuls du bien dire ont trouvé la méthode  
 Et que rien n'est parfait s'il n'est fait à leur mode.

Cependant leur savoir ne s'étend seulement  
 Qu'à regratter un mot douteux au jugement,  
 Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue ;  
 Épier si des vers la rime est brève ou longue ;  
 Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant  
 Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant ;  
 Et laissent sur le vert le noble de l'ouvrage <sup>2</sup>.  
 Nul aiguillon divin n'élève leur courage ;  
 Ils rampent bassement, faibles d'inventions,  
 Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,  
 Froids à l'imaginer <sup>3</sup>. Car s'ils font quelque chose,  
 C'est proser de la rime et rimer de la prose,  
 Que l'art lime et relime et polit de façon  
 Qu'elle rend à l'oreille un agréable son ;  
 Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,  
 Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phrase...

Or, Rapin, quant à moi, je n'ai point tant d'esprit.  
 Je vais le grand chemin que mon oncle m'apprit,

<sup>1</sup> Pindare, sur les lèvres duquel, en son enfance, des abeilles se posèrent et firent leur miel. Platon, dont on a écrit la même chose, n'a pas fait profession de poésie. — <sup>2</sup> Négligent la pensée, qui est la partie la plus noble d'un ouvrage, l'abandonnent, comme ceux qui laissent à terre, sur l'herbe, ce qu'ils devraient ramasser. Expression proverbiale — <sup>3</sup> Froids lorsqu'il s'agit d'imaginer. « Malherbe, dit Racan, avait aversion des fictions poétiques. En lisant une élégie de Regnier, où ce poète feignait que la France s'était élevée au ciel pour parler à Jupiter et se plaindre du misérable état où elle était pendant la Ligue, il demanda à l'auteur en quel temps cela était arrivé. Depuis cinquante ans, lui ajouta-t-il, je n'ai pas quitté la France, et je ne me suis pas aperçu qu'elle ait jamais bougé de place. » (Vie de Malherbe.)

Laissant là ces docteurs que les Muses instruisent  
 En des arts tout nouveaux; et s'ils font, comme ils disent,  
 De ses fautes un livre aussi gros que le sien,  
 Telles je les croirai quand ils auront du bien,  
 Et que leur belle muse, à mordre si cuisante,  
 Leur don'ra, comme à lui, dix mille écus de rente <sup>1</sup>,  
 De l'honneur, de l'estime, et quand par l'univers  
 Sur le luth de David on chantera leurs vers <sup>2</sup>,  
 Qu'ils auront joint l'utile avec le délectable  
 Et qu'ils sauront rimer une aussi bonne table.

. . . . .

S'ils ont l'esprit si bon, et l'intellect si haut,  
 Le jugement si clair, qu'ils fassent un ouvrage  
 Riche d'inventions, de sens et de langage,  
 Que nous puissions draper comme ils font nos écrits,  
 Et voir, comme l'on dit, s'ils sont si bien appris.....

Mais, Rapin, mon ami, c'est la vieille querelle.  
 L'homme le plus parfait a manque de cervelle;  
 Et de ce grand défaut vient l'imbécillité,  
 Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté;  
 Et selon le sujet qu'à l'œil il se propose,  
 Suivant son appétit il juge toute chose...

Philosophes rêveurs, discourez hantement;  
 Sans bouger de la terre, allez au firmament;  
 Faites que tout le ciel branle à votre cadence,

<sup>1</sup> Desportes s'enrichit plus par le métier des vers qu'aucun poète de son temps. Charles IX le gratifia de huit cents écus d'or pour une seule petite pièce; Henri III lui donna dix mille écus d'argent comptant pour l'impression de quelques sonnets; et l'amiral de Joyeuse, pour un seul sonnet, lui livra les revenus d'une abbaye. « Dans la même cour, dit Balzac, Torquato Tasso a eu besoin d'un écu, et l'a demandé à une dame de sa connaissance. Il rapporta en Italie l'habillement qu'il avait apporté en France, après y avoir fait un an de séjour; et toutefois je m'assure qu'il n'y a point de stance de Torquato Tasso qui ne vaille autant, pour le moins, que le sonnet qui valut une abbaye. » (Note de Brossette.) — <sup>2</sup> Allusion aux *Psaumes* de son oncle.



Et pesez vos discours même dans sa balance;  
 Connaissez les humeurs qu'il verse dessus nous,  
 Ce qui se fait dessus, ce qui se fait dessous;  
 Portez une lanterne aux cachots de nature;  
 Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture <sup>1</sup>;  
 Quelle main sur la terre en broie la couleur <sup>2</sup>,  
 Leurs secrètes vertus, leurs degrés de chaleur;  
 Voyez germer à l'œil les semences du monde;  
 Allez mettre couvrir les poissons dedans l'onde;  
 Déchiffrez les secrets de nature et des cieux :  
 Votre raison vous trompe aussi bien que vos yeux.....

O débile raison ! où est ores ta bride ?  
 Où ce flambeau qui sert aux personnes de guide ?  
 Contre la passion trop faible est ton secours,  
 Et souvent, courtisane, après elle tu cours;  
 Et, savourant l'appas qui ton âme ensorcelle,  
 Tu ne vis qu'à son goût, et ne vois que par elle.  
 De là vient qu'un chacun, mêmes en son défaut,  
 Pense avoir de l'esprit autant qu'il lui en faut.....

Mais pour nous moins hardis... qui formons nos ouvrages  
 Aux moules si parfaits de ces grands personnages  
 Qui, depuis deux mille ans, ont acquis le crédit  
 Qu'en vers rien n'est parfait que ce qu'ils en ont dit,  
 Devons-nous aujourd'hui, pour une erreur nouvelle  
 Que ces clercs dévoyés forment en leur cervelle,  
 Laisser légèrement la vieille opinion,  
 Et, suivant leur avis, croire à leur passion ?  
 Pour moi, les huguenots pourraient faire miracles,

<sup>1</sup> Racine semble avoir pris ce vers à Regnier :

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.  
 (*Athalie*, acte I, sc. iv.)

<sup>2</sup> Boileau dira cinquante ans plus tard, dans son *Lutrin* :

L'autre broie en riant le vermillon des moines.  
 (Ci-dessus, p. 77.)

Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,  
 Que je ne pourrais pas croire à leur vérité  
 En toute opinion je fuis la nouveauté.  
 Aussi doit-on plutôt imiter nos vieux pères  
 Que suivre des nouveaux les nouvelles chimères.  
 De même, en l'art divin de la muse, doit-on  
 Moins croire à leur esprit qu'à l'esprit de Platon.

Mais, Rapin, à leur goût si les vieux sont profanes,  
 Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des ânes,  
 Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,  
 Allons comme eux aux champs, et mangeons des chardons.

### LE SOUPER RIDICULE,

satire dixième de REGNIER. — 1612.

Cette satire est la description d'un mauvais souper auquel le poète fut mené à son insu et retenu malgré lui. Elle ne ressemble en rien à celle qu'Horace a faite sur le même sujet <sup>1</sup>, et elle ne vaut pas celle de Boileau, bien qu'elle ait çà et là plus d'originalité et de vie. Elle fatigue par ses longueurs; et le manque de convenance, dans la pensée comme dans l'expression, y va jusqu'au dégoût. On n'y compte pas moins de quatre cent cinquante vers. Nous citerons les meilleurs; mais, afin de faire connaître le genre du poète, nous rapporterons aussi quelques images où il choque le bon goût et brave l'honnêteté dans les mots. Nous en demandons d'avance pardon à nos lecteurs.

Un de ces jours derniers, par des lieux détournés,  
 Je m'en allais rêvant, le manteau sur le nez,  
 L'âme bizarrement de vapeurs occupée <sup>2</sup>,  
 Comme un poète qui prend les vers à la pipée.

<sup>1</sup> *Satir. II, sat. 8.* — <sup>2</sup> Ce début est une imitation de celui d'Horace :

*ibam forte via sacra, sicut meus est mos,  
 Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.*

(*Satir. I, sat. 9.*)

En ces songes profonds où flottait mon esprit,  
 Un homme par la main hasardément me prit,  
 Ainsi qu'on pourrait prendre un dormeur par l'oreille  
 Quand on veut qu'à minuit en sursaut il s'éveille.  
 Je passe outre d'aguet <sup>1</sup>, sans en faire semblant,  
 Et m'en vais à grands pas, tout froid et tout tremblant,  
 Craignant de faire encore, avec ma patience,  
 Des sottises d'autrui nouvelle pénitence <sup>2</sup>.  
 Tout courtois, il me suit ; et, d'un parler remis <sup>3</sup> :  
 Quoi ! monsieur, est-ce ainsi qu'on traite ses amis ?  
 Je m'arrête, contraint ; d'une façon confuse,  
 Grondant entre mes dents, je barbote une excuse.  
 De vous dire son nom il ne garit de rien,  
 Et vous jure au surplus qu'il est homme de bien ;  
 Que son cœur convoiteux d'ambition ne crève,  
 Et pour ses factions qu'il n'ira point en Grève :  
 Car il aime la France et ne souffrirait point,  
 Le bon seigneur qu'il est, qu'on la mit en pourpoint.  
 Au compas du devoir il règle son courage,  
 Et ne laisse en dépôt <sup>4</sup> pourtant son avantage.  
 Selon le temps il met ses partis en avant.  
 Alors que le roi passe il gagne le devant ;  
 Et dans la galerie, encor que tu lui parles,  
 Il te laisse au roi Jean, et s'en court au roi Charles.

. . . . .

Sans gloser plus avant sur sa perfection,  
 Avec maints hauts discours, de chiens, d'oiseaux, de bottes ;  
 Que les valets de pied sont fort sujets aux crottes ;  
 Pour bien faire du pain qu'il faut bien enfourner ;  
 Si don Pèdre est venu, qu'il s'en peut retourner <sup>5</sup>,

<sup>1</sup> Furtivement. — <sup>2</sup> Allusion à sa satire sur l'*Importun*. — <sup>3</sup> *Remissa voce*. D'un ton doux et flatteur. — <sup>4</sup> De côté. — <sup>5</sup> Souvenir du voyage fait à Paris, en 1603, par don Pedro Manriquez, connétable de Castille, dont la fierté avait blessé la cour.

Le Ciel nous fit ce bien qu'encor d'assez bonne heure  
 Nous vîmes au logis où ce monsieur demeure,  
 Où, sans historier le tout par le menu,  
 Il me dit : Vous soyez, monsieur, le bienvenu.  
 Après quelques propos, sans propos et sans suite,  
 Avec un froid adieu je minute ma fuite.....  
 Non, non, ma foi, dit-il, il n'ira pas ainsi ;  
 Et, puisque je vous tiens, vous souperez ici.  
 Je m'excuse ; il me force. O dieux ! quelle injustice !  
 Alors, mais, las ! trop tard, je connus mon supplice ;  
 Mais pour l'avoir connu, je ne peux l'éviter,  
 Tant le destin se plaît à me persécuter.

A peine à ces propos eut-il fermé la bouche  
 Qu'il entre à l'étourdi <sup>1</sup> un sot fait à la fourche <sup>2</sup>,  
 Qui, pour nous saluer laissant choir son chapeau,  
 Fit comme un entrechat avec un escabeau,  
 Trébuchant *par le c.*, s'en va devant-derrière,  
 Et, grondant, se fâcha qu'on était sans lumière.  
 Pour nous faire, sans rire, avaler ce beau saut,  
 Le monsieur sur la vue excuse ce défaut :  
 Que les gens de savoir ont la visière tendre.  
 L'autre, se relevant, devers nous se vint rendre,  
 Moins honteux d'être chu que de s'être dressé ;  
 Et lui demanda-t-il s'il s'était point blessé.

Après mille discours dignes d'un grand volume,  
 On appelle un valet ; la chandelle s'allume ;  
 On apporte la nappe, et met-on le couvert ;  
 Et suis parmi ces gens comme un homme sans vert <sup>3</sup>,  
 Qui fait, en rechignant, aussi maigre visage  
 Qu'un renard que Martin porte au Louvre en sa cage.  
 Un long temps sans parler je regorgeais d'ennui.

<sup>1</sup> A l'étourdie. — <sup>2</sup> Malbâti. *Bouche* et *fourche* ne riment pas ensemble. —

<sup>3</sup> Pris au dépourvu. Locution populaire, tirée d'un jeu appelé le *jeu du vert*.

Mais, n'étant point garant des sottises d'autrui,  
 Je crus qu'il me fallait d'une mauvaise affaire  
 En prendre seulement ce qui m'en pouvait plaire.  
 Ainsi considérant ces hommes et leurs soins,  
 Si je n'en disais mot, je n'en pensais pas moins;  
 Et jugeai ce lourdaud, à son nez authentique <sup>1</sup>,  
 Que c'était un pédant, animal domestique...

Je croirais faire tort à ce docteur nouveau  
 Si je ne lui donnais quelque trait de pinceau.  
 Mais étant mauvais peintre, ainsi que mauvais poète,  
 Et que j'ai la cervelle et la main maladroite,  
 O Muse! je t'invoque : emmielle-moi le bec,  
 Et bande de tes mains les nerfs de ton rebec <sup>2</sup>...  
 Dis-moi comme sa race, autrefois ancienne <sup>3</sup>,  
 Dedans Rome accoucha d'une patricienne,  
 D'où naquit dix Catons et quatre-vingts préteurs,  
 Sans les historiens et tous les orateurs.  
 Mais non; venons à lui, dont la maussade mine  
 Ressemble un de ces dieux des couteaux de la Chine <sup>4</sup>,  
 Et dont les beaux discours, plaisamment étourdis,  
 Feraient crever de rire un saint de paradis...

Ses yeux, bordés de rouge, égarés, semblaient être  
 L'un à Montmartre et l'autre au château de Bicêtre;  
 Toutefois, redressant leur entre-pas tortu,  
 Ils guidaient la jeunesse au chemin de vertu.  
 Son nez haut relevé semblait faire la nique  
 A l'Ovide Nason, au Scipion Nasique,  
 Où maints rubis balais <sup>5</sup>, tous rougissant de vin,  
 Montraient un HAC ITUR à la Pomme de pin <sup>6</sup>;

<sup>1</sup> Bien apparent, bien étoffé. — <sup>2</sup> Les cordes de ton violon. — <sup>3</sup> *Ancienne* n'est plus que de deux syllabes. — <sup>4</sup> On se servait alors de couteaux dont le manche figurait un marmouset, et qu'on appelait *couteaux de Chine*. — <sup>5</sup> Sorte de rubis de couleur de vin fort paillet. — <sup>6</sup> Ancien et fameux cabaret de Paris, proche le pont Notre-Dame, dont Boileau fera aussi mention dans sa troisième satire. (Ci-dessous, p. 204, note 2.)

Et, prêchant la vendange, assuraient en leur trogne  
 Qu'un jeune médecin vit moins qu'un vieux ivrogne.  
 Sa bouche est grosse et torte, et semble, en son porfil <sup>1</sup>,  
 Celle-là d'Alizon, qui, retordant du fil,  
 Fait la moue aux passants, et, féconde en grimace,  
*Bave, comme au printemps une vieille limace.*  
 Un râteau mal rangé pour ses dents paraissait,  
*Où le chancre et la rouille en monceaux s'amassait...*  
 Sa barbe, sur sa joue, éparse à l'aventure,  
 Où l'art est en colère avecque la nature,  
 En bosquets s'élevait, où certains animaux,  
 Qui des pieds, non des mains, lui faisaient mille maux.

Quant au reste du corps, il est de telle sorte  
 Qu'il semble que ses reins et son épaule torte  
 Fassent guerre à sa tête, et par rébellion  
 Qu'ils eussent entassé Osse sur Pélion;  
 Tellement qu'il n'a rien en tout son attelage  
 Qui ne suive au galop la trace du visage.

Pour sa robe, elle fut autre qu'elle n'était  
 Alors qu'Albert le Grand <sup>2</sup> aux fêtes la portait;  
 Mais toujours recousant pièce à pièce nouvelle,  
 Depuis trente ans c'est elle, et si ce n'est pas elle;  
 Ainsi que ce vaisseau des Grecs tant renommé  
 Qui survécut au temps qui l'avait consommé <sup>3</sup>.  
 Une teigne affamée <sup>4</sup> était sur ses épaules,  
 Qui traçait en arabe une carte des Gaules.  
 Les pièces et les trous, semés de tous côtés,  
 Représentaient les bourgs, les monts et les cités.

<sup>1</sup> Profil. — <sup>2</sup> Fameux docteur de Paris, grand philosophe et grand théologien, mort en 1280. — <sup>3</sup> C'est le vaisseau qui porta Thésée d'Athènes en l'île de Crète, pour aller combattre le Minotaure. Les Athéniens le conservèrent pendant plusieurs siècles, en substituant des planches neuves à celles qui tombaient en pourriture, ce qui donna enfin occasion aux philosophes de ce temps-là de disputer si ce vaisseau, ainsi radoubé et renouvelé, était le même ou si c'en était un autre. (Plut., *Vie de Thésée.*) — <sup>4</sup> Insecte qui avait rongé son habit.

Les filets séparés, qui se tenaient à peine,  
 Imitaient les ruisseaux coulant dans une plaine.  
 Les Alpes, en jurant, lui grimpaient au collet;  
 Et Savoi' qui plus bas ne pend qu'à un filet.  
 Les *puces* et les *poux*, et telle autre quenaille <sup>1</sup>,  
 Aux plaines d'alentour se mettaient en bataille,  
 Qui, les places d'autrui par armes usurpant,  
 Le titre disputaient au premier occupant...  
 Un mouchoir et des gants avec ignominie,  
 Ainsi que des larrons pendus en compagnie,  
 Lui pendaient au côté, qui semblaient, en lambeaux,  
 Crier, en se moquant : Vieux linge, vieux drapeaux !  
 De l'autre brimbalait <sup>2</sup> une clef fort honnête,  
 Qui tire à sa cordelle une noix d'arbalète.

Ainsi ce personnage, en magnifique arroi,  
 Marchant *pedetentim* <sup>3</sup>, s'en vint jusques à moi,  
 Qui sentis à son nez, à ses lèvres déclores  
 Qu'il fleurait <sup>4</sup> bien plus fort, mais non pas mieux que roses.

Il me parle latin, il allègue, il discourt,  
 Il réforme à son pied les humeurs de la cour :  
 Qu'il a pour enseigner une belle manière;  
 Qu'en son globe il a vu la matière première;  
 Qu'Épicure est ivrogne, Hippocrate un bourreau;  
 Que Barthole et Jason <sup>5</sup> ignorent le barreau;  
 Que Virgile est passable, encor qu'en quelques pages  
 Il méritât au Louvre être chiffilé des pages;  
 Que Pline est inégal, Térence un peu joli :  
 Mais surtout il estime un langage poli <sup>6</sup>.  
 Ainsi sur chaque auteur il trouve de quoi mordre :

<sup>1</sup> Pour oser transcrire de pareils vers, il fallait vraiment avoir besoin de montrer jusqu'où Regnier avait pu descendre. — <sup>2</sup> Se balançait. — <sup>3</sup> Pas à pas, gravement. — <sup>4</sup> Flairait. — <sup>5</sup> Célèbres jurisconsultes. Barthole naquit vers l'an 1313, et Jason en 1435. — <sup>6</sup> Boileau imitera ces vers dans sa troisième satire (ci-dessous, p. 208), lorsqu'il fera dire à son gentilhomme campagnard :

A mon gré le Corneille est joli quelquefois,  
 En vérité, pour moi, j'aime le beau français.



L'un n'a point de raison et l'autre n'a point d'ordre...  
 Quant à son jugement, il est plus que parfait,  
 Et l'immortalité n'aime que ce qu'il fait.  
 Par hasard, disputant, si quelqu'un lui réplique  
 Et qu'il soit à *quia* : Vous êtes hérétique,  
 Ou pour le moins fauteur ; ou, Vous ne savez point  
 Ce qu'en mon manuscrit j'ai noté sur ce point...

Un valet, se levant le chapeau de la tête,  
 Nous vint dire tout haut que la soupe était prête.  
 Je connus qu'il est vrai ce qu'Homère en écrit,  
 Qu'il n'est rien qui si fort nous réveille l'esprit.....  
 . . . . . Un gros valet d'étable,  
 Glorieux de porter les plats dessus la table,  
 D'un nez de majordome et qui morgue la faim,  
 Entra, serviette au bras et fricassée en main ;  
 Et, sans respect du lieu, du docteur ni des sauces,  
 Heurtant table et tréteaux, versa tout sur mes chausses.  
 On le tance ; il s'excuse ; et moi, tout résolu,  
 Puisqu'à mon dam le Ciel l'avait ainsi voulu,  
 Je tourne en raillerie un si fâcheux mystère <sup>1</sup> ;  
 De sorte que monsieur m'obligea de s'en taire.  
 Sur ce point on se lave, et chacun en son rang  
 Se met dans une chaire ou s'assied sur un banc....

Or, entre tous ceux-là qui se mirent à table,  
 Il n'en était pas un qui ne fût remarquable,  
 Et qui sans éplucher n'avalât l'éperlan <sup>2</sup>.  
 L'un en titre d'office exerçait un berlan <sup>3</sup> ;  
 L'autre était des suivants de madame Lippée <sup>4</sup> ;  
 Et l'autre chevalier de la petite épée <sup>5</sup>.

. . . . .

<sup>1</sup> Une si fâcheuse représentation. Autrefois une représentation théâtrale s'appelait un *mystère*. — <sup>2</sup> Qui ne mangeât goulument, qui n'avalât les morceaux tout entiers. L'*éperlan* est un petit poisson de mer. — <sup>3</sup> Brelan. Tenait une maison de jeu. — <sup>4</sup> Un parasite. — <sup>5</sup> Un filou, un coupeur de bourse. Les filous se servaient pour couper les bourses de couteaux ou de petites épées.

En forme d'échiquier les plats rangés sur table  
N'avaient ni le maintien ni la grâce accostable ;  
Et bien que nos dineurs mangeassent en sergents,  
La viande pourtant ne priait point les gens <sup>1</sup>.

Mon docteur de menestre <sup>2</sup>, en sa mine altérée,  
Avait deux fois autant de mains que Briarée ;  
Et n'était, quel qu'il fût, morceau dedans le plat  
Qui des yeux et des mains n'eût un échec et mat...

Devant moi, justement, on plante un grand potage  
D'où les mouches à jeun se sauvaient à la nage.  
Le brouet était maigre ; et n'est Nostradamus,  
Qui, l'astrolabe <sup>3</sup> en main, ne demeurât camus <sup>4</sup>,  
Si, par galanterie ou par sottise expresse,  
Il y pensait trouver une étoile de graisse.  
Pour moi, si j'eusse été sur la mer de Levant,  
Où le vieux Louchali <sup>5</sup> fendit si bien le vent <sup>6</sup>,  
Quand Saint-Marc s'habilla des enseignes de Thrace <sup>7</sup>,  
Je le comparerais au golfe de Patrasse <sup>8</sup>,  
Pour ce qu'on y voyait, en mille et mille parts,  
Les mouches qui flottaient en guise de soldarts,  
Qui morts semblaient encor, dans les ondes salées,  
Embrasser les charbons des galères brûlées.

J'ois, ce semble, quelqu'un de ces nouveaux docteurs  
Qui d'estoc et de taille étrillent les auteurs  
Dire que cette exemple est fort mal assortie.  
Homère, et non pas moi, t'en doit la garantie,

<sup>1</sup> N'était pas engageante. — <sup>2</sup> Le parasite. Docteur en soupe, du mot italien *minestra*. — <sup>3</sup> Instrument astronomique. *Recueil* précédent, p. 202, note 5.  
— <sup>4</sup> Déconcerté. Expression proverbiale. — <sup>5</sup> Fameux corsaire, renégat, né en Italie, qui commanda l'aile gauche de la flotte turque à la bataille de Lépante.  
— <sup>6</sup> Allusion à sa fuite précipitée — <sup>7</sup> Quand l'église de Saint-Marc, à Venise, fut ornée des drapeaux enlevés aux Ottomans, dont la capitale, Constantinople, est dans l'ancienne Thrace. — <sup>8</sup> Le golfe de *Patrasse* ou *Patras* est celui de Lépante.

Qui dedans ses écrits, en de certains effets,  
A comparé peut-être aussi mal que je fais.

. . . . .  
Au reste, à manger peu, monsieur <sup>1</sup> buvait d'autant  
Du vin qu'à la taverne on ne payait comptant;  
Et se fâchait qu'un Jean <sup>2</sup>, blessé de la logique,  
Lui barbouillait l'esprit d'un ERGO sophistique.  
Émiettant, quant à moi, du pain entre mes doigts,  
A tout ce qu'on disait doucet je m'accordoais,  
Leur voyant de piot <sup>3</sup> la cervelle échauffée,  
De peur, comme on l'a dit, de courroucer la fée <sup>4</sup>.

. . . . .  
Le pédant <sup>5</sup>, tout fumeux de vin et de doctrine <sup>6</sup>,  
Répond, Dieu sait comment; le bon Jean se mutine;  
Et semblait que la gloire, en ce gentil assaut,  
Fût à qui parlerait, non pas mieux, mais plus haut,  
Ne croyez en parlant que l'un ou l'autre dorme.  
Comment! votre argument, dit l'un, n'est pas en forme.  
L'autre : Tout hors du sens. — Mais c'est vous, malotru,  
Qui faites le savant, et n'êtes pas congru <sup>7</sup>.  
L'autre : Monsieur le sot, je vous ferai bien taire.  
— Quoi? — Comment! est-ce ainsi qu'on frappe Despautère <sup>8</sup>?  
Quelle incongruité! — Vous mentez par les dents.  
— Mais vous?... Ainsi ces gens, à se piquer ardents,  
S'en vinrent du parler à tic tac, torche, lorgne <sup>9</sup>;  
Qui casse le museau; qui son rival éborgne;  
Qui jette un pain, un plat, une assiette, un couteau;  
Qui, pour une rondache <sup>10</sup>, empoigne un escabeau.

<sup>1</sup> Le monsieur est celui qui donne à manger. — <sup>2</sup> Ce Jean est le parasite, suivant de madame Lippée, dont le poète fait en outre un ergoteur. — <sup>3</sup> Vin. — <sup>4</sup> Ou de réveiller le chat qui dort. — <sup>5</sup> Celui qui a fait la culbute en entrant. — <sup>6</sup> Boileau, dans sa satire du repas, imitera ce vers de Regnier, en l'affaiblissant, lorsqu'il dira :

Et déjà tout bouillant de vin et de colère.

— <sup>7</sup> Et n'allez pas *ad rem*. — <sup>8</sup> Grammairien dont le rudiment était classique alors. Le frapper, c'était pécher contre les règles de la grammaire. — <sup>9</sup> Torche, lorgne, vieille locution, signifie à tort et à travers. — <sup>10</sup> Espèce de bouclier rond.

Tandis que chacun crie de son côté, et que le *chevalier de la petite épée* s'efforce de séparer les combattants,

Je cours à mon manteau, je descends l'escalier,  
Et laisse avec ses gens monsieur le chevalier,  
Qui voulait mettre barre entre cette canaille.  
Ainsi sans coup férir je sors de la bataille,  
Sans parler de flambeau ni sans faire aucun bruit.

Regnier avait tout ce qu'il fallait pour faire un poète du premier ordre s'il était né à une meilleure époque, ou si, pourvu de l'instinct et du goût de Malherbe, il avait su, comme lui, deviner et préparer la langue de Corneille et de Racine. Il a de la verve, de l'originalité, du trait, de l'abandon et quelque chose de la bonhomie de La Fontaine. Mais, faute de correction dans le style et de mesure dans la pensée, il n'a pas atteint la hauteur à laquelle, avec beaucoup moins de talent naturel, arriva Boileau Despréaux cinquante ans après lui. Son français est encore barbare; et sa phrase, mal construite, est souvent obscure, quelquefois même à peine intelligible. Ses vers sont remplis d'hiatus, d'enjambements, de consonnances à l'hémistiche, de mots tronqués, comme *don'rai* pour *donnerai*, de syllabes muettes qui demandaient à être élidées. Mais ce qu'il y a de pire dans son style, c'est que, comme l'a si bien dit l'auteur de *l'Art poétique*, *il se sent des lieux que fréquentait l'auteur*. C'est peu que les expressions triviales y abondent : on y rencontre à chaque instant des termes si sales que la bienséance ne permet pas de les transcrire. « Regnier, dit le P. Rapin, n'est pas digne des honnêtes gens <sup>1</sup>. »

Ne pouvant passer sous silence ce sale écrivain, puisqu'il figure dans toutes les histoires littéraires et même dans presque tous les recueils de poésies classiques, nous avons cru devoir montrer ce qu'on peut étudier dans ses satires sans se souiller l'imagination, et l'apprécier assez en détail pour qu'on n'eût pas besoin de recourir au texte de ses œuvres. Au reste, nous avons cité à peu près tout ce qu'on y admire.

On a dit que ce malheureux poète, effrayé par les jugements de Dieu, s'était converti à la fin de sa vie ; et l'on cite pour preuve de son changement quelques pièces chrétiennes, entre autres ce sonnet, où respire, en effet, une componction pleine d'amertume :

<sup>1</sup> *Réflexions sur la poétique ; part. II, réflex. 28.*

O Dieu ! si mes péchés irritent ta fureur,  
 Contrit, morne et dolent, j'espère en ta clémence.  
 Si mon deuil ne suffit à purger mon offense,  
 Que ta grâce y supplée et serve à mon erreur.

Mes esprits éperdus frissonnent de terreur ;  
 Et, ne voyant salut que par la pénitence,  
 Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance ;  
 Et me lais tellement que je m'en fais horreur.

Je pleure le présent, le passé je regrette ;  
 Je crains à l'avenir la faute que j'ai faite ;  
 Dans mes rébellions je lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures surpasse,  
 Comme de père à fils uses-en doucement.  
 Si j'avais moins failli, moindre serait ta grâce.

Hélas ! c'est peu pour rassurer sur le compte d'un aussi grand coupable qu'un acte de contrition en vers. Tout ce qu'on sait de ses derniers moments, c'est que, victime tout le premier du vice qu'il avait célébré dans ses vers, il mourut, épuisé par la débauche, à trente-neuf ans, dans une hôtellerie à Rouen. A trente ans il était déjà infirme et décrépît.

---

### DISCOURS AU ROI,

placé par BOILEAU en tête de ses satires. — 1665-1666.

Boileau avait déjà composé cinq satires lorsqu'il écrivit ce discours, au commencement de l'année 1665. Il s'excuse donc de ne pas avoir chanté plus tôt les louanges d'un monarque célébré par tous les poètes. S'il ne l'a pas fait, c'est que, d'une part, il ne sait pas louer, et que, de l'autre, il n'ose pas aborder un si grand sujet avant d'avoir perfectionné son talent.

Grand roi, si jusqu'ici, par un trait de prudence,  
 J'ai demeuré pour toi dans un humble silence,  
 Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu,  
 Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû ;  
 Mais je sais peu louer, et ma muse tremblante  
 Fuit d'un si grand *fardeau* la charge trop pesante,  
 Et, dans ce haut éclat où tu te viens offrir,  
 Touchant à tes lauriers craindrait de les flétrir....

Attendant que pour toi l'âge ait mûri ma muse,  
 Sur de moindres sujets je l'exerce et l'amuse ;  
*Et*, tandis que ton bras, des peuples redouté,  
 Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,  
*Et* retient les méchants par la peur des supplices,  
 Moi, la plume à la main, je gourmande les vices.

Cette pièce est généralement faible. On y trouve des épithètes oiseuses, des accumulations de métaphores peu suivies, des vers durs, des périodes lourdes. Presque toutes les phrases y sont jetées dans le même moule; et le poëte les prolonge à chaque instant avec des *et* ou même avec des *et qui*. Dès le début ces défauts apparaissent :

*Jeune et vaillant* héros, dont la *haute* sagesse  
 N'est point le fruit *tardif* d'une *lente* vieillesse,  
*Et qui* seul, sans ministre, à l'exemple des dieux,  
 Soutiens *tout par toi-même*, et vois *tout par tes yeux*.

Reconnaîtra-t-on la logique de Boileau dans cet amas de figures incohérentes, où le nom du roi protège les mauvais poëtes tout à la fois par sa lumière et par son ombre ?

C'est à leurs doctes mains, *si l'on veut les en croire*,  
 Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire :  
*Et ton nom*, du midi jusqu'à l'ourse vanté,  
 Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.  
*Mais plutôt, sans ce nom dont la vive lumière*  
*Donne un lustre éclatant à leur veine grossière,*  
*Ils verraient leurs écrits, honte de l'univers,*  
*Pourrir dans la poussière à la merci des vers.*  
*A l'ombre de ton nom* ils trouvent leur asile,  
 Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,  
 Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,  
 Languirait tristement sur la terre couché.

Voilà ce qu'écrivait encore à vingt-neuf ans un poëte qui, mûri par le travail, se fera un style si clair, si ferme et si plein ; qui, quinze années plus tard, pourra affirmer, sans crainte d'être démenti,

*Que son vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose* <sup>1</sup>.

Au reste, dans cet essai même, tout médiocre qu'il est, se montrent

<sup>1</sup> *Recueil* précédent, p. 229.

déjà quelques vers dignes de l'auteur du *Lutrin* et de l'*Art poétique* ; ces deux-ci, par exemple :

Pour chanter un Auguste il faut être un Virgile.

Des sottises du temps je compose mon fiel.

### LA FORTUNE A PARIS,

ou le départ du poëte, satire première de BOILEAU. — 1660-1666.

Dans la troisième satire de Juvénal, Umbritius déclare au poëte, son ami, qu'il abandonne Rome, attendu qu'elle est livrée à l'intrigue et à la mauvaise foi ; que le luxe y triomphe ; que tout y est vénal, et qu'on y court à chaque instant le danger d'être écrasé, brûlé, volé, battu, etc. C'était un beau thème ; Boileau s'en empara et fit dire à Damon, quittant Paris, ce que le poëte latin avait mis dans la bouche de son philosophe. Mais la copie est restée bien au-dessous du modèle, soit pour le style, soit pour le choix du personnage et pour la mise en scène.

Le vers de Juvénal est souvent obscur, mais il est toujours vigoureux ; celui de Boileau, dans cette satire, est généralement lâche et diffus. Voyez combien sa première phrase est trainante et embarrassée.

Damon, ce grand auteur, dont la Muse fertile  
Amusa si longtemps et la cour et la ville,  
*Mais qui*, n'étant vêtu que de simple bureau,  
Passe l'été sans linge et l'hiver sans manteau,  
*Et de qui* le corps sec et la mine affamée  
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée,  
Las de perdre en rimant et sa peine et son bien,  
D'emprunter en tous lieux et de ne gagner rien,  
Sans habit, sans argent, ne sachant plus que faire,  
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misère ;  
*Et bien loin* des sergents, des clercs et du Palais  
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais,  
Sans attendre qu'ici la justice ennemie  
L'enferme en un cachot le reste de sa vie,  
*Ou que* d'un bonnet vert le salutaire affront  
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

<sup>1</sup> *Recueil* précédent, p. 229.



Dans la satire latine l'habitant de Rome qui s'exile, indigné des vices qui l'entourent, est un philosophe, exagéré sans doute dans quelques-unes de ses appréciations et dans la conclusion pratique qu'il en tire, mais c'est un homme honorable. Dans la satire française le poète qui fuit Paris en criant contre l'ingratitude, la déloyauté, les intrigues et le luxe de ses concitoyens est un misérable, criblé de dettes, menacé de la prison. Il était difficile de plus mal choisir : l'indignation d'un pareil homme ne peut être ni sympathique ni persuasive.

Rien de plus naturel que la mise en scène de Juvénal. Il accompagne Umbritius, qui a pris le chemin de Cumes, tandis que ses gens achèvent de charger tout son mobilier sur un seul chariot :

*Dum tota domus rheda componitur una.*

Les deux amis s'arrêtent près des vieux arcs de la porte Capéna, et y attendent le voiturier qui doit les suivre. Devant eux est la fontaine de la nymphe Egérie, consultée autrefois par Numa Pompilius. La grotte qui la couvre est louée à des juifs, qui n'ont pour tout mobilier que du foin et des corbeilles. Le peuple romain leur vend jusqu'à l'ombre du bois sacré qui environne le berceau de ses lois; et dont il a fait un repaire de mendiants après en avoir chassé les Muses :

*Omnis enim populo mercedem pendere jussa est  
Arbor, et ejectis mendicat silva camœnis.*

C'est à la vue de ces profanations et de cette avarice que l'indignation du philosophe éclate, et qu'il explique à son ami les raisons de son exil volontaire. L'arrivée du chariot ne peut mettre fin à son discours, tant il a de choses à dire. Mais les mules s'impatientent, le soleil tombe, le voiturier se fâche et ne cesse d'agiter son fouet pour presser le départ :

*His alias poteram et plures subnectere causas;  
Sed jumenta vocant, et sol inclinat; eundum est.  
Nam mihi commota jamdudum mulio virga  
Adnuît.*

Adieu donc, Juvénal : souviens-toi d'Umbritius; et quand Rome te permettra d'aller respirer ton air natal à Aquinum, fais-le savoir à ton ami, qui viendra de Cumes sacrifier avec toi aux dieux de ton pays; et là, si mon secours n'est pas indigne de toi, je m'armerai de toutes pièces pour t'aider à censurer les vices de notre siècle.

Ergo vale nostri memor ; et, quoties te  
 Roma tuo refici properantem reddet Aquino,  
 Me quoque ad Helvinam Cererem vestramque Dianam  
 Convelle a Cumis : satyrarum ego, ni pudet illas,  
 Adjutor gelidos veniam caligatus in agros.

Tout cela est naturel et pittoresque. Le départ de Damon, au contraire, est sans couleur et sans intérêt. Son discours est un de ces interminables monologues que la rhétorique a quelquefois admis, mais que la vraisemblance a toujours exclus.

Mais le jour qu'il partit, plus défait et plus blême  
 Que n'est un pénitent sur la fin d'un carême,  
 La colère dans l'âme et le feu dans les yeux,  
 Il distilla sa rage en ces tristes adieux :  
 Puisqu'en ce lieu, jadis aux muses si commode,  
 Le mérite et l'esprit ne sont plus à la mode,  
 Qu'un poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu  
 Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu,  
 Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche  
 D'où jamais ni l'huissier ni le sergent n'approche,  
 Et, sans lasser le Ciel par des vœux impuissants,  
 Mettons-nous à l'abri des injures du temps.

. . . . .  
 Que George vive ici, puisque George y sait vivre,  
 Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,  
 De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis ;  
 Que Jaquin vive ici, dont l'adresse funeste  
 A plus causé de maux que la guerre et la peste ;  
 Qui de ses revenus écrits par alphabet  
 Peut fournir aisément un calepin complet ;  
 Qu'il règne dans ces lieux : il a droit de s'y plaire.  
 Mais moi vivre à Paris ! Eh ! qu'y voudrais-je faire ?  
 Je ne sais ni tromper, ni feindre, ni mentir ;  
 Et, quand je le pourrais, je n'y puis consentir.  
 Je ne sais point en lâche essayer les outrages  
 D'un faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages,  
 De mes sonnets flatteurs lasser tout l'univers  
 Et vendre au plus offrant mon encens et mes vers.  
 Pour un si bas emploi ma muse est trop *altière* ;  
 Je suis rustique et *fier*, et j'ai l'âme *grossière* <sup>1</sup> :

Je ne puis rien nommer si ce n'est par son nom :  
 J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Tout ce passage est imité à la fois de Juvénal (*Sat. III*, v. 41-44) et de Regnier (ci-dessus, p. 164). — <sup>2</sup> Charles Rolet, procureur au Parlement. On

Ce vers, devenu proverbial, est à peu près tout ce que les lecteurs de Boileau ont retenu de sa première satire. Peu de poètes ont eu, comme lui, le talent de graver leurs sentences dans la mémoire des générations ; et c'est une chose remarquable que de l'y voir réussir dès son début.

Juvénal avait décrit non-seulement les vices, mais aussi les embarras de Rome ; et, à son exemple, dit Brossette, Despréaux avait fait la description des embarras de Paris. Mais il s'aperçut qu'elle chargeait trop sa composition ; il la détacha donc, et en fit une pièce à part, qui est la sixième de ses satires.

#### LA RIME ET LA RAISON.

A Molière. Satire seconde de BOILEAU<sup>1</sup>. — 1664-1666.

Rare et fameux esprit, dont la fertile veine<sup>1</sup>  
 Ignore en écrivant le travail et la peine ;  
 Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,  
 Et qui sais à quel coin se marquent les bons vers ;  
 Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,  
 Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.  
 On dirait, quand tu veux, qu'elle te vient chercher :  
 Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;  
 Et, sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse,  
 A peine as-tu parlé qu'elle-même s'y place.  
 Mais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,  
 Pour mes péchés, je crois, fit devenir rimeur,  
 Dans ce rude métier où mon esprit se tue,  
 En vain pour la trouver je travaille et je sue.  
 Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir ;  
 Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir ;  
 Si je veux d'un galant dépeindre la figure,

l'appelait communément au Palais l'*âme damnée*. En 1681 il fut condamné au bannissement pour neuf ans.

<sup>1</sup> C'est la cinquième dans l'ordre chronologique. — <sup>2</sup> Terme impropre : une veine n'écrit pas.

Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure<sup>1</sup>;  
 Si je pense exprimer un auteur sans défaut,  
 La raison dit Virgile, et la rime Quinault<sup>2</sup>;  
 Enfin, quoi que je fasse ou que je veuille faire,  
 La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.  
 De rage quelquefois, ne pouvant la trouver,  
 Triste, las et confus, je cesse d'y rêver;  
 Et, maudissant vingt fois le démon qui m'inspire,  
 Je fais mille serments de ne jamais écrire.  
 Mais, quand j'ai bien maudit et Muses et Phébus,  
 Je la vois qui paraît quand je n'y pense plus.  
 Aussitôt, malgré moi, tout mon feu se rallume;  
 Je reprends sur-le-champ le papier et la plume;  
 Et, de mes vains serments perdant le souvenir,  
 J'attends de vers en vers qu'elle daigne venir.  
 Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrete,  
 Ma Muse au moins souffrait une froide épithète,  
 Je ferais comme un autre; et, sans chercher si loin,  
 J'aurais toujours des mots pour les coudre au besoin.  
 Si je louais Philis *en miracles féconde*,  
 Je trouverais bientôt : *à nulle autre seconde*.  
 Si je voulais vanter un objet *nonpareil*,  
 Je mettrais à l'instant : *plus beau que le soleil*.  
 Enfin, parlant toujours d'*astres* et de *merveilles*,  
 De *chefs-d'œuvre des cieux*, de *beautés sans pareilles*<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Auteur d'une mauvaise traduction de Quintilien, imprimée en 1663, et de quelques autres ouvrages sans mérite. Boileau avait d'abord mis :

Si je pense parler d'un galant de notre âge,  
 Ma plume pour rimer rencontrera Ménage.

Mais l'abbé de Pure ayant écrit contre lui, son nom remplaça celui de l'abbé Ménage, dont la critique au reste va bientôt revenir. — <sup>2</sup> Quinault, qui se distingua plus tard par des opéras, n'avait encore composé que de mauvaises tragédies. — <sup>3</sup> Il paraît que Boileau fait ici allusion aux poésies de l'abbé Ménage, qui sont remplies d'expressions pareilles. Ce froid rimeur, qui était du reste un savant grammairien, se rendit justice à lui-même lorsqu'il avoua naïvement, au commencement de la préface de ses *Observations sur Malherbe*, qu'il avait peu de naturel à la poésie, et qu'il ne faisait des vers, s'il faut ainsi dire, qu'en dépit des muses.

Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,  
 Je pourrais aisément, sans génie et sans art,  
 Et transposant cent fois et le nom et le verbe,  
 Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe<sup>1</sup>.  
 Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,  
 N'en dira jamais un s'il ne tombe à propos,  
 Et ne saurait souffrir qu'une phrase insipide  
 Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide.  
 Ainsi, recommençant un ouvrage vingt fois,  
 Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

Maudit soit le premier dont la verve insensée  
 Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,  
 Et, donnant à ses mots une étroite prison,  
 Voulut avec la rime enchaîner la raison<sup>2</sup> !  
 Sans ce métier fatal au repos de ma vie  
 Mes jours pleins de loisir couleraient sans envie ;  
 Je n'aurais qu'à chanter, rire, boire d'autant,  
 Et comme un gras chanoine, à mon aise et content,  
 Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,  
 La nuit à bien dormir et le jour à rien faire<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Les versificateurs d'alors allaient chercher des tours et surtout des rimes dans ce poète, ainsi que Ménage lui-même nous l'apprend. (*Recueil* précédent, p. 181, *note* 1.) — <sup>2</sup> Brossette raconte que le fameux Arnould d'Andilly, entendait réciter cette satire, fut extrêmement frappé de ces quatre vers, et qu'il les compara à ceux de Brébeuf sur Cadmus, dans sa traduction de *la Pharsale* (livre III) :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux  
 De peindre la parole et de parler aux yeux,  
 Et, par les traits divers des figures tracées,  
 Donner de la couleur et du corps aux pensées.

<sup>3</sup> La Fontaine a employé la négation dans le vers qui termine son épitaphe :

Quant à son temps, bien le sut dispenser ;  
 Deux parts en fit, dont il soulaît passer  
 L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Boileau aurait pu dire de même :

La nuit à bien dormir, le jour à ne rien faire.

Il consulta l'Académie, qui prononça à l'unanimité, dit Brossette, que sa manière était la meilleure. L'usage a condamné cette décision.

Mon cœur, exempt de soins, libre de passion,  
Sait donner une borne à son ambition;  
Et, fuyant des grandeurs la présence importune,  
Je ne vais point au Louvre adorer la fortune;  
Et je serais heureux si, pour me consumer,  
Un destin envieux ne m'avait fait rimer.

Mais depuis le moment que cette frénésie  
De ses noires vapeurs troubla ma fantaisie,  
Et qu'un démon jaloux de mon contentement  
M'inspira le dessein d'écrire poliment,  
Tous les jours, malgré moi, cloué sur un ouvrage,  
Retouchant un endroit, effaçant une page,  
Enfin passant ma vie en ce triste métier,  
J'envie, en écrivant, le sort de Pelletier<sup>1</sup>.

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume  
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume<sup>2</sup>!  
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,  
Semblent être formés en dépit du bon sens;  
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,  
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire;  
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,  
Qu'importe que le reste y soit mis de travers?  
Malheureux mille fois celui dont la manie  
Veut aux règles de l'art asservir son génie!  
Un sot en écrivant fait tout avec plaisir :  
Il n'a point en ses vers l'embarras de choisir;  
Et, toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,  
Ravi d'étonnement, en soi-même il s'admire.  
Mais un esprit sublime en vain veut s'élever

<sup>1</sup> Ce Pelletier, mort en 1680, était un faiseur de sonnets; il en adressait à tout le monde. Il prit ce vers pour un éloge, et fit imprimer cette satire dans un recueil de poésies où se trouvaient quelques-unes de ses pièces. — <sup>2</sup> Georges de Scudéri, auteur de plusieurs romans, du poème d'*Alaric* et d'un grand nombre de pièces de théâtre. (Ci-dessus, p. 1 et 3.)

A ce degré parfait qu'il tâche de trouver ;  
 Et, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,  
 Il plaît à tout le monde, et ne saurait se plaire<sup>1</sup> ;  
 Et tel dont en tous lieux chacun vante l'esprit  
 Voudrait pour son repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc qui vois les maux où ma Muse s'abîme,  
 De grâce, enseigne-moi l'art de trouver la rime ;  
 Ou, puisque enfin tes soins y seraient superflus,  
 Molière, enseigne-moi l'art de ne rimer plus.

En 1664 Boileau, dînant avec quelques hommes de lettres chez le comte du Broussin, fut invité à lire cette pièce, qu'il venait d'achever et qui ne fut imprimée que deux ans après. Molière, qui se trouvait là, avait promis de lire ensuite une traduction du poëme philosophique de Lucrèce en vers français, ouvrage de sa jeunesse. Mais lorsqu'il eut entendu la satire où l'auteur, en le consultant sur les difficultés de la rime, l'avait maniée avec tant d'aisance, il n'osa pas montrer sa traduction, dont le mérite ne pouvait être que dans le style. Il prit son *Misanthrope*, qu'il travaillait alors, et en récita quelques scènes après avoir demandé grâce pour sa versification, moins soignée que celle qu'on venait d'admirer. Il me faudrait, ajouta-t-il, un temps infini pour donner à mes ouvrages la perfection que M. Despréaux donne aux siens. L'auteur du *Misanthrope*, faute de loisir, travaillait, en effet, beaucoup moins son style que l'auteur de *l'Art poétique* et du *Lutrin* : aussi sa versification est-elle généralement beaucoup moins correcte.

Boileau tira l'aisance de la difficulté, et trouva la vigueur dans l'obstacle. On dit que, pour donner à ses vers plus de sens et de force, il faisait ordinairement le second avant le premier, au rebours de tant d'écrivains, qui commencent leurs phrases sans savoir comment ils les finiront. Cette satire nous offre un exemple de l'importance qu'il attachait à cette méthode et de l'estime que les grands maîtres d'alors faisaient d'une rime heureuse et d'un bon vers. Après avoir parlé des expressions banales, qui ne manquent jamais, il en était venu à dire :

<sup>1</sup> Quand Molière, dit Brossette, entendit ce vers, il s'écria en serrant la main de Boileau : « Voilà la plus belle vérité que vous ayez jamais dite. Je ne suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous parlez ; mais, tel que je suis, je n'ai rien fait en ma vie dont je sois véritablement content. »



Avec tous ces beaux mots, souvent mis au hasard,  
 Je pourrais aisément, sans génie et sans art,...  
 Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.

Mais où trouver une rime ? Il consulta La Fontaine, Molière et Racine aussi, sans doute : la chose leur parut impossible. Cependant il s'opiniâtra et finit par tomber sur le vers qu'il cherchait :

Je pourrais aisément, sans génie et sans art,  
 Et transposant cent fois et le nom et le verbe,  
 Dans mes vers recousus mettre en pièces Malherbe.

Ah ! le voilà, s'écria La Fontaine en entendant la phrase ainsi complétée : vous êtes bien heureux ! Je donnerais la plus belle de mes fables pour avoir trouvé cela.

Cette satire de Boileau a inspiré à Collin-d'Harleville<sup>1</sup> une petite pièce intitulée *la Servante Maîtresse*, qui aurait pu être un charmant badinage si elle avait été plus courte. En délayant dans soixante vers une idée qui n'en demandait qu'une vingtaine, ce poète est tombé tout à la fois dans la diffusion et dans l'invraisemblance. Il pouvait personnifier la rime et la faire jaser avec son maître, comme la *Toi-nette d'Argan*, dans le *Malade imaginaire* ; mais prolonger ce jeu autant qu'il l'a fait, c'était en détruire le prestige. Nous ne citerons de cette bagatelle poétique que les traits les plus heureux.

La Rime, holà ! la Rime ! holà ! la Rime, holà !  
 La Rime, ici !... J'enrage. Ah ! maudite servante !  
 Voyez si d'aujourd'hui la friponne viendra !  
 Malheureuse, veux-tu ?... Mais rien ne l'épouvante ;  
 Et quand je m'égosille, elle est peut-être là,  
 Qui rit en tapinois et fait la sourde oreille.  
 Que maudit soit le jour où l'on me conseilla  
 De prendre à mon service une fille pareille !  
 Pour la dernière fois je vais... Ah ! la voici.  
 Pourquoi, depuis une heure au moins que je t'appelle ?...  
 — Vraiment, si j'accourais à tous vos mandements, . .  
 Mais je serais sur pied, je pense, à tous moments.  
 Souvent vous m'appellez pour une bagatelle,  
 Pour quelque épître à madame une telle,  
 Dont jamais on ne peut découvrir le logis ;  
 Pour des chansons... Enfin vous m'obligez de dire  
 Des choses dont parfois moi-même je rougis :  
 Vous me faites mentir, extravaguer, médire.

<sup>1</sup> Auteur de comédies, né en 1755, mort en 1806.

- Ce que tu dis est faux. Mais quand il serait vrai,  
Qu'importe? c'est à toi d'obéir en silence.  
— Oh! quand il me plaira, Monsieur, j'obéirai.  
— Mais voyez un peu l'insolence!  
— C'est ce dont avec moi vous êtes convenu.  
— Comment? — De mon humeur je n'ai point fait mystère,  
Et mon maître Boileau vous en a prévenu.  
Cette fille, a-t-il dit, est un peu volontaire;  
On fait pour l'appeler des efforts superflus :  
D'elle-même elle vient quand on n'appelle plus.

### UN REPAS RIDICULE.

Satire troisième de BOILEAU<sup>1</sup>. — 1665-1666.

Cette satire, composée en 1665, imprimée en 1666, contient le récit d'un ridicule et mauvais repas, donné par un homme qui se piquait néanmoins de raffiner sur la bonne chère. La lettre A indique l'auditeur ou celui qui interroge; la lettre P marque le convive ou le narrateur.

Il paraît que Boileau avait eu d'abord l'intention de mettre un B, au lieu du P, afin de désigner le comte du Broussin, célèbre alors par sa table, et qui faisait une affaire capitale d'un repas bien servi. Ce comte, chez qui le poète avait lu sa satire sur la rime, ayant appris qu'il allait parler des dîners, l'en détourna de son mieux, en lui disant que ce n'était certes pas là un sujet sur lequel il fût permis de plaisanter. Choisissez plutôt les hypocrites, ajouta-t-il; vous aurez alors pour vous tous les honnêtes gens; mais pour la bonne chère, croyez-moi, ne badinez pas là-dessus. Il se reconnut bien, dit Brossette, dans la satire de Boileau; mais il ne s'en fâcha pas, bien qu'il y eût plus d'une méchanceté à son adresse. Car cette pièce n'attaque pas seulement la mauvaise ordonnance d'un repas; elle jette en même temps çà et là du ridicule sur l'importance excessive que certains seigneurs d'alors attachaient aux délicatesses de la table. C'est pour cela que l'auteur, au lieu de se mettre lui-même en scène, comme avait fait Regnier, a choisi pour témoin et pour narrateur du dîner mal servi un homme donnant dans le défaut opposé à celui qu'il critique.

<sup>1</sup> C'est la sixième dans l'ordre chronologique.

Le bon goût d'un repas ne consiste pas seulement dans la délicatesse des mets et dans l'élégance du service ; il demande en outre une fine compagnie, comme celle que du Broussin savait réunir à sa table. C'est donc pour embrasser son sujet dans toute son étendue que Boileau a fait intervenir un parasite gourmand et hâbleur, deux nobles campagnards pleins d'eux-mêmes et un fat qui est poète.

A. Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère ?  
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère  
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier  
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier<sup>1</sup> ?  
Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie  
Semblait d'ortolans seuls et de bisques nourrie<sup>2</sup>,  
Où la joie en son lustre attirait les regards  
Et le vin en rubis brillait de toutes parts ?  
Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?  
A-t-on par quelque édit réformé la cuisine<sup>3</sup> ?  
Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,  
A-t-elle fait couler vos vins et vos melons ?  
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.

P. Ah ! de grâce, un moment, souffrez que je respire.  
Je sors de chez un fat qui, pour m'empoisonner,  
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.  
Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année  
J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée.  
Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main :  
Ah ! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.  
N'y manquez pas, au moins. J'ai quatorze bouteilles  
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles<sup>4</sup> ;

<sup>1</sup> Le roi venait de supprimer un quartier des rentes constituées sur l'hôtel de ville de Paris. Ce début rappelle celui de la neuvième satire de Juvénal :

Scire velim quare toties mihi, Nævole, tristis  
Occurras, fronte obducta ? . . . . Unde repente  
Tot rugæ ?

<sup>2</sup> La bisque est une sorte de potage alors fort recherché. — <sup>3</sup> Allusion, suivant Brossette, à l'apparition récente de plusieurs édits pour la réforme de plusieurs abus. — <sup>4</sup> « Illustre marchand de vin. » (Note de Boileau.)

Et je gagerais bien que, chez le commandeur <sup>1</sup>,  
Villandri <sup>2</sup> priserait sa séve et sa verdure.  
Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle;  
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.  
C'est tout dire, en un mot, et vous le connaissez <sup>3</sup>. —  
Quoi! Lambert? — Oui, Lambert. A demain. — C'est assez.  
Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,  
J'y cours midi sonnant, au sortir de la messe.  
A peine étais-je entré que, ravi de me voir,  
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir;  
Et, montrant à mes yeux une allégresse entière :  
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière;  
Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.  
Vous êtes un brave homme : entrez; on vous attend.

A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute,  
Je le suis en tremblant dans une chambre haute  
Où, malgré les volets, le soleil irrité  
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.  
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,  
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,  
Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,  
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs compliments <sup>4</sup>.  
J'enrageais. Cependant on apporte un potage.  
Un coq y paraissait en pompeux équipage,  
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,  
Par tous les conviés s'est appelé chapon.  
Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée  
D'une langue en ragoût, de persil couronnée;  
L'autre, d'un godiveau <sup>5</sup> tout brûlé par dehors,

<sup>1</sup> Jacques de Souvré, commandeur de Saint-Jean de Latran, qui était renommé pour le luxe de sa table. — <sup>2</sup> « Homme de qualité qui allait fréquemment chez le commandeur de Souvré. » (*Note de Boileau.*) — <sup>3</sup> « Lambert, le fameux musicien, était un fort bon homme, qui promettait à tout le monde de venir, mais qui ne venait jamais. » (*Note du même.*) — <sup>4</sup> Roman de mademoiselle de Scudéri, en dix gros volumes. (Ci-dessus, p. 99, *note 2.*) — <sup>5</sup> Espèce de pâté.

Dont un beurre gluant inondait tous les bords.  
 On s'assied ; mais d'abord notre troupe serrée  
 Tenait à peine autour d'une table carrée,  
 Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,  
 Faisait un tour à gauche et mangeait de côté.  
 Jugez en cet état si je pouvais me plaire,  
 Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère  
 Si l'on n'est plus au large assis en un festin  
 Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin <sup>1</sup>.

Notre hôte cependant s'adressant à la troupe :  
 Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe ?  
 Sentez-vous le citron, dont on a mis le jus  
 Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus <sup>2</sup> ?  
 Ma foi, vive Mignot et tout ce qu'il apprête !  
 Les cheveux cependant me dressaient à la tête :  
 Car Mignot, c'est tout dire ; et dans le monde entier  
 Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier <sup>3</sup>.

J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,  
 Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.

<sup>1</sup> L'abbé Cassagne, orateur distingué, devait prêcher à la cour quand ce méchant trait, lancé par Boileau, le perdit dans l'opinion publique, et le jeta dans une telle tristesse qu'il finit par en devenir fou. Voyez ses jolis vers sur le *chant des petits oiseaux*, *premier Recueil*, p. 103. L'abbé Cotin, aumônier du roi et membre de l'Académie française, s'était attiré la haine du poète en favorisant son frère aîné, Gilles Boileau. Cette vengeance ne fait certes pas d'honneur à Despréaux. Voyez le *Recueil* précédent, p. 180, *note* 3.  
 — <sup>2</sup> « Ces sortes de soupes étaient alors à la mode, et on les appelait des soupes de l'Écu d'argent. C'était l'enseigne d'un traiteur qui demeurait dans le quartier de l'Université, et qui avait inventé la manière de les faire. » (*Note* de Brossette.) — <sup>3</sup> Mignot était un pâtissier traiteur, demeurant rue de la Harpe. Il porta plainte contre Boileau au lieutenant criminel et au procureur du roi, qui refusèrent de poursuivre le poète. Il résolut alors de se faire justice par lui-même, à sa manière. Il avait, dit Brossette, la réputation de faire d'excellents biscuits, et tout Paris en prenait chez lui. Sachant que l'abbé Cotin avait fait une satire contre Boileau, leur ennemi commun, il la fit imprimer à ses frais, et en couvrit ses biscuits, ce qui la fit circuler dans tous les festins. Boileau lui-même s'en amusa ; il n'invita plus ses amis à dîner sans leur offrir les biscuits de Mignot et l'enveloppe de l'abbé Cotin. Le pâtissier fit fortune, et finit par pardonner au poète qui l'avait achalandé.

Pour m'en éclaircir donc, j'en demande; et d'abord  
 Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord  
 D'un Auvernat fumeux, qui, mêlé de Lignage <sup>1</sup>,  
 Se vendait chez Crenet pour vin de l'Ermitage <sup>2</sup>,  
 Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,  
 N'avait rien qu'un goût plat et qu'un déboire affreux.  
 A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse  
 Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.  
 Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison  
 J'espérais adoucir la force du poison.  
 Mais, qui l'aurait pensé? pour comble de disgrâce,  
 Par le chaud qu'il faisait nous n'avions point de glace <sup>3</sup>.  
 Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!  
 Au mois de juin! Pour moi, j'étais si transporté  
 Que, donnant de fureur tout le festin au diable,  
 Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table;  
 Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,  
 J'allais sortir enfin quand le rôl a paru.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques  
 S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,  
 Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,  
 Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.  
 Autour de cet amas de viandes entassées  
 Régnait un long cordon d'alouettes pressées <sup>4</sup>;  
 Et sur les bords du plat six pigeons étalés  
 Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Deux vins du terroir d'Orléans. Les cabaretiers, dit Brossette, les mêlaient pour faire leurs vins claires. — <sup>2</sup> Crenet, marchand de vin alors fort connu, avait trompé le comte du Broussin en lui vendant ce mélange pour du vin de l'Ermitage. Il logeait à *la Pomme de pin*, cabaret célèbre dès le temps de Regnier, qui en fait mention dans sa satire du *Souper ridicule*. (Ci-dessus, p. 182, note 4) — <sup>3</sup> Il n'y avait alors à boire à la glace que ceux qui se piquaient de raffinement. Ce trait fait ressortir la délicatesse exagérée du convive. — <sup>4</sup> On objecta au poète qu'on ne mangeait pas les alouettes au mois de juin. Il répondit qu'il avait bien fait d'en faire servir, à une époque où elles ne valent rien, sur la table d'un homme de goût bizarre, qui visait à l'extraordinaire. — <sup>5</sup> Les viandes se servaient alors en pyramide sur un bassin.

A côté de ce plat paraissaient deux salades,  
 L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,  
 Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat  
 Et nageait dans des flots de vinaigre rosat.  
 Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance  
 Ont loué du festin la superbe ordonnance,  
 Tandis que mon faquin, qui se voyait priser,  
 Avec un ris moqueur les priait d'excuser.  
 Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée <sup>1</sup>,  
 Qui vint à ce festin conduit par la fumée  
 Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux <sup>2</sup>,  
 A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux <sup>3</sup>.  
 Je riais de le voir, avec sa mine étique,  
 Son rabat jadis blanc et sa perruque antique,  
 En lapins de garenne ériger nos clapiers <sup>4</sup>  
 Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers;  
 Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,  
 Composer sur ses yeux son geste et son langage <sup>5</sup>,  
 Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point :  
 Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?  
 Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète ;  
 Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.  
 Aimez-vous la muscade ? on en a mis partout <sup>6</sup>.  
 Ah ! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût !  
 Ces pigeons sont dodus ; mangez, sur ma parole.  
 J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle <sup>7</sup>.  
 Ma foi, tout est passable, il faut le confesser,

<sup>1</sup> Boileau, en peignant ce hâbleur, avait en vue son cousin germain, B. D. L., président à la Cour des monnaies, qui, ayant mangé son bien, en était réduit à vivre chez ses amis. — <sup>2</sup> « Ce nom fut donné à trois grands seigneurs tenant table, qui étaient partagés sur l'estime qu'on devait faire des vins des coteaux des environs de Reims. Ils avaient chacun leurs partisans. » (Note de Boileau.) — <sup>3</sup> Vers passé en proverbe. — <sup>4</sup> Lapins domestiques. — <sup>5</sup> Racine, trois ans après l'impression de cette satire, disait dans son *Britannicus* (acte V, scène 5) :

Sur les yeux de César composent leur visage.

<sup>6</sup> La muscade, longtemps recherchée, n'était plus à la mode. — <sup>7</sup> Ce sont les lapins nourris au chon qui ont la chair blanche et molle.



Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.  
 Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine;  
 Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine;  
 J'en suis fourni, Dieu sait ! et j'ai tout Pelletier  
 Roulé dans mon office en cornets de papier <sup>1</sup>.  
 A tous ces beaux discours j'étais comme une pierre,  
 Ou comme la statue est au Festin de Pierre <sup>2</sup>;  
 Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard  
 Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.

Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,  
 Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,  
 Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,  
 Avec un rouge-bord acceptent son défi.  
 Un si galant exploit réveillant tout le monde,  
 On a porté partout des verres à la ronde,  
 Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,  
 Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés,  
 Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,  
 Lamentant tristement une chanson bachique <sup>3</sup>,  
 Tous mes sots à la fois ravis de l'écouter,  
 Détonnant de concert, se mettent à chanter.  
 La musique sans doute était rare et charmante !  
 L'un traîne en longs fredons une voix glapissante;  
 Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset,  
 Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence  
 Arrive sous le nom de jambon de Mayence.

<sup>1</sup> Nous avons déjà vu ce pauvre Pelletier, ci-dessus, p. 197, note 1. — <sup>2</sup> *Le Festin de Pierre* est une fable dramatique d'origine espagnole, dans laquelle la statue d'un commandeur nommé don Pedro est invitée à un festin, et s'y rend. Plusieurs poètes ont traité ce sujet, non-seulement en Espagne, mais aussi en Italie et en France. Molière en a tiré le dénouement de sa comédie de *Don Juan*. — <sup>3</sup> Boileau, d'après Brossette, attaque ici son propre neveu, M. de La C., qui avait une assez belle voix, mais qui chantait toutes sortes d'airs, même les plus gais, d'un ton mélancolique.

Un valet le portait, marchant à pas comptés  
 Comme un recteur suivi des quatre facultés <sup>1</sup>.  
 Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,  
 Lui servaient de massiers <sup>2</sup>, et portaient deux assiettes,  
 L'une de champignons avec des ris de veau,  
 Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.  
 Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,  
 Chez tous les conviés la joie est redoublée;  
 Et la troupe, à l'instant cessant de fredonner,  
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.  
 Le vin au plus muet fournissant des paroles <sup>3</sup>,  
 Chacun a débité ses maximes frivoles,  
 Régulé les intérêts de chaque potentat,  
 Corrigé la police et réformé l'État;  
 Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,  
 A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre <sup>4</sup>.  
 Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,  
 De propos en propos on a parlé de vers.  
 Là tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,  
 Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse <sup>5</sup>.  
 Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,  
 Élevait jusqu'au ciel Théophile et Ronsard <sup>6</sup>,

<sup>1</sup> Horace, dans la satire d'un festin, se moque aussi de la gravité d'un valet qui, chargé de bouteilles, s'avance à pas mesurés, comme une vierge d'Athènes portant les corbeilles sacrées aux fêtes de Cérès.

Ut attica virgo  
 Cum sacris Cereris, procedit fuscus Hydaspes,  
 Cœcuba vina ferens.

(*Satirar. II, sat. VIII, v. 13-15.*)

<sup>2</sup> « Le recteur de l'Université, quand il va en procession, est toujours accompagné de deux massiers. » (*Note de Boileau.*)

<sup>3</sup> Fecundi calices quem non fecere disertum?  
 (Hor., *Epist. I, ep. v, v. 19.*)

<sup>4</sup> « L'Angleterre et la Hollande étaient alors en guerre, et le roi avait envoyé du secours aux Hollandais. » (*Note de Boileau.*)

<sup>5</sup> Ecce inter pocula quærunt  
 Romulidæ saturi quid dia poemata narrent.  
 (Perse, *Sat. I, v. 30 et 31.*)

<sup>6</sup> Voyez ce que nous avons dit de Ronsard, ci-dessus, p. 171-174. Le poëte

Quand un des campagnards <sup>1</sup>, relevant sa moustache  
 Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,  
 Impose à tous silence, et d'un ton de docteur :  
 Morbleu! dit-il, La Serre est un charmant auteur <sup>2</sup>!  
 Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.  
 La Pucelle est encore une œuvre bien galante,  
 Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant <sup>3</sup>.  
 Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant <sup>4</sup>;  
 Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture <sup>5</sup>.  
 Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture!  
 A mon gré, le Corneille est joli quelquefois <sup>6</sup>.  
 En vérité, pour moi, j'aime le beau français.  
 Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre <sup>7</sup>;  
 Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.  
 Les héros chez Quinault parlent bien autrement,  
 Et, jusqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement <sup>8</sup>.

Théophile, mort en 1626, avait beaucoup d'imagination et peu de goût. C'est de lui que sont les deux vers suivants, cités par Boileau pour prouver combien une pensée fausse est froide et puérile :

Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître  
 S'est souillé lâchement. Il en rougit, le traître !

(*Œuvres* de Boileau, t. I, *Préface*, p. 24 et 25.)

<sup>1</sup> « De B., gentilhomme de Châlons, cousin de notre poète. Il portait en effet une grande moustache, qu'il relevait ordinairement avant que de parler; et son chapeau, à grands poils, était couvert d'un gros bouquet de plumes. Il vint à Paris quelque temps après la réception de Gilles Boileau à l'Académie française : Ah ! ah ! cousin, lui dit-il, vous êtes donc parmi ces messieurs de l'Académie ! Combien cela vaut-il de revenu par année ? » (*Note de Brossette*.) — <sup>2</sup> Ci-dessus, p. 100, *note* 8. — <sup>3</sup> C'est un mot de madame de Longueville. Elle assistait un jour à une lecture que Chapelain faisait de sa *Pucelle d'Orléans* chez le prince de Condé, au milieu d'une nombreuse assemblée, qui s'efforçait de trouver l'épopée magnifique. « Oui, tout cela est parfaitement beau, répondit-elle à l'un des admirateurs du poète, qui lui demandait son avis ; mais c'est bien ennuyeux. » — <sup>4</sup> René Le Pays, mort en 1690, auteur d'un recueil de pièces en vers et en prose sur des sujets de galanterie. — <sup>5</sup> Célèbre auteur de lettres en prose, pleines d'esprit, mais qui sentent trop le travail et la recherche. — <sup>6</sup> Imitation de Regnier. Voyez ci-dessus, p. 184, *note* 6. — <sup>7</sup> *Alexandre*, la seconde des tragédies de Racine, représentée en 1665. Le grand poète dramatique, qui n'en était qu'à son début, tombait encore dans les défauts de son époque : son Alexandre avait précisément donné dans le *tendre* et le sentimental, alors en vogue. Boileau, son ami, lui fait ici une leçon indirecte. — <sup>8</sup> Voyez *le Lutrin*, *chant* v, ci-dessus, p. 102, *note* 4.

On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire ;  
 Qu'un jeune homme... — Ah ! je sais ce que vous voulez dire,  
 A répondu notre hôte : « Un auteur sans défaut,  
 « La raison dit Virgile, et la rime Quinault <sup>1</sup>. »  
 — Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.  
 Et puis blâmer Quinault!... Avez-vous vu l'Astrate?  
 C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.  
 Surtout l'anneau royal me semble bien trouvé <sup>2</sup>.  
 Son sujet est conduit d'une belle manière,  
 Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.  
 Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.

Il est vrai que Quinault est un esprit profond,  
 A repris certain fat, qu'à sa mine discrète  
 Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète;  
 Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.  
 Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,  
 A dit mon campagnard avec une voix claire  
 Et déjà tout bouillant de vin et de colère <sup>3</sup>.  
 Peut-être, a dit l'auteur pâlisant de courroux :  
 Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous?  
 Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.  
 Vous? mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie,  
 A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.  
 Je suis donc un sot, moi? vous en avez menti,  
 Reprend le campagnard ; et, sans plus de langage,  
 Lui jette pour défi son assiette au visage.  
 L'autre esquivé le coup ; et l'assiette volant  
 S'en va frapper le mur, et revient en roulant.  
 A cet affront l'auteur, se levant de la table,  
 Lance à mon campagnard un regard effroyable ;

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 196. — <sup>2</sup> Dans la tragédie de Quinault, dont le héros est Astrate, et qui fut jouée en 1665 avec un grand succès, le dénouement dépend de la possession d'un anneau, indice de l'autorité royale. Cet incident puéril aurait pu suffire tout au plus à l'intrigue d'un roman. — <sup>3</sup> Ci-dessus, p. 187, note 5.

Et, chacun vainement se ruant entre deux,  
 Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.  
 Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées  
 Font voir un long débris de bouteilles cassées :  
 En vain à lever tout les valets sont fort prompts,  
 Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,  
 De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare ;  
 Et, leur première ardeur passant en un moment,  
 On a parlé de paix et d'accommodement.  
 Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,  
 J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,  
 Avec un bon serment que, si pour l'avenir  
 En pareille cohue on me peut retenir,  
 Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,  
 Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,  
 Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers  
 Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

Horace avait traité le même sujet <sup>1</sup>; et Regnier, comme nous l'avons vu, avait fait aussi son *souper ridicule* <sup>2</sup>. Boileau les a imités tous les deux à la fois, et les a surpassés. Des trois satires, la sienne est la mieux conçue. Il a pris à Horace son Porcius, qui d'un pâté ne fait qu'une bouchée,

Ridiculus totas simul absorbere placentas ;

son Nomentanus, payant les diners qu'on lui donne par l'éloge détaillé qu'il en fait, à l'apparition de chaque plat,

Si quid forte lateret,  
 Indice monstraret digito ;

et ces deux personnages ont été fondus dans le parasite hâbleur :

Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée,  
 Qui vint à ce festin conduit par la fumée,

<sup>1</sup> Livre II, *satire VIII*. — <sup>2</sup> Ci-dessus, p. 179.

Et qui s'est dit profès dans l'ordre des coteaux,  
A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.

Il lui doit encore l'idée des contrastes parmi les convives. Au repas donné par Nasidienus, avare qui s'est mis en frais, avaient assisté, avec Fundanius, qui en fait le récit, Mécène, représentant par excellence le luxe et la politesse; ses deux ombres, Servilius Balatro et Vibidius, moqueur spirituel; Viscus Thurinus et le poète Varius, qui, pour ne pas éclater de rire, mord sa serviette :

Varius mappa compescere risum  
Vix poterat.

Mais il est deux choses que Boileau ne doit à personne : c'est, en premier lieu, d'avoir mis le récit et la critique du repas dans la bouche même du noble et délicat personnage qui a tant souffert de s'être trouvé à si mauvaise table et en si mauvaise compagnie; c'est, en second lieu, d'avoir donné à ce convive difficile le défaut contraire à celui qu'il censure. Pour que la satire latine eût eu tout le sel de la satire française, il aurait fallu que Mécène, type de l'urbanité romaine, eût été en outre un gourmet renommé, à la façon de Lucullus, et qu'il eût raconté lui-même sa mésaventure. Horace n'a vu qu'un ridicule; Boileau, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, en a saisi deux, les a mis en présence et a doublé par ce moyen le comique du tableau.

Nous n'avons tenu compte que de l'invention et de l'habileté de la mise en scène; car dans les détails, ici comme ailleurs, le satirique du siècle d'Auguste l'emporte presque partout par son allure franche et naturelle.

Quant à Regnier, Boileau lui doit son dénouement, et ne l'a pas égalé dans la dispute et dans le combat qui terminent le festin. Mais l'absence des contrastes ne lui permet pas d'entrer en parallèle : tous ses convives sont des malotrus, et lui-même il n'a rien qui le distingue d'eux. Son souper est un repas de cabaret, dont la peinture, toute vive et tout originale qu'elle est, ne peut faire pardonner les inconvenances morales et littéraires. Donnez à Regnier le goût de Boileau, et dans sa manière d'écrire vous aurez à peu près celle d'Horace.

## LES FOLIES HUMAINES.

A l'abbé Le Vayer <sup>1</sup>. Satire quatrième<sup>2</sup> de BOILEAU. — 1664-1666.

L'abbé de La Mothe Le Vayer, Molière et Boileau s'étaient amusés, dit Brossette, dans une conversation philosophique et joyeuse, à prouver par des exemples que tous les hommes ont un grain de folie ; que chacun d'eux cependant se croit sage, et sage tout seul. Molière trouva dans cette pensée le sujet d'une comédie qu'il se proposa de faire et qu'il n'a pas faite. Boileau en a tiré une satire. Cette pièce est généralement pâle, et n'est pas assez développée. Nous nous contenterons de l'analyser, et nous la comparerons ensuite avec une satire d'Horace sur le même sujet <sup>3</sup>.

D'où vient, cher Le Vayer, que l'homme le moins sage  
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage,  
Et qu'il n'est point de fou qui, par belles raisons,  
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons ?

C'est ce que font, premièrement, le pédant, enivré de sa vaine science, qui croit que

Sans Aristote

La raison ne voit goutte, et le bon sens radote ;

secondement, le galant, qui, sous *une perruque blonde*,

Condamne la science, et, blâmant tout écrit,  
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit ;  
Que c'est des gens de cour le plus beau privilège,  
Et renvoie un savant dans le fond d'un collège ;

troisièmement, le bigot orgueilleux ou le faux dévot, qui, croyant duper Dieu par son hypocrisie,

Damne tous les humains de sa pleine puissance ;

et enfin le libertin incrédule, qui, ne reconnaissant pas d'autre loi que le plaisir,

Tient que ces vieux propos de démons et de flammes  
Sont bons pour étonner des enfauts et des femmes ;

<sup>1</sup> L'abbé La Mothe Le Vayer mourut âgé de trente-cinq ans, au mois de septembre 1664, peu de temps après la composition de cette satire. — <sup>2</sup> Cinquième dans l'ordre chronologique. — <sup>3</sup> *Satirar*, II, *sat.* III.



Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,  
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.

En un mot, qui voudrait épuiser ces matières,  
Peignant de tant d'esprits les diverses manières,  
Il compterait plutôt combien dans un printemps  
Guénaud et l'antimoine ont fait mourir de gens <sup>1</sup>.

Le poète passe à la seconde partie de sa thèse :

Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,  
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.

. . . . .

Le plus sage est celui qui ne pense point l'être ;  
Qui, toujours pour un autre enclin vers la douceur,  
Se regarde soi-même en sévère censeur,  
Rend à tous ses défauts une exacte justice,  
Et fait sans se flatter le procès à son vice.  
Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.

Ainsi l'avare

Appelle sa folie une rare prudence ;

Le prodigue soutient que

L'avarice est une étrange rage,  
Et jette, furieux, son bien à tous venants ;

Et l'un et l'autre sont fous au jugement du marquis qui, passant sa vie à la maison de jeu,

Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.

Il est un genre de folie innocente qu'il faut se garder de détruire : c'est la folie des douces illusions. Cette troisième partie de la satire est la plus remarquable, surtout à cause du jugement porté sur l'auteur de *la Pucelle*, dans lequel Boileau a mis beaucoup de verve et d'originalité. Nous le citerons tout entier :

Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison  
D'un charme bien plus doux enivre la raison :  
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.

<sup>1</sup> Lorsque cette satire parut, les médecins de Paris disputaient fort entre eux au sujet de l'antimoine ; Guénaud, médecin de la reine, était à la tête de ceux qui plaidaient en faveur de ce médicament.

Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.  
 Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,  
 Soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés <sup>1</sup>,  
 Lui-même il s'applaudit, et, d'un esprit tranquille,  
 Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile <sup>2</sup>.  
 Que ferait-il, hélas! si quelque audacieux  
 Allait pour son malheur lui dessiller les yeux,  
 Lui faisant voir ses vers et sans force et sans grâces,  
 Montés sur deux grands mots comme sur deux échasses <sup>3</sup>;  
 Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés  
 Et ses froids ornements à la ligne plantés <sup>4</sup>?  
 Qu'il maudirait le jour où son âme insensée  
 Perdit l'heureuse erreur qui charmait sa pensée!

Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,  
 D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé,  
 S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,  
 Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.  
 Enfin un médecin fort expert en son art  
 Le guérit par adresse, ou plutôt par hasard;  
 Mais voulant de ses soins exiger le salaire,  
 Moi vous payer! lui dit le bigot en colère,  
 Vous dont l'art infernal, par des secrets maudits,  
 En me tirant d'erreur m'ôte du paradis!

La conclusion du poëte est plus spirituelle que morale. Mais dans

<sup>1</sup> « On tenait chez Ménage, toutes les semaines, une assemblée où allaient beaucoup de petits esprits. » (*Note de Boileau.*) — <sup>2</sup> Ci-dessus, p. 2. — <sup>3</sup> Dans le poëme de *la Pucelle d'Orléans* on trouve plusieurs vers composés de deux grands mots dont chacun remplit un hémistiche. Boileau, pour se moquer de ces mots gigantesques, citait ordinairement ce vers de Chapelain :

De ce sourcilleux roc l'inébranlable cime;

et le disposait, comme on le voit, de façon que le mot *roc* semblât monté sur deux échasses.

— <sup>4</sup> C'est une allusion, suivant Brossette, aux comparaisons continuelles de Chapelain, qui ne manquent jamais de venir régulièrement après un certain nombre de vers.

ROC  
 De ce sourcilleux  
 l'inébranlable cime.

cette boutade contre la raison et la conscience il ne faut voir qu'une laisanterie.

J'approuve son courroux ; car, puisqu'il faut le dire,  
Souvent de tous nos maux la raison est le pire.  
C'est elle qui, farouche au milieu des plaisirs,  
D'un remords importun vient brider nos désirs.  
La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles ;  
C'est un pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles,  
Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous toucher,  
Souvent, comme Joli, perd son temps à prêcher <sup>1</sup>.  
En vain certains rêveurs nous l'habillent en reine,  
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,  
Et, s'en formant en terre une divinité,  
Pensent aller par elle à la félicité :  
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.  
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre :  
Je les estime fort ; mais je trouve en effet  
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

Il n'y a dans cette composition que deux idées appartenant à son auteur, celle des folies innocentes qu'il faut se garder de détruire et celle de la boutade contre les importunités de la raison. Tout le reste vient d'Horace ; et la copie est infiniment au-dessous du modèle, soit pour la justesse de la pensée, soit pour l'ampleur et l'originalité des arguments, soit enfin pour l'habileté du plan.

Commençons par la justesse et l'exactitude philosophique de la thèse. Horace, passant en revue le genre humain tout entier, rencontre partout les travers ou de l'avarice, ou de la prodigalité, ou de l'ambition, ou de la débauche, ou de l'amour, ou de la superstition ; et il en conclut, à bon droit, non pas que tous les hommes sont fous, mais qu'on trouve des fous partout. Il y a donc dans sa sentence des exceptions pour les sages, *excepto sapiente* <sup>2</sup> ; et ce n'est que le commun des hommes, le vulgaire, qui radote, *vulgus cunctum insanire docebo* <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Claude Joli, alors curé à Paris de Saint-Nicolas des Champs et depuis évêque d'Agen, était un prédicateur illustre et zélé : ses sermons ont été recueillis en huit volumes. — <sup>2</sup> *Satirar.* II, *sat.* III, v. 46. — <sup>3</sup> *Ibid.*, v. 62 et 63.

Boileau est bien autrement hardi :

N'en déplaise à ces fous nommés sages de Grèce,  
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse :  
Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,  
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du moins.

Et pourtant Boileau est loin d'avoir établi sa conclusion sur des prémisses aussi larges que celles d'Horace. Il ne parle ni des fureurs de l'ambition, qui réduisit le plus sage des rois de la Grèce à immoler sa fille Iphigénie ; ni des démenches de la débauche , qui dévore les fortunes, qui arrache de l'oreille de Métella une perle de grand prix et la fait dissoudre dans sa coupe, pour lui donner le plaisir d'avaler cent mille francs d'un trait ; ni des extravagances de l'amour, qui fait tourner la tête au point de ramener l'âge mûr aux ridicules légèretés de l'enfance ; et ce qu'il dit des autres sources des folies humaines est bien maigre auprès des développements du satirique latin. Il énonce ordinairement en quatre vers ce qu'Horace prouve en cinquante.

Comparons, par exemple, ce qu'ils ont dit l'un et l'autre de l'avarice.

Un avare, idolâtre et fou de son argent,  
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,  
Appelle sa folie une rare prudence,  
Et met toute sa gloire et son souverain bien  
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.  
Plus il le voit accru, moins il en sait l'usage.

Voilà tout. Écoutons maintenant Horace : Si quelqu'un achetait des luths et en faisait un monceau, n'ayant de goût ni pour le luth ni pour rien de ce qui tient à l'harmonie,

Si quis erat citharas, emptas comportet in unum,  
Nec studio citharæ, nec musæ deditus ulli ;

s'il accumulait des tranchets et des formes sans être cordonnier ; des voiles de vaisseau, ayant de l'aversion pour le commerce et pour la mer,

Si scalpra et formas, non sutor ; nautica vela,  
Aversus mercaturis,

il passerait partout pour un insensé, et ce serait à bon droit,

Delirus et amens

Undique dicatur merito.

Eh bien ! en quoi diffère de ces fous celui qui enfouit or et argent

sans savoir se servir de ce monceau de bien, et qui n'ose pas plus y toucher qu'à chose sacrée ?

Quid discrepat istis  
Qui nummos aurumque recondit, nescius uti  
Compositis, metuensque velut contingere sacrum <sup>1</sup>?

Voilà la folie de l'homme

Qui met toute sa gloire et son souverain bien  
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.

Et comment Horace démontrera-t-il que l'avare,

Rencontrant la disette au sein de l'abondance,  
Appelle sa folie une rare prudence?

Par une scène digne de Plaute, tant le dialogue en est comique et serré. Opimius vit chichement à côté d'un trésor qu'il a caché ; tout ce qu'il se permet , c'est de la piquette de Veïes les jours de fête et du vin éventé les jours ordinaires ; et sa coupe est une écuelle de terre. Il est pris un beau jour par une léthargie si profonde que voilà son héritier courant gaiement , triomphalement par sa maison pour trouver ses coffres et ses clefs. Arrive un médecin, homme expéditif et consciencieux, qui, pour le réveiller, fait placer une table devant lui, y fait verser des sacs d'écus, met autour des gens qui les comptent, et crie :

Si vous n'y prenez garde, votre avide héritier va tout enlever.

L'AVARE.

Quoi ! de mon vivant ?

LE MÉDECIN.

Pour être vivant, secouez-vous et obéissez-moi.

L'AVARE.

Que me prescrivez-vous ?

LE MÉDECIN.

Le sang va manquer à vos veines si vous ne donnez à l'instant même de la nourriture et du confort à votre estomac défaillant. Vous balancez ? Allons ! prenez cette petite tisane de riz.

L'AVARE.

Qu'a-t-elle coûté ?

LE MÉDECIN.

Peu de chose.

<sup>1</sup> Vers 104-110.

L'AVARE.

Combien donc ?

LE MÉDECIN.

Huit as.

L'AVARE.

Hélas ! qu'importe de mourir tué par la maladie ou par le vol et la rapine ?

Ni tua custodis, avidus jam hæc auferet heres. —  
 Men' vivo ? — Ut vivas igitur, vigila : hoc age. — Quid vis ?  
 — Deficient inopem venæ te, ni cibus atque  
 Ingens accedit stomacho futura ruenti.  
 Tu cessas ? Agedum, sume hoc ptisanarium oryzæ. —  
 Quanti emptæ ? — Parvo. — Quanti ergo ? — Octussibus. — Eheu !  
 Quid refert morbo an furtis pereamque rapinis <sup>1</sup> ?

Horace a soixante vers pareils, où les folies de l'avarice sont envisagées sous toutes leurs faces. Boileau, avec ses six vers, n'a donc été que son pâle et sec abrégiateur. Et ce n'est pas seulement contre la première des passions qu'elle attaque, c'est contre toutes que l'argumentation du poète latin a cette ampleur, cette verve et cette originalité. Tout y est en dialogue et en images. La proposition elle-même est tournée en tableau. « Ecoutez-moi et composez-vous pour m'entendre, vous que l'ambition et l'amour de l'or font pâlir ; vous à qui la luxure, ou la superstition ou toute autre maladie de l'âme donne la fièvre ; approchez, je vais vous prouver que tous vous avez perdu la tête ; voyons, passez chacun à votre tour.

Andire, atque togam jubeo componere, quisquis  
 Ambitione mala aut argenti pallet amore,  
 Quisquis luxuria tristive superstitione  
 Aut alio mentis morbo calet ; huc propius me,  
 Dum doceo insanire omnes, vos ordine adite <sup>2</sup>.

Et prenant tous ces fous à partie, l'un après l'autre, le satirique distribue à chacun son paquet d'ellébore. L'avare d'abord a le sien ; et c'est le plus gros :

Danda est hellebori multo pars maxima avaris <sup>3</sup>.

L'ambitieux en a grand besoin aussi, car il a le cœur gonflé, *tumidum est cor* <sup>4</sup> ; et son extravagance est de la pire espèce, puisqu'elle est méchante, et qu'un scélérat est un fou à lier. Qui s'est laissé

<sup>1</sup> Vers 151-157. — <sup>2</sup> Vers 77-81. — <sup>3</sup> Vers 82. — <sup>4</sup> Vers 213.

prendre au frêle éclat de la renommée a eu le cerveau blessé par les joies sanguinaires de la déesse des combats.

Ubi prava  
Stultitia, hic est summa insania : qui sceleratus  
Et furiosus erit ; quem cepit vitrea fama,  
Hunc circumtonuit gaudens Bellona cruentis <sup>1</sup>.

Il lui faut donc tant d'ellébore qu'il fera bien de s'embarquer pour l'île où cette herbe pousse,

Naviget Antyciram <sup>2</sup>.

Et l'amour ? dans quelle catégorie le mettre ? Dans celle des furieux quand la jalousie le rend sanguinaire ; dans celle des enfants sans raison quand il n'est que ridicule. Qu'un barbon s'amuse à faire des châteaux de cartes, à atteler des rats à un petit chariot, à jouer à pair ou non, à aller à cheval sur un long bâton, vous le direz insensé.

Ædificare casas, planstello adjungere mures,  
Ludere par impar, equitare in arundine longa  
Si quem delectet barbatum, amentia verset <sup>3</sup>.

Eh bien ! voilà les puérilités de l'amour ; et l'enfant de trois ans qui joue étendu dans la poussière n'est pas plus enfant que l'amant qui pleure aux pieds de sa maîtresse. Il n'est pas moins fou dans ses caprices. Offrez une pomme à un bambin irrité, il la refuse. — Prends, mon petit bichon ! — Il n'en veut point. Gardez-la, il la veut.

Porrigis irato puero quum poma, recusat :  
— Sume, catelle ! — Negat. Si non des, optat <sup>4</sup>.

Voilà les indécisions d'un amant quand on l'a fâché. On lui ferme la porte, il accourt. On l'ouvre, il fait le difficile.

Il faudrait tout citer ; car partout se trouvent la même fécondité dans les idées, la même originalité dans leur exposition. C'est un feu roulant d'arguments et d'images. Passons à l'habileté du plan.

Quelque juste que fût la thèse d'Horace, si sagement limitée, elle devait avoir dans la forme et dans les détails quelques-unes des exagérations qu'emporte toujours la satire. Or, le poète a trouvé le moyen de décliner la responsabilité de ses hyperboles, tout en doublant le sel de leur assaisonnement. Ce n'est pas lui qu'on entendra, c'est un philosophe et un médecin ; et lui-même il sera le premier

<sup>1</sup> Vers 220-223. — <sup>2</sup> Vers 166. — <sup>3</sup> Vers 247-249. — <sup>4</sup> Vers 258, 259.



à se moquer d'eux, tout en les laissant dire. C'est ainsi qu'aurait fait Molière s'il avait exécuté la comédie dont Brossette nous assure qu'il avait conçu la pensée dans l'entretien qui fit naître à Boileau l'idée de sa satire. Car Horace, en faisant intervenir un philosophe stoïcien, Damasippe, qui n'a de philosophie que dans sa barbe; en lui adjoignant le médecin Stertinius, qui l'a empêché de se jeter dans le Tibre; en mettant sa satire en dialogue, d'une part se décharge de toute accusation, et de l'autre fait ressortir la folie par la folie, comme l'auteur du *Misanthrope* oppose les ridicules et se cache derrière ses acteurs. Il pousse même la précaution jusqu'à se faire appeler fou par le fou qu'il a mis en scène; et c'est par là qu'il finit. « Grand stoïcien, puisqu'il y a plus d'un genre de fous, dans quelle classe me mettez-vous? Pour moi, il me semble que j'ai la tête saine. » Et Damasippe lui déroule ses extravagances, si bien qu'il finit par perdre patience et crier au censeur des folies d'ici-bas : Damasippe, ne vous mêlez que de vos affaires !

Teneas, Damasippe, tuis te <sup>1</sup>!

Plus fou que moi, veuillez m'épargner !

O major tandem parcas, insane, minori <sup>2</sup>.

Boileau n'a eu ni cette prudence philosophique ni cette habileté littéraire. Au lieu de mettre sa thèse en scène, il l'a mise en discours. Et pourtant il aurait eu plus besoin qu'Horace de ne pas parler en son propre nom, puisqu'il voulait aller jusqu'au paradoxe.

---

#### LA NOBLESSE.

Au marquis de Dangeau <sup>3</sup>. Satire cinquième <sup>4</sup> de BOILEAU. — 1665-1666.

Dans cette pièce, qui fut écrite en 1663 et imprimée l'année suivante, l'auteur montre que la véritable noblesse consiste dans la vertu, indépendamment de la naissance. Juvénal a développé la même

<sup>1</sup> V. 324. — <sup>2</sup> V. 326. — <sup>3</sup> Ce marquis de Dangeau était l'arrière-petit-fils de du Plessis-Mornay, l'un des chefs du parti huguenot au temps de Henri IV. (Ci-dessus, p. 140 et 143.) Grand maître des ordres de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, il fut en outre académicien. Il a laissé des *Mémoires* très-considérables dont Voltaire a imprimé une partie sous son propre nom après les avoir décriés. — <sup>4</sup> Septième dans l'ordre chronologique.

idée dans sa huitième satire ; et Boileau, qui lui doit ses meilleurs traits, est demeuré fort au-dessous de lui. Il n'a ni sa verve, ni son ampleur, ni sa philosophie. Horace a fait aussi une satire sur la noblesse, qui, pour le fond comme pour la forme, ne ressemble en rien à celle-ci <sup>1</sup>.

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère  
 Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère <sup>2</sup>,  
 Un homme issu d'un sang fécond en demi-dieux  
 Suit, comme toi, la trace où marchaient ses aïeux.  
 Mais je ne puis souffrir qu'un fat, dont la mollesse  
 N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse,  
 Se pare insolemment du mérite d'autrui,  
 Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui <sup>3</sup>.  
 Je veux que la valeur de ses aïeux antiques  
 Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques <sup>4</sup>,  
 Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,  
 Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson.  
 Que sert ce vain amas d'une inutile gloire  
 Si, de tant de héros célèbres dans l'histoire,  
 Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers  
 Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers ;  
 Si, tout sorti qu'il est d'une source divine,  
 Son cœur dément en lui sa superbe origine,  
 Et, n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,  
 S'endort dans une lâche et molle oisiveté ?  
 Cependant, à le voir avec tant d'arrogance  
 Vanter le faux éclat de sa haute naissance,  
 On dirait que le ciel est soumis à sa loi,

<sup>1</sup> *Satirar. I, Sat. VI, De vera nobilitate.* — <sup>2</sup> Ce vers est bien prosaïque et bien dur. — <sup>3</sup> Sénèque le tragique avait dit :

Qui genus jactat suum,  
 Aliena laudat.

(*Hercul. fur.*, act. II, sc. 2, v. 310 et 311.)

<sup>4</sup> La phrase n'est pas française ; il aurait fallu dire : *ait fourni de matière les plus vieilles chroniques*, ou bien *de la matière aux plus vieilles chroniques*, ou bien encore, en changeant le verbe, *ait servi de matière aux plus vieilles chroniques*.

Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi.  
 Enivré de lui-même, il croit, dans sa folie,  
 Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.  
 Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,  
 Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger <sup>1</sup>.

Dites-moi, grand héros, esprit rare et sublime,  
 Entre tant d'animaux qui sont ceux qu'on estime?  
 On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,  
 Fait paraître en courant sa bouillante vigueur;  
 Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière  
 S'est couvert mille fois d'une noble poussière;  
 Mais la postérité d'Alfane et de Bayard <sup>2</sup>,  
 Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,  
 Sans respect des aïeux dont elle est descendue,  
 Et va porter la malle ou tirer la charrue <sup>3</sup>.  
 Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus,  
 Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus?  
 On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :  
 La vertu d'un cœur noble est la marque certaine <sup>4</sup>.  
 Si vous êtes sorti de ces héros fameux,

<sup>1</sup> Boileau fut obligé d'ajouter ces quatre vers pour empêcher ses lecteurs de croire que l'apostrophe suivante s'adressait au marquis de Dangeau. —

<sup>2</sup> Coursiers fabuleux : le premier est le cheval du roi Gradasse dans le poème d'Arioste, et le second est monté par le célèbre Renaud de Montauban, dans le roman des *Quatre Fils Aymon*. — <sup>3</sup> Ces dix vers sont imités des douze vers suivants de la satire huitième de Juvénal :

Dic mihi, Teucrorum proles, animalia muta  
 Quis generosa putet, nisi fortia? nempe volucrum  
 Sic laudamus equum, facili cui plurima palma  
 Fervet, et exultat rauco victoria circo.  
 Nobilis hic, quocumque venit de gramine, cujus  
 Clara fuga ante alios et primus in æquore pulvis.  
 Sed venale pecus Corythæ posteritas et  
 turpini, si rara iugo Victoria sedit.  
 Nili ibi majorum respectus, gratia nulla  
 Umbrarum : dominos pretiis mutare jubentur  
 Exiguis, tritoque trahunt epirhedra collo  
 segnipedes, dignique molam versare Nepotis.  
 (V. 56-67.)

Nobilitas sola est atque unica virtus.  
 (Juvénal, *ibid.*, v. 20.)

Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,  
 Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.  
 Respectez-vous les lois? Fuyez-vous l'injustice?  
 Savez-vous pour la gloire oublier le repos,  
 Et dormir en plein champ le harnois sur le dos?  
 Je vous connais pour noble à ces illustres marques <sup>1</sup>.  
 Alors soyez issu des plus fameux monarques,  
 Venez de mille aïeux; et, si ce n'est assez,  
 Feuillotez à loisir tous les siècles passés;  
 Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre;  
 Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre <sup>2</sup>:  
 En vain un faux censeur voudrait vous démentir,  
 Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.  
 Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,  
 Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,  
 Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous  
 Sont autant de témoins qui parlent contre vous,  
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie  
 Ne sert plus que de jour à votre ignominie <sup>3</sup>.  
 En vain, tout fier d'un sang que vous déshonorez,  
 Vous dormez à l'abri de ces noms révérez;  
 En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères:  
 Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères.

Il fallait en rester là. Le poète a gâté sa période en ajoutant

Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,  
 Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,

<sup>1</sup> Sanctus haberi  
 Justitiæque tenax factis dictisque mereris?  
 Agnosco procerem.  
 (Juvénal, *ibid.*, v. 24-26.)

<sup>2</sup> Tunc licet a Pico numeres genus, atque si te  
 Nomina delectant, omnem Titanida pugnam  
 Inter majores ipsumque Promethea ponas:  
 De quocumque voles prævum tibi sumito libro.  
 (*Ibid.*, v. 131-134.)

<sup>3</sup> Incipit ipsorum contra te stare parentum  
 Nobilitas, claramque facem præferre pudendis.  
 (*Ibid.*, v. 138 et 139.)

Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie  
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Ces quatre vers, au jugement de tous les critiques, ne sont que de la déclamation. Il n'y a même pas de gradation dans cet amas d'injures; et la dernière image, poétique en elle-même, n'est amenée par rien. A partir de là le poète se bat les flancs, tombe dans les exagérations et même dans les idées fausses. Il avait raison d'affirmer qu'il n'y a pas de véritable noblesse sans vertu; que plus un nom est illustre, plus est méprisable celui qui le porte s'il ne sait pas en soutenir l'éclat. Mais condamner l'institution de la noblesse, de ses titres, de ses privilèges, parce qu'on en abuse, c'est sortir des bornes du vrai et se jeter dans le sophisme; et c'est ce qu'a fait Boileau dans la seconde partie de sa satire, que quelques beaux vers ne peuvent justifier.

Que maudit soit le jour où cette vanité  
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté !  
Dans les temps bienheureux du monde en son enfance  
Chacun mettait sa gloire en sa seule innocence;  
Chacun vivait content et sous d'égales lois;  
Le mérite y faisait la noblesse et les rois;  
Et, sans chercher l'appui d'une naissance illustre,  
Un héros de soi-même empruntait tout son lustre.  
Mais enfin par le temps le mérite avili  
Vit l'honneur en roture et le vice ennobli,  
Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa faiblesse,  
Maîtrisa les humains sous le nom de noblesse.  
De là vinrent en foule et marquis et barons :  
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms.  
Aussitôt maint esprit fécond en rêveries  
Inventa le blason avec les armoiries;  
De ses termes obscurs fit un langage à part,  
Composa tous ces mots de *cimier* et d'*écart*,  
De *pal*, de *contre-pal*, de *lambel* et de *fascé*  
Et tout ce que Segoing dans son *Mercure* entasse <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Charles Segoing, avocat, auteur du *Trésor héraldique ou Mercure armorial*, imprimé à Paris en 1648.

Une vaine folie enivrant la raison,  
 L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison.  
 Alors, pour soutenir son rang et sa naissance,  
 Il fallut étaler le luxe et la dépense;  
 Il fallut habiter un superbe palais,  
 Faire par les couleurs distinguer ses valets;  
 Et, traînant en tous lieux de pompeux équipages,  
 Le duc et le marquis se reconnut aux pages.

Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien  
 Trouva l'art d'emprunter et de ne rendre rien ;  
 Et, bravant des sergents la timide cohorte,  
 Laissa le créancier se morfondre à sa porte.  
 Mais, pour comble, à la fin le marquis en prison  
 Sous le faix des procès vit tomber sa maison.  
 Alors le noble altier, pressé de l'indigence,  
 Humblement du faquin rechercha l'alliance;  
 Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,  
 Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux <sup>1</sup>;  
 Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,  
 Rétablit son honneur à force d'infamie.

Car si l'éclat de l'or ne relève le sang,  
 En vain l'on fait briller la splendeur de son rang ;  
 L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie,  
 Et chacun pour parent vous fuit et vous renie.  
 Mais quand un homme est riche il vaut toujours son prix;  
 Et, l'eût-on vu porter la mandille <sup>2</sup> à Paris,  
 N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,  
 D'Hozier lui trouvera cent aïeux dans l'histoire <sup>3</sup>.

Quand Boileau lut sa satire au marquis de Dangeau, elle finissait à

<sup>1</sup> Le sens était fini, et la période se reposait sur une idée pleine de vigueur. Mais le poète, dit Brossette, ayant besoin de deux vers à rime féminine, fit les deux suivants par nécessité. Quelques critiques y admirent une gradation que nous n'y trouvons pas. — <sup>2</sup> Petite casaque portée alors par les laquais. —

<sup>3</sup> Charles D'Hozier, généalogiste de la maison du roi, juge général des armes et blasons de France.

ce vers. Ce seigneur, la trouvant un peu hardie, lui conseilla, afin d'en assurer le succès à la cour, de la terminer par un éloge du roi ; et le poëte ajouta les quatorze vers suivants :

Toi donc qui, de mérite et d'honneurs revêtu,  
Des écueils de la cour as sauvé ta vertu,  
Dangeau, qui, dans le rang où notre roi t'appelle,  
Le vois, toujours orné d'une gloire nouvelle  
Et plus brillant par soi que par l'éclat des lis,  
Dédaigner tous ces rois dans la pourpre amollis,  
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune,  
A ses sages conseils asservir la fortune,  
Et, de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,  
Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi;  
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,  
Va par mille beaux faits mériter son estime;  
Sers un si noble maître, et fais voir qu'aujourd'hui  
Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

Ce compliment fait, le poëte remit sa pièce au marquis de Dangeau, qui se chargea de la faire agréer au roi, et qui s'y prit habilement. Un jour que Louis XIV jouait dans une salle du château avec quelques seigneurs, tandis que d'autres causaient entre eux, le marquis, qui se trouvait dans un de ces groupes, y lut la satire à voix basse, de façon cependant à exciter la curiosité du monarque. Sa Majesté, dit Brossette, voulut savoir ce que c'était, et quitta le jeu pour l'entendre. C'était la première fois que les vers de Boileau paraissaient à la cour.

---

#### LES EMBARRAS DE PARIS.

Satire sixième<sup>1</sup> de BOILEAU. — 1660-1666.

Cette satire, composée en même temps que la première, dont elle faisait partie, en fut détachée, ainsi que nous l'avons déjà dit<sup>2</sup>. C'est encore une imitation de la troisième satire de Juvénal, qui, après

<sup>1</sup> Deuxième dans l'ordre chronologique. -- <sup>2</sup> Ci-dessus, p. 194.

avoir parlé des vices de Rome, décrit ses incommodités. Le tableau des embarras de Paris est bien supérieur à l'invective de Danion contre les mœurs de la cité qu'il abandonne. Cependant le mérite de cette pièce est plus dans la forme que dans la pensée. Car elle manque de philosophie et n'a aucune importance morale. C'est de la poésie descriptive, voilà tout. Mais elle est supérieure en ce genre à tout ce qui avait paru en France avant Boileau : elle fait donc époque dans l'histoire de notre poésie. L'auteur se met lui-même en scène. Il était alors logé dans la cour du Palais de justice, chez son frère aîné, Jérôme Boileau. Sa chambre était au-dessus du grenier, dans une espèce de guérite, au cinquième étage <sup>1</sup>.

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?  
 Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?  
 Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,  
 Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?  
 J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,  
 Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.  
 L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;  
 L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.  
 Ce n'est pas tout encor ; les souris et les rats  
 Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats,  
 Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,  
 Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure <sup>2</sup>.

Tout conspire à la fois à troubler mon repos ,  
 Et je me plains ici du moindre de mes maux :  
 Car à peine les coqs, commençant leur ramage ,  
 Auront de cris aigus frappé le voisinage ,  
 Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain ,  
 Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain <sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Un de ses autres frères, Gilles Boileau, logeait aussi dans la même maison : quand il en sortit, dit Brossette, on donna sa chambre à notre auteur. Cette chambre était pratiquée à côté d'un grenier, au quatrième étage ; et Despréaux, s'applaudissant de son logement nouveau, disait plaisamment : Je suis descendu au grenier. — <sup>2</sup> Ci-dessus, p. 195, note 1. — <sup>3</sup> Boileau avait d'abord mis :

Qu'un affreux serrurier, que le Ciel en courroux  
 A fait pour mes péchés trop voisin de chez nous,



Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,  
De cent coups de marteau me va fendre la tête <sup>1</sup>.  
J'entends déjà partout les charrettes courir <sup>2</sup>,  
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir;  
Tandis que dans les airs mille cloches émues  
D'un funèbre concert font retentir les nues,  
Et, se mêlant au bruit de la grêle et des vents,  
Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Encor je bénirais la bonté souveraine  
Si le Ciel à ces maux avait borné ma peine;  
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,  
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.  
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse  
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.  
L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé;  
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé <sup>3</sup>.  
Là d'un enterrement la funèbre ordonnance  
D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance;  
Et plus loin des laquais, l'un l'autre s'agaçants <sup>4</sup>,  
Font aboyer les chiens et jurer les passants.  
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage;  
Là je trouve une croix de funeste présage <sup>5</sup>;

<sup>1</sup> Nondum cristati rupere silentia galli;  
Murmure jam sævo verberibusque tonas.  
Tam grave percussis in eudibus æra resultant, etc.  
(Martial, lib. IX, *epigr.* 69.)

<sup>2</sup> Rhedarum transitus areto  
Vicorum in flexu, et stantis convicia mandræ  
Eripient somnum.  
(Juvén., *sat.* III, v. 236-238.)

<sup>3</sup> Ce petit tableau ne vaut pas celui de Juvénal :  
Nobis properantibus obstat  
Unda prior : magno populus premit agmine lumbos.  
Qui sequitur : ferit hic cubito, ferit assere duro  
Alter; at hic tignum capiti inculit, ille metretam.  
Pinguia crura luto; planta mox undique magna  
Calcet, et in digito clavus mihi militis hæret.  
(*Ibid.*, v. 243-248.)

<sup>4</sup> Il faudrait *s'agaçant*. L'indéclinabilité du participe présent n'était pas encore bien établie. — <sup>5</sup> Croix de lattes pour avertir les passants de s'éloigner.

Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison  
 En ont pleuvoir l'ardoise et la tuile à foison.  
 Là sur une charrette une poutre branlante  
 Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente;  
 Six chevaux attelés à ce fardeau pesant  
 Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant <sup>1</sup>.  
 D'un carrosse en tournant il accroche une roue,  
 Et du choc le renverse en un grand tas de boue;  
 Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer  
 Dans le même embarras se vient embarrasser.  
 Vingt carrosses bientôt arrivant à la file  
 Y sont en moins de rien suivis de plus de mille;  
 Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux  
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs;  
 Chacun prétend passer; l'un mugit, l'autre jure;  
 Des mulets en sonnant augmentent le murmure.  
 Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés  
 De l'embarras qui croît ferment les défilés,  
 Et, partout des passants enchaînant les brigades,  
 Au milieu de la paix font voir les barricades <sup>2</sup>;  
 On n'entend que des cris poussés confusément:  
 Dieu pour s'y faire ouïr tonnerait vainement.  
 Moi donc qui dois souvent en certain lieu me rendre,  
 Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,  
 Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,  
 Je me mets au hasard de me faire rouer.  
 Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse;  
 Guenaud sur son cheval en passant m'éclabousse <sup>3</sup>;  
 Et, n'osant plus paraître en l'état où je suis,  
 Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.

1

Modo longa coruscat

Sarraco veniente abies, atque altera pinum

Plaustra vehunt; nutant altæ, populoque minantur.

(Juvén., *sat. III*, v. 254-256.)<sup>2</sup> Allusion aux barricades du 20 août 1648, pendant la guerre de la Fronde.— <sup>3</sup> « C'était le plus célèbre médecin de Paris, et qui allait toujours à cheval. » (Note de Boileau.) Voyez ci-dessus, p. 213, note.

Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,  
 Souvent, pour m'achever, il survient une pluie :  
 On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,  
 Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.  
 Pour traverser la rue, au milieu de l'orage,  
 Un ais sur deux pavés forme un étroit passage.  
 Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant ;  
 Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant ;  
 Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,  
 Grossissant les ruisseaux, en ont fait des rivières.  
 J'y passe en trébuchant ; mais, malgré l'embarras,  
 La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques  
 D'un double cadenas font fermer les boutiques ;  
 Que, retiré chez lui, le paisible marchand  
 Va revoir ses billets et compter son argent ;  
 Que dans le Marché-Neuf tout est calme et tranquille ,  
 Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville <sup>1</sup>.  
 Le bois le plus funeste et le moins fréquenté  
 Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté <sup>2</sup>.  
 Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue  
 Engage un peu trop tard au détour d'une rue !  
 Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés,  
 La bourse!.. Il faut se rendre ; ou bien non, résistez,  
 Afin que votre mort, de tragique mémoire,  
 Des massacres fameux aille grossir l'histoire.  
 Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil ,

1

Nam qui spoliæ te

Non deerit, clausis domibus postquam omnis ubique

Fixa catenatæ siluit compago tabernæ.

Interdum et ferro subitus grassator agit rem, etc.

(Juvén., *sat.* III, v. 302-305.)

<sup>2</sup> « On volait beaucoup en ce temps-là dans les rues de Paris. » (*Note de Boileau.*) — « En 1667 Louis XIV pourvut à la sûreté publique par l'établissement des lanternes, par le redoublement du guet et de la garde, par un règlement sur le port d'armes et contre les gens sans aveu. » (*Note de Brossette.*)

Tous les jours je me couche avecque<sup>1</sup> le soleil ;  
 Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière  
 Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.  
 Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,  
 Ébranlent ma fenêtre et percent mon volet ;  
 J'entends crier partout : Au meurtre ! On m'assassine  
 Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine !  
 Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,  
 Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.  
 Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,  
 Fait de notre quartier une seconde Troie,  
 Où maint Grec affamé, maint avide Argien  
 Au travers des charbons va piller le Troyen.  
 Enfin sous mille crocs la maison abîmée  
 Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.

Je me retire donc encor pâle d'effroi ;  
 Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.  
 Je fais pour reposer un effort inutile :  
 Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville<sup>2</sup>.  
 Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,  
 Avoir loin de la rue un autre appartement.

Paris est pour un riche un pays de Cocagne :  
 Sans sortir de la ville il trouve la campagne ;  
 Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,  
 Recéler le printemps au milieu des hivers ;  
 Et, foulant le parfum de ses plantes fleuries,  
 Aller entretenir ses douces rêveries.

Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,  
 Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

<sup>1</sup> Boileau ne tarda pas à renoncer à l'ancienne orthographe de cette préposition.

<sup>2</sup> Magnis opibus dormitur in Urbe.  
 (Juvén., *sat.* III, v. 235.)

## LE GENRE SATIRIQUE.

Satire septième<sup>1</sup> de BOILEAU. — 1663-1666.

La composition de cette pièce date de la fin de 1663. Boileau y débilité avec sa muse pour savoir s'il ne doit pas cesser d'écrire dans le genre satirique, genre fatal à l'écrivain lui-même, qui se fait craindre et détester de ses propres admirateurs. C'est l'imitation d'une satire dialoguée d'Horace s'entretenant sur le même sujet avec son ami Trébatius<sup>2</sup>. Il y a dans le poète latin plus de concision, plus de vivacité, plus de méthode. Son ami lui objecte l'odieux et le danger d'un genre de poésie qui l'expose à la haine publique, à la vengeance des particuliers, à celle des tribunaux. Il répond, premièrement, qu'il lui est impossible de résister à l'instinct qui l'y pousse; secondement, qu'il n'attaquera personne et ne frappera que pour se défendre; troisièmement, qu'il espère bien, en ne flagellant que les vices, demeurer cher aux gens vertueux, comme Lucile, le plus vieux des satiriques latins, demeura l'ami de Lélius et de Scipion; quatrièmement enfin, que, quant aux tribunaux, il aura soin de rester honnête homme, de ne faire que de bons vers, et de forcer ses juges eux-mêmes à rire : *Solventur risu tabulæ*. La marche de Boileau n'a ni cette variété ni cette précision. Mais cette satire, médiocre dans l'ensemble, a des détails heureux et une aisance de style qui n'était guère connue à l'époque où elle fut écrite. On a loué particulièrement son auteur d'avoir su y faire entrer les locutions les plus familières sans tomber dans la trivialité.

Muse, changeons de style, et quittons la satire.  
 C'est un méchant métier que celui de médire  
 A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal<sup>2</sup> :  
 Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal ;  
 Maint poète, aveuglé d'une telle manie,  
 En courant à l'honneur trouve l'ignominie ;  
 Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,  
 A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.

<sup>1</sup> Quatrième dans l'ordre chronologique. — <sup>2</sup> *Satirar. II, sat. 1.*<sup>3</sup> Ecce nocet vati musa jocosa suo.  
(Martial. lib. II. *epigr.* 22.)

Un éloge ennuyeux, un froid panégyrique  
 Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,  
 Ne craint point du public les jugements divers  
 Et n'a pour ennemis que la poudre et les vers.  
 Mais un auteur malin, qui rit et qui fait rire,  
 Qu'on blâme en le lisant, et pourtant qu'on veut lire,  
 Dans ses plaisants accès qui se croit tout permis  
 De ses propres rieurs se fait des ennemis.  
 Un discours trop sincère aisément nous outrage :  
 Chacun dans ce miroir pense voir son visage;  
 Et tel, en vous lisant, admire chaque trait  
 Qui dans le fond de l'âme et vous craint et vous hait <sup>1</sup>.

Muse, c'est donc en vain que la main vous démange;  
 S'il faut rimer ici, rimons quelque louange;  
 Et cherchons un héros, parmi cet univers,  
 Digne de notre encens et digne de nos vers.  
 Mais à ce grand effort en vain je vous anime :  
 Je ne puis pour louer rencontrer une rime;  
 Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois <sup>2</sup>.  
 J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,  
 Je ne puis arracher du creux de ma cervelle  
 Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle <sup>3</sup>;  
 Je pense être à la gêne <sup>4</sup>; et, pour un tel dessein,  
 La plume et le papier résistent à ma main.  
 Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite;  
 Alors, certes, alors je me connais poète :

<sup>1</sup> Cum sibi quisque timet, quamquam est intactus, et odit.  
 (Hor., *Satirar. II, sat. I, v. 23.*)

<sup>2</sup> Trébatius dit à Horace :

Si tantus amor scribendi te rapit, aude  
 Cæsaris invicti res dicere, multa laborum  
 Præmia laturus.

Horace lui répond :

Cupidum, pater optime, vires  
 Deficiunt.  
 (*Ibid.*, v. 10-18.)

<sup>3</sup> Ci-dessus, p. 214, note 3. — <sup>4</sup> A la question, à la torture. Ce sens du mot *gêne* a vieilli.

Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer;  
 Mes mots viennent sans peine, et courent se placer.  
 Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville,  
 Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville <sup>1</sup>.  
 Faut-il d'un sot parfait montrer l'original,  
 Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal <sup>2</sup>:  
 Je sens que mon esprit travaille de génie.  
 Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie,  
 Mes vers comme un torrent coulent sur le papier;  
 Je rencontre à la fois Perrin <sup>3</sup> et Pelletier <sup>4</sup>,  
 Bonnecorse <sup>5</sup>, Pradon <sup>6</sup>, Colletet <sup>7</sup>, Titreville <sup>8</sup>;  
 Et, pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.  
 Aussitôt je triomphe, et ma muse en secret  
 S'estime et s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.  
 C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême  
 Je me fais quelquefois des leçons à moi-même;  
 En vain je veux au moins faire grâce à quelqu'un :  
 Ma plume aurait regret d'en épargner aucun;  
 Et, sitôt qu'une fois la verve me domine,  
 Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.  
 Le mérite pourtant m'est toujours précieux;  
 Mais tout fat me déplaît et me blesse les yeux;  
 Je le poursuis partout, comme un chien fait sa proie,  
 Et ne le sens jamais qu'aussitôt je n'aboie.  
 Enfin, sans perdre temps en de si vains propos,

<sup>1</sup> Pour Somnaville, libraire d'alors. — <sup>2</sup> Pour Sauval, auteur d'une histoire des *Antiquités de Paris*, en 3 volumes in-fol. Son style est ampoulé. — <sup>3</sup> L'abbé Perrin introduisit l'opéra sur le théâtre français. (*Recueil* précédent, p. 218, note 3.) — <sup>4</sup> Auteur de sonnets. (Ci-dessus, p. 197, note 1.) — <sup>5</sup> Auteur de la *Montre d'Amour* (ci-dessus, p. 100, note 2) et d'une parodie du *Lutrin*, poème en dix chants, intitulé *Lutrigot*. — <sup>6</sup> Pradon, mauvais poète, qui se posa en rival de Racine. (*Recueil* précédent, p. 214 et 219, note 9.) Au lieu de *Bonnecorse*, Pradon, Boileau avait d'abord mis *Bardon*, *Mauroi*, *Boursault*; mais, dit Brossette, *Mauroi* et *Boursault* devinrent ses amis; *Bonnecorse* et Pradon l'injurierent, et leurs noms figurèrent dans ce vers. C'est à l'occasion de ce changement qu'il fit une épigramme que nous citerons plus bas. — <sup>7</sup> François Colletet, fils de Guillaume Colletet, l'un des fondateurs de l'Académie française, était un rimeur sans talent et sans argent. — <sup>8</sup> Poète qui n'est guère connu que par ce vers.

Je sais coudre une rime au bout de quelques mots.  
 Souvent j'habille en vers une maligne prose :  
 C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.  
 Ainsi, soit que bientôt, par une dure loi,  
 La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi,  
 Soit que le Ciel me garde un cours long et tranquille,  
 A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,  
 Dût ma muse par là choquer tout l'univers,  
 Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers <sup>1</sup>.

Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie !  
 Modère ces bouillons de ta mélancolie ;  
 Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer  
 N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer <sup>2</sup>.

Eh quoi ! lorsque autrefois Horace, après Lucile ,  
 Exhalait en bons mots les vapeurs de sa bile ,  
 Et, vengeant la vertu par des traits éclatants,  
 Allait ôter le masque aux vices de son temps ;  
 Ou bien quand Juvénal , de sa mordante plume  
 Faisant couler des flots de fiel et d'amertume,  
 Gourmandait en courroux tout le peuple latin ,  
 L'un ou l'autre fit-il une tragique fin <sup>3</sup> ?

<sup>1</sup> Ne longum faciam : seu me tranquilla senectus  
 Exspectat, seu mors atris circumvolat alis ;  
 Dives, inops ; Romæ, seu, fors ita jusserit, exul ;  
 Quisquis erit vitæ, scribam, color.  
 (Hor., *Satirar.*, lib. II, *sat.* I, v. 57-60.)

<sup>2</sup> O puer, ut sis  
 Vitalis metuo, et majorum ne quis amicus  
 Frigore te feriat.  
 (*Ibid.*, v. 60-62.)

<sup>3</sup> Quid ? cum est Lucilius ausus  
 Primus in hunc operis componere carmina morem,  
 Detrahare et pellem, nitidus qua quisque per ora  
 Cederet, introrsum turpis ; num Lælius et qui  
 Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen  
 Ingenio offensi, aut læso doluere Metello,  
 Famosisque Lupo cooperto versibus ? Atqui  
 Primores populi arripuit, populumque tributim,  
 Scilicet uni æquus virtuti atque ejus amicis.  
 (*Ibid.*, v. 62-70.)



Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine ?  
 Personne ne connaît ni mon nom ni ma veine.  
 On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,  
 Grossir impunément les feuillets d'un recueil <sup>1</sup>.  
 A peine quelquefois je me force à les lire,  
 Pour plaire à quelque ami que charme la satire,  
 Qui me flatte peut-être, et, d'un air imposteur,  
 Rit tout haut de l'ouvrage et tout bas de l'auteur.  
 Enfin, c'est mon plaisir; je veux me satisfaire.  
 Je ne puis bien parler, et ne saurais me taire;  
 Et, dès qu'un mot plaisant vient luire à mon esprit,  
 Je n'ai point de repos qu'il ne soit en écrit :  
 Je ne résiste point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'est assez parlé : prenons un peu d'haleine  
 Ma main, pour cette fois, commence à se lasser :  
 Finissons. Mais demain, Muse, à recommencer.

---

### L'HOMME.

A M. M\*\*\*, docteur de Sorbonne. Satire huitième de BOILEAU, — 1667-1668.

Cette satire fut écrite en 1667 et imprimée en 1668. On en fit en même temps, dit Brossette, plusieurs éditions qui furent débitées avec une rapidité prodigieuse : c'est, de toutes les pièces que Boileau publia à part, celle qui a eu le plus de vogue. « Elle est tout à fait dans le goût de Perse, et elle marque un philosophe chagrin, qui ne peut souffrir les vices des hommes. » Tel est le jugement que l'auteur lui-même a porté de cette thèse burlesque, dans laquelle il met l'homme au-dessous des animaux, un docteur au-dessous d'un âne. Il la dédia à l'abbé Morel, docteur de Sorbonne, qu'on avait surnommé la *mâchoire d'dne*, parce qu'il avait la mâchoire fort grande et fort avancée.

<sup>1</sup> L'abbé Matthieu de Montreuil n'était pas sans mérite ; mais il avait l'art de toujours glisser quelques-unes de ses pièces dans les recueils et choix de poésies qui paraissaient alors comme aujourd'hui ; et c'est cette manie que Boileau lui reproche.

C'était assurément jouer un mauvais tour à un homme savant et respectable ; mais cet homme était un des chauds adversaires du jansénisme ; et le poète, voué à la cause de Port-Royal, le livra aux risées du public. Rappelons-nous l'inspiration du *Lutrin*, autre vengeance du même parti, qui parut sept ans après celle-ci.

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,  
Qui marchent sur la terre ou nagent dans la mer <sup>1</sup>,  
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,  
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Quoi ! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,  
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,  
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute  
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme ? Oui, sans doute.  
Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçois.  
L'homme de la nature est le chef et le roi :  
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage ;  
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.  
Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot ;  
Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.

Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire  
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire ;  
Mais il faut les prouver. En forme <sup>2</sup>. — J'y consens :  
Réponds-moi donc, docteur, et mets-toi sur les bancs.

Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'âme  
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme,  
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés  
Qu'un doyen au Palais ne monte les degrés.  
Or, cette égalité dont se forme le sage,  
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage ?  
La fourmi tous les ans traversant les guérets

<sup>1</sup> Consonnance défectueuse. Boileau s'est rencontré avec Ronsard, qui, dans un de ses *hymnes*, avait déjà mis ce mauvais vers, bien facile, du reste, à trouver. — <sup>2</sup> *In forma* : par syllogismes. Terme emprunté aux argumentations scolastiques.

Grossit ses magasins des trésors de Cérès;  
 Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure,  
 Vient de ses noirs frimas attrister la nature,  
 Cet animal, tapi dans son obscurité,  
 Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été.  
 Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante,  
 Paresseuse au printemps, en hiver diligente,  
 Affronter en plein champ les fureurs de janvier,  
 Ou demeurer oisive au retour du bélier <sup>1</sup>.  
 Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,  
 Voltige incessamment de pensée en pensée :  
 Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,  
 Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.  
 Importun à tout autre, à soi-même incommode,  
 Il change à tous moments d'esprit comme de mode;  
 Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,  
 Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc <sup>2</sup>.

Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,  
 Soi-même se bercer de ses propres chimères,  
 Lui seul de la nature est la base et l'appui,  
 Et le dixième ciel ne tourne que pour lui <sup>3</sup>.  
 De tous les animaux il est, dit-il, le maître.

<sup>1</sup> Le premier des signes du zodiaque. Quand le soleil y entre, le printemps commence. Ces vers sont une heureuse amplification de ceux d'Horace sur la prudence de la fourmi :

Parvula, nam exemplo est, magni formica laboris  
 Ore trahit quodcumque potest, atque addit acervo  
 Quem struit, haud ignara ac non incauta futuri :  
 Quæ, simul inversum contristat Aquarius annum.  
 Non usquam prorepat, et illis utitur ante  
 Quæsitis sapiens.

(*Satirar. I, sat. I, v. 33-38.*)

<sup>2</sup> Boileau était content de ces deux vers, qui sont, en effet, remarquables par leur concision et par la singularité de leur rime. — <sup>3</sup> Allusion au système astronomique des anciens, qui, pour expliquer les divers mouvements des astres, les faisaient tourner dans des cieux différents et solides. Ils en avaient supposé sept pour les sept planètes, un huitième pour les étoiles fixes, un neuvième, inventé par Ptolémée, pour imprimer le mouvement aux autres, et ainsi de suite jusqu'au ciel empyrée, habité par Dieu.

Qui pourrait le nier ? poursuis-tu. — Moi, peut-être.

Mais, sans examiner si vers les antres sourds <sup>1</sup>

L'ours a peur du passant ou le passant de l'ours,

Et si, sur un édit des pâtres de Nubie,

Les lions de Barca videraient la Libye <sup>2</sup>,

Ce maître prétendu qui leur donne des lois,

Ce roi des animaux combien a-t-il de rois !

L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine

Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher :

Debout, dit l'Avarice, il est temps de marcher ! —

Hé ! laissez-moi. — Debout ! — Un moment. — Tu répliques ? —

A peine le soleil fait ouvrir les boutiques. —

N'importe, lève-toi. — Pourquoi faire, après tout ? —

Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,

Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,

Rapporter de Goa <sup>3</sup> le poivre et le gingembre. —

Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer. —

On n'en peut trop avoir ; et pour en amasser

Il ne faut épargner ni crime ni parjure <sup>4</sup> ;

<sup>1</sup> Cette épithète a fort exercé les critiques. Plusieurs l'ont condamnée comme vague et comme mise là uniquement pour la rime ; d'autres ont été jusqu'à la trouver fautive, attendu que les antres, loin d'être sans oreilles, *répercutent le son et le redoublent* ; les plus indulgents y ont vu *un latinisme assez rare dans notre poésie*. En effet, les Latins disaient *color surdus* pour exprimer une couleur sombre ; et ce sens a passé en français dans ces expressions : *lanterne sourde, menées sourdes, pierre sourde*. Mais pourquoi ne dirait-on pas des antres *sourds* aux gémissements des malheureux, comme on dit des antres *muels* ? — <sup>2</sup> La Nubie, la Libye et Barca sont trois grandes contrées de l'Afrique. — <sup>3</sup> « Ville des Portugais dans les Indes orientales. » (Note de Boileau.) — <sup>4</sup> Ce dialogue, si vif et si pittoresque, est imité de Perse, qui, dans sa satire sur la véritable liberté, incompatible avec le joug des passions, met ainsi brusquement en scène l'Avarice et son esclave :

Mane, piger, stertis : Surge, inquit Avaritia ! eia,  
Surge ! Negas ; instat : Surge, inquit. — Non queo. — Surge.  
— Et quid agam ? — Rogitas ? Saperdas advehe Ponto,  
Castoreum, stuppas, ebenum, thus, lubrica Coa ;  
Tolle recens primus piper e sitiente camelo ;  
Verte aliquid, jura.

(Sat. V, v. 132-137.)

Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure ;  
 Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet <sup>1</sup>,  
 N'avoir en sa maison ni meubles ni valet ;  
 Parmi les tas de blé vivre de seigle et d'orge ;  
 De peur de perdre un liard souffrir qu'on vous égorge <sup>2</sup>. —  
 Et pourquoi cette épargne enfin ? — L'ignores-tu ?  
 Afin qu'un héritier, bien nourri, bien vêtu,  
 Profitant d'un trésor en tes mains inutile,  
 De son train quelque jour embarrasse la ville. —  
 Que faire ? — Il faut partir ; les matelots sont prêts.

Où, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,  
 Bientôt l'Ambition et toute son escorte  
 Dans le sein du repos vient le prendre à main forte,  
 L'envoie en furieux, au milieu des hasards,  
 Se faire estropier sur les pas des Césars ;  
 Et, cherchant sur la brèche une mort indiscreète,  
 De sa folle valeur embellir la gazette.

Tout beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;  
 Ce vice fut toujours la vertu des héros.  
 Quoi donc ! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?

Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre,  
 Ce fougueux l'Angeli <sup>3</sup>, qui, de sang altéré,

<sup>1</sup> Fameux joueur dont Regnier avait dit dans sa quatorzième satire :

N'ayant que l'espérance et trois dés au cornet,  
 Comme sur un bon fonds de rentes et recettes,  
 Dessus sept ou quatorze il assigne ses dettes.

Ce Galet, après avoir gagné au jeu des sommes immenses, finit par tout perdre, et même l'hôtel de Sully, qu'il avait fait bâtir dans la rue Saint-Antoine. Ruiné, il allait encore jouer avec les laquais dans les rues et jusque sur le perron de l'hôtel qu'un coup de dé lui avait enlevé. — <sup>2</sup> « Ce vers et les six précédents font allusion, dit Brossette, à l'avarice outrée du lieutenant criminel Tardieu et de sa femme, qui avaient été assassinés dans leur maison, sur le quai des Orfèvres. Leur aventure est décrite dans la satire dixième. » — <sup>3</sup> Fou célèbre que le prince de Condé avait amené avec lui des Pays-Bas, et qu'il donna au roi. Il devint le fou *en titre d'office* à la cour de Louis XIII, et y fit sa fortune en peu de temps.

Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré <sup>1</sup> ?  
 L'enragé qu'il était, né roi d'une province  
 Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,  
 S'en alla follement et pensant être dieu,  
 Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu ;  
 Et, traînant avec soi les horreurs de la guerre,  
 De sa vaste folie emplir toute la terre.  
 Heureux si de son temps, pour cent bonnes raisons,  
 La Macédoine eût eu des Petites-Maisons <sup>2</sup>,  
 Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,  
 Par avis de parents, enfermé de bonne heure !

Mais, sans nous égarer dans ces digressions,  
 Traiter, comme Senaut, toutes les passions <sup>3</sup>,  
 Et, les distribuant par classes et par titres,  
 Dogmatiser en vers et rimer par chapitres,  
 Laissons-en discourir La Chambre et Coeffeteau <sup>4</sup>,  
 Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.

Lui seul, vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,  
 Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,

<sup>1</sup> Unus Pellæo juveni non sufficit orbis :  
 Æstuat infelix angusto limite mundi.  
 (Juvénal, *Sat. X*, v. 168 et 169.)

<sup>2</sup> Charles XII, roi de Suède, qui avait pris Alexandre pour modèle, fut indigné en lisant cette page, et la déchira. Boileau est allé un peu trop loin, et s'est contredit lui-même au troisième chant de son *Art poétique*, en parlant de l'épopée :

Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,  
 En valeur éclatant, en vertus magnifique ;  
 Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ;  
 Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs,  
 Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis.

Mais la contradiction est journalière chez les poètes. « *Il ne faut pas les prendre à la lettre*, écrivait Boileau lui-même à Brossette, en 1706 : aujourd'hui l'homme est pour eux le plus sot de tous les animaux ; demain c'est le seul animal capable de justice, et en cela semblable à Dieu. » — <sup>3</sup> J. F. Senaut, général des oratoriens, a fait un traité *de l'Usage des passions*. — <sup>4</sup> Marin de La Chambre, membre de l'Académie française, est auteur d'un ouvrage sur les *Caractères des passions*. Nicolas Coeffeteau, dominicain, a fait le *Tableau des passions humaines*.

Se fait des gouverneurs, des magistrats, des rois,  
Observe une police, obéit à des lois.

Il est vrai. Mais pourtant sans lois et sans police,  
Sans craindre archers, prévôt ni suppôt de justice,  
Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,  
Pour détrousser les loups courir les grands chemins?  
Jamais, pour s'agrandir, vit-on dans sa manie  
Un tigre en factions partager l'Hyrkanie <sup>1</sup>?  
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours?  
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours?  
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,  
Déchirant à l'envi leur propre république,  
« Lions contre lions, parents contre parents,  
« Combattre follement pour le choix des tyrans <sup>2</sup>? »  
L'animal le plus fier qu'enfante la nature  
Dans un autre animal respecte sa figure;  
De sa rage avec lui modère les accès;  
Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.  
Un aigle, sur un champ prétendant droit d'aubaine <sup>3</sup>,  
Ne fait point appeler un aigle à la huitaine;  
Jamais contre un renard chicanant un poulet  
Un renard de son sac n'alla charger Rolet <sup>4</sup>.  
On ne connaît chez eux ni placets ni requêtes,  
Ni haut ni bas conseil, ni chambre des enquêtes.  
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté  
Vit sous les pures lois de la simple équité.  
L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,

<sup>1</sup> « Province de Perse sur les bords de la mer Caspienne. » (Note de Boileau.) — <sup>2</sup> Le poëte avertit lui-même ses lecteurs dans une note qu'il a voulu parodier ces deux vers du *Cinna* de Corneille (acte I, sc. III) :

Romains contre Romains, parents contre parents,  
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

<sup>3</sup> Le roi pouvait prendre la succession d'un étranger qui mourait en France; et ce droit n'appartenait qu'à lui seul : ce n'est donc pas au hasard, dit Brossette, que Boileau l'attribue à l'aigle, roi des oiseaux. — <sup>4</sup> Nous avons déjà vu ce Rolet, procureur au parlement de Paris. (Ci-dessus, p. 193, note 2.)

Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.  
 C'était peu que sa main, conduite par l'enfer,  
 Eût pétri le salpêtre, eût aiguisé le fer :  
 Il fallait que sa rage, à l'univers funeste,  
 Allât encor de lois embrouiller un Digeste ;  
 Cherchât, pour l'obscurcir, des gloses, des docteurs,  
 Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,  
 Et, pour comble de maux, apportât dans la France  
 Des harangueurs du temps l'ennuyeuse éloquence <sup>1</sup>.

Doucement, diras-tu : que sert de s'emporter ?  
 L'homme a ses passions, on n'en saurait douter ;  
 Il a comme la mer ses flots et ses caprices ;  
 Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.  
 N'est-ce pas l'homme enfin dont l'art audacieux  
 Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux <sup>2</sup> ;

<sup>1</sup>Cette comparaison entre les hommes et les animaux avait été faite par Horace, dans sa septième *Épode* (v. 11 et 12) ; par Juvénal, dans sa *Satire* quinzième (v. 159-171) ; et par Pline le naturaliste, au début de son septième livre ; mais Boileau s'est approprié leurs idées et leurs images, en les amplifiant avec beaucoup de verve et en leur donnant une autre tournure, prise dans nos mœurs actuelles. Horace avait simplement dit :

Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus  
 Unquam, nisi in dispar, feris.

Juvénal avait développé cette pensée :

Sed jam serpentum major concordia : parci  
 Cognatis maculis similis fera : quando leoni  
 Fortior eripuit vitam leo ? quo nemore unquam  
 Exspiravit aper majoris dentibus apri ?  
 Indica tigris agit rabida cum tigride pacem  
 Perpetuam ; sævis inter se convenit ursis.  
 Ast homini ferrum letale incude nefanda  
 Produxisse parum est ; quum rastra et sarcula tantum  
 Adstructi coquere, et marris ac vomere lassi  
 Nescierint primi gladios extundere fabri.  
 Adspicimus populos, quorum non sufficit iræ  
 Occidisse aliquem ; sed pectora, brachia, vultum  
 Crediderint genus esse cibi.

On lit dans Pline : « Cetera animantia in suo genere probe degunt ; congregari videmus et stare contra dissimilia... At, Hercules ! homini plurima ex homine sunt mala. »

<sup>2</sup> Descripsit radio totum qui gentibus orbem.

(Virg., *Eclog.* III, v. 41.)



Dont la vaste science, embrassant toutes choses,  
 A fouillé la nature, en a percé les causes?  
 Les animaux ont-ils des universités?  
 Voit-on fleurir chez eux des quatre facultés?  
 Y voit-on des savants en droit, en médecine  
 Endosser l'écarlate et se fourrer d'hermine <sup>1</sup>?

Non, sans doute ; et jamais chez eux un médecin  
 N'empoisonna les bois de son art assassin ;  
 Jamais docteur, armé d'un argument frivole,  
 Ne s'enroua chez eux sur les bancs d'une école.  
 Mais, sans chercher au fond si notre esprit déçu  
 Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su,  
 Toi-même réponds-moi ; dans le siècle où nous sommes,  
 Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes?

Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir,  
 Dit un père à son fils dont le poil va fleurir ;  
 Prends-moi le bon parti : laisse là tous les livres.  
 Cent francs au denier cinq combien font-ils ? — Vingt livres.  
 — C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir <sup>2</sup>.  
 Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleuvoir !  
 Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences ;  
 Prends, au lieu d'un Platon, le Guidon des finances <sup>3</sup> ;  
 Sache quelle province enrichit les traitants <sup>4</sup>,  
 Combien le sel au roi peut fournir tous les ans.  
 Endurcis-toi le cœur ; sois arabe, corsaire,  
 Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.

<sup>1</sup> « L'Université est composée de quatre facultés, qui sont les arts, la théologie, le droit et la médecine. Les docteurs portent, dans les jours de cérémonies, des robes rouges fourrées d'hermine. » (*Note de Boileau.*)

<sup>2</sup>

Dicat

Filius Albini : Si de quincunce remota est  
 Uncia, quid superat ? Poteras dixisse : Triens. Heus !  
 Rem poteris servare tuam.

(*Hor., de Arte poet.*, v. 326-329.)

<sup>3</sup> « Livre qui traite des finances. » (*Note de Boileau.*) — <sup>4</sup> Officiers chargés du recouvrement des impôts.

Ne va point sottement faire le généreux :  
 Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux ;  
 Et, trompant de Colbert la prudence importune,  
 Va par tes cruautés mériter la fortune.  
 Aussitôt tu verras poètes, orateurs,  
 Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs  
 Dégrader les héros pour te mettre en leurs places ;  
 De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces ;  
 Te prouver à toi-même, en grec, hébreu, latin,  
 Que tu sais de leur art et le fort et le fin.  
 Quiconque est riche est tout ; sans sagesse il est sage ;  
 Il a, sans rien savoir, la science en partage ;  
 Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,  
 La vertu, la valeur, la dignité, le sang <sup>1</sup> !

C'est ainsi qu'à son fils un usurier habile  
 Trace vers la richesse une route facile ;  
 Et souvent tel y vient qui sait, pour tout secret,  
 Cinq et quatre font neuf ; ôtez deux, reste sept.  
 Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible ;  
 Va marquer les écueils de cette mer terrible ;  
 Perce la sainte horreur de ce livre divin ;  
 Confonds dans un ouvrage et Luther et Calvin ;  
 Débrouille des vieux temps les querelles célèbres ;  
 Éclaircis des rabbins les savantes ténèbres,  
 Afin qu'en ta vieillesse un livre en maroquin  
 Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,  
 Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,

<sup>1</sup> Ces quatre vers ont été inspirés par Horace, qui, dans sa satire sur les folies humaines, que nous avons analysée (ci-dessus, p. 215-220), avait dit, à propos du sentiment d'un avare sur les richesses :

Omnis enim res,  
 Virtus, fama, decus, divina humanaque pulchris  
 Divitiis parent ; quas qui construxerit, ille  
 Clarus erit, fortis, justus, sapiens etiam, et rex,  
 Et quidquid volet.

(*Satirar. II, sat. III, v. 94-98.*)

Te paye en l'acceptant d'un « Je vous remercie, »  
 Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,  
 Quitte là le bonnet, la Sorbonne et les bancs ;  
 Et, prenant désormais un emploi salulaire,  
 Mets-toi chez un banquier ou bien chez un notaire ;  
 Laisse là saint Thomas s'accorder avec Scot <sup>1</sup>,  
 Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.

Un docteur ! diras-tu. Parlez de vous, poète :  
 C'est pousser un peu loin votre muse indiscrète.  
 Mais, sans perdre en discours le temps hors de saison <sup>2</sup>,  
 L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison ?  
 N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidèle ?

Oui. Mais de quoi lui sert que sa voix le rappelle  
 Si, sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,  
 Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer ?  
 Et que sert à Cotin <sup>3</sup> la raison qui lui crie :  
 N'écris plus, guéris-toi d'une vaine furie,  
 Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,  
 Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?  
 Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,  
 Il met chez lui voisins, parents, amis en fuite <sup>4</sup> ;  
 Car, lorsque son démon commence à l'agiter,  
 Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à désertir.  
 Un âne, pour le moins, instruit par la nature,  
 A l'instinct qui le guide obéit sans murmure ;  
 Ne va point follement de sa bizarre voix

<sup>1</sup> Allusion aux disputes scolastiques entre les thomistes, ou les partisans des opinions de saint Thomas d'Aquin, et les scotistes, qui suivaient celles de Jean Scot, surnommé le docteur subtil. — <sup>2</sup> Construction embarrassée : il aurait fallu mettre, si la mesure du vers l'avait permis : *sans perdre le temps en discours hors de saison*. — <sup>3</sup> « Il avait écrit contre moi et contre Molière ; ce qui donna occasion à Molière de faire *les Femmes savantes*, et d'y tourner Cotin en ridicule. » (Note de Boileau).

<sup>4</sup> Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.  
 (Hor., de Arte poet., v. 474.)

Défier aux chansons les oiseaux dans les bois;  
 Sans avoir la raison, il marche sur sa route.  
 L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goutte;  
 Régulé par ses avis, fait tout à contre-temps,  
 Et dans tout ce qu'il fait n'a ni raison ni sens.  
 Tout lui plaît et déplaît, tout le choque et l'oblige;  
 Sans raison il est gai, sans raison il s'afflige;  
 Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,  
 Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit <sup>1</sup>.  
 Et voit-on, comme lui, les ours ni les panthères  
 S'effrayer sottement de leurs propres chimères,  
 Plus de douze attroupés craindre le nombre impair  
 Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air <sup>2</sup>?  
 Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle  
 Sacrifier à l'homme, adorer son idole;  
 Lui venir, comme au dieu des saisons et des vents,  
 Demander à genoux la pluie ou le beau temps?  
 Non; mais cent fois la bête a vu l'homme hypocondre  
 Adorer le métal que lui-même il fit fondre;  
 A vu dans un pays les timides mortels  
 Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels;  
 Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles,  
 L'encensoir à la main, chercher les crocodiles <sup>3</sup>.

Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?  
 Que peut servir ici l'Égypte et ses faux dieux?  
 Quoi! vous me prouverez par ce discours profane  
 Que l'homme, qu'un docteur est au-dessous d'un âne!

<sup>1</sup> Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.  
 (Hor., *Epist.* I, ep. 1, v. 100.)

<sup>2</sup> « Bien des gens croient que lorsqu'on se trouve treize à table il y a toujours dans l'année un des treize qui meurt, et qu'un corbeau aperçu dans l'air présage quelque chose de sinistre. » (Note de Boileau.) — <sup>3</sup> Juvénal, attaquant la superstition dans sa satire quinzisième, commence ainsi :

Quis nescit, Volusi Bithynice, qualia demens  
 Ægyptus portenta colat? Crocodilon adorat  
 Pars hæc; illa pavet saturam serpentibus ibin.

Un âne, le jouet de tous les animaux,  
Un stupide animal, sujet à mille maux,  
Dont le nom seul en soi comprend une satire!

Oui, d'un âne : et qu'a-t-il qui nous excite à rire?  
Nous nous moquons de lui; mais s'il pouvait un jour,  
Docteur, sur nos défauts s'exprimer à son tour;  
Si, pour nous réformer, le Ciel prudent et sage  
De la parole enfin lui permettait l'usage;  
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas,  
Ah! docteur, entre nous, que ne dirait-il pas!  
Et que peut-il penser lorsque dans une rue,  
Au milieu de Paris, il promène sa vue;  
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,  
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés?  
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trousse,  
Courir chez un malade un assassin en housse;  
Qu'il trouve de pédants un escadron fourré,  
Suivi par un recteur de bedeaux entouré,  
Ou qu'il voit la Justice, en grosse compagnie,  
Mener tuer un homme avec cérémonie?  
Que pense-t-il de nous lorsque, sur le midi,  
Un hasard au Palais le conduit un jeudi<sup>1</sup>;  
Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,  
La chicane en fureur mugir dans la grand'salle?  
Que dit-il quand il voit les juges, les huissiers,  
Les clercs, les procureurs, les sergents, les greffiers?  
Oh! que si l'âne alors, à bon droit misanthrope,  
Pouvait trouver la voix qu'il eut au temps d'Ésope,  
De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous,  
Qu'il dirait de bon cœur, sans en être jaloux,  
Content de ses chardons et secouant la tête :  
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête!

<sup>1</sup> « C'est le jour des grandes audiences. » (Note de Boileau.)

« On regarde la satire de Boileau sur l'homme, dit Laharpe, comme une de ses meilleures satires. C'est une de celles où il y a le plus de mouvement et de variété et qui dans le temps eurent le plus de vogue. Desmarets et d'autres écrivains de même trempe en firent une critique très-absurde, en prenant le sens de l'auteur dans une rigueur littérale. Ils crièrent au sacrilège sur le parallèle d'un âne et d'un docteur ; ils prouvèrent démonstrativement que l'un en savait plus que l'autre ; et je crois que Boileau en était persuadé. Mais qui ne voit que le fond de cette satire est réellement très-vrai et très-philosophique ? Qui peut nier que l'homme qui fait un mauvais usage de sa raison ne soit en effet au-dessous de l'animal qui suit l'instinct de la nature ? Cette vérité appartient à la satire morale, et Boileau l'a fort bien développée <sup>1</sup>. »

Bossuet est d'un autre avis. Ce grand orateur, qui était tout à la fois philosophe et poète, mais qui comprenait autrement que Boileau la sublimité de la poésie et la mission du poète, parlant des écrivains dont tout l'effort tend à plaire, n'importe par quel moyen, condamne, en passant, le jeu d'esprit où Laharpe a vu tant de sagesse et d'à-propos. « Un autre, dit-il, croira fort beau de mépriser l'homme dans ses vanités et ses airs ; il plaidera contre lui la cause des bêtes, et attaquera en forme jusqu'à la raison, sans songer qu'il déprise l'image de Dieu, dont les restes sont encore si vivement empreints dans notre chute, et qui sont si heureusement renouvelés par notre régénération. Ces grandes vérités ne lui sont de rien ; au contraire, il les cache de dessein formé à ses lecteurs, parce qu'elles rompraient le cours de ses fausses et dangereuses plaisanteries <sup>2</sup>. »

Qui a raison de Laharpe ou de Bossuet ? Bossuet, sans aucun doute. Aux yeux des gens d'esprit cette satire peut être un chef-d'œuvre de plaisanterie ; et le grand penseur ne le nie pas ; mais aux yeux des gens sensés cette brillante plaisanterie est fausse, indécente et dangereuse.

L'apologie de Laharpe suppose une distinction que le poète satirique n'a pas faite, et qui était indispensable pour la vérité philosophique et l'effet moral de sa thèse. Sans doute les hommes qui s'abandonnent à leurs passions descendent souvent au-dessous de la bête ; mais ce n'est qu'accidentellement, que partiellement ; et, d'ailleurs, ces hommes dégradés ne sont pas l'homme. Boileau, dans son argumentation, a oublié, ou plutôt a mis de côté pour plaisanter plus à son aise : premièrement, les hommes raisonnables et vertueux, qui

<sup>1</sup> *Cours de littérature*, t. VI, p. 199 et 200. — <sup>2</sup> *Œuvres de Bossuet*, t. X, p. 460. (Versailles, 1816.)

sont l'homme aussi bien et beaucoup plus que la partie dégradée du genre humain : secondement, la raison, qui l'emporte toujours sur l'instinct, même quand on en abuse. Qu'une pierre précieuse tombe du front d'un roi dans la boue, dira-t-on qu'elle vaut moins qu'une pierre commune, dont tout le prix est de n'avoir pas été salie ?

Boileau, dit Laharpe, savait tout cela ; soit, mais fallait-il accumuler les sophismes pour jeter habilement une injure à la face du genre humain ? Que ne restait-il dans les limites du vrai ? M. de Lamar tine, dans son épître sur l'homme, adressée à lord Byron, a-t-il été moins grand poète que lui parce qu'il a été plus philosophe ? Quel critique ami du beau poétique et moral ne donnerait pas les trois cents vers que nous venons de lire pour ce seul vers, qui résume toute la question de l'abaissement de l'homme ?

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

#### REPROCHES DE BOILEAU A SON ESPRIT.

Satire neuvième de BOILEAU. — 1667-1668.

Les satires de Boileau, imprimées en 1666, avaient blessé tant de gens et soulevé tant de plaintes que leur auteur dut songer à se justifier. Il le fit en homme habile. Prenant le parti de ses adversaires, et parlant à son esprit comme les autres poètes parlent à leur muse, il lui reproche le tort qu'il a fait aux autres, celui qu'il s'est fait à lui-même ; et chaque réponse de l'accusé devient une nouvelle satire. Car il faut bien, pour se défendre, qu'il expose les raisons de sa conduite.

Cette pièce est pleine de verve, de finesse et de gaieté ; l'ironie y est maniée çà et là avec un tact infini, et le style en est très-soigné. C'est, au dire de tous les critiques, le chef-d'œuvre satirique de Boileau ; et quelques-uns ont même porté leur admiration jusqu'à croire qu'Horace n'a rien fait de mieux. Tout en proclamant le mérite extraordinaire de cette composition, nous n'oserions pas l'élever à cette hauteur. Nous y reconnaissons bien dans quelques détails la délicatesse, le sel et l'originalité du satirique latin ; mais nous n'y retrouvons pas dans l'ensemble cette aisance pleine de naturel et de grâce qui va jusqu'à l'abandon sans tomber dans la négligence ; ce fonds de philosophie qui perce jusque dans les badinages ; ces subites saillies qui

s'échappent en trois mots ; cette variété de tournures et ce laisser aller capricieux qui rompent à tout moment l'uniformité du discours.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler :  
 Vous avez des défauts que je ne puis celer.  
 Assez et trop longtemps ma lâche complaisance  
 De vos jeux criminels a nourri l'insolence ;  
 Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,  
 Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croirait, à vous voir dans vos libres caprices  
 Discourir en Caton des vertus et des vices,  
 Décider du mérite et du prix des auteurs  
 Et faire impunément la leçon aux docteurs,  
 Qu'étant seul à couvert des traits de la satire  
 Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.  
 Mais moi qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,  
 Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,  
 Je ris quand je vous vois, si faible et si stérile,  
 Prendre sur vous le soin de réformer la ville,  
 Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant  
 Qu'une femme en furie ou Gautier en plaidant <sup>1</sup>.

Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète,  
 Sans l'aveu des neuf sœurs, vous a rendu poète ?  
 Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports  
 Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ?  
 Qui vous a pu souffler une si folle audace ?  
 Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse ?  
 Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,  
 Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré <sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Avocat d'alors très-mordant, qu'on avait surnommé au Palais *Gautier la gueule*. Lorsqu'un plaideur voulait intimider son adversaire, il le menaçait de *lui lâcher Gautier*.

<sup>2</sup> Si paulum a summo decessit, vergit ad imum.  
 (Hor., de *Arte poet.*, v. 378.)



Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture  
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure<sup>1</sup> ?

Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer  
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,  
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,  
Osez chanter du roi les augustes merveilles<sup>2</sup>.  
Là, mettant à profit vos caprices divers,  
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;  
Et par l'espoir du gain votre muse animée  
Vendrait au poids de l'or une once de fumée.  
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter  
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter :  
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,  
Entonner en grands vers la Discorde étouffée,  
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts  
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts<sup>3</sup>.  
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,  
Racan pourrait chanter au défaut d'un Homère<sup>4</sup> ;  
Mais pour Cotin<sup>5</sup> et moi, qui rimons au hasard,  
Que l'amour de blâmer fit poètes par art,

<sup>1</sup> On a reproché à Boileau d'avoir mis sur la même ligne Horace et Voiture, qui ne fut qu'un bel esprit. Clément, dans sa *seconde lettre à Voltaire*, donne à ces deux vers un sens qui justifierait le poète, s'il était possible de l'admettre. « L'abbé de Pure, dit-il, voulait imiter la galanterie de Voiture; et Boileau faisait des satires dans le goût d'Horace. L'auteur, qui s'égaye dans les remontrances qu'il se fait à lui-même, dit à son esprit qu'il prenne garde d'avoir le même sort en imitant Horace que celui de l'abbé de Pure en imitant Voiture. » Mais la construction de la phrase ne se prête que difficilement à cette interprétation. Il semble plus naturel d'excuser Boileau par l'estime exagérée qu'on avait de son temps pour l'écrivain qu'il a mis si haut. A la mort de Voiture, en 1648, toute l'Académie française avait porté le deuil. (Voyez le *Recueil* précédent, p. 172-174.)

<sup>2</sup> Aut si tantus amor scribendi te rapit, aude  
Cæsaris invicti res dicere, multa laborum  
Præmia laturus.

(Hor. *Satirar. II, sat. I, v. 10-12.*)

<sup>3</sup> Quand Boileau écrivait cette satire Louis XIV prenait Lille et plusieurs autres villes de Flandre. — <sup>4</sup> Racan vivait encore. C'était sans doute pour faire plaisir à un vieillard, alors âgé de quatre-vingts ans, que Boileau l'élevait à la hauteur d'Homère, dont il n'avait ni la majesté ni le génie. (Voyez le *second recueil*, p. 132, et le *troisième*, p. 168.) — <sup>5</sup> Ci-dessus, p. 246, note 2.

Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,  
 Le plus sûr est pour nous de garder le silence.  
 Un poëme insipide et sottement flatteur  
 Déshonore à la fois le héros et l'auteur :  
 Enfin de tels projets passent notre faiblesse.

Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,  
 Qui sous l'humble dehors d'un respect affecté  
 Cache le noir venin de sa malignité.  
 Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,  
 Ne valait-il pas mieux vous perdre dans les nues  
 Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,  
 Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien <sup>1</sup>,  
 Et du bruit dangereux d'un livre téméraire  
 A vos propres périls enrichir le libraire ?

Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,  
 D'aller comme un Horace à l'immortalité ;  
 Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures  
 Aux Saumaises futurs <sup>2</sup> préparer des tortures.  
 Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,  
 Sont de ce fol espoir honteusement déçus !  
 Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre  
 Dont les vers en paquet se vendent à la livre !  
 Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés  
 Courir de main en main par la ville semés ;  
 Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,  
 Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et La Serre <sup>3</sup> ;

<sup>1</sup> Quanto rectius hoc quam tristi lædere versu  
 Pantolabum scurram Nomentanumque nepotem ?  
 (Hor., *Satirar. II*, sat. 1, v. 21 et 22.)

<sup>2</sup> Saumaise, célèbre commentateur, était mort en 1653. — <sup>3</sup> « Poètes extravagants. » (Note de Boileau.) Neuf-Germain avait vécu sous Louis XIII. Voyez, sur La Serre, la satire du *Repas ridicule*, p. 208. Au lieu de ces deux vers, le poëte avait d'abord mis ceux-ci :

Fais suivre avec....., ce rebut de notre âge,  
 Et la *Lettre à Costar* et l'*Avis à Ménage*.

Quel était ce *rebut* ? Gilles Boileau, auteur d'une *Lettre à Costar* et d'un

Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,  
 Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf<sup>1</sup>.  
 Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages  
 Occuper le loisir des laquais et des pages,  
 Et, souvent dans un coin renvoyés à l'écart,  
 Servir de second tome aux airs du Savoyard<sup>2</sup>!

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,  
 Fasse de vos écrits prospérer la malice ;  
 Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,  
 Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux.  
 Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime  
 Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime  
 Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,  
 Que l'effroi du public et la haine des sots ?  
 Quel démon vous irrite et vous porte à médire ?  
 Un livre vous déplaît ; qui vous force à le lire ?  
 Laissez mourir un fat dans son obscurité :  
 Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?  
 Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière,  
 Le *David* imprimé n'a point vu la lumière,  
 Le *Moïse* commence à moisir par les bords<sup>3</sup>.  
 Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts :  
 Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?  
 Et qu'ont fait tant d'auteurs pour remuer leur cendre ?  
 Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,

*Avis à Ménage*, le propre frère de Boileau Despréaux. Il paraît que Gilles, qui était l'aîné, avait dit en parlant des satires du jeune poète : « On les lira pendant quelque temps ; mais à la fin elles tomberont dans l'oubli, comme font la plupart de ces petits ouvrages ; et le temps leur ôtera les charmes que la nouveauté leur a donnés. » L'allusion à ce propos est restée dans les deux vers précédents. La haine entre ces deux frères, qui éclate çà et là dans les vers du satirique, ne lui fait certes pas honneur. Il faudrait l'oublier, si elle n'était pas nécessaire pour expliquer quelques-unes de ses autres critiques, que la vengeance a parcellément dictées et exagérées.

<sup>1</sup> « Où l'on vend d'ordinaire les livres de rebut. » (*Note de Boileau.*)  
 — <sup>2</sup> Chantre du Pont-Neuf, dont les chansons avaient été imprimées en 1665 sous ce titre : *Recueil nouveau des chansons du Savoyard, par lui seul chantées à Paris*. Son père avait chanté comme lui. — <sup>3</sup> Voyez ci-dessus, p. 2.

Colletet , Pelletier, Titreville, Quinault <sup>1</sup>,  
 Dont les noms en cent lieux , placés comme en leurs niches,  
 Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?  
 Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !  
 Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour  
 Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime ,  
 Retranché les auteurs ou supprimé la rime.  
 Écrive qui voudra : chacun à ce métier  
 Peut perdre impunément de l'encre et du papier.  
 Un roman , sans blesser les lois ni la coutume,  
 Peut conduire un héros au dixième volume <sup>2</sup>.  
 De là vient que Paris voit chez lui de tout temps  
 Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ,  
 Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,  
 Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.  
 Vous seul , plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,  
 Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon !

Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres,  
 De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?  
 Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups ;  
 Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :  
 On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.  
 Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,  
 Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Perrin, Pradon, Colletet, Pelletier et Titreville ont déjà été nommés et réunis en deux vers dans la septième satire, ci-dessus, p. 234. Voyez Quinault, p. 195, *note* 2, et Hesnault, p. 81, *note* 3. Bardin, qui était académicien, a laissé quelques ouvrages mal écrits. — <sup>2</sup> Les romans de *Cyrus* et de *Clélie*, par Mademoiselle de Scudéri, sont chacun de dix volumes. Voyez ci-dessus, p. 101, *notes* 5 et 7. — <sup>3</sup> Horace avait dit, en parlant de l'opinion que l'on a d'un poète satirique :

Fœnum habet in cornu, longe fuge : dummodo risum  
 Excutiat sibi, non hic cuiquam pareat amico.

(*Satirar. I, sat. iv, v. 34 et 35.*)

Regnier, dans sa douzième satire, s'était déjà emparé de cette pensée, et

Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle <sup>1</sup>,  
 Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.  
 Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?  
 Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?  
 Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,  
 N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace <sup>2</sup>.  
 Avant lui Juvénal avait dit en latin  
 Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.  
 L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime,  
 Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime.  
 Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.  
 J'ai peu lu ces auteurs ; mais tout n'irait que mieux  
 Quand de ces médisants l'engeance tout entière  
 Irait, la tête en bas, rimer dans la rivière <sup>3</sup>.

Voilà comme on vous traite ; et le monde effrayé  
 Vous regarde déjà comme un homme noyé.  
 En vain quelque rieur, prenant votre défense,  
 Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence :  
 Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi  
 Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.

Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles  
 Et faudra-t-il sans cesse essayer des querelles ?  
 N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer ?  
 Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?

même l'avait rendue avec beaucoup plus de vivacité dans les quatre vers qui suivent :

Fuyez ce médisant ;  
 Fâcheuse est son humeur, son parler est cuisant.  
 — Quoi, Monsieur ! n'est-ce pas cet homme à la satire,  
 Qui perdrait son ami plutôt qu'un mot pour rire ?

<sup>1</sup> De Chapelain, ci-dessus, p. 214, note 3. — <sup>2</sup> « Saint-Pavin reprochait à l'auteur qu'il n'était riche que des dépouilles d'Horace, de Juvénal et de Regnier. » (Note de Boileau.) Nous citerons, dans la *troisième partie de ce recueil*, les épigrammes que ces deux poètes s'adressèrent à ce sujet. — <sup>3</sup> Allusion à un mot du duc de Montausier, qui, regardant les satires de Boileau comme des médisances intolérables, avait dit qu'il faudrait l'envoyer, avec tous les satiriques, rimer dans la rivière. Nous avons vu, dans le *recueil précédent* (p. 219, note 7), comment Boileau, par un vers flatteur, gagna le cœur de ce duc austère.

Répondez, mon esprit; ce n'est plus raillerie :  
 Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?  
 Quoi ! pour un maigre auteur que je glose en passant,  
 Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand ?  
 Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage  
 Où la droite raison trébuche à chaque page,  
 Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur !  
 L'ennuyeux écrivain ! le maudit traducteur !  
 A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles  
 Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?

Est-ce donc là médire ou parler franchement ?  
 Non, non, la médisance y va plus doucement.  
 Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère  
 Alidor à ses frais bâtit un monastère<sup>1</sup> :  
 Alidor ! dit un fourbe, il est de mes amis ;  
 Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis ;  
 C'est un homme d'honneur, de piété profonde  
 Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Voilà jouer d'adresse et médire avec art ;  
 Et c'est avec respect enfoncer le poignard<sup>2</sup>.  
 Un esprit né sans fard, sans basse complaisance  
 Fuit ce ton radouci que prend la médisance.  
 Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,

<sup>1</sup> Il paraît que Boileau a voulu désigner, sous ce nom d'*Alidor*, un maltôtier fameux nommé Dalibert, qui avait effectivement été laquais avant de s'enrichir par ses fraudes. — <sup>2</sup> C'est à Horace que Boileau doit ce tableau et ce trait lancé contre les médisants hypocrites :

Ego, si risi quod ineptus  
 Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum,  
 Lividus et mordax videor tibi ? Mentio si qua  
 De Capitolini furtis injecta Petilli  
 Te coram fuerit, defendas, ut tuus est mos :  
 « Me Capitolinus convictore usus amicoque  
 A puero est, causaque mea permulta rogatus  
 Fecit, et incolumis lætor quod vivat in Urbe :  
 Sed tamen admiror quo pacto judicium illud  
 Fugerit. » Illic nigræ succus loliginis, hæc est  
 Ærugo mera.

(*Satirar. I, sat. IV, v. 91-101.*)

De choquer un auteur qui choque le bon sens,  
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,  
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la cour un sot de qualité  
Peut juger de travers avec impunité ;  
A Malherbe, à Racan préférer Théophile <sup>1</sup>  
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile <sup>2</sup>.  
Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,  
Peut aller au parterre attaquer Attila <sup>3</sup> ;  
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,  
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.  
Il n'est valet d'auteur ni copiste, à Paris,  
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.  
Dès que l'impression fait éclore un poëte,  
Il est esclave-né de quiconque l'achète :  
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,  
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.  
Un auteur à genoux, dans une humble préface,  
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce ;  
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,  
Qui lui fait son procès de pleine autorité.  
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !  
On sera ridicule, et je n'oserai rire !

Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux  
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?  
Loin de les décrier, je les ai fait paraître ;  
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,  
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché ;

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 207, note 6. — <sup>2</sup> Ce jugement sur l'auteur de *la Jérusalem délivrée* a été généralement blâmé. Quelques critiques, pour excuser Boileau, ont essayé d'adoucir sa pensée. Suivant eux, il ne nie pas le génie du Tasse, mais il a voulu tout simplement dire qu'il y a du clinquant dans son style. —

<sup>3</sup> L'une des dernières et des plus faibles tragédies du grand Corneille : elle parut en 1667. Voyez ci-dessous, dans la *troisième partie*, l'épigramme de Boileau sur cette pièce et sur l'*Agésilas* du même poëte.

Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché <sup>1</sup> ?  
 La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :  
 C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.  
 En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi ;  
 Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.

Il a tort, dira l'un : pourquoi faut-il qu'il nomme ?  
 Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !  
 Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers <sup>2</sup>.  
 Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.  
 Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?  
 Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?  
 En blâmant ses écrits ai-je d'un style affreux  
 Distillé sur sa vie un venin dangereux ?  
 Ma muse, en l'attaquant, charitable et discrète,  
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.  
 Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;  
 Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;  
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,  
 On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.  
 Mais que pour un modèle on montre ses écrits ;  
 Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits <sup>3</sup> ;  
 Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire ;  
 Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire  
 Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,  
 J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,  
 Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :  
 Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne <sup>4</sup>.  
 Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit  
 Pétrifié sa veine et glacé son esprit ?

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 203, note 1. — <sup>2</sup> Balzac a adressé six livres de *lettres familières* à Chapelain. — <sup>3</sup> « Il avait de divers endroits huit mille livres de pension. » (Note de Boileau.) — <sup>4</sup> Apollon et Pan, s'étant défiés, prirent Midas, roi de Phrygie, pour juge de leur chant ; et Pan fut déclaré vainqueur. Apollon, ajoute la fable, pour se venger de Midas, lui donna des oreilles d'âne, que le pauvre prince cacha de son mieux. Son perruquier les aperçut, et eut défense



Quand un livre au Palais se vend et se débite,  
 Que chacun par ses yeux juge de son mérite,  
 Que Bilaine <sup>1</sup> l'étale au deuxième pilier,  
 Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?  
 En vain contre le Cid un ministre se ligue :  
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.  
 L'Académie en corps a beau le censurer :  
 Le public révolté s'obstine à l'admirer <sup>2</sup>.  
 Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,  
 Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière <sup>3</sup>.  
 En vain il a reçu l'encens de mille auteurs;  
 Son livre en paraissant dément tous ses flatteurs.  
 Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,  
 Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus désavoue,  
 Qu'il s'en prenne à sa muse, allemande en françois <sup>4</sup>.  
 Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

La satire, dit-on, est un métier funeste,  
 Qui plaît à quelques gens et choque tout le reste.  
 La suite en est à craindre : en ce hardi métier  
 La peur plus d'une fois fit repentir Regnier <sup>5</sup>.  
 Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse ;  
 A de plus doux emplois occupez votre muse,  
 Et laissez à Feuillet <sup>6</sup> réformer l'univers.

Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?

d'en parler sous peine de mort. Voulant concilier son secret et la peine qu'il avait à se taire, le barbier fit un trou dans la terre et y dit tout bas : Midas a des oreilles d'âne ; puis remplit le trou, croyant y avoir renfermé ses paroles. Mais il y poussa des roseaux, qui, lorsque le vent les agitait, redisaient en plein air : Midas a des oreilles d'âne ! (Ovide, *Métamorphoses*, l. XI.)

<sup>1</sup> Libraire du Palais, qui vendait la *Pucelle* de Chapelain. — <sup>2</sup> Le cardinal de Richelieu, poussé par les ennemis de Corneille, avait obligé l'Académie française à publier, en 1637, la critique du *Cid*, dont les deux principaux personnages sont Chimène et Rodrigue, son amant. — <sup>3</sup> Ce poète chansonnier avait fait contre la *Pucelle*, au moment de son apparition, une épigramme que nous avons citée dans la *troisième partie de ce recueil*. (Voyez le *recueil* précédent, p. 219, note 2.) — <sup>4</sup> Ci-dessus, p. 1 et 2. — <sup>5</sup> Et moi aussi, disait quelquefois Boileau. — <sup>6</sup> Prédicateur d'alors, dont la morale était fort sévère.

Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe <sup>1</sup>,  
 Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;  
 Délivrer de Sion le peuple gémissant ;  
 Faire trembler Memphis ou pâlir le Croissant ;  
 Et, passant du Jourdain les ondes alarmées ,  
 Cueillir mal à propos les palmes idumées ?  
 Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,  
 Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ,  
 Et, dans mon cabinet, assis au pied des hêtres,  
 Faire dire aux échos des sottises champêtres ?  
 Faudra-t-il, de sang-froid et sans être amoureux,  
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ,  
 Lui prodiguer les noms de *Soleil* et d'*Aurore*,  
 Et, toujours bien mangeant, mourir par métaphore ?  
 Je laisse aux doucereux ce langage affété,  
 Où s'endort un esprit de mollesse hébété.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile ,  
 Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile ,  
 Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,  
 Détromper les esprits des erreurs de leur temps.  
 Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,  
 Va jusque sous le dais faire pâlir le vice ;  
 Et souvent sans rien craindre , à l'aide d'un bon mot,  
 Va venger la raison des attentats d'un sot.  
 C'est ainsi que Lucile <sup>2</sup>, appuyé de Lélie <sup>3</sup>,  
 Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,  
 Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,  
 Se jouait aux dépens des Pelletiers romains <sup>4</sup>.  
 C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre ,  
 M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre,  
 Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher

<sup>1</sup> Voyez, sur les imitateurs du style de Malherbe, p. 196, *note 1*, et le *re-veil* précédent, p. 181, *note 1*. — <sup>2</sup> Poète latin satirique. (Ci-dessus, *Sat.* VII, 253.) — <sup>3</sup> Consul romain, qui fut l'ami de Lucile. — <sup>4</sup> Perse se justifie de

Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.  
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,  
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,  
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.  
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.  
Je le déclare donc, Quinault est un Virgile;  
Pradon comme un soleil en nos ans a paru;  
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru <sup>1</sup>;  
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,  
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;  
Saufal <sup>2</sup> est le phénix des esprits relevés;  
Perrin <sup>3</sup>..... Bon, mon esprit! courage! poursuivez.  
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie  
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?  
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,  
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!  
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,  
Amasser contre vous des volumes d'injures,  
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat  
Et d'un mot innocent faire un crime d'état <sup>4</sup>.  
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages  
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;

même en rappelant les morsures de Lucile et les plaisanteries d'Horace, qui attaquait agréablement ses propres amis :

Secuit Lucilius nrben,  
Te, Lupe; te Muti; et genuinum fregit in illis.  
Omne valet vitium ridenti Flaccus amico  
Tangit, et admissus circum præcordia ludit,  
Callidus excusso populum suspendere naso.

(*Sat. I, v, 114-118.*)

<sup>1</sup> Perrot d'Ablancourt, académicien, était alors célèbre par ses nombreuses traductions d'auteurs grecs et latins, dont on estime encore le style aujourd'hui. Patru, son ami, fut l'un des plus célèbres avocats du dix-septième siècle. Voyez le *recueil* précédent, p. 205, *note* 3. — <sup>2</sup> Sauval. Voyez ci-dessus, p. 234, *note* 2. — <sup>3</sup> *Ibid.*, *note* 3. — <sup>4</sup> « Cotin, dans ses écrits, m'accusait d'être criminel de lèse-majesté divine et humaine. » (*Note* de Boileau.)

Qui méprise Cotin n'estime point son roi ,  
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu , ni foi, ni loi.

Mais quoi ! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire <sup>1</sup> ?  
Et par ses cris enfin que saurait-il produire ?  
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,  
L'entrée aux pensions, où je ne prétends pas ?  
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue ,  
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue ;  
Et, sans espérer rien de mes faibles écrits,  
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.  
On me verra toujours, sage dans mes caprices,  
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices  
Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,  
Lui marquer mon respect et tracer ses vertus.  
— Je vous crois ; mais pourtant on crie, on vous menace.  
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.  
Hé ! mon Dieu ! craignez tout d'un auteur en courroux ,  
Qui peut...—Quoi?—Je m'entends.—Mais encor?—Taisez-vous.

---

#### CONTRE LES FEMMES.

Satire dixième de BOILEAU. — 1694.

Décidément la muse satirique de Boileau s'est plu dans les paradoxes. Nous en avons déjà vu trois : le premier sur les folies humaines ; le second sur les abus de la noblesse ; le troisième sur la dégradation de l'homme. En voici un quatrième sur les défauts des femmes : il s'en trouve tant de légères, de capricieuses, d'entêtées, de jalouses, de précieuses, de prodigues, d'avares, de plaideuses, d'hypocrites, etc., que bien fou est celui qui se marie. Ce raisonnement est poursuivi pendant plus de sept cents vers.

Parmi les critiques il n'y a qu'une voix sur la valeur philosophique et littéraire de cette hyperbole. Elle est écrite avec soin ; elle a quel-

<sup>1</sup> Voilà la neuvième fois que le nom de ce pauvre abbé Cotin reparait dans cette satire.

ques détails heureux , et ses transitions sont ménagées avec un art dont l'auteur s'applaudissait ; mais ce n'est cependant , pour nous servir des expressions de Laharpe , qu'un lieu commun , qui rebute par sa longueur et qui révolte par son injustice <sup>1</sup>. Nous n'en citerons qu'un passage , le portrait historique du lieutenant criminel Tardieu et de sa digne compagne :

Dans la robe on vantait son illustre maison ;  
 Il était plein d'esprit, de sens et de raison ;  
 Seulement pour l'argent un peu trop de faiblesse  
 De ces vertus en lui ravalait la noblesse.  
 Sa table toutefois, sans superfluité,  
 N'avait rien que d'honnête en sa frugalité.  
 Chez lui , deux bons chevaux , de pareille encolure ,  
 Trouvaient dans l'écurie une pleine pâture,  
 Et du foin que leur bouche au râtelier laissait]  
 De surcroît une mule encor se nourrissait.  
 Mais cette soif de l'or qui le brûlait dans l'âme  
 Le fit enfin songer à choisir une femme ;  
 Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.  
 Vers son triste penchant son naturel guidé  
 Le fit, dans une avare et sordide famille,  
 Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille ;  
 Et, sans trop s'enquérir d'où la laide venait,  
 Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnait.  
 Rien ne le rebuta, ni sa vue éraillée  
 Ni sa masse de chair bizarrement taillée ;  
 Et trois cent mille francs , avec elle obtenus,  
 La firent à ses yeux plus belle que Vénus.  
 Il l'épouse ; et bientôt son hôtesse nouvelle ,  
 Le prêchant , lui fit voir qu'il était , au prix d'elle ,  
 Un vrai dissipateur, un parfait débauché.  
 Lui-même le sentit, reconnut son péché,  
 Se confessa prodigue , et , plein de repentance ,  
 Offrit sur ses avis de régler sa dépense.

<sup>1</sup> *Cours de littérature*, t. VI, p. 196 et 197. (Paris, au VII.)

Aussitôt de chez eux tout rôti disparut ;  
Le pain bis, renfermé, d'une moitié décrut ;  
Les deux chevaux, la mule au marché s'envolèrent ;  
Deux grands laquais, à jeun, sur le soir s'en allèrent.  
De ces coquins déjà l'on se trouvait lassé,  
Et, pour n'en plus revoir, le reste fut chassé.  
Deux servantes déjà, largement soufilétées,  
Avaient à coups de pied descendu les montées ;  
Et, se voyant enfin hors de ce triste lieu,  
Dans la rue en avaient rendu grâces à Dieu.  
Un vieux valet restait, seul chéri de son maître ,  
Que toujours il servit et qu'il avait vu naître,  
Et qui de quelque somme, amassée au bon temps,  
Vivait encor chez eux , partie à ses dépens.  
Sa vue embarrassait ; il fallut s'en défaire :  
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.  
Voilà nos deux époux sans valets, sans enfants,  
Tout seuls dans leur logis, libres et triomphants.  
Alors on ne mit plus de borne à la lésine :  
On condamna la cave, on ferma la cuisine.  
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,  
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.  
L'un et l'autre dès lors vécut à l'aventure  
Des présents qu'à l'abri de la magistrature  
Le mari quelquefois des plaideurs extorquait  
Ou de ce que la femme aux voisins escroquait.

Mais, pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,  
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre ;  
Il faut voir le mari tout poudreux , tout souillé,  
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,  
Et de sa robe, en vain de pièces rajeunie ,  
A pied dans les ruisseaux traînant l'ignominie.  
Mais qui pourrait compter le nombre de haillons ,  
De pièces, de lambeaux, de sales guenillons,

De chiffons ramassés dans la plus noire ordure  
 Dont la femme, aux bons jours, composait sa parure ?  
 Décrirai-je ses bas en trente endroits percés,  
 Ses souliers grimaçants vingt fois rapetassés,  
 Ses coiffes, d'où pendait au bout d'une ficelle  
 Un vieux masque pelé presque aussi hideux qu'elle ?  
 Peindrai-je son jupon bigarré de latin,  
 Qu'ensemble composaient trois thèses de satin,  
 Présent qu'en un procès, sur certain privilège,  
 Firent à son mari les régents d'un collège,  
 Et qui sur cette jupe à maint rieur encor  
 Derrière elle faisait dire : *Argumentabor* ?

Mais peut-être j'invente une fable frivole.  
 Démens donc tout Paris, qui, prenant la parole,  
 Sur ce sujet encor de bons témoins pourvu,  
 Tout prêt à le prouver, te dira : Je l'ai vu ;  
 Vingt ans j'ai vu ce couple , uni d'un même vice ,  
 A tous mes habitants montrer que l'avarice  
 Peut faire dans les biens trouver la pauvreté ,  
 Et nous réduire à pis que la mendicité.  
 Des voleurs, qui chez eux pleins d'espérance entrèrent,  
 De cette triste vie enfin les délivrèrent :  
 Digne et funeste fruit du nœud le plus affreux  
 Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux !

---

#### L'HONNEUR.

A M. de Valincour <sup>1</sup>. Satire onzième de BOILEAU. — 1698-1701.

Oui, l'honneur, Valincour, est chéri dans le monde :  
 Chacun pour l'exalter en paroles abonde ;

<sup>1</sup> Secrétaire général de la marine. Écrivain médiocre, il obtint cependant à l'Académie française le fauteuil laissé vacant, en 1699, par la mort de Racine.

A s'en voir revêtu chacun met son bonheur ;  
Et tout crie ici-bas : L'honneur ! Vive l'honneur !

Entendons discourir, sur les bancs des galères,  
Ce forçat abhorré même de ses confrères :  
Il plaint, par un arrêt injustement donné,  
L'honneur en sa personne à ramer condamné.  
En un mot, parcourons et la mer et la terre ;  
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,  
Courtisans, magistrats : chez eux, si je les croi,  
L'intérêt ne peut rien, l'honneur seul fait la loi.

Cependant, lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne <sup>1</sup>  
J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,  
Je n'aperçois partout que folle ambition,  
Faiblesse, iniquité, fourbe, corruption,  
Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.  
Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre,  
Où chacun en public, l'un par l'autre abusé,  
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé <sup>2</sup>.  
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,  
Impudemment le fou représenter le sage <sup>3</sup>,  
L'ignorant s'ériger en savant fastueux  
Et le plus vil faquin trancher du vertueux.  
Mais, quelque fol espoir dont leur orgueil les berce,  
Bientôt on les connaît, et la vérité perce.  
On a beau se farder aux yeux de l'univers :  
A la fin sur quelqu'un de nos vices couverts  
Le public malin jette un œil inévitable <sup>4</sup> ;  
Et bientôt la censure, au regard formidable <sup>5</sup>,

<sup>1</sup> « Allusion au mot de Diogène le cynique, qui portait une lanterne en plein jour, et qui disait qu'il cherchait un homme. » (Note de Boileau.) — <sup>2</sup> Inversion forcée. — <sup>3</sup> Autre inversion peu naturelle. — <sup>4</sup> La césure de ce vers est défectueuse ; mais tous les critiques s'accordent à louer l'heureux effet produit par la suspension du mot *jette*. — <sup>5</sup> Boileau, qui savait se corriger, avait d'abord mis :

Et bientôt la censure, épagneule admirable.



Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,  
 Et nous développer avec tous nos défauts.  
 Du mensonge toujours le vrai demeure maître.  
 Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être <sup>1</sup> ;  
 Et jamais, quoi qu'il fasse, un mortel ici-bas  
 Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'est pas.  
 En vain ce misanthrope, aux yeux tristes et sombres,  
 Veut par un air riant en éclaircir les ombres :  
 Le ris sur son visage est en mauvaise humeur ;  
 L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur ;  
 Ses mots les plus flatteurs paraissent des rudesses,  
 Et la vanité brille en toutes ses bassesses.  
 Le naturel toujours sort et sait se montrer.

. . . . .

Mais l'honneur... Quel est-il ?... Pourras-tu me le dire ?  
 L'ambitieux le met souvent à tout brûler ;  
 L'avare, à voir chez lui le Pactole rouler <sup>2</sup> ;  
 Un faux brave, à vanter sa prouesse frivole ;  
 Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole ;  
 Ce poète, à noircir d'insipides papiers ;  
 Ce marquis, à savoir frauder ses créanciers ;  
 Un libertin, à rompre et jeûnes et carême ;  
 Un fou perdu d'honneur, à braver l'honneur même.  
 L'un d'eux a-t-il raison ? Qui pourrait le penser ?  
 Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser ?  
 Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence ;  
 D'exceller en courage, en adresse, en prudence ;  
 De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux ;  
 De posséder enfin mille dons précieux ?  
 Mais avec tous ces dons de l'esprit et de l'âme  
 Un roi même souvent peut n'être qu'un infâme,  
 Qu'un Hérode, un Tibère effroyable à nommer.

<sup>1</sup> Vers devenu proverbial. — <sup>2</sup> « Fleuve de Lydie, où l'on trouve de l'or, ainsi que dans plusieurs autres fleuves. » (Note de Boileau.)

Laharpe trouve ces premiers vers dignes de Boileau; mais il ne voit plus dans le reste de cette satire qu'un sermon froid, languissant et chargé de redites <sup>1</sup>. Il y a quelque exagération dans les deux parties de cette sentence. Quand l'auteur du *Lutrin* écrivit cette pièce, il avait soixante-deux ans, et le refroidissement de sa veine y apparaît plus ou moins partout. Dans ce début même, loué par l'auteur du *Lycée*, il a fallu, pour donner quelque fermeté à la marche des vers, en retrancher sept sur soixante-dix. Après avoir dit :

Le naturel toujours sort et sait se montrer,

le poëte ajoute, en délayant sa pensée :

Vainement on l'arrête, on le force à rentrer :  
Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.

Et comment revient-il à son sujet, après sa parenthèse sur les vains efforts du vice pour imiter la vertu ? Par une transition des plus prosaïques.

Mais loin de mon projet je sens que je m'engage.  
Revenons de ce pas à mon texte égaré.  
L'honneur partout, disais-je, est du monde admiré ;  
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,  
Quel est-il ? Valincour, pourras-tu me le dire ?

Trop facile dans son admiration pour le commencement de cette satire, Laharpe a été un peu trop sévère dans la condamnation du reste. On y trouve encore une tirade qui, sans égaler les inspirations de l'âge viril du poëte, a pourtant quelque chose de la netteté qui distingue son style et sa pensée.

C'est d'un roi que l'on tient cette maxime auguste,  
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste <sup>2</sup>.  
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla ;  
Joignez-y Tamerlan, Genséric, Attila :  
Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,  
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes <sup>3</sup>  
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,

<sup>1</sup> *Cours de littérature*, t. VI, p. 193. (Paris, an VII.) — <sup>2</sup> Sentence d'Agé-  
silas, roi de Sparte. — <sup>3</sup> Socrate.

Toujours vers la justice aller d'un pas égal.  
 Oui, la justice en nous est la vertu qui brille :  
 Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille ;  
 Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,  
 C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.  
 A cet unique appât l'âme est vraiment sensible :  
 Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible ;  
 Et tel qui n'admet point la probité chez lui  
 Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.  
 Disons plus ; il n'est point d'âme livrée au vice  
 Où l'on ne trouve encor des traces de justice.  
 Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau ;  
 Tout n'est pas Caumartin, Bignon ni d'Aguesseau <sup>1</sup> ;  
 Mais jusqu'en ces pays où tout vit de pillage,  
 Chez l'Arabe et le Scythe, elle est de quelque usage ;  
 Et du butin acquis en violant les lois  
 C'est elle entre eux qui fait le partage et le choix.....

Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,  
 C'est de prendre toujours la vérité pour guide ;  
 De regarder en tout la raison et la loi ;  
 D'être doux pour tout autre et rigoureux pour soi ;  
 D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire,  
 Et d'être juste enfin : ce mot seul veut tout dire.

Cette satire est terminée par un apologue assez ingénieusement conçu , mais très-froidement écrit et d'une longueur insupportable. Abrégeons-le.

Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,  
 L'Honneur, cher Valincour, et l'Équité, sa sœur,  
 De leurs sages conseils éclairant tout le monde,  
 Régnaient, chéris du Ciel, dans une paix profonde...

<sup>1</sup> Louis Lefèvre de Caumartin, intendant des finances et conseiller d'État. C'est lui qui inspira à Voltaire la première idée de sa *Henriade*. (Ci-dessus. p. 111.) L'abbé Bignon était membre de l'Académie française. Henri-François d'Aguesseau, alors procureur général, devint chancelier de France en 1717.

Mais un jour, l'honneur fut appelé au ciel par les dieux, et y demeura trop longtemps.

Un fourbe cependant, assez haut de corsage  
Et qui lui ressemblait de geste et de visage,  
Prend son temps, et partout ce hardi suborneur  
S'en va chez les humains crier qu'il est l'honneur ;  
Qu'il arrive du ciel, et que, voulant lui-même  
Seul porter désormais le faix du diadème,  
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.  
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi.  
L'innocente Équité, honteusement bannie,  
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.  
Aussitôt sur un trône éclatant de rubis  
L'impôsteur monte orné de superbes habits.  
La Hanteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,  
Et le Luxe et l'Orgueil de leurs mains le couronnent.  
Tout fier, il montre alors un front plus sourcilieux ;  
Et le Mien et le Tien, deux frères pointilleux,  
Par son ordre amenant les procès et la guerre,  
En tous lieux de ce pas vont partager la terre ;  
En tous lieux, sous les noms de bon droit et de tort,  
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.  
Le nouveau roi triomphe, et sur ce droit inique  
Bâtit de vaines lois un code fantastique ;  
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,  
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,  
Et dans leur âme, en vain de remords combattue,  
Trace en lettres de sang ces deux mots : *Meurs, ou tue...*  
Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,  
Qu'on vit naître ici-bas le noir siècle de fer...

Le véritable Honneur sur la voûte céleste  
Est enfin averti de ce trouble funeste.  
Il part sans différer, et, descendu des cieus,  
Va partout se montrer dans les terrestres lieux.  
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode ;  
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode  
Et lui-même, traité de fourbe et d'impôsteur,  
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.  
Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,  
Il livre les humains à leur triste esclavage ;  
S'en va trouver sa sœur, et, dès ce même jour,  
Avec elle s'envole au céleste séjour.  
Depuis, toujours ici riche de leur ruine,  
Sur les tristes mortels le faux honneur domine

Gouverne tout, fait tout dans ce bas univers;  
 Et peut-être est-ce lui qui m'a dicté ces vers.  
 Mais en fût-il l'auteur, je conclus de sa fable  
 Que ce n'est qu'en Dieu seul qu'est l'honneur véritable.

Boileau a laissé une douzième satire *sur l'équivoque*, composée en 1703. Ce poète, alors âgé de soixante-neuf ans, mit onze mois à la faire et trois années à la polir; mais son génie s'était éteint; et tous les critiques disent avec Laharpe qu'on ne reconnaît point le bon esprit de l'auteur dans cette longue et vague déclamation, qui roule tout entière sur un abus de mots, et où l'on attribue à *l'équivoque* tous les malheurs et tous les crimes de l'univers à dater du péché originel<sup>1</sup>.

#### LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

A Fréron. Satire première de GILBERT<sup>2</sup>. — 1775.

Ne prétends plus, Fréron<sup>3</sup>, par tes savants efforts  
 Détrôner le faux goût qui règne sur nos bords.  
 Depuis que nous pleurons l'innocence exilée,  
 Sous tes mâles écrits vainement accablée<sup>4</sup>,  
 On voit renaître encor l'hydre des sots rimeurs,  
 Et la chute des arts suit la perte des mœurs.

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,  
 Qui, paré du manteau de la philosophie,  
 Que dis-je! de son nom faussement revêtu,  
 Étouffe les talents et détruit la vertu.  
 Dangereux novateur, par son cruel système,  
 Il veut du ciel désert chasser l'Être Suprême;  
 Et, du corps expiré l'âme éprouvant le sort,  
 L'homme arrive au néant par une double mort.  
 Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,  
 Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche.

<sup>1</sup> *Cours de Littér.*, t. VI, p. 196. — <sup>2</sup> Né en 1731, mort en 1780. — <sup>3</sup> Élie Fréron, né en 1719, mort en 1776, entra chez les jésuites, et en sortit en 1739. Ce critique, redoutable à l'impiété et au mauvais goût, publiait le journal intitulé *l'Année littéraire*. — <sup>4</sup> Construction amphibologique.

D'abord, de l'univers réformateur discret,  
 Il semait ses écrits à l'ombre du secret.  
 Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrâce,  
 Bientôt, le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,  
 Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,  
 De leurs dieux diffamés usurpa les autels ;  
 Et lorsqu'abandonnée à cette idolâtrie  
 La France, qu'il corrompt, touche à la barbarie,  
 Fidèle à nous vanter son parti surborneur,  
 Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur <sup>1</sup>.

Quoi ! votre muse en monstre érige la sagesse !  
 Vous blâmez ses enfants, et leur crédit vous blesse,  
 Vous, jeune homme ! Au bon sens avez-vous dit adieu ?  
 Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu.  
 Gardez-vous de l'écrire, et respectez vos maîtres :  
 Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres ;  
 Mais dans notre âge ! Allons, il faut vous corriger :  
 Éclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger ;  
 Pensez ! A votre Dieu laissez venger sa cause.  
 Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose.  
 Surtout point de satire ; oh ! c'est un genre affreux !  
 Eh ! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,  
 Que des mœurs parmi nous la perte était certaine ;  
 Que les beaux-arts couraient vers leur chute prochaine ?  
 Partout, même en Russie <sup>2</sup>, on vante nos auteurs.  
 Comme l'humanité règne dans tous les cœurs !  
 Vous ne lisez donc pas le *Mercure de France* ?  
 Il cite, au moins, par mois un trait de bienfaisance.

Ainsi le grand Pathos, ce poète penseur,

<sup>1</sup> Construction défectueuse. Gilbert aurait pu facilement l'éviter en mettant :

*Il nous ferme les yeux sur notre déshonneur.*

<sup>2</sup> On sait que nos philosophes incrédules étaient en faveur à la cour de Catherine II.

De la philosophie obligeant défenseur,  
 Conseille par pitié mon aveugle ignorance ;  
 De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence ;  
 Et de son plein savoir, si je réplique un mot,  
 Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot <sup>1</sup>.

Mais de ces sages vains confondons l'imposture ;  
 De leur règne fameux retraçons la peinture ;  
 Et que mes vers, enfants d'une noble candeur,  
 Éclairent les Français sur leur fausse grandeur.

Eh ! quel temps fut jamais en vices plus fertile ?  
 Quel siècle d'ignorance en beaux faits plus stérile  
 Que cet âge nommé siècle de la raison ?  
 Tout un monde sophiste, en style de sermon,  
 De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle,  
 Et l'on prêche les mœurs jusque dans *la Pucelle* <sup>2</sup>.  
 Je le sais ; mais, ami, nos modestes aïeux  
 Parlaient moins de vertus et les cultivaient mieux.  
 Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils fait naître ?

<sup>1</sup> Par ce grand *Pathos*, qui le conseille par pitié, il désigne Laharpe, auteur des *Conseils à un jeune poète*, pièce couronnée à l'Académie française l'année même où cette satire parut. Entre autres avis donnés aux adversaires de la philosophie, dont Laharpe se faisait l'obligeant défenseur, on y lit :

Ris tout bas, si tu veux, des querelles du temps ;  
 Mais n'inscris point ton nom parmi les combattants....  
 Oui, quoiqu'en tous les temps l'injurieuse envie  
 Se plaise à raconter les fautes du génie,  
 Crois qu'il est rare au moins que d'illustres esprits  
 Soient vils dans leur conduite et grands dans leurs écrits...  
 Vois des arts en nos jours les plus brillants modèles  
 ▲ l'honneur, au bon goût également fidèles...  
 Laisant mourir loin d'eux les libelles impurs,  
 Fabriqués par la haine en ses antres obscurs...  
 . . . . .  
 De qui hait les talents j'augure toujours mal :  
 Jamais leur détracteur ne devint leur rival.

<sup>2</sup> Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?  
 (*Athalie*, acte 1<sup>er</sup>, scène 1.)

<sup>3</sup> Poème infâme où Voltaire s'est plu à outrager Jeanne d'Arc, la religion et la France. Laharpe, revenu à de meilleurs sentiments, y vit le déshonneur de son siècle.

Ces Français si vantés, peux-tu les reconnaître ?  
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,  
La vertu qu'ils avaient n'est plus qu'en leurs discours.

Suis les pas de nos grands... qui, par droit de naissance,  
Dans les camps, à la cour règnent en espérance :  
Quels succès leurs talents semblent nous présager !  
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger  
Que roule un seul coursier sur une double roue ;  
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue,  
En bouffons apprentis défigurent ces vers  
Où Molière, prophète, exprima leurs travers ;  
Par d'autres avec art une paume lancée  
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée.  
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars  
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars.

La plupart, indigents au milieu des richesses,  
Achètent l'abondance à force de bassesses.  
Souvent à pleines mains d'Orval sème l'argent ;  
Parfois, faute de fonds, monseigneur est marchand.  
Que dirai-je d'Arcas ? quand sa tête blanchie ,  
En tremblant, sur son sein se penche appesantie ;  
Quand son corps, vainement de parfums inondé,  
Trahit les maux secrets dont il est obsédé...

Vois-tu, parmi ces grands, leurs compagnes hardies  
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies ;  
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,  
Opposer au mépris un front toujours serein ;  
Et, du vice endurci témoignant l'impudence,  
Sous leur casque de plume étouffer la décence ?

Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs  
Souvent bâiller en loge à des prix différents,  
Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle.



En vêtements légers l'or s'est changé pour elle ;  
 Son front luit étoilé de mille diamants ,  
 Et mille autres encore, effrontés ornements,  
 Serpennent sur son sein, pendent à ses oreilles ;  
 Les arts pour l'embellir ont uni leurs merveilles :  
 Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,  
 Riches des seuls trésors perdus pour ses atours...

Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,  
 Zélys *règle* la mode, à son gré met en vogue  
 Nos petits vers lâchés par gros in-octavo  
 Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito ;  
 Protège l'univers, et, rompue aux affaires,  
 Fournit vingt financiers d'importants secrétaires ;  
 Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux,  
 Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.

Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime :  
 C'est un cœur, mais un cœur ! c'est l'humanité même.  
 Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé  
 Frappe, en courant, son chien, qui jappe épouvanté,  
 La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes.  
 Un papillon souffrant lui fait verser des larmes :  
 Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné  
 Lally<sup>1</sup> soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,  
 Elle ira la première à cette horrible fête  
 Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

.....

Mais la corruption, à son comble portée,  
 Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée :

<sup>1</sup> Le comte Thomas-Arthur de Lally, gouverneur des possessions françaises dans l'Inde, accusé de trahison dans la guerre contre les Anglais, condamné le 6 mai 1766, exécuté le 9. Son innocence a été prouvée éloquemment par les plaidoyers de son fils, le comte de Lally-Tollendal, et sa mémoire a été réhabilitée dans l'opinion publique. Voyez nos *Chefs-d'œuvre d'Éloquence française*, p. 475-508. (Paris, Lanier, 1854.)

Elle infecte l'empire, et les mêmes travers  
Règnent également dans tous les rangs divers.

Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,  
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,  
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,  
Trancher du financier, jouer le grand seigneur....  
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.  
Orgon à prix d'argent veut anoblir sa race :  
Devenu magistrat, de mince roturier,  
Pour être un jour baron il se fait usurier.  
Jadis son clerc Mondor enviait son partage ;  
Tout à coup, des bureaux secouant l'esclavage,  
Il loge sa mollesse en un riche palais,  
Et derrière un char d'or promène trois valets....

Eh ! quel frein contiendrait un vulgaire indocile,  
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile,  
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas ;  
Que l'homme tout entier est promis au trépas ?  
Chacun veut de la vie embellir le passage :  
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage ;  
Et, depuis le vieillard qui touche à son tombeau  
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,  
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,  
Sous les affreux lambeaux de l'obscur indigence,  
La débauche, au teint pâle, aux regards effrontés,  
Enflamme tous les cœurs vers le crime emportés.  
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,  
Louis <sup>1</sup> instruit aux mœurs la monarchie entière ;  
La monarchie entière est en proie aux Laïs ;  
Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays ;  
Et la Religion, mère désespérée,  
Par ses propres enfants sans cesse déchirée,

<sup>1</sup> Louis XVI.

Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,  
Le pardon sur la bouche, en vain leur tend les bras :  
Son culte est avili, ses lois sont profanées.  
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées  
Entends ce jeune abbé, sophiste bel esprit :  
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit <sup>1</sup>,...  
Traite la piété d'aveugle fanatisme ,  
Et donne, en se jouant, des leçons d'athéisme.

Voilà donc, cher ami, cet âge si vanté,  
Ce siècle heureux des mœurs et de l'humanité !  
A peine des vertus l'apparence nous reste.  
Mais, détournant les yeux d'un tableau si funeste,  
Éclairés par le goût, envisageons les arts.  
Quel désordre nouveau se montre à nos regards !  
De nos pères fameux les ombres insultées,  
Comme un joug importun les règles rejetées,  
Les genres opposés bizarrement unis,  
La nature, le vrai de nos livres bannis ,  
Un désir forcené d'inventer et d'instruire,  
D'ignorants écrivains jamais las de produire ,  
Des brigues, des partis l'un à l'autre odieux ,  
Le Parnasse idolâtre adorant de faux dieux :  
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.

Fille de la peinture et sœur de l'harmonie,  
Jadis la poésie, en ses pompeux accords,  
Osant même au néant prêter une âme, un corps,  
Égayait la raison de riantes images,  
Cachait de la vertu les préceptes sauvages  
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions ;  
Audacieuse et sage en ses expressions,

<sup>1</sup> Il était impossible de caractériser avec plus de justesse la légèreté impie de certains abbés philosophes d'alors, qui, n'ayant jamais songé au sacerdoce, avaient cependant pris la tonsure pour arriver aux bénéfices qui les aisaient vivre.

Pour cadencer un vers qui dans l'âme s'imprime,  
 Sans appauvrir l'idée, enrichissait la rime,  
 S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs  
 Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.  
 Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste  
 Qui le premier nous dit en prose d'algébriste :  
 Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus ;  
 Pour plaire à ma raison pensez ; ne peignez plus !  
 Dès lors la poésie a vu sa décadence :  
 Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,  
 Le compas à la main, elle va dissertant.  
 Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.

C'était peu que, changée en bizarre furie,  
 Melpomène mêlât sur la scène flétrie  
*Des romans fort touchants* <sup>1</sup> (car à peine l'auteur  
 Pour emporter les morts laisse vivre un acteur) <sup>2</sup> ;  
 Que, soigneux d'évoquer des revenants affables,  
 Prodigue de combats, de marches admirables,  
 Tout poète moderne, avec pompe assommant,  
 Fit d'une tragédie un opéra charmant :  
 La muse de Sophocle, en robe doctorale,  
 Sur des tréteaux sanglants professe la morale.  
 Là souvent un sauvage, orateur apprêté,  
 Aussi bien qu'Arouet parle d'humanité <sup>3</sup> ;  
 Là des Turcs amoureux, soupirant des maximes,  
 Débitent galamment Sénèque mis en rimes <sup>4</sup> ;  
 Alzire au désespoir, mais pleine de raison,  
 En invoquant la mort, commente le Phédon <sup>5</sup> ;  
 Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,

<sup>1</sup> Mauvais hémistiche. — <sup>2</sup> Cette parenthèse embarrasse la phrase. —

<sup>3</sup> Dans la tragédie d'*Alzire*, Zamore, chef américain, dit à l'Espagnol Guzman en lui sauvant la vie :

Allez ! la grandeur d'âme est ici le partage  
 Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.

<sup>4</sup> Orosmane, dans *Zaire*. — <sup>5</sup> Dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme.

Doit exhaler son âme avec une sentence ;  
 Et chaque personnage au théâtre produit,  
 Héros toujours soufflé par l'auteur qui le suit,  
 Fût-il Scythe ou Chinois<sup>1</sup>, dans un traité sans titre,  
 Par signe interrogé, vous répond par chapitre.

Thalie a de sa sœur partagé les revers :  
 Peindre les mœurs du temps est l'objet de ses vers ;  
 Mais, lasse d'un emploi que le goût lui confie,  
 Apôtre larmoyant de la philosophie,  
 Elle fuit la gaité qui doit suivre ses pas,  
 Et d'un masque tragique enlaidit ses appas.  
 Tantôt c'est un rimeur dont la muse étourdie,  
 Dans un conte ennobli du nom de comédie,  
 Passe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,  
 Et marie une farce avec un long sermon ;  
 Tantôt un possédé dont le démon terrible  
 Pleure éternellement dans un drame risible.  
 Que dis-je ! oser blâmer un drame, un drame enfin !  
 La comédie est belle, et le drame est divin ;  
 Pour moi, j'y goûte fort, car j'aime la nature,  
 Ces héros villageois, beaux esprits sous la bure,  
 Et j'approuve l'auteur de ces drames déserts,  
 Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers.  
 Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse ;  
 Mais en prose du moins on est sot à son aise.  
 Partout le même ton : chaque muse en ses chants,  
 Aux dépens du vrai goût, fait la guerre aux méchants ;  
 Le plus lourd chansonnier de l'Opéra-Comique  
 Prête à son Apollon un air philosophique,  
 Et des vers sont charmants si peu qu'ils soient moraux.

Mais de la poésie usurpant les pinceaux  
 Et du nom des vertus sanctifiant sa prose,

<sup>1</sup> Les *Scythes* et l'*Orphelin de la Chine* sont deux tragédies de Voltaire.

Par la pompe des mots l'éloquence en impose.  
 Que d'orateurs guindés, qui se disent profonds,  
 Se tourmentent sans fin pour enfanter des sons !  
 Dans un livre où Thomas<sup>1</sup> rêve comme en extase  
 Je cherche un peu de sens, et vois beaucoup d'emphase.

Un plaisant, des dévots Zoïle envenimé,  
 Qui nous vend par essais le mensonge imprimé,  
 Des oppresseurs fameux développant les trames,  
 Met, pour mieux l'ennoblir, l'histoire en épigrammes<sup>2</sup>.  
 Chaque genre varie au gré des écrivains  
 Et ne connaît de lois que leurs caprices vains.

Sans doute le respect des antiques modèles  
 Eût au vrai ramené les muses infidèles :  
 Eux seuls, de la nature imitateurs constants,  
 Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps.  
 Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite !  
 Même en les surpassant il faut qu'on les imite.  
 Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs,  
 De leur goût corrompu partisans corrupteurs,  
 Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres ;  
 Et, protecteurs des sots flétris par nos ancêtres,  
 O de la sympathie inévitable effet !  
 Ils vengent les Cotins<sup>3</sup> des affronts du sifflet.

Voltaire en soit loué ! chacun sait au Parnasse  
 Que Malherbe est un sot et Quinault un Horace.  
 Dans un long commentaire il prouve longuement  
 Que Corneille parfois pourrait plaire un moment<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Thomas, écrivain philosophe, auteur de l'*Éloge de Marc-Aurèle*, mort en 1785. Voyez le *Recueil* précédent, p. 276. — <sup>2</sup> Allusion à l'ouvrage historique de Voltaire intitulé : *Essai sur les Mœurs et sur l'Esprit des Nations*. Il est parfaitement caractérisé. — <sup>3</sup> Les sots. Le nom de l'abbé Cotin, tant de fois ridiculisé par Boileau, est devenu proverbial. — <sup>4</sup> En effet, dans ses commentaires sur le théâtre de Corneille, Voltaire, jaloux de la gloire de ce grand poète, a eu l'art de souvent le déprécier tout en le louant.

J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,  
 Laharpe, dans Rousseau trouver de belles rimes.  
 Si l'on en croit Mercier<sup>1</sup>, Racine a de l'esprit ;  
 Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit,  
 Perrault, tout plat qu'il est, pétille de génie :  
 Il eût pu travailler à l'Encyclopédie.  
 Boileau, correct auteur de libelles amers,  
 Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers ;  
 Et tous ces demi-dieux, que l'Europe en délire  
 A depuis cent hivers l'indulgence de lire,  
 Vont dans un juste oubli retomber désormais,  
 Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.

Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,  
 Ont de ces morts fameux épousé la querelle ;  
 De là sur l'Hélicon deux partis opposés  
 Règnent, et , l'un par l'autre à l'envi déprisés,  
 Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,  
 Pour le trône des arts combattent par brochures.  
 Mais, plus forts par le nombre et vantés en tous lieux,  
 Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux.  
 Si Clément<sup>2</sup> les proscriit, Laharpe les protège.  
 Eux seuls peuvent prétendre au rare privilège  
 D'aller au Louvre<sup>3</sup>, en corps, commenter l'alphabet.  
 Grammairiens jurés, immortels par brevet,  
 Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,  
 Hors la seule raison, que leur bonheur outrage ;  
 Et le public esclave obéit à leurs lois.  
 Mille cercles savants s'assemblent à leur voix :

<sup>1</sup> Né en 1740, mort en 1814. Après avoir soutenu, dans un *Essai sur l'Art dramatique*, que les tragédies de Corneille et de Racine étaient bonnes pour un peuple d'enfants, il proposa gravement de les remplacer par ses pièces de théâtres. — <sup>2</sup> Mort en 1812. Voltaire le nommait l'*Inclément*. Il fut, comme Fréron, l'un des plus ardents et des plus sévères défenseurs du bon goût et des saines doctrines. Voyez le *Recueil* précédent, p. 65, note 2. — <sup>3</sup> L'Académie française siégeait encore au Louvre.

C'est dans ces tribunaux galants et domestiques  
Que parmi vingt beautés, bourgeoises empiriques,  
Distribuant la gloire et pesant les éerits,  
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.

O malheureux l'auteur dont la plume élégante  
Se montre encor du goût sage et fidèle amante ;  
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,  
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,  
Et, n'ayant pour prôneurs que ses muets ouvrages,  
Veut par ses talents seuls enlever les suffrages !  
La faim mit au tombeau Malfilâtre <sup>1</sup> ignoré ;  
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.  
Trop fortuné celui qui peut avec adresse  
Flatter tous les partis, que gagne sa souplesse ;  
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien ;  
Dit Voltaire un Virgile et même un peu chrétien ;  
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse  
De madrigaux en prose allonge une préface !  
Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent  
Qui, de ces novateurs enthousiaste ardent,  
Abjure la raison, pour eux la sacrifie ,  
Soldat sous les drapeaux de la philosophie !  
D'abord comme un prodige on le prône partout :  
Il nous vante ; en effet c'est un homme de goût.  
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore ;  
On récite déjà les vers qu'il fait encore.  
Qu'il est beau de le voir de dinés en dinés,  
Officieux lecteur de ses vers nouveau-nés,  
Promener chez les grands sa muse bien nourrie !  
Paraît-il, on l'embrasse ; il parle, on se récrie ;  
Fût-il un Durosoy <sup>2</sup>, tout Paris l'applaudit.  
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit :

<sup>1</sup> Mort en 1767. — <sup>2</sup> Mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1792. Il écrivit mal en prose comme en vers.



La marquise, le duc, pour lui tout est libraire;  
De riches pensions on l'accable; et Voltaire  
Du titre de génie a soin de l'honorer  
Par lettres qu'au *Mercur*e il fait enregistrer.

Ainsi de nos tyrans la ligue protectrice  
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice.  
L'auteur le plus fécond, sans leur appui vanté,  
Travaille dans l'oubli pour la postérité;  
Mais par eux, sans rien faire, un fat nous en impose:  
Turpin n'est que Turpin <sup>1</sup>, Suard <sup>2</sup> est quelque chose.

Oh! combien d'écrivains languiraient inconnus  
Qui, du Pindé français illustres parvenus,  
En servant ce parti conquièrent nos hommages!  
L'encens de tout un peuple enfume leurs images;  
Eux-même, avec candeur se disant immortels,  
De leurs mains tour à tour se dressent des autels.

Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire  
Ne rit de nos amis et surtout de Voltaire.  
On aurait beau montrer ses vers tournés sans art,  
D'une moitié de rime habillés au hasard,  
Seuls et jetés par ligne exactement pareille,  
De leur chute uniforme importunant l'oreille,  
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,  
L'un sur l'autre appuyés, se traînant deux à deux <sup>3</sup>;  
Et sa prose frivole, en pointes aiguisée,  
Pour braver l'harmonie incessamment brisée;

<sup>1</sup> François Henri Turpin, après avoir débuté par une ode sur l'Immaculée Conception, qui fut couronnée en 1731, composa plusieurs ouvrages historiques, estimables quoi qu'en ait dit Laharpe. Il végéta sans recevoir ni gratifications ni honneurs, et mourut dans l'indigence, en 1799, âgé de quatre-vingt dix ans. — <sup>2</sup> Il était au nombre des quarante depuis un an. Il est mort en 1817, honoré du titre de secrétaire perpétuel de l'Académie française, et ne laissant que des traductions sans mérite et des articles de journaux. — <sup>3</sup> Il était impossible de mieux exprimer les reproches qu'on fait à la versification de Voltaire. Ci-dessus, p. 154-160.

Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits :  
 Le *Mercur*e trente ans l'a juré par extraits ;  
 Qui pourrait en douter ? — Moi. Cependant j'avoue  
 Que d'un rare savoir à bon droit on le loue ;  
 Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,  
 Étonnent quelquefois par d'antiques beautés ;  
 Que par ses défauts même il sait encor séduire :  
 Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire.  
 Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesants,  
 Apostats effrontés du goût et du bon sens :  
 Saint-Lambert, noble auteur, dont la muse pédante  
 Fait des vers fort vantés par Voltaire, qu'il vante <sup>1</sup> ;  
 Qui, du nom de poëme ornant de plats sermons,  
 En quatre points mortels a rimé les saisons ;  
 Et ce vain Beaumarchais, qui, trois fois avec gloire,  
 Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire <sup>2</sup> ;  
 Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,  
 Qui passe pour sublime à force d'être obscur ;  
 Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,  
 Qui se croit un grand homme, et fit une préface <sup>3</sup> ;  
 Et tant d'autres encor dont le public épris  
 Connaît beaucoup les noms et fort peu les écrits ;  
 Alors, certes alors ma colère s'allume,  
 Et la vérité court se placer sous ma plume.

Ah ! du moins, par pitié, s'ils cessaient d'imprimer,  
 Dans le secret contents de proser, de rimer ;  
 Mais de l'humanité maudits missionnaires,  
 Pour leurs tristes lecteurs ces prédicateurs n'en ont guères.  
 Laharpe est-il bien mort ? Tremblons ! de son tombeau  
 On dit qu'il sort armé d'un Gustave nouveau <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Recueil* précédent, p. 65, note 1. — <sup>2</sup> Les *Mémoires* à consulter de Beaumarchais, qui n'ont que l'éloquence du pamphlet, durent surtout leur succès au scandale. C'est à la même cause que cet auteur dut la vogue prodigieuse de ses drames immoraux. Voyez nos *Chefs-d'œuvre d'Éloquence française*, p. 437. (Paris, Lanier, 1854.) — <sup>3</sup> La préface de l'*Encyclopédie*. — <sup>4</sup> Une de ses tragédies est intitulée *Gustave Wasa*.

Thomas est en travail d'un gros poëme épique<sup>1</sup>;  
 Marmontel enjolive un roman poétique<sup>2</sup>;  
 Et même Durosoy, fameux par des chansons,  
 Met l'histoire de France en opéras bouffons:  
 Tout compose, et déjà de tant d'auteurs manœuvres  
 Aucun n'est riche assez pour acheter les œuvres.

Pour moi qui, démasquant nos sages dangereux,  
 Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,  
 L'athéisme en crédit, la licence honorée  
 Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée;  
 Qui retraçai des arts les malheurs éclatants,  
 Les ligues, le pouvoir des novateurs du temps,  
 Et leur fureur d'écrire, et leur honteuse gloire,  
 Et de mon siècle entier la déplorable histoire,  
 J'ai vu les maux promis à ma sincérité,  
 Et, devant craindre tout, j'ai dit la vérité.  
 Oh ! si ces vers vengeurs de la cause publique,  
 Qu'approuva de Beaumont<sup>3</sup> la piété stoïque,  
 Portés par son suffrage, auprès du trône admis,  
 Obtiennent de mon roi quelques regards amis;  
 S'il prête à ma faiblesse un bras qui la soutienne,  
 On verra de nouveau ma muse citoyenne  
 Flétrir ces novateurs, que poursuivront mes cris:  
 Ils ne dormiront plus... qu'en lisant leurs écrits.

---

#### MON APOLOGIE.

Satire seconde de GILBERT. — 1778.

Psaphon, philosophe dans le sens qu'on donnait alors à ce mot, reproche à Gilbert d'avoir calomnié la philosophie, et l'avertit des mal-

<sup>1</sup> De sa *Pétréide*, poëme dont Pierre le Grand était le héros, et qu'il abandonna ne pouvant le mener à bonne fin. — <sup>2</sup> Ses *Incas* et son *Bélisaire*. —

<sup>3</sup> Christophe de Beaumont, l'un des plus grands archevêques de Paris, surnommé l'Athanase de son siècle, mort en 1781. Il aimait Gilbert, et, quatre ans après la publication de cette satire, il lui obtint une modique pension.

heurs auxquels il s'expose en combattant les maîtres de la fortune et de la renommée.

## PSAPHON.

Que vous a donc produit votre goût si tranchant ?  
 Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant.  
 A-t-on vu votre muse, à la cour présentée,  
 Pour décrier les rois du roi même rentée ?  
 Peut-on citer un duc qui soit de vos amis ?  
 Parmi vos protecteurs comptez-vous un commis ?  
 Vend-on votre portrait ? Quel corps académique  
 Vous a pensionné d'un prix périodique ?  
 Des quarante immortels journaliste adoptif,  
 Êtes-vous du fauteuil héritier présomptif ?  
 Aux cris religieux d'un parterre idolâtre,  
 En face de vous-même, au milieu du théâtre,  
 Jamais en effigie, assis sur un autel,  
 Vous a-t-on couronné d'un laurier solennel<sup>1</sup> ?...  
 Tout le monde vous fuit ; votre ami, dans la rue,  
 N'osant vous reconnaître, à peine vous salue.  
 Jamais à vous chanter un poète empressé  
 De petits vers flatteurs ne vous a caressé,  
 Et jamais, comme nous, en bonne compagnie  
 On ne voit chez les grands souper votre génie.  
 Dans nos doctes cafés par hasard entrez-vous,  
 L'un vous montre du doigt, l'autre sort en courroux.  
 Le voilà, dit l'auteur, et l'auteur lui réplique :  
 Gardez-vous de cet homme ; il mord, c'est un critique.  
 Mais de tant de mépris méchamment consolé,  
 Vous sifflez l'univers dont vous êtes sifflé.  
 Croyez-moi, laissez-nous vivre et penser tranquilles ;  
 Sur d'utiles objets rimez des vers utiles :  
 Chantez les douze mois, prêchez sur les saisons<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Voltaire venait d'être couronné sur la scène peu de temps avant sa mort, arrivée le 30 mai 1778. — <sup>2</sup> Allusion aux poèmes didactiques de Roucher sur les Mois et de Saint-Lambert sur les Saisons. Voyez le *Recueil* précédent, p. 64 et 76.

Égayez la morale en opéras bouffons,  
 Élevez désormais vos talents jusqu'aux drames,  
 Et sur l'agriculture attendrissez nos dames <sup>1</sup>.  
 Votre jeune Apollon, qui n'a point réussi,  
 Dans la satire encor ne peut être endurci;  
 Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire <sup>2</sup> :  
 Cessez de critiquer...

GILBERT.

Eh! cessez donc d'écrire.  
 Tant qu'une légion de pédants novateurs  
 Imprimera l'ennui pour le vendre aux lecteurs,  
 Et par *in-octavo* publiera l'athéisme,  
 Fanatiques criant contre le fanatisme....  
 Je veux, de vos pareils ennemi sans retour,  
 Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour....

PSAPHON.

Eh! que pourraient vos cris contre leur vaste gloire?  
 Soixante ans de succès défendent leur mémoire.  
 On se rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux  
 Qui du Pinde français pense avilir les dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers et non point l'âge.  
 Si je suis jeune enfin, j'en ai plus de courage :  
 Qu'ils tremblent, ces faux dieux, dans leur temple insolent;  
 Je l'ai juré, je veux vieillir en les sifflant.  
 D'ennuyer nos neveux vainement ils se flattent;  
 Si soixante ans de gloire en leur faveur combattent,  
 Je suis contre leur gloire armé de leurs écrits...  
 . . . . .  
 Peut-être ma jeunesse, objet de vos injures,  
 Donne encor plus de poids à mes justes censures.

<sup>1</sup> Comme Saint-Lambert au début de son poëme. *Ibid.*, p. 64. — <sup>2</sup> Ce discours de *Psaphon* rappelle quelques-uns des *Conseils donnés à un jeune poëte* par Laharpe. (Ci-dessus, p. 274, note 1.)

On connaît ces vieillards sur le Pinde honorés,  
 Politiques adroits, charlatans illustrés :  
 Ceux-ci, pour assurer leur gloire viagère,  
 Dévouant au faux goût leur Apollon vulgaire,  
 De la philosophie arborent les drapeaux ;  
 Ceux-là, pour ménager leur illustre repos,  
 Flattant tous les partis de caresses égales,  
 Ont juré de mentir aux deux ligues rivales ;  
 Et tous, par intérêt taisant la vérité,  
 Vendent le bien public à leur célébrité.  
 Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,  
 De leurs préventions n'est point esclave encore....  
 Son libre jugement est désintéressé,  
 Et son vers dit toujours tout ce qu'il a pensé.

Cette satire est loin d'avoir partout la verve et l'originalité de la précédente, dont elle répète trop souvent les idées ; cependant elle est pleine encore de vers énergiques. Le passage le plus remarquable est celui où le poète se justifie d'avoir fait deviner, d'avoir même quelquefois déclaré le nom des personnages qu'il attaque. Le voici :

Quand de traits différents, recueillis au hasard,  
 Pour corriger les mœurs, je compose avec art  
 Un portrait fabuleux et pourtant véritable,  
 Si du public devin la malice équitable  
 S'écrie : Ah ! c'est un tel, ce marquis diffamé ;  
 Qu'il s'en accuse seul, ses vices l'ont nommé....

Quoi donc ! un écrivain veut que son nom partage  
 Le tribut de louange offert à son ouvrage,  
 Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,  
 De la venger d'un vers égayé de son nom !  
 Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,  
 Pourquoi s'est-il nommé s'il ne veut qu'on le nomme ?  
 Je prétends soulever les lecteurs détrompés  
 Contre un auteur bouffi de succès usurpés ;

Sous une périphrase étouffant ma franchise,  
 Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :  
 C'est ce joli pédant, géomètre orateur,  
 De l'Encyclopédie ange conservateur,  
 Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères ,  
 Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires ?  
 Si j'évoque jamais du fond de son journal  
 Des sophistes du temps l'adulateur banal ,  
 Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,  
 Dois-je, au lieu de Laharpe, obscurément écrire :  
 C'est ce petit rimeur de tant de prix enflé,  
 Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,  
 Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,  
 Tomba de chute en chute au trône académique ?

Ce trait, décoché contre l'enfant gâté des philosophes, est demeuré célèbre. On peut encore citer parmi les meilleurs vers de cette pièce ceux qui la terminent : ils peignent le caractère et résument l'apostolat de ce généreux défenseur des saines doctrines, qui, deux ans après, mourut à l'hôpital.

Vous aimez la fortune, et moi la vérité.  
 Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté  
 D'un poète ennobli de mœurs et de courage,  
 Qui peut dire : Jamais, de mon avare hommage,  
 Je n'ai flatté le vice, en mes vers combattu ;  
 J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.  
 . . . . .  
 Mes modestes succès ne sont point des scandales ;  
 Ma muse est vierge encore, et mon nom respecté  
 Sans tache ira peut-être à la postérité.

## TROISIÈME PARTIE.

### ÉPIGRAMMES.

---

CLÉMENT MAROT <sup>1</sup>.

Maillard et Semblançay. — 1527.

Lorsque Maillard <sup>2</sup>, juge d'enfer, menait  
A Montfaucon Semblançay <sup>3</sup> l'âme rendre,  
A votre avis, lequel des deux tenait  
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,  
Maillard semblait homme qui mort va prendre,  
Et Semblançay fut si ferme vieillard  
Que l'on cuidait, pour vrai, qu'il menât pendre  
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Viscontin et la calandre <sup>4</sup> du roi. — Métamorphose.

Incontinent que Viscontin mourut,  
Son âme entra au corps d'une calandre ;  
Puis de plein vol vers le roi s'en courut  
Encore un coup son service reprendre ;  
Et, pour mieux faire à son maître comprendre  
Que c'est lui-même et qu'il est revenu,  
Comme on l'ouït parler gros et menu,  
Contrefaisant d'hommes geste et faconde,  
Ores qu'il est calandre devenu,  
Il contrefait tous les oiseaux du monde.

<sup>1</sup> Né en 1495, mort en 1544. Voyez le *Recueil* précédent, p. 163. — <sup>2</sup> Lieutenant criminel de la prévôté de Paris. Il paraît que le poëte, qui avait eu affaire à lui en 1525, lui avait gardé rancune. — <sup>3</sup> Surintendant des finances sous François I<sup>er</sup>; faussement accusé de péculat par Louise de Savoie, mère du roi, il avait été pendu en 1527. Marot a fait en outre une élégie sur sa mort. — <sup>4</sup> Sorte de grive ou de grosse alouette, à laquelle on apprenait à imiter le chant des autres oiseaux.



A un quidam.

Veux-tu savoir à quelle fin  
Je t'ai mis hors des œuvres miennes ?  
Je l'ai fait tout exprès afin  
Que tu me mettes hors des tiennes.

A Maurice Scève <sup>1</sup>. — Les musiciens.

En m'oyant chanter quelquefois,  
Tu te plains qu'être je ne daigne  
Musicien et que ma voix  
Méríte bien que l'on m'enseigne,  
Voire que la peine je preigne  
D'apprendre *ut, ré, mi, fa, sol, la*.  
Que diable veux-tu que j'appreigne ?  
Je ne bois que trop sans cela.

Congé à un importun.

Bren, laissez-moi, ce disait une  
A un sot qui lui déplaisoit.  
Ce lourdaud toujours l'importune ;  
Puis j'ouïs qu'elle lui disoit :  
La plus grosse bête qui soit,  
Monsieur, comme est-ce qu'on l'appelle ?  
— Un éléphant, mademoiselle :  
Me semble qu'on la nomme ainsi.  
— Pour Dieu, éléphant, ce dit-elle,  
Va-t'en donc, laisse-moi ici.

MELLIN DE SAINT-GELAIS <sup>2</sup>.

Le cheval de François I<sup>er</sup>. — Avant 1547.

Petit cheval, gentil cheval,  
Bon à monter, bon à descendre,

<sup>1</sup> Poète lyonnais alors estimé, qui a laissé plusieurs ouvrages en prose et en vers. — <sup>2</sup> Né en 1491, mort en 1558. Voyez le *second Recueil*, p. 429.

Bien plus petit que Bucéphal,  
Tu portes plus grand qu'Alexandre<sup>1</sup>.

## SIGOGNES.

Le damoiseau. — Vers 1600.

Damoiseau de la cour, dont la main inutile  
Ne rougira jamais de sang dans les combats,  
L'on dit que vous marchez en marjolet<sup>2</sup> de ville,  
Portant la tête haute et le courage bas :  
César de cabinet, le roi n'espère pas  
Le secours de l'État de votre âme débile.  
Muguet oint<sup>3</sup> et lissé comme un homme d'étain,  
Otez de votre *teint* ces mouches de *satins* ;  
Sinon, maître Guillaume<sup>4</sup>, équipé de sonnettes ,  
Avecque la quenouille et le petit fuseau,  
Ira les enlever dessus votre museau,  
Comme un émerillon<sup>5</sup> qui prend des alouettes.

MAYNARD<sup>6</sup>.

A un auteur obscur.

Ce que ta plume produit  
Est couvert de trop de voiles :

<sup>1</sup> Mellin de Saint-Gelais était l'aumônier, le bibliothécaire et l'ami de François I<sup>er</sup>, qui se plaisait quelquefois à ne parler avec lui qu'en rimes. Le roi faisait le premier vers, il fallait que Saint-Gelais fit le suivant. Un jour donc le monarque, prêt à monter à cheval, dit en caressant son coursier :

Petit cheval, gentil cheval,  
Bon à monter, bon à descendre ;

et Saint-Gelais termina sur-le-champ le quatrain avec tant de bonheur qu'on lui a pardonné le retranchement de l'*e* muet dans *Bucéphale*. — <sup>2</sup> En homme faisant le galant et l'entendu. Ci-dessus, p. 164. — <sup>3</sup> Un coquet parfumé. — <sup>4</sup> Bouffon d'Henri IV, mort en 1605, dont le nom passa à ses successeurs, fous en titre d'office à la cour des rois et des princes. Voyez son article dans la *Biographie universelle*. — <sup>5</sup> Oiseau de fauconnerie, dont on se servait pour chasser aux alouettes. — <sup>6</sup> Né en 1582, mort en 1646. Voyez le *Recueil* précédent, p. 170 et 171.

Tes discours sont une nuit  
 Veuve de lune et d'étoiles.  
 Mon ami, chasse bien loin  
 Cette noire rhétorique ;  
 Tes ouvrages ont besoin  
 D'un devin qui les explique.  
 Si ton esprit veut cacher  
 Les belles choses qu'il pense,  
 Dis-moi, qui peut t'empêcher  
 De te servir du silence?

---

DU LORENS <sup>1</sup>.

Építaphe d'une femme par son mari.

Ci-gît ma femme : ah ! qu'elle est bien  
 Pour son repos et pour le mien !

---

SCARRON <sup>2</sup>.

Építaphe de Scarron, par lui-même. — Avant 1660.

Celui qui ci maintenant dort  
 Fit plus de pitié que d'envie,  
 Et souffrit mille fois la mort  
 Avant que de perdre la vie.  
 Passant, ne fais ici de bruit,  
 Prends bien garde qu'on ne l'éveille ;  
 Car voici la première nuit  
 Que le pauvre Scarron sommeille.

Építaphe d'un homme comme il faut. (Sonnet.)

Ci-gît qui fut de belle taille,  
 Qui savait danser et chanter,

<sup>1</sup> Né en 1580, mort en 1655. — <sup>2</sup> Auteur du *Virgile travesti*, né en 1610, mort en 1660. Il était devenu tout contrefait par suite de maladie, et ses infirmités, qui le faisaient continuellement souffrir, ne lui enlevaient pas sa gaieté.

Faisait des vers vaille que vaille  
Et les savait bien réciter.

Sa race avait quelque antiquaille  
Et pouvait des liéros compter ;  
Même il aurait livré bataille  
S'il en avait voulu tâter.

Il parlait fort bien de la guerre,  
Des cieux, du globe et de la terre,  
Du droit civil, du droit canon,

Et connaissait assez les choses  
Par leurs effets et par leurs causes.  
Était-il honnête homme?... Oh ! non.

Le pourpoint usé. (Sonnet.)

Superbes monuments de l'orgueil des humains,  
Pyramides, tombeaux, dont la vaste structure  
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains  
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature ;

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains  
Et les derniers efforts de leur architecture,  
Colisée, où souvent ces peuples inhumains  
De s'entr'assassiner se donnaient tablature,

Par l'injure des temps vous êtes abolis,  
Ou du moins la plupart vous êtes démolis :  
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,  
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir  
Qui m'a duré deux ans soit percé par le coude ?

---

BRÉBEUF <sup>1</sup>.

L'oubli fatal.

Avant-hier Alison partit si follement  
 Pour un long et fâcheux voyage  
 Que, sortant de chez elle avec empressement,  
 Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

GOMBAULD <sup>2</sup>.

Sur la mort de Colas.

Colas est mort de maladie;  
 Tu veux que je plaigne son sort.  
 Ami, que veux-tu que j'en die ?  
 Colas vivait, Colas est mort.

Mérites de Lisimène.

Blanc d'Espagne, couleurs vermeilles,  
 Perles, brillants, pendants d'oreilles,  
 Passements, jupes d'un grand prix,  
 On vous étale, on vous promène  
 Pour duper les faibles esprits,  
 Et l'on vous nomme Lisimène.

Vanté d'auteur.

Vous lisez les œuvres des autres  
 Plus négligemment que les vôtres,  
 Et vous les louez froidement ;  
 Voulez-vous qu'elles soient parfaites ?  
 Imaginez-vous seulement  
 Que c'est vous qui les avez faites.

<sup>1</sup> Auteur de *la Pharsale*, né en 1618, mort en 1661. — <sup>2</sup> Né en 1576, mort en 1666. Boileau, dans son *Art poétique*, a dit de lui :

Et Gombauld, tant loué, garde encor la boutique.

D'ACEILLY <sup>1</sup>.

Sur le remboursement des rentes. — 1661.

De nos rentes, pour nos péchés,  
Si les quartiers sont retranchés <sup>2</sup>,  
Pourquoi s'en émouvoir la bile ?  
Nous n'aurons qu'à changer de lieu :  
Nous allons à l'Hôtel de Ville,  
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

A un pauvre gentilhomme. — 1667.

Vous êtes d'un même lignage,  
Vous et le comte de Bérans <sup>3</sup> ;  
Mais, à votre désavantage,  
Vos revenus sont différents ;  
Vous voit-il en pauvre équipage,  
Vous n'êtes plus de ses parents.

Sur l'étymologie du mot italien *alfana*, qu'on faisait venir  
du latin *equus*.

Alfana vient d'*equus* sans doute,  
Mais il faut avouer aussi  
Qu'en venant de là jusqu'ici  
Il a bien changé sur la route.

<sup>1</sup> Le chevalier de Cailly, né en 1604, mort en 1674, a publié un recueil d'épigrammes sous le pseudonyme anagrammatique de d'Aceilly. — <sup>2</sup> En 1664 Louis XIV supprima un quartier des rentes constituées sur l'Hôtel de Ville de Paris. Voyez le début de la satire troisième de Boileau, ci-dessus, p. 201. — <sup>3</sup> Nom supposé, suivant la méthode adoptée par l'auteur, et qu'il a déclarée lui-même dans l'avant-dernière de ses épigrammes.

## A BIEN DES GENS.

Objets de ma satire, apprenez aujourd'hui  
Que j'ai forgé des noms pour épargner les vôtres ;  
Et que tel a pensé rire aux dépens d'autrui  
Qui, sans le reconnaître, a défrayé les autres.

L'amour pour cette vie.

Que l'erreur aux humains fait une étrange guerre !  
A peine en connais-je un qui n'aimât beaucoup mieux  
Ici-bas un quartier de terre  
Que tout le royaume des cieux.

A un mauvais payeur.

Vous rendez fort soigneusement  
Une visite, un compliment,  
Une grâce qu'on vous a faite ;  
Vous rendez tout, maître Clément,  
Excepté l'argent qu'on vous prête.

Le bandeau de la Justice.

La Justice a les yeux bandés,  
Nous en sommes persuadés :  
Elle ne regarde personne.  
Mais, pour voir s'il est bon et beau  
L'argent que son greffier lui donne,  
Elle lève un coin du bandeau.

Les dents de Macette.

Vous étonnez-vous que Macette  
Ait si bien conservé ses dents ?  
Elles sont, la plupart du temps,  
Dans un paquet en sa cassette.

---

CASSAGNES <sup>1</sup>.

Roses, en qui je vois paraître  
Un éclat si vif et si doux,  
Vous mourrez bientôt ; mais peut-être  
Je dois mourir plus tôt que vous.

<sup>1</sup> L'abbé Cassagnes , cruellement et injustement ridiculisé par Boileau , mourut en 1679. Voyez ci-dessus, p. 203, note 1, et *Recueil premier*, p. 103.

La mort, que mon âme redoute,  
 Peut m'arriver incessamment.  
 Vous mourrez en un jour sans doute,  
 Et moi peut-être en un moment.

---

PIERRE CORNEILLE<sup>1</sup>.

Sur le cardinal de Richelieu.

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,  
 Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :  
 Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,  
 Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien<sup>2</sup>.

---

## PRÉPETIT DE GRAMMONT.

Sur Benserade<sup>3</sup>. (Rondeau.)

A la fontaine où s'enivre Boileau,  
 Le grand Corneille et le sacré troupeau  
 De ces auteurs que l'on ne trouve guère  
 Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière  
 S'il veut donner un bon tour au rondeau.  
 Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,  
 Cher Benserade, il faut te satisfaire,  
 T'en écrire un. Eh ! c'est porter de l'eau  
                   A la fontaine.

De tes refrains un livre tout nouveau  
 A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;  
 Mais, quant à moi, j'en trouve tout fort beau,  
 Papier, dorure, images, caractère,  
 Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire  
                   A La Fontaine.

<sup>1</sup> Né en 1606, mort en 1684. — <sup>2</sup> Voyez ci-dessus, p. 5, l'application que Boileau a faite, dit-on, de ces vers au P. Le Moyne. — <sup>3</sup> Poète né en 1612, mort en 1691.



AUBY DE ROUBIN <sup>1</sup>.

Placet à Louis XIV. — Avant 1693.

Qu'est-ce, en effet, pour toi, grand monarque des Gaules,  
 Qu'un tas de sable et de gravier ?  
 Que faire de mon île ? Il n'y croît que des saules ;  
 Et tu n'aimes que le laurier.

Également puissant dans la paix et la guerre,  
 Comblé de gloire et de bonheur,  
 Maître d'un grand État, quelques arpents de terre  
 Te rendront-ils plus grand seigneur ?

Laisse-m'en donc jouir ; la faveur n'est pas grande.  
 Ne me refuse pas ce bien ;  
 C'est tout ce qu'aujourd'hui ce placet te demande :  
 Grand roi, ne me demande rien.

LA CONTESSE DE BREGY <sup>2</sup>.

Épigramme d'un grand seigneur.

Ci-dessous gît un grand seigneur  
 Qui, de son vivant, nous apprit  
 Qu'un homme peut vivre sans cœur  
 Et mourir sans rendre l'esprit.

MADAME DESHOULIÈRES <sup>3</sup>.

Contre la passion du jeu.

Cette ardeur de jouer, qui nuit et jour occupe,  
 Est un dangereux aiguillon :

<sup>1</sup> Maire de Trinquetailles-lez-Arles, anobli par Louis XIV. Il possédait, à titre d'engagement, une des îles du Rhône; et les inspecteurs des domaines voulaient le faire *déguerpir*, ou le soumettre à la surtaxe imposée à tous les engagistes. Il eut recours au roi, et en obtint ce qu'il désirait. — <sup>2</sup> Auteur d'un recueil de lettres et de vers, née en 1619, morte en 1693. — <sup>3</sup> Née en 1638, morte en 1694. Voyez le *Recueil premier*, p. 106.

Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,  
L'on commence par être dupe,  
L'on finit par être fripon.

---

LA FONTAINE <sup>1</sup>.

Épithaphe de LA FONTAINE faite par lui-même. — 1659.

Jean s'en alla comme il était venu,  
Mangeant son fonds après son revenu,  
Tint les trésors chose peu nécessaire <sup>2</sup>.  
Quant à son temps, bien le sut dispenser :  
Deux parts en fit, dont il soulait passer  
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire <sup>3</sup>.

Contre mademoiselle Colletet <sup>4</sup>, qui faisait des vers du vivant de son mari,  
et qui n'en fit plus après sa mort. (Madrigal.) — 1659.

Les oracles ont cessé :  
Colletet est trépassé.  
Dès qu'il eut la bouche close,  
Sa femme ne dit plus rien ;  
Elle enterra vers et prose  
Avec le pauvre chrétien.  
En cela je plains son zèle,  
Et ne sais au par-dessus  
Si les Grâces sont chez elle ;  
Mais les Muses n'y sont plus.

Sans gloser sur le mystère  
Des madrigaux qu'elle a faits,  
Ne lui parlons désormais

<sup>1</sup> Né en 1621, mort en 1695. — <sup>2</sup> Ces deux vers offrent beaucoup de variantes. — <sup>3</sup> Voyez ci-dessus, p. 196, note 3, le jugement de l'Académie sur ce vers. — <sup>4</sup> Il paraît que cette dame avait peu d'esprit. Son mari, en mettant sur son compte les vers qu'il faisait lui-même, l'avait rendue célèbre.

Qu'en la langue de sa mère.  
 Les oracles ont cessé :  
 Colletet est trépassé.

Épithaphe d'un grand parleur. — 1660.

Sous ce tombeau pour toujours dort  
 Paul, qui toujours contait merveilles.  
 Louange à Dieu, repos au mort,  
 Et paix sur terre à nos oreilles !

Épithaphe de Molière. — 1673.

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,  
 Et cependant le seul Molière y git :  
 Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit  
 Dont le bel art réjouissait la France.  
 Ils sont partis ! et j'ai peu d'espérance  
 De les revoir. Malgré tous nos efforts,  
 Pour un long temps, selon toute apparence,  
 Térence, et Plaute, et Molière sont morts.

Contre Furetière. — 1686.

Toi qui crois tout savoir, merveilleux Furetière,  
 Qui décides toujours, et sur toute matière,  
 Quand, de tes chicanes outré,  
 Guilleragues<sup>1</sup> t'eut rencontré,  
 Et, frappant sur ton dos comme sur une enclume,  
 Eut à coups de bâton secoué ton manteau,  
 Le bâton, dis-le-nous, était-ce bois de grume,  
 Ou bien du bois de marmenteau<sup>2</sup> ?

<sup>1</sup> C'est le comte auquel Boileau a adressé sa cinquième épître. (*Recueil* précédent, p. 200.) — <sup>2</sup> « Furetière, dans un de ses factums contre l'Académie française, avait reproché à La Fontaine, qui était maître des eaux et forêts, de ne pas savoir ce que c'était que bois de *grume* et bois de *marmenteau*. Notre poète, impatienté de ce reproche, improvisa cette épigramme, mais ne la publia jamais. C'est Furetière lui-même qui la fit imprimer le premier, avec la remarque suivante : — *Nota*. Cette épigramme montre clairement que l'objection qu'on a citée au sieur de La Fontaine d'ignorer la nature du bois

J. RACINE <sup>1</sup>.

Sur Andromaque.

Créqui prétend qu'Oreste est un pauvre homme  
 Qui soutient mal le rang d'ambassadeur ;  
 Et Créqui de ce rang connaît bien la splendeur :  
 Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome <sup>2</sup>.

Sur l'Iphigénie de Le Clerc <sup>3</sup>.

Entre Le Clerc et son ami Coras <sup>4</sup>,  
 Deux grands auteurs rimant de compagnie,  
 N'a pas longtemps s'ourdirent grands débats  
 Sur le propos de leur Iphigénie.  
 Coras lui dit : La pièce est de mon cru.  
 Le Clerc répond : Elle est mienne, et non vôtre.  
 Mais aussitôt que la pièce eut paru  
 Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Sur l'Aspar de M. de Fontenelle <sup>5</sup>. — L'origine des sifflets.

Ces jours passés, chez un vieil histrion,  
 Un chroniqueur émut la question  
 Quand dans Paris commença la méthode  
 De ces sifflets qui sont tant à la mode.

de grume et du bois de *marmenteau* est bien fondée. Le bois *en grume* est du bois de charpente et de charronnage, débité avec son écorce, et qui n'est point équarri. Le bois de *marmenteau* est un bois de haute futaie, qui est conservé pour l'ornement d'une maison, à laquelle il est attaché, et qu'il n'est pas même permis à un usufruitier de couper. L'un et l'autre bois n'est pas propre à venger des traits médisants. » (Note de Walckenaër.)

<sup>1</sup> Né en 1639, mort en 1699. — <sup>2</sup> Le duc de Créqui, ambassadeur à Rome, y avait reçu un affront, et s'était retiré sans avoir obtenu satisfaction. — <sup>3</sup> Le Clerc, académicien et poète dramatique, mourut en 1692. — <sup>4</sup> Coras, mort en 1677, est l'auteur du poème qui a fait dire à Boileau, dans sa *neuvième satire* :

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière ;  
 et dans son combat du *Lutrin* :

L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié.

<sup>5</sup> Secrétaire perpétuel et doyen de l'Académie française, mort centenaire en 1757. Sa tragédie d'*Aspar*, jouée en 1681, fut si mal accueillie du public qu'il jeta son manuscrit au feu.

Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer<sup>1</sup>.  
 Gens pour Pradon<sup>2</sup> voulurent parier.  
 Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire,  
 Que par degrés je vais vous débrouiller :  
 Boyer apprit au parterre à bâiller ;  
 Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,  
 Pommes sur lui volèrent largement ;  
 Mais quand sifflets prirent commencement,  
 C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle),  
 C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle.

Sur le Sésostris de Longepierre<sup>3</sup>.

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,  
 Qui, jadis en Égypte, au gré des destinées,  
 Véquit de si longues années,  
 N'a vécu qu'un jour à Paris.

Sur la Judith de Boyer<sup>4</sup>.

A sa Judith Boyer, par aventure,  
 Était assis près d'un riche caissier.  
 Bien aise était ; car le bon financier  
 S'attendrissait et pleurait sans mesure.  
 Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur ;  
 Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur

<sup>1</sup> Mort académicien en 1698, et auteur de vingt-deux mauvaises pièces.  
 — <sup>2</sup> Autre écrivain dramatique, mort aussi en 1698, et tant ridiculisé par Boileau que son nom, comme celui de Cotin, est devenu proverbial. Voyez l'épître à Racine, *Recueil* précédent, p. 214 et 219, note 9. — <sup>3</sup> Auteur de trois tragédies, mort en 1721. *Sésostris* fut représenté en 1695, et n'a point été imprimé. — <sup>4</sup> Cette tragédie, jouée pendant le carême de 1695, eut un succès prodigieux, et fit répandre tant de larmes aux dames qu'elles y assistaient avec des mouchoirs étalés sur leurs genoux. La scène la plus émouvante fut appelée *la scène des mouchoirs*. « Boyer fit la sottise de faire imprimer sa pièce pendant la quinzaine de Pâques, 1695. Elle fut sifflée quand on la reprit le lundi de Quasimodo. La Champnêlé, qui jouait Judith, très-scandalisée d'un accueil et d'un bruit auquel elle était si peu accoutumée, dit au parterre : — Messieurs, nous sommes surpris de ce que vous recevez si mal une pièce que vous avez applaudie pendant tout le carême. — Il y avait alors des plaisants au parterre ; un de ces plaisants répondit : — Les sifflets étaient à Versailles, aux sermons de l'abbé Boileau. » (Note de Geoffroy.)

A vous saisir pour une baliverne.  
 Lors le richard en larmoyant lui dit :  
 Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holoferne,  
 Si méchamment mis à mort par Judith !

Sur le *Germanicus* de Pradon.

Que je plains le destin du grand *Germanicus* !  
 Quel fut le prix de ses rares vertus !  
 Persécuté par le cruel Tibère ,  
 Empoisonné par le traître Pison ,  
 Il ne lui restait plus, pour dernière misère,  
 Que d'être chanté par Pradon.

Sur les compliments que le roi reçut au sujet de sa convalescence,  
 en 1686.

Grand Dieu, conserve-nous ce roi victorieux  
 Que tu viens de rendre à nos larmes ;  
 Fais durer à jamais des jours si précieux ;  
 Que ce soient là nos dernières alarmes !  
 Empêche d'aller jusqu'à lui  
 Le noir chagrin, le dangereux ennui,  
 Toute langueur, toute fièvre ennemie,  
 Et les vers de l'Académie.

---

CHEVREAU <sup>1</sup>.

Építaphe de Turenne. — Vers 1675.

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois ;  
 Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.  
 Louis voulut ainsi couronner sa vaillance,  
 Afin d'apprendre aux siècles à venir  
 Qu'il ne met point de différence  
 Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

<sup>1</sup> Né en 1613, mort en 1701.

MADEMOISELLE DE SCUDÉRI <sup>1</sup>.

Impromptu sur le grand Condé. — Avant 1686.

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier  
 Arrose d'une main qui gagna des batailles,  
 Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,  
 Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

---

BACHAUMONT ET CHAPELLE <sup>2</sup>.

Contre Scudéri, gouverneur du château de Notre-Dame de la Garde,  
 près Marseille <sup>3</sup>.

Notre-Dame de la Garde,  
 Gouvernement commode et beau,  
 A qui suffit, pour toute garde,  
 Un suisse avec sa hallebarde,  
 Peint sur la porte du château !

---

BOILEAU <sup>4</sup>.Sur l'*Agésilas*, tragédie de Corneille. — 1666.

J'ai vu l'Agésilas ;  
 Hélas !

Sur l'*Attila*, du même auteur. — 1667.

Après l'Agésilas,  
 Hélas !  
 Mais après l'Attila,  
 Holà !

<sup>1</sup> Née en 1607, morte en 1701. C'est l'auteur du roman de *Clélie*. Voyez ci-dessus, p. 101, note 5. — <sup>2</sup> Auteurs du *Voyage de Languedoc et de Provence*. Ils sont nés l'un et l'autre en 1624 ; Chapelle mourut en 1686 et Bachaumont en 1702. — <sup>3</sup> Scudéri était fier de sa dignité de gouverneur ; il l'avait chantée en vers. Voyez ci-dessus, p. 197, note 2. — <sup>4</sup> Né en 1636, mort en 1711.

Contre un alhée <sup>1</sup>. — Avant 1670.

Alidor, assis dans sa chaise,  
Médissant du Ciel à son aise,  
Peut bien médire aussi de moi.  
Je ris de ses discours frivoles :  
On sait fort bien que ses paroles  
Ne sont pas articles de foi.

Épithaphe de la mère de l'auteur. — 1670.

Épouse d'un mari doux, simple, officieux,  
Par la même douceur je sus plaire à ses yeux :  
Nous ne sûmes jamais ni railler ni médire.  
Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté  
Tous mes enfants ont hérité ;  
Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

<sup>1</sup> A Racine, contre Desmarets de Saint-Sorlin <sup>2</sup>. — 1671.

Racine, plains ma destinée ;  
C'est demain la triste journée  
Où le prophète Desmarais <sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Contre Saint-Pavin. Ce poète, qui mourut en 1670, était incrédule et tellement gouteux qu'il ne pouvait sortir de son fauteuil. Il avait publié l'épigramme suivante, faite sous la forme de sonnet :

Despréaux, grimpé sur Parnasse,  
Avant que personne en sût rien,  
Trouva Regnier avec Horace  
Et rechercha leur entretien.  
Sans choix et de mauvaise grâce  
Il pillà presque tout leur bien  
Il s'en servit avec audace  
Et s'en para comme du sien.  
Jaloux des plus fameux poètes,  
Dans ses satires indiscrètes  
Il choque leur gloire aujourd'hui.  
En vérité, je lui pardonne :  
S'il n'eût mal parlé de personne,  
On n'eût jamais parlé de lui.

<sup>2</sup> Auteur du poème fort ennuyeux de *Clovis* et l'un des premiers membres de l'Académie française, mort en 1676. Il était visionnaire, et il faisait des prophéties. — <sup>3</sup> Orthographe changée par l'auteur pour la richesse de la rime.



Armé de cette même foudre  
 Qui mit le Port-Royal en poudre <sup>1</sup>,  
 Va me percer de mille traits.  
 C'en est fait, mon heure est venue !  
 Non que ma muse, soutenue  
 De tes judicieux avis,  
 N'ait assez de quoi le confondre :  
 Mais, cher ami, pour lui répondre,  
 Hélas ! il faut lire *Clovis*.

A un médecin. — 1674.

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,  
 Laisant de Galien la science infertile,  
 D'ignorant médecin devint maçon habile <sup>2</sup>;  
 Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein :  
     Lubin <sup>3</sup>, ma muse est trop correcte ;  
 Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,  
     Mais non pas habile architecte.

Contre Saint-Sorlin <sup>4</sup>.

Dans le Palais, hier Bilain <sup>5</sup>  
 Voulait gager contre Ménage  
 Qu'il était faux que Saint-Sorlain <sup>6</sup>  
 Contre Arnauld eût fait un ouvrage.  
 Il en a fait, j'en sais le temps,  
 Dit un des plus fameux libraires ;  
 Attendez... c'est depuis vingt ans.  
 On en tira cent exemplaires.

<sup>1</sup> En 1665 Desmarets avait attaqué les religieuses de Port-Royal ; et, chose singulière, il avait été soutenu dans une lettre publiée par le même Racine à qui Boileau adressa cette épigramme. — <sup>2</sup> Voyez l'*Art poétique*, au début du quatrième chant. — <sup>3</sup> Claude Perrault, architecte illustré par la colonnade du Louvre, exerça la médecine avec succès, mais seulement en faveur de ses parents, de ses amis et des pauvres. Il avait guéri Boileau, qui le remercia par cette épigramme. — <sup>4</sup> Desmarets de Saint-Sorlin. Voyez à la page précédente. — <sup>5</sup> Avocat d'alors. — <sup>6</sup> Orthographe changée pour la rime.

C'est beaucoup, dis-je en m'approchant ;  
 La pièce n'est pas si publique.  
 Il faut compter, dit le marchand,  
 Tout est encor dans ma boutique.

Contre Pradon et Bonnecorse <sup>1</sup>. — 1686.

Venez, Pradon et Bonnecorse,  
 Grands écrivains de même force,  
 De vos vers recevoir le prix ;  
 Venez prendre dans mes écrits  
 La place que vos noms demandent :  
 Linière <sup>2</sup> et Perrin <sup>3</sup> vous attendent.

A Charles Perrault <sup>4</sup>, sur ses écrits contre les anciens. — 1687-1690.

Pour quelque vain discours sottement avancé  
 Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,  
 Caligula partout fut traité d'insensé,  
 Néron de furieux, Adrien d'imbécile.

Vous donc qui, dans la même erreur,  
 Avec plus d'ignorance et non moins de fureur  
 Attaquez ces héros de la Grèce et de Rome,  
 Perrault, fussiez-vous empereur,  
 Comment voulez-vous qu'on vous nomme ?

Sur ce qu'on avait lu à l'Académie des vers contre Homère  
 et contre Virgile <sup>5</sup>. — 1687.

Clio vint, l'autre jour, se plaindre au dieu des vers  
 Qu'en certain lieu de l'univers  
 On traitait d'auteurs froids, de poètes stériles  
 Les Homères et les Virgiles.

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, *satire septième* de Boileau, p. 234, *note* 6, à quelle occasion cette épigramme fut faite. — <sup>2</sup> *Recueil* précédent, p. 219, *note* 2. — <sup>3</sup> Ci-dessus, p. 234, *note* 3. — <sup>4</sup> Frère de Claude Perrault. Il avait déprécié les anciens dans son poème intitulé *le Siècle de Louis le Grand*, publié en 1667, et dans son *Parallèle des anciens et des modernes*, qui parut en 1690. — <sup>5</sup> Ces vers étaient ceux du poème de Charles Perrault, dont nous venons d'indiquer le titre.

Cela ne saurait être, on s'est moqué de vous,  
 Reprit Apollon en courroux ;  
 Où peut-on avoir dit une telle infamie ?  
 Est-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux ?  
 — C'est à Paris. — C'est donc dans l'hôpital des fous ?  
 — Non, c'est au Louvre, en pleine Académie !

Vers pour le portrait du père de l'auteur. — 1690.

Ce greffier, doux et pacifique,  
 De ses enfants, au sang critique,  
 N'eut point le talent redouté ;  
 Mais fameux par sa probité,  
 Reste de l'or du siècle antique,  
 Sa conduite, dans le Palais  
 Partout pour exemple citée,  
 Mieux que leur plume si vantée  
 Fit la satire des Rolets <sup>1</sup>.

A Charles Perrault. — 1687-1693.

Ton oncle <sup>2</sup>, dis-tu, l'assassin  
 M'a guéri d'une maladie.  
 La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,  
 C'est que je suis encore en vie.

Sur la manière dont Santeuil <sup>3</sup> récitait ses vers.

Quand j'aperçois sous ce portique  
 Ce moine au regard fanatique <sup>4</sup>,  
 Lisant ses vers audacieux,  
 Faits pour les habitants des cieux,  
 Ouvrir une bouche effroyable,

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 193, note 2. — <sup>2</sup> C'était son frère. Voyez ci-dessus, p. 308, note 3. — <sup>3</sup> Né en 1630, mort en 1697, célèbre par ses hymnes latines à la louange des saints. On dit que ce poète, étant allé présenter ses hymnes au roi, en lut quelques-unes en s'agitant comme un possédé, avec contorsions et grimaces, suivant son habitude ; que la cour en rit beaucoup, et que Boileau, présent à cette scène, fit sur-le-champ cette épigramme. — <sup>4</sup> Il était chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Victor.

S'agiter, se tordre les mains,  
Il me semble en lui voir le diable  
Que Dieu force à louer les saints.

Sur la réconciliation de l'auteur et de M. Perrault<sup>1</sup>.  
De 1694 à 1698.

Tout le trouble poétique  
A Paris s'en va cesser :  
Perrault l'anti-pindarique<sup>2</sup>  
Et Despréaux l'homérique  
Consentent de s'embrasser.  
Quelque aigreur qui les anime,  
Quand, malgré l'emportement,  
Comme eux l'un l'autre on s'estime,  
L'accord se fait aisément.  
Mon embarras est comment  
On pourra finir la guerre  
De Pradon et du parterre<sup>3</sup>?

Sur un portrait de l'auteur. — 1699.

Ne cherchez point comment s'appelle  
L'écrivain peint dans ce tableau :  
A l'air dont il regarde et montre la Pucelle,  
Qui ne reconnaîtrait Boileau<sup>4</sup>?

Sur Homère. — 1702.

Ἡεῖδον μὲν ἐγὼν, ἐχάρασσε δὲ θεῖος Ὅμηρος<sup>5</sup>.  
Cantabam quidem ego, scribebat autem dius Homerus.

Quand la dernière fois, dans le sacré vallon,  
La troupe des neuf sœurs, par l'ordre d'Apollon,  
Lut l'Iliade et l'Odyssée,  
Chacune à les louer se montrant empressée,

<sup>1</sup> Cette réconciliation eut lieu en 1694. — <sup>2</sup> Ci-dessus, p. 309, notes 4 et 5.  
— <sup>3</sup> Ci-dessus, p. 309. — <sup>4</sup> Dans ce portrait, fait par Santerre, il était représenté souriant avec finesse et montrant du doigt le poème de *la Pucelle* ouvert sur une table. — <sup>5</sup> « Vers grec de l'*Anthologie*. » (Note de Boileau.)

Apprenez un secret qu'ignore l'univers,  
 Leur dit alors le dieu des vers :  
 Jadis avec Homère, aux rives du Permesse,  
 Dans ce bois de lauriers où seul il me suivait,  
 Je les fis toutes deux; plein d'une douce ivresse,  
 Je chantais, Homère écrivait.

Aux RR. PP. Jésuites, auteurs du *Journal de Trévoux*<sup>1</sup>. — 1703.

Mes révérends pères en Dieu  
 Et mes confrères en satire,  
 Dans vos écrits, en plus d'un lieu,  
 Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire;  
 Mais ne craignez-vous point que, pour rire de vous,  
 Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,  
 Je ne ranime eneor ma satirique audace ?

Grands Aristarques de Trévoux,  
 N'allez point de nouveau faire courir aux armes  
 Un athlète tout prêt à prendre son congé,  
 Qui, par vos traits malins au combat rengagé,  
 Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.

Apprenez un mot de Regnier,  
 Notre célèbre devancier :  
 Corsaires attaquant corsaires  
 Ne font pas, dit-il, leurs affaires<sup>2</sup>.

Réponse des journalistes.

Les journalistes de Trévoux,  
 Illustre héros du Parnasse,  
 N'ont point cru vous mettre en courroux,

<sup>1</sup> Ces Pères, dans un article du mois de septembre 1703, à propos d'une édition annotée des *Satires* de Boileau, avaient fait remarquer ses nombreuses imitations des poètes latins, et avaient ajouté qu'il n'avait rien emprunté pour ses deux satires *contre les femmes* et sur *l'amour de Dieu*; et cette réflexion n'était pas sans malice, puisque ces deux pièces sont très-faibles. — <sup>2</sup> Regnier termine ainsi sa *douzième satire* :

Corsaires à corsaires,  
 L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

Ni ranimer en vous la satirique audace,  
 Dont par le grand Arnould vous vous croyez absous<sup>1</sup>.  
 Ils vous blâment si peu d'avoir suivi la trace  
     De ces grands hommes, qu'avec grâce  
     Vous traduisez en plus d'un lieu,  
 Que, pour l'amour de vous, ils voudraient bien qu'Horace  
     Eût traité de l'amour de Dieu.

L'amateur d'horloges. — 1704.

Sans cesse autour de six pendules,  
 De deux montres, de trois cadrans,  
 Lubin, depuis trente et quatre ans,  
 Occupe ses soins ridicules.  
 Mais à ce métier, s'il vous plaît,  
 A-t-il acquis quelque science ?  
 Sans doute ; et c'est l'homme de France  
 Qui sait le mieux l'heure qu'il est.

Sur une satire que l'abbé Cotin<sup>2</sup> avait fait courir sous le nom de Boileau.

En vain, par mille et mille outrages,  
 Mes ennemis, dans leurs ouvrages,  
 Ont cru me rendre affreux aux yeux de l'univers.  
 Cotin, pour décrier mon style,  
 A pris un chemin plus facile :  
 C'est de m'attribuer ses vers<sup>3</sup>.

Vers en style de Chapelain.

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,  
 Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve ;  
 Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,  
 A fait de méchants vers douze fois douze cents !

<sup>1</sup> Le fameux Antoine Arnould, le plus ardent et le plus habile défenseur du jansénisme, se déclara plusieurs fois pour Boileau, et surtout dans une lettre adressée à Charles Perrault le 5 mai 1694. Voyez le *Recueil* précédent, p. 239, note 6. — <sup>2</sup> Bafoué par Boileau dans ses satires, surtout dans la huitième, ci-dessus, p. 246, et dans la neuvième, p. 203, note 1. — <sup>3</sup> Il paraît que Cotin n'était pas l'auteur de ces vers, mais Boileau lui rendait la pareille.

Sur une méchante gravure de l'un de ses portraits.

Du célèbre Boileau tu vois ici l'image.  
 Quoi ! c'est là, diras-tu, ce critique achevé ?  
 D'où vient le noir chagrin qu'on lit sur son visage ?  
 — C'est de se voir si mal gravé.

---

#### BARATON.

Le président de Baugé.

Huissiers, qu'on fasse silence,  
 Dit, en tenant l'audience,  
 Un président de Baugé ;  
 C'est un bruit à tête fendre :  
 Nous avons déjà jugé  
 Dix causes sans les entendre.

---

#### MASSIEU<sup>1</sup>.

Débat entre deux mauvais poètes.

Dorilas et Damon, ces deux fameux poètes,  
 Sur leurs vers ne sont point d'accord.  
 On ne peut sans bâiller lire ce que vous faites,  
 Dit l'un. En vous lisant, répond l'autre, on s'endort.  
 L'un a raison, et l'autre n'a pas tort.

---

#### LA MONNAYE<sup>2</sup>.

Sur un homme qui faillit se noyer.

Au mois de mai, se baignant dans la Seine,  
 Certain badaud y tomba dans un creux ;

<sup>1</sup> Né en 1663, mort en 1723. — <sup>2</sup> Né en 1641, mort en 1727.

Quelques nageurs se donnèrent la peine  
De l'en tirer : c'en était fait sans eux.  
Entre leurs bras porté sur le rivage,  
Il rappela ses esprits doucement,  
Tant qu'à la fin ayant repris courage :  
Beau sire Dieu, cria-t-il hautement,  
De me baigner si désormais l'envie  
Me revenait, daignez me la changer !  
Oncques dans l'eau n'entrerais de ma vie  
Qu'auparavant je ne sache nager.

---

J. B. ROUSSEAU <sup>1</sup>.

Un huissier.

Certain huissier, étant à l'audience,  
Criait toujours : Paix là, messieurs ! paix là !  
Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,  
Son teint pâlit, et sa gorge s'enfla.  
On court à lui : Qu'est-ce ci ? qu'est-ce là ?  
Maître Perrin ! A l'aide ! il agonise !  
Bessière <sup>2</sup> vient : on le phlébotomise.  
Lors ouvrant l'œil clair comme un basilic :  
Voilà, messieurs, dit-il sortant de crise,  
Ce que l'on gagne à parler en public.

Un ivrogne et son médecin.

Certain ivrogne, après maint long repas,  
Tomba malade. Un docteur galénique  
Fut appelé. Je trouve ici deux cas :  
Fièvre adurante et soif plus que cynique.  
Or, Hippocras tient pour méthode unique  
Qu'il faut guérir la soif premièrement.

<sup>1</sup> Né en 1671, mort en 1741. — <sup>2</sup> Fameux chirurgien de ce temps-là.



Lors le fiévreux lui dit : Maître Clément,  
Ce premier point n'est le plus nécessaire ;  
Guérissez-moi ma fièvre seulement,  
Et pour ma soif, ce sera mon affaire.

La comédie du monde.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,  
Où chacun fait ses rôles différents.  
Là, sur la scène, en habit dramatique,  
Brillent prélats, ministres, conquérants.  
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,  
Troupe futile et des grands rebutée,  
Par nous d'en bas la pièce est écoutée.  
Mais nous payons, utiles spectateurs ;  
Et quand la farce est mal représentée,  
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Les chrysogons <sup>1</sup> juges au Parnasse.

Entre Racine et l'ainé des Corneilles  
Les chrysogons se font modérateurs :  
L'un, à leur gré, passe les sept merveilles ;  
L'autre ne plaît qu'aux versificateurs.  
Or maintenant veillez, graves auteurs,  
Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,  
Pour mériter de pareils protecteurs  
Ou pour trouver de pareils adversaires.

A un pied plat, qui faisait courir de faux bruits contre moi.

Vil imposteur, je vois ce qui te flatte :  
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon  
Par tes discours ; et, nouvel Érostrate,  
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.  
Dans ce dessein tu sèmes, ce dit-on,  
D'un faux récit la maligne imposture.

<sup>1</sup> Financiers. Ce mot, tiré du grec, n'est pas devenu français.

Mais dans mes vers, malgré ta conjecture,  
Jamais ton nom ne sera proféré;  
Et j'aime mieux endurer une injure  
Que d'illustrer un faquin ignoré.

Aux philosophes.

Doctes héros de la secte moderne,  
Comblés d'honneurs et de gloire enfumés,  
Défiez-vous du temps, qui tout gouverne;  
Craignez du sort les jeux accoutumés.  
Combien d'auteurs, plus que vous renommés,  
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage!  
Non que n'ayez tout l'esprit en partage  
Qu'on peut avoir : on vous passe ce point.  
Mais savez-vous qui fait vivre un ouvrage?  
C'est le génie, et vous ne l'avez point.

Un maquignon du Mans.

Un maquignon de la ville du Mans  
Chez son évêque était venu conclure  
Certain marché de chevaux bas-normands,  
Que l'homme saint louait outre mesure.  
— Vois-tu ces crins? vois-tu cette encolure?  
Pour chevaux turcs on les vendit au roi.  
— Turcs, monseigneur? A d'autres! Je vous jure  
Qu'ils sont chrétiens, ainsi que vous et moi.

L'œil du magister.

Un magister, s'empressant d'étouffer  
Quelque rumeur parmi la populace,  
D'un coup dans l'œil se fit apostropher,  
Dont il tomba, faisant laide grimace.  
Lors un frater s'écria : Place! place!  
J'ai pour ce mal un baume souverain.  
Perdrai-je l'œil? lui dit messer Pancrace.  
— Non, mon ami; je le tiens dans ma main.

Orphée aux enfers s.

Quand, pour ravoir son épouse Eurydice,  
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,  
L'étonnement d'un si rare caprice  
En fit cesser tous les tourments divers.  
On admira, bien plus que ses concerts,  
D'un tel amour la bizarre saillie;  
Et Pluton même, embarrassé du choix,  
La lui rendit pour prix de sa folie,  
Puis la retint en faveur de sa voix.

Les odes d'Houdar de La Motte<sup>1</sup>.

Le vieux Ronsard, ayant pris ses besicles,  
Pour faire fête au Parnasse assemblé  
Lisait tout haut ces odes par articles  
Dont le public vient d'être régalé.  
Ouais! qu'est-ce ci? dit tout à l'heure Horace  
En s'adressant au maître du Parnasse;  
Ces odes-là frisent bien le Perrault.  
Lors Apollon, bâillant à bouche close:  
Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut;  
C'est que l'auteur les devait faire en prose.

Contre l'*Iliade* du même poète.

Le traducteur qui rima l'*Iliade*  
De douze chants prétendit l'abrégé;  
Mais par son style, aussi triste que fade,  
De douze en sus il a su l'allonger.  
Or le lecteur, qui se sent affliger,  
Le donne au diable, et dit, perdant haleine:  
Hé! finissez, rimeur à la douzaine;  
Vos abrégés sont longs au dernier point.

<sup>1</sup> Voyez le *recueil* précédent, p. 249, *note*.

Ami lecteur, vous voilà bien en peine ;  
Rendons-les courts en ne les lisant point.

Le portrait d'un poëte braillard.

A son portrait certain rimeur braillard  
Dans un logis se faisait reconnaître ;  
Car l'ouvrier le fit avec tel art  
Qu'on bâillait même en le voyant paraître.  
Ah ! le voilà ! c'est lui ! dit un vieux reître<sup>1</sup> ;  
Et rien ne manque à ce visage-là  
Que la parole. Ami, reprit le maître,  
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

Un juge de Garonne.

Un vieil abbé sur certains droits de fief  
Fut consulter un juge de Garonne,  
Lequel lui dit : Portez votre grief  
Chez quelque sage et discrète personne.  
Conseillez-vous au Palais, en Sorbonne ;  
Puis, quand vos cas seront bien décidés,  
Accordez-vous si votre affaire est bonne ;  
Si votre cause est mauvaise, plaidez.

Moyen de vivre en paix avec les auteurs.

Avec les gens de la cour de Minerve  
Désirez-vous d'entretenir la paix ,  
Louez les bons, pourtant avec réserve ;  
Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.  
On ne doit point, pour semblables méfaits,  
En purgatoire aller chercher quittance ;  
Car il est sûr qu'on ne mourut jamais  
Sans en avoir fait double pénitence.

<sup>1</sup> Mot qui signifiait autrefois un cavalier allemand, et qui se prend aujourd'hui familièrement dans le sens de *vieux routier*.

Le favori.

Ami, crois-moi, cache bien à la cour  
 Les grands talents qu'avec toi l'on vit naître :  
 C'est le moyen d'y devenir un jour  
 Puissant seigneur et favori peut-être.  
 — Et favori? qu'est-ce là? — C'est un être  
 Qui ne connaît rien de froid ni de chaud,  
 Et qui se rend précieux à son maître  
 Par ce qu'il coûte, et non par ce qu'il vaut.

Le sot babillard.

Tout plein de soi, de tout le reste vide,  
 Le petit homme étale son savoir,  
 Jase de tout, glose, interrompt, décide,  
 Et sans esprit veut toujours en avoir :  
 Car son babil, qu'on ne peut concevoir,<sup>1</sup>  
 Tient toujours prêts contes bleus à vous dire,  
 Ou froids dictons, que pourtant il admire;  
 Et de là vient que l'archigodenot<sup>2</sup>,  
 Depuis trente ans que seul il se fait rire,  
 N'a jamais su faire rire qu'un sot.

Contre Gacon<sup>3</sup>, auteur de *l'Anti-Rousseau*.

Gacon, rimailleur subalterne,  
 Vante Person le barbouilleur;  
 Et Person, peintre de taverne,  
 Prône Gacon le rimailleur.  
 Or en cela certain railleur  
 Trouve qu'ils sont tous deux fort sages,  
 Car sans Gacon et ses ouvrages  
 Qui jamais eût vanté Person?  
 Et sans Person et ses suffrages  
 Qui jamais eût prôné Gacon?

<sup>1</sup> Superlatif de *godenot*, qui signifie un petit homme malbâti. — <sup>2</sup> Mauvais poëte satirique, né en 1667, mort en 1725.

Au prince Eugène de Savoie <sup>1</sup>.

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes  
Un peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.  
Est-on héros en signalant ses haines  
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.  
Est-on héros en régissant par la peur ?  
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maître.  
Mais de son ire éteindre le salpêtre,  
Savoir se vaincre et réprimer les flots  
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être  
Grand par soi-même ; et voilà mon héros.

Contre un critique.

Tu dis qu'il faut brûler mon livre.  
Hélas ! le pauvre enfant ne demandait qu'à vivre.  
Les tiens auront un meilleur sort :  
Ils mourront de leur belle mort.

Contre l'abbé de Bellegarde <sup>2</sup>.

Sous ce tombeau git un pauvre écuyer,  
Qui, tout en eau sortant d'un jeu de paume,  
En attendant qu'on le vint essuyer,  
De Bellegarde ouvrit un premier tome.  
Las ! en un rien tout son sang fut glacé.  
Dieu fasse paix au pauvre trépassé !

Repartie de Saumaise.

Un certain sot de qualité  
Lisait à Saumaise un ouvrage,  
Et répétait à chaque page :  
Ami, dis-moi la vérité.

<sup>1</sup> Le comte de Bonneval s'était attiré la colère du prince Eugène. Rousseau essaya de fléchir le prince, n'en put venir à bout, et tomba lui-même dans une espèce de disgrâce. C'est à ce sujet qu'il fit cette épigramme. — <sup>2</sup> Né en 1648, mort en 1734, auteur de traductions et de plusieurs autres ouvrages fort médiocres.

Ennuyé de cette fadaise :  
 Ah ! monsieur, répondit Saumaise,  
 J'ai de bons auteurs pour garants  
 Qu'il ne faut jamais dire aux grands  
 De vérité qui leur déplaît.

Deux plaideurs bas-normands.

Deux gens de bien tels que Vire en produit  
 S'entre-plaidaient sur la fausse cédule  
 Faite par l'un, dans son art tant instruit  
 Que de Thémis il bravait la fêrule.  
 Or, de cet art se targuant sans scrupule  
 (Se trouvant seuls sur l'huis du rapporteur),  
 Signes-tu mieux ? vois, disait le porteur ;  
 T'inscrire en faux serait vaine défense.  
 M'inscrire en faux ! reprit le débiteur,  
 Tant ne suis sot : tiens, voilà ta quittance.

Chrysologue.

Chrysologue toujours opine ;  
 C'est le vrai Grec de Juvénal :  
 Tout ouvrage, toute doctrine  
 Ressortit à son tribunal.  
 Faut-il disputer de physique,  
 Chrysologue est physicien.  
 Voulez-vous parler de musique,  
 Chrysologue est musicien.  
 Que n'est-il point ? Docte critique,  
 Grand poète, bon scolastique,  
 Astronome, grammairien.  
 Est-ce tout ? Il est politique,  
 Jurisconsulte, historien,  
 Platoniste, cartésien,  
 Sophiste, rhéteur, empirique.  
 Chrysologue est tout, et n'est rien.

PANARD <sup>1</sup>.

Discrétion.

Quand vous méditez un projet,  
 Ne publiez point votre affaire :  
 On se repent toujours d'un langage indiscret,  
 Et presque jamais du mystère.  
 Le causeur dit tout ce qu'il sait ;  
 L'étourdi, ce qu'il ne sait guère ;  
 Les jeunes, ce qu'ils font ; les vieux, ce qu'ils ont fait ;  
 Et les sots, ce qu'ils veulent faire.

Le coq du clocher.

De la plupart des jeunes gens  
 Le coq d'un clocher est l'image :  
 Souvent guindés jusqu'au nuage,  
 Changeant et tournant à tous vents,  
 Il ne s'agit dans leur langage  
 Que de la pluie et du beau temps.

VOLTAIRE <sup>2</sup>.

Pour le portrait du maréchal de Saxe.

Ce héros que nos yeux aiment à contempler  
 A frappé d'un seul coup l'envie et l'Angleterre ;  
 Il force l'histoire à parler  
 Et les courtisans à se taire.

A Grétry, sur son opéra du *Jugement de Midas*.

La cour a sifflé tes talents ;  
 Paris applaudit tes merveilles :  
 Grétry, les oreilles des grands  
 Sont souvent de grandes oreilles.

<sup>1</sup> Né en 1691, mort en 1763. — <sup>2</sup> Né en 1694, mort en 1778.



ROUCHER <sup>1</sup>.

Ses adieux.

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,  
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;  
Lorsqu'un savant crayon dessinait cette image,  
J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

LEBRUN <sup>2</sup>.

L'opéra champêtre.

Qu'ils me sont doux ces champêtres concerts,  
Où rossignols, pinsons, merles, fauvettes,  
Sur leur théâtre, entre des rameaux verts,  
Viennent gratis m'offrir leurs chansonnettes!  
Quels opéras me seraient aussi chers?  
Là n'est point d'art, d'ennui scientifique;  
Gluck, Piccini n'ont point noté les airs;  
Nature seule en a fait la musique,<sup>3</sup>  
Et Marmontel n'en a point fait les vers.

Sur une dame poète.

Chloé, belle et poète, a deux petits travers:  
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers<sup>3</sup>.

La prose et les vers de Lubin.

En prose, en vers Lubin compose;  
Et je ne sais par quel travers  
Il met trop de vers dans sa prose  
Et trop de prose dans ses vers.

<sup>1</sup> En 1794, à la veille de monter sur l'échafaud avec André Chénier, l'auteur des *Mois*, enfermé à Saint-Lazare, fit faire son portrait par un de ses amis, prisonnier aussi, et l'envoya avec ces vers à sa femme et à ses enfants. (*Recueil* précédent, p. 76.) — <sup>2</sup> Né en 1729, mort en 1807. — <sup>3</sup> « Tout le monde sait que cette dame était la comtesse Fanny de Beauharnais. » (*Note* de l'auteur.)

Dialogue entre un pauvre poëte et l'auteur.

On vient de me voler ! — Que je plains ton malheur !  
— Tous mes vers manuscrits ! — Que je plains le voleur !

Sur notre dictionnaire académique.

On fait, défait, refait ce beau dictionnaire,  
Qui, toujours très-bien fait, sera toujours à faire.

Les Catacombes.

Robert, jadis sous Rome errant, perdu,  
Contait ce fait en prose bien naïve,  
Fait que Delille en beaux vers a rendu<sup>1</sup>.  
Aux deux récits une Grâce attentive  
Bien finement sut peindre leur effet.  
Quelqu'un lui dit : De cette double scène  
Que pensez-vous ? — Que Delille m'a fait  
Plus de plaisir, et Robert plus de peine.

Sur Laharpe, qui venait de parler du grand Corneille avec irrévérence.

Ce petit homme à son petit compas,  
Veut sans pudeur asservir le génie ;  
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,  
Et croit franchir les sommets d'Aonie.  
Au grand Corneille il a fait avanie ;  
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats  
De voir ce nain mesurer un Atlas ;  
Et, redoublant ses efforts de pygmée,  
Burlesquement roidir ses petits bras  
Pour étouffer si haute renommée.

Défense de Laharpe.

Non, Laharpe au serpent n'a jamais ressemblé :  
Le serpent siffle, et Laharpe est sifflé.

<sup>1</sup> Voyez le *recueil* précédent, p. 120.

## L'aspic.

Au beau drame de Cléopâtre,  
 Où fut l'aspic de Vaucanson<sup>1</sup>,  
 Tant fut sifflé qu'à l'unisson  
 Sifflaient et parterre et théâtre ;  
 Et le souffleur, oyant cela,  
 Croyant encor souffler, siffla.

Sur le Coriolan de Laharpe, représenté au profit des pauvres.

Pour les pauvres la Comédie  
 Donne une pauvre tragédie :  
 Il est bien juste, en vérité,  
 De l'applaudir par charité.

A l'auteur anonyme de quelques vers publiés contre moi  
 dans un journal.

Quand on est lâche ou qu'on est sot,  
 On est à l'aise sous le masque.  
 Le brave ose lever son casque ;  
 Le vrai talent signe un bon mot.  
 Mais toi, faquin pusillanime,  
 Jugeant, rimant comme Pradon,  
 Tu pourrais bien signer ton nom  
 Et rester encore anonyme.

Remède contre l'insomnie.

Dans les horreurs d'une ardente insomnie  
 Au doux sommeil j'adressais maint soupir ;  
 Lors je lus Blin<sup>2</sup> ; et, ce n'est calomnie,  
 Je bâillai tant que je crus m'assoupir.  
 Puis j'essayai des vers académiques,

<sup>1</sup> A la représentation de *Cléopâtre*, tragédie de Marmontel, un aspic fait par le célèbre mécanicien Vaucanson s'était élancé sur la reine d'Égypte en sifflant. Un des spectateurs, interrogé sur le mérite de la pièce, répondit qu'il était de l'avis de l'aspic. — <sup>2</sup> Blin de Sainmore, poète fort médiocre, mort en 1807.

Puis des pamphlets qu'on dit économiques ;  
 Je lus encor préfaces de Piron,  
 Et du Laharpe et même du Fréron :  
 Rien n'opérait. J'ouvre enfin ce poëme  
 Plus ennuyeux cent fois que l'ennui même.  
 O Mois ! ô Mois ! vous m'avez endormi  
 De prime abord pour un siècle et demi <sup>1</sup>.

Sur les poètes de l'Académie.

Malgré deux succès dramatiques,  
 Laharpe n'est qu'un rimailleur ;  
 Champfort <sup>2</sup> polit des vers étiques,  
 Lemierre <sup>3</sup> en forge d'helvétiques ;  
 Saint-Lambert les fait narcotiques ;  
 Marmontel ne plaît qu'au railleur.  
 L'adroit et gentil émailleur  
 Qui brillanta les Géorgiques  
 Des poètes académiques  
 Delille est encor le meilleur.

Éloge d'Urbain Domergue <sup>4</sup>.

Ce pauvre Urbain, que l'on taxe  
 D'un pédantisme assommant,  
 Joint l'esprit du rudiment  
 Aux grâces de la syntaxe.

Sur Gin <sup>5</sup>, qui postulait pour l'Académie.

Sur notre Pinde académique,  
 Qui du vrai Pinde est peu voisin,  
 Notre Euripide limousin,

<sup>1</sup> Voyez *les Mois* de Roucher, *recueil* précédent, p. 76. — <sup>2</sup> Poète dramatique, mort en 1794. — <sup>3</sup> Autre poète dramatique, mort en 1793. Il a quelque chose du style dur de Chapelain, dont la muse était *allemande en français*. (Ci-dessus, *satire neuvième* de Boileau, p. 260.) — <sup>4</sup> Célèbre grammairien, l'un des premiers membres de l'Institut, qui eut le grand tort de vouloir faire des vers. Il est mort en 1810. — <sup>5</sup> Mort en 1807. Auteur d'une foule d'écrits médiocres.

Marmontel, hurle du tragique ;  
 Sedaine <sup>1</sup> gâche du comique ;  
 Chabanon <sup>2</sup> racle du lyrique ;  
 Lemierre en rime didactique  
 Nous trace l'art du Pérugin <sup>3</sup> ;  
 Laharpe dans la poétique  
 Est scul Aristote et Longin ;  
 Guibert est Végèce en tactique <sup>4</sup> :  
 Eh ! que sera donc monsieur Gin ?

Réconciliation avec Laharpe.

Hélas ! oui, je sifflai tes Brames :  
 J'ai mes torts ; n'as-tu pas les tiens ?  
 Passons-nous-les en bons chrétiens :  
 Oublions tout, jusqu'à tes drames <sup>5</sup>.

Sur la fraternité ou la mort.

Bon Dieu ! l'aimable siècle où l'homme dit à l'homme :  
 Soyons frères... ou je t'assomme !

Moyen sûr de parvenir.

Un chêne était sur la cime hautaine  
 Du mont Ida, roi des monts d'alentour.  
 Un aigle était sur la cime du chêne ;  
 Près de l'Olympe il y tenait sa cour.  
 A l'improviste apparaît, un beau jour,

<sup>1</sup> Voyez le *recueil* précédent, p. 272. — <sup>2</sup> Traducteur de Pindare, mort en 1792. — <sup>3</sup> Lemierre a fait un poëme sur la peinture. — <sup>4</sup> Guibert, militaire et écrivain, avait publié un *Essai sur la tactique*. Il mourut en 1790. Végèce, qui florissait à la fin du quatrième siècle, est le plus célèbre des auteurs latins qui ont écrit sur l'art de la guerre. — <sup>5</sup> Il fallait en rester là. Lebrun, qui manque souvent de précision dans le développement d'une pensée, a gâté cette épigramme en ajoutant :

Laharpe, avec bénignité,  
 Je te pardonne en vérité  
 Tes plats vers, tes jalouses trames,  
 Et ta lourde malignité,  
 Et mes petites épigrammes.

Maître escargot, fier d'être au milieu d'elle.  
Des courtisans l'œil ne se croit fidèle ;  
L'un d'eux lui dit : Me serais-je trompé ?  
Insecte vil , toi qui jamais n'eus d'aile,  
Comment vins-tu jusqu'ici ? — J'ai rampé.

Contre l'Encyclopédie.

Pour l'honneur du siècle où nous sommes,  
Il est donc enfin décidé  
Qu'on aura vu trente grands hommes  
Faire un sublime A B C D.  
O miracle ! ô gloire infinie !  
Diderot et vingt-neuf consorts  
Auront fait presque sans efforts  
Seize in-folio de génie.

Baour-Lormian <sup>1</sup> à Lebrun.

Lebrun de gloire se nourrit :  
Aussi voyez comme il maigrit !

Lebrun à Baour-Lormian.

Sottise entretient la santé :  
Baour s'est toujours bien porté.

## MILLEVOYE <sup>2</sup>.

Épithaphe d'un enfant,

Sous ce champêtre monument  
Repose une fille encor chère.  
Elle mourut presque en naissant ;  
Plaignez sa mère.

<sup>1</sup> Né en 1770, mort en 1854. — <sup>2</sup> Né en 1782, mort en 1816. Voyez la *Recueil* précédent, p. 155 et 161.

## ANONYMES.

Építaphe d'un paresseux.

Ci-dessous Antoine repose :  
Il ne fit jamais autre chose.

La Pipe. — (Sonnet.)

Doux charme de la solitude,  
Charmante pipe, ardent fourneau,  
Qui purge d'humeur mon cerveau  
Et mon esprit d'inquiétude ;

Tabac, dont mon âme est ravie,  
Lorsque je te vois perdre en l'air  
Aussi promptement que l'éclair,  
Je vois l'image de la vie :

Tu remets dans mon souvenir  
Ce qu'un jour je dois devenir,  
N'étant qu'une cendre animée ;

Et tout confus je m'aperçois  
Que, courant après ta fumée,  
Je passe aussi vite que toi.

Aux rêveurs.

Que fais-tu là seul et rêveur ?  
— Je m'entretiens avec moi-même.  
— Ah ! prends garde au péril extrême  
De causer avec un flatteur.

Inscription pour une maison de jeu.

Il est trois portes à cet antre :  
L'espoir, l'infamie et la mort.  
C'est par la première qu'on entre,  
C'est par les deux autres qu'on sort.

## Serpent contre serpent.

Un gros serpent mordit Aurèle,  
 Que croyez-vous qu'il arriva ?  
 Qu'Aurèle en mourut ? Bagatelle !  
 Ce fut le serpent qui creva.

## Naïveté.

Un boucher moribond, voyant sa femme en pleurs,  
 Lui dit : Ma femme, si je meurs,  
 Comme en notre métier un homme est nécessaire,  
 Jacques, notre garçon, ferait bien ton affaire :  
 C'est un fort bon enfant, sage et que tu connais.  
 Épouse-le, crois-moi ; tu ne saurais mieux faire.  
 Hélas ! dit-elle, j'y songeais.

Épithaphe de Didon <sup>1</sup>.

Pauvre Didon, où t'a réduite  
 De tes maris le triste sort <sup>2</sup> !  
 L'un en mourant cause ta fuite ;  
 L'autre en fuyant cause ta mort.

## Un titre d'admission à l'Académie française.

Quand Alcippe se présente,  
 Pourquoi tant crier haro ?  
 Dans le nombre de quarante  
 Ne faut-il pas un zéro ?

<sup>1</sup> Traduction de l'*Epitaphium Didonis*, par Ausone, poète et rhéteur du quatrième siècle :

Infelix Dido, nulli bene nupta marito,  
 Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

<sup>2</sup> Le *triste sort* ne convient qu'au premier de ses maris.



Quatrain d'un Gascon sur le prix de mille écus proposé à celui qui ferait  
la meilleure épitaphe du grand Condé.

Pour célébrer tant de vertus,  
Tant de hauts faits et tant de gloire,  
Mille écus, morbleu ! mille écus !  
Ce n'est pas un sou par victoire.

Épitaphe d'un centenaire.

Ci gît Paul, qui, docile à cet avis du sage :  
Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement,  
Pour gagner l'autre monde alla tout doucement,  
Et mit cent ans entiers à faire le voyage.

FIN DU TOME SECOND.

---

---

## TABLE DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

---

#### PREMIÈRE PARTIE.

##### POÈMES ÉPIQUES, HISTORIQUES, FANTASTIQUES ET SATIRIQUES.

|                                                                                                                 | Pages. |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| SAINT-LOUIS OU LA SAINTE COURONNE RECONQUISE, poëme épique, par<br>le P. Le Moyne de la Compagnie de Jésus..... | 1      |
| LE PALAIS DU SOMMEIL, fragment du SONGE DE VAUX, poëme fantas-<br>tique, par La Fontaine.....                   | 18     |
| LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC, poëme historique, par le même.....                                                  | 20     |
| LE LUTRIN, poëme héroï-comique, par Boileau.....                                                                | 30     |
| I. LES HÉROS DU LUTRIN.....                                                                                     | 31     |
| II. PLAN DU LUTRIN.....                                                                                         | 48     |
| Les six chants du LUTRIN.....                                                                                   | 64     |
| LA HENRIADE, poëme épique, par Voltaire.....                                                                    | 111    |
| I. LE GÉNIE ÉPIQUE DE VOLTAIRE.....                                                                             | 113    |
| II. LE MERVEILLEUX DE LA HENRIADE.....                                                                          | 121    |
| III. LA VERSIFICATION DE LA HENRIADE.....                                                                       | 138    |

#### SECONDE PARTIE.

##### SATIRES.

|                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| LES AVANTAGES DE LA COUR ET CEUX DE L'ÉTUDE, satire troisième de<br>Regnier..... | 161 |
| L'IMPORTUN OU LE FACHEUX, satire huitième du même.....                           | 167 |
| L'ÉCOLE DE RONSARD ET L'ÉCOLE DE MALHERBE, satire neuvième du<br>même.....       | 171 |
| LE SOUPER RIDICULE, satire dixième du même.....                                  | 179 |
| DISCOURS AU ROI, placé par Boileau en tête de ses satires.....                   | 189 |
| LA FORTUNE A PARIS, ou le départ du poëte, satire première de Boileau.           | 191 |
| LA RIME ET LA RAISON, à Molière, satire seconde du même.....                     | 194 |

|                                                                       | Pages. |
|-----------------------------------------------------------------------|--------|
| UN REPAS RIDICULE, satire troisième du même.....                      | 200    |
| LES FOLIES HUMAINES, à l'abbé Le Vayer, satire quatrième du même..... | 212    |
| LA NOBLESSE, au marquis de Dangeau, satire cinquième du même....      | 220    |
| LES EMBARRAS DE PARIS, satire sixième du même.....                    | 226    |
| LE GENRE SATIRIQUE, satire septième du même.....                      | 232    |
| L'HOMME, à M. M***, docteur de Sorbonne, satire huitième du même..    | 236    |
| REPROCHES DE BOILEAU A SON ESPRIT, satire neuvième du même.....       | 250    |
| CONTRE LES FEMMES, satire dixième du même.....                        | 263    |
| L'HONNEUR, à M. de Valiucour, satire onzième du même.....             | 266    |
| LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE, à Fréron, satire première de Gilbert.....     | 272    |
| MON APOLOGIE, satire seconde du même.....                             | 286    |

## TROISIÈME PARTIE.

## ÉPIGRAMMES.

|                                                                                                                                                                                                                                                              |              |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| CLÉMENT MAROT. Maillard et Semblançay. — Viscontin et la Calandre du Roi. — A un quidam. — Les musiciens. — Congé à un importun.....                                                                                                                         | 291, 292     |
| MELIN DE SAINT-GELAIS. Le cheval de François 1 <sup>er</sup> .....                                                                                                                                                                                           | <i>Ibid.</i> |
| SIGOGNES. Le Damoiseau.....                                                                                                                                                                                                                                  | 293          |
| MAYNARD. A un auteur obscur.....                                                                                                                                                                                                                             | <i>Ibid.</i> |
| DU LORENS. Épitaphe d'une femme par son mari.....                                                                                                                                                                                                            | 294          |
| SCARRON. Son épitaphe. — Épitaphe d'un homme comme il faut. — Le pourpoint usé.....                                                                                                                                                                          | 294, 295     |
| BRÉBEUF. L'oubli fatal.....                                                                                                                                                                                                                                  | 296          |
| GOMBAULD. Sur la mort de Colas. — Mérites de Lisimène. — Vanité d'auteur.....                                                                                                                                                                                | 296          |
| D'ACEILLY. Le remboursement des rentes. — A un pauvre gentilhomme. — L'étymologie d' <i>Alfana</i> . — L'amour pour cette vie. — A un mauvais payeur. — Le bandeau de la Justice. — Les dents de Macette....                                                 | 297, 298     |
| CASSAGNES. Brièveté de la vie.....                                                                                                                                                                                                                           | 298          |
| PIERRE CORNEILLE. Sur le Cardinal de Richelieu.....                                                                                                                                                                                                          | 299          |
| PRÉPETIT DE GRAMMONT. Sur Benserade.....                                                                                                                                                                                                                     | <i>Ibid.</i> |
| AUBY DE ROUBIN. Placet à Louis XIV.....                                                                                                                                                                                                                      | 300          |
| LA COMTESSE DE BRÉGY. Épitaphe d'un grand seigneur.....                                                                                                                                                                                                      | <i>Ibid.</i> |
| MADAME DESBOULIÈRES. Contre la passion du Jeu.....                                                                                                                                                                                                           | <i>Ibid.</i> |
| LA FONTAINE. Son épitaphe. — Contre M <sup>lle</sup> Colletet. — Épitaphe d'un grand parleur. — Épitaphe de Molière. — Contre Furetière.....                                                                                                                 | 301, 302     |
| J. RACINE. Sur <i>Andromaque</i> . — Sur l' <i>Iphigénie</i> de Le Clerc. — L'origine des sifflets. — Sur le <i>Sésostris</i> de Longepierre. — Sur la <i>Judith</i> de Boyer. — Sur le <i>Germanicus</i> de Pradon. — Sur des compliments faits au Roi..... | 303-305      |
| CHEVREAU. Épitaphe de Turenne.....                                                                                                                                                                                                                           | 305          |
| MADemoiselle DE SCUDÉRI. Impromptu sur le grand Condé.....                                                                                                                                                                                                   | 306          |
| BACHAUMONT et CHAPELLE. Contre Scudéri, gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde.....                                                                                                                                                                            | <i>Ibid.</i> |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |              |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| BOILEAU. Sur l' <i>Agésilas</i> et l' <i>Attila</i> de Corneille. — Contre un athée. — Épitaphe de sa mère. — A Racine, contre Desmarests. — A un médecin. — Contre Saint-Sorlin. — Contre Pradon et Bonnecorse. — A Ch. Perrault. — Sur ce qu'on avait lu à l'Académie des vers contre Homère et Virgile. — Pour le portrait de son père. — A Ch. Perrault. — Contre Santeuil. — Réconciliation avec Perrault. — Sur un portrait de l'auteur. — Sur Homère. — Aux auteurs du journal de Trévoux. — Réponse des journalistes. — L'amateur d'horloges. — Contre l'abbé Cotin. — Vers en style de Chapelain. — Sur une méchante gravure de l'un de ses portraits..... | 306-314      |
| BARATON. Le président de Baugé.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 314          |
| MASSIEU. Débat entre deux mauvais poètes.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | <i>Ibid.</i> |
| LA MONNAYE. Sur un homme qui faillit se noyer.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | <i>Ibid.</i> |
| J.-B. ROUSSEAU. Un huissier. — Un ivrogne et son médecin. — La comédie du monde. — Les Chrysogons juges au Parnasse. — A un pied plat. — Aux philosophes. — Un maquignon du Mans. — L'œil du magister. — Orphée aux enfers. — Les odes d'Houdar de La Motte. — Contre l' <i>Iliade</i> du même. — Le portrait d'un poète braillard. — Un juge de Garonne. — Moyen de vivre en paix avec les auteurs. — Le favori. — Le sot babillard. — Contre Gacon. — Au prince Eugène. — Contre un critique. — Contre l'abbé de Bellegarde. — Repartie de Saumaise. — Deux plaideurs bas-normands. — Chrysologue.....                                                            | 315-322      |
| PANARD. Discretion. — Le coq du clocher.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 323          |
| VOLTAIRE. Pour le portrait du maréchal de Saxe. — A Grétry, sur son opéra du <i>Jugement de Midas</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | <i>Ibid.</i> |
| ROUCHER. Ses adieux.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | 324          |
| LEBRUN. L'opéra champêtre. — Sur une dame poète. — Prose et vers de Lubin. — Dialogue entre un poète et l'auteur. — Notre dictionnaire académique. — Les catacombes. — Contre Laharpe. — Défense de Laharpe. — L'aspic. — Le <i>Coriolan</i> de Laharpe. — A un anonyme. — Remède contre l'insomnie. — Sur les poètes de l'Académie. — Éloge d'Urbain Domergue. — Gin postulant à l'Académie. — Réconciliation avec Laharpe. — La fraternité ou la mort. — Moyen sûr de parvenir. — Contre l'Encyclopédie. — Baour-Lormian à Lebrun. — Lebrun à Baour-Lormian.....                                                                                                  | 324-329      |
| MILLEVOYE. Épitaphe d'un enfant.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 329          |
| ANONYMES. Épitaphe d'un paresseux. — La pipe. — Aux rêveurs. — Inscription pour une maison de jeu. — Serpent contre serpent. — Naïveté. — Épitaphe de Didon. — Un titre d'admission à l'Académie. — Quatrain d'un Gascon sur le grand Condé. — Épitaphe d'un centenaire.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 330-332      |

1825 264













**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

|  |  |  |  |
|--|--|--|--|
|  |  |  |  |
|--|--|--|--|



a39003



002329372b

CE PG 1165

.C23 1863 V2

C00 CAHOUR, ARSE BIBLIOTHEG

ACC# 1385582

